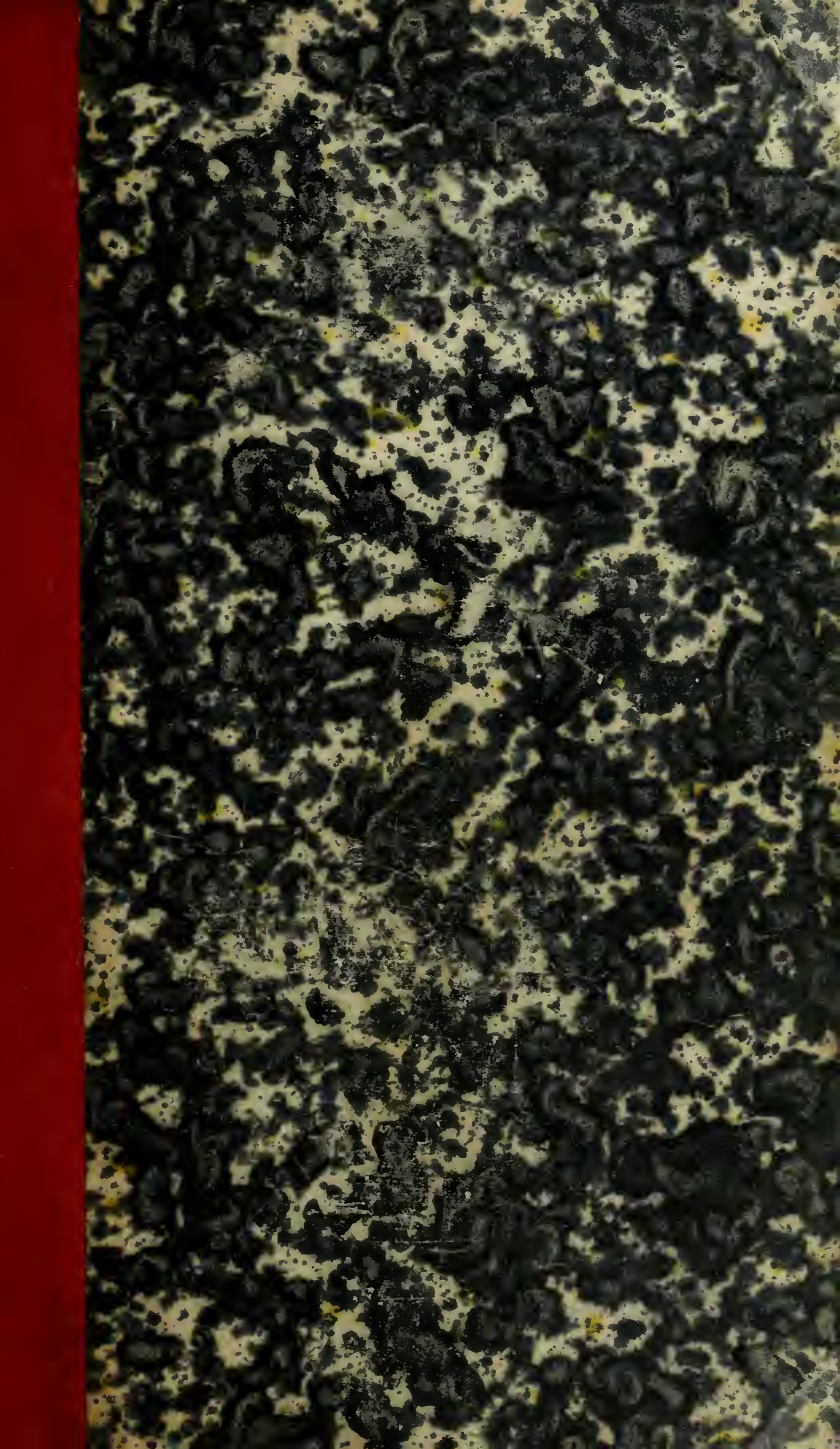
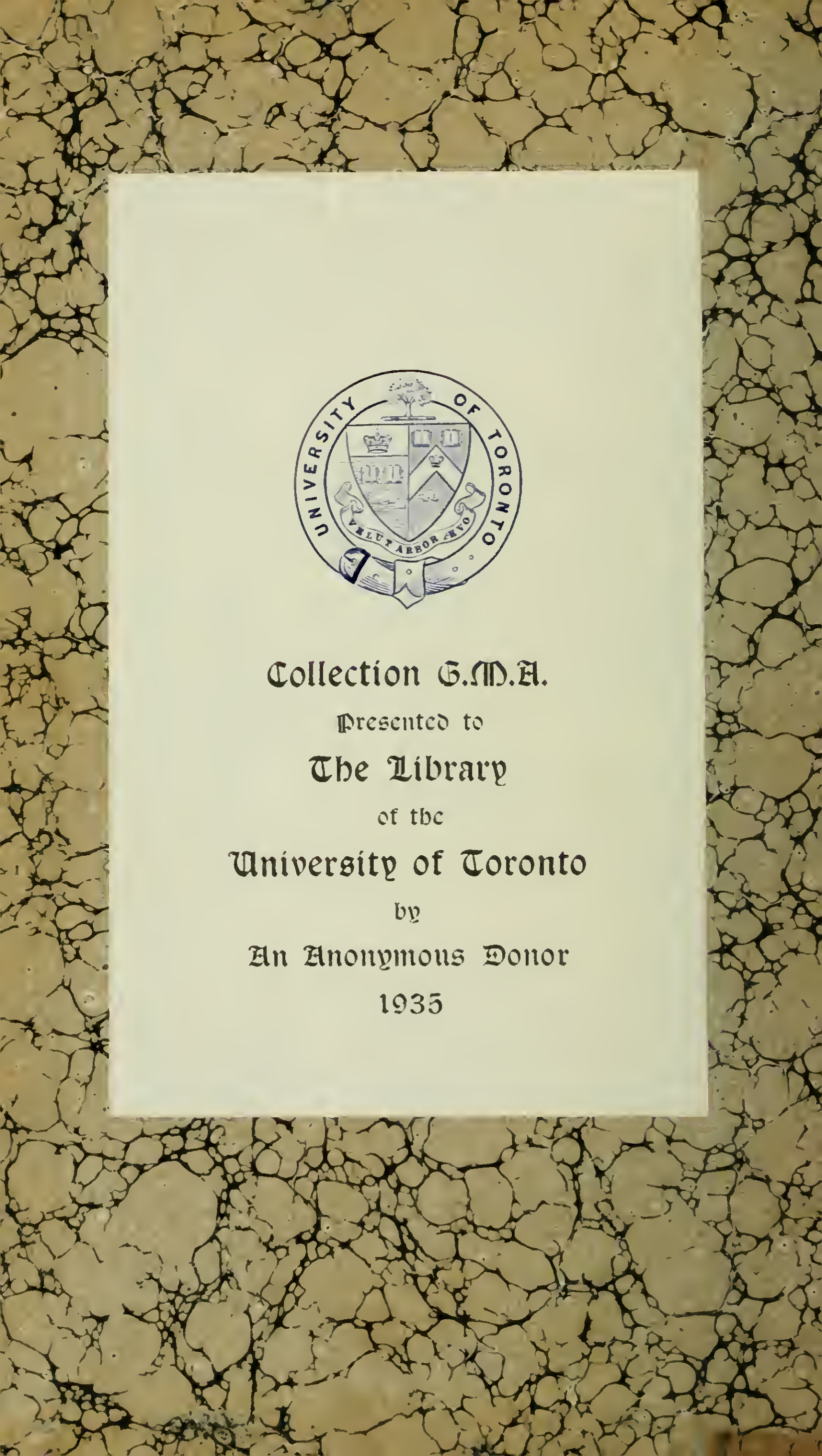
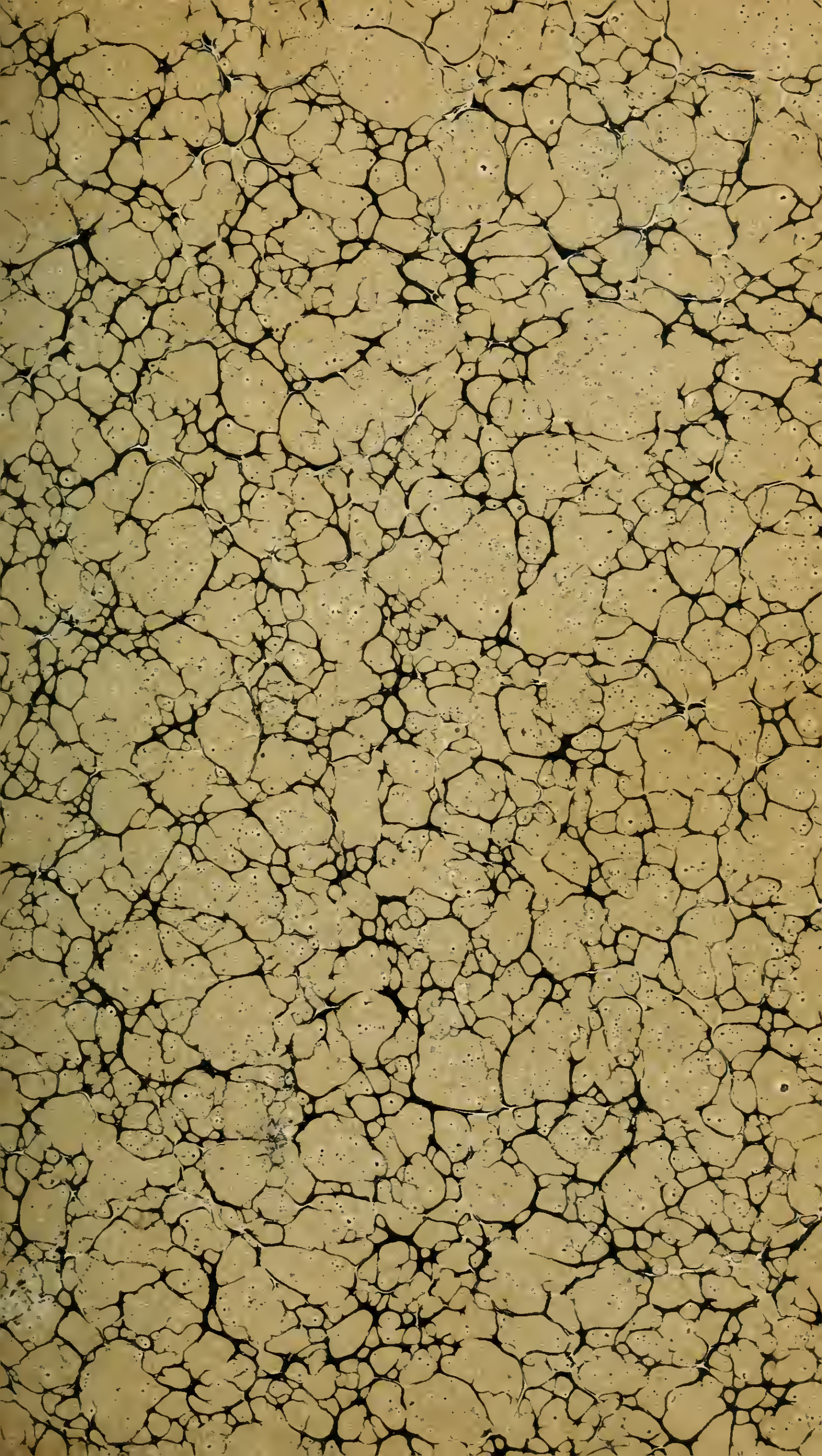



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
Faub. Montmartre, n° 11.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Édition originale, la seule complète.

TOME VI.

PARIS.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DE LA BOURSE.

1833.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait de la soi-disant comtesse Piccolomini. — Querelle, duel. — Je revois Esther et son père, M. d'O. — Esther toujours éprise de la cabale. — Fausse lettre de change de Piccolomini; suites. — Je suis rançonné et en danger d'être assassiné. — — Orgie avec deux Padouanes; suites. — Je révèle un grand secret à Esther. — Je déjoue le fourbe Saint-Germain; sa fuite. — Manon Balletti m'est infidèle; lettre qu'elle m'écrit pour m'annoncer son mariage; mon désespoir. — Esther passe une journée avec moi. — Mon portrait et mes lettres à Manon passent dans les mains d'Esther. — Je passe une journée avec cette charmante personne. — Nous allons parler de mariage.

C'était une belle aventurière que la soi-disant

comtesse Piccolomini ! Jeune Romaine, grande, bien faite, des yeux noirs pleins de feu, une blancheur éblouissante ; mais non cette blancheur naturelle qui plaît tant aux hommes qui sentent tout le prix d'une peau de satin et de feuilles de rose, c'était cette blancheur artificielle qu'on trouve partout à Rome sur la peau des courtisanes et qui déplaît tant à ceux qui en connaissent la source. Du reste elle avait une belle bouche, de superbes dents et les cheveux magnifiques, du plus beau noir de jais, s'il faut s'en rapporter à ses sourcils d'ébène délicieusement arqués. Elle joignait à ces avantages des manières attrayantes, et un certain air d'esprit; mais au milieu de tout cela, on voyait percer ce je ne sais quoi qui décelait l'aventurière, et qui m'inspirait en elle une espèce d'aversion.

Ne parlant qu'italien, madame Piccolomini aurait dû jouer à table le rôle d'une muette, sans un officier anglais nommé Walpole, qui, la trouvant à son goût, se mit à l'entretenir. Cet Anglais m'inspira de l'amitié, et certes ce n'était pas de la sympathie ; car si j'avais été aveugle ou sourd, sir Walpole ne m'aurait inspiré ni haine ni amour; tout ce que je sentais pour lui m'était venu par les yeux et par les oreilles.

Quoique la belle Piccolomini m'eût déplu, je n'en montai pas moins dans sa chambre après le dîner avec la majeure partie des convives. Le comte se mit à faire une partie de whist, et Wal-

pole fit une partie de *primiera* avec la comtesse qui le trichait en maîtresse friponne; mais Walpole, qui s'en apercevait, payait et riait, parce que cela lui convenait. Quand il eut perdu une cinquantaine de louis, il demanda quartier, et la comtesse l'engagea à l'accompagner au spectacle. C'était encore ce que l'aimable Anglais voulait; il accepta et madame partit avec lui, laissant son mari engagé dans sa partie de whist.

De mon côté je pris aussi le chemin du théâtre, et le hasard voulut que je me trouvasse au parterre à côté du comte Tot, frère de celui que le séjour de Constantinople rendit si fameux.

Nous échangeâmes quelques mots et il m'apprit qu'il était sorti de France à la suite d'un duel qu'il avait eu avec un individu qui l'avait plaisanté parce qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille de Minden, disant que c'était tout exprès qu'il n'avait pas rejoint son corps à temps. Il lui avait prouvé sa bravoure en lui donnant un coup d'épée; manière barbare d'avoir raison, mais c'était alors comme aujourd'hui un argument de mode. Il me dit aussi qu'il se trouvait sans argent, et je m'empressai de lui ouvrir ma bourse; mais comme un bienfait n'est jamais perdu, à ce qu'on dit, cinq ans après, il m'ouvrit la sienne à St.-Pétersbourg. Dans un entr'acte, ayant aperçu la comtesse Piccolomini, il me demanda si je connaissais son mari. Je le connais peu, lui dis-je; mais nous sommes, par hasard, logés dans le même hôtel.

C'est un vrai capon, ajouta-t-il, et sa femme ne vaut pas mieux que lui. Il paraît que déjà leur réputation était établie dans la ville.

Après la comédie, je rentrai seul à l'hôtel, et le sommelier m'apprit que Piccolomini était parti en toute hâte avec son valet de chambre, n'emportant qu'une petite malle. Il ignorait la raison de ce départ précipité; mais un moment après, sa femme étant survenue et sa femme de chambre lui ayant parlé à l'oreille, elle me dit que le comte était parti parce qu'il s'était battu, mais que cela lui arrivait fort souvent. Elle me retint à souper avec Walpole, et son appétit ne se ressentit point de l'événement qui l'éloignait de son époux.

Vers la fin du souper, un Anglais qui avait été de la partie de whist monta, et dit à Walpole que l'Italien, surpris en tricherie, avait donné un démenti à l'Anglais, son camarade, qui lui en avait fait le reproche, et qu'ils étaient sortis ensemble. Une heure après, l'Anglais était rentré à son hôtel, blessé de deux coups d'épée, l'un à l'avant-bras et l'autre à l'épaule. C'était une affaire de rien.

Le lendemain, après avoir dîné chez le comte d'Affri, je rentrai à l'auberge où l'on me remit une lettre du comte Piccolomini, laquelle avait été apportée par un exprès avec une autre incluse adressée à sa femme. Il me priait de la conduire à Amsterdam, à la Ville-de-Lyon où il logeait,

après que je lui aurais remis la lettre par laquelle il l'informait de ses dispositions. Il était curieux de savoir comment se portait l'Anglais qu'il avait blessé.

La commission me parut plaisante, et j'en aurais ri de bon cœur si je m'étais senti le moindre désir de profiter de la confiance qu'il me témoignait. Cependant je montai chez madame que je trouvai au lit, assise, et jouant avec Walpole. Elle lut la lettre, me dit qu'elle ne pourrait partir que le lendemain, et me donna son heure, comme si c'eût été une chose faite; mais souriant d'un air assez ironique, je lui fis observer que mes affaires me retenant à la Haye ce jour-là, il me serait impossible de l'accompagner. Walpole, informé du fait, s'offrit de me remplacer; je m'y attendais, et la belle accepta. Ils partirent en effet le lendemain pour aller coucher à Leyde.

Le surlendemain de leur départ, j'allai m'asseoir à table, à l'heure du dîner, avec la société de chaque jour augmentée de deux Français qui venaient d'arriver. Après la soupe, l'un d'eux, de propos délibéré, dit : Le fameux Casanova doit être en Hollande maintenant. Oui? dit l'autre; je serais bien aise de le rencontrer pour lui demander une explication qui ne lui serait pas agréable.

Je regarde cet individu, et bien certain de ne m'être jamais trouvé avec lui, je sens le feu qui me monte au visage; mais je me contiens et lui

demande d'un ton calme s'il connaissait Casanova.

— Il faut bien que je le connaisse, répondit-il de ce ton de suffisance qui déplaît toujours.

— Non, monsieur, vous ne le connaissez pas, car ce Casanova, c'est moi.

Sans se déconcerter et même d'un air insolent, il me réplique : Parbleu! vous êtes grandement dans l'erreur, si vous croyez être le seul Casanova au monde.

Cette réponse était adroite et me mit dans mon tort ; je me mordis les lèvres et me tus ; mais j'étais vivement offensé et bien déterminé à le contraindre de me trouver le Casanova qui devait être en Hollande et qu'il voulait obliger à une explication désagréable. Je supportais, en attendant, la triste figure que je m'imaginais faire à table en face de plusieurs officiers qui, ayant entendu les propos inconvenans de ce jeune étourdi, pouvaient supposer que je manquais de cœur, tandis que l'impudent, abusant de ma situation et de l'avantage que semblait lui donner sa victoire, au moins du côté de l'esprit, parlait de tout à tort et à travers. Il s'émancipa jusqu'à me demander de quel pays j'étais.

— Je suis Vénitien, monsieur, lui dis-je.

— Ainsi donc, bon ami des Français, puisque votre république est sous la protection de la France.

A ces mots, ma mauvaise humeur ne me per-

mit plus de contrainte, et du ton dont on se sert lorsqu'on veut humilier un impertinent, je lui répliquai que la république de Venise était assez puissante pour n'avoir jamais eu besoin de la protection de la France ni d'aucune autre puissance, et que depuis treize siècles qu'elle existait, elle avait eu des amis et des alliés, mais jamais de protecteurs.

Vous me répondrez peut-être, pour excuser votre ignorance, qu'il y a au monde plus d'une république de Venise!

Je n'eus pas plutôt achevé cette apostrophe, qu'un rire spontané de tous les convives vint me rendre la vie. Mon étourdi parut déconcerté et à son tour se mordit les lèvres; mais son mauvais génie lui rendit la parole au dessert. Le discours, comme de coutume, voltigeait, pour ainsi dire, d'un objet à un autre, et l'on vint à parler du comte d'Albemarle. Les Anglais faisaient son éloge; ils disaient que, s'il eût vécu, la France et l'Angleterre n'auraient pas été en guerre : c'était probable, mais non pas certain; car de longtemps ces deux grandes nations ne parviendront à comprendre qu'il y aurait de l'avantage pour l'une et pour l'autre de vivre en bonne intelligence. Un autre Anglais fit l'éloge de Lolotte, sa maîtresse. Je dis à ce sujet que j'avais connu cette charmante personne chez madame la duchesse de Fulvi, et que jamais personne n'avait mieux mérité qu'elle de devenir comtesse d'Eronville. Le

comte d'Eronville, lieutenant-général et homme de lettres, venait de l'épouser.

J'avais à peine achevé, que mon étourdi me regarde en riant et me dit qu'en effet Lolotte était une personne d'un rare mérite, car il avait couché avec elle chez la Paris. Je n'y tins plus. L'indignation et la colère me sortaient par tous les pores. Je saisis mon assiette et lui en montrant le dessous, je fis mine de la lui envoyer à la tête en prononçant les mots : Insolent menteur ! Il se leva et alla se placer devant la cheminée, tournant le dos au feu, mais la dragonne qui pendait à la garde de son épée me fit connaître qu'il était militaire.

Personne ne fit semblant de s'occuper de ce qui venait de se passer, on parla quelques instans encore de choses et d'autres, puis chacun se leva et sortit.

Mon antagoniste dit à son camarade qu'ils se reverraient à la comédie, et resta debout appuyé sur le chambranle. J'étais encore à table, laissant s'écouler tout le monde, et quand je me vis seul avec lui, je me levai, et l'ayant regardé fixement, certain qu'il me suivrait s'il avait du cœur, je sortis et m'acheminai vers Scheveningue. A quelque distance de l'hôtel, je tournai la tête, et je le vis à une cinquantaine de pas qui me suivait.

Quand j'eus atteint le bois, je m'arrêtai sur une place convenable et me mis en posture d'at-

tendre mon champion. Il était encore à dix pas lorsqu'il dégaîna, et j'eus tout le temps de mettre l'épée à la main sans rompre, quoiqu'il arrivât sur moi bon pas. Le combat ne fut pas long; car dès qu'il fut au bout de mon épée, ma botte droite, qui ne m'a jamais manqué, le fit reculer plus vite qu'il n'était venu. Il était blessé à la poitrine au-dessus du sein droit, mais heureusement que mon épée étant plate et l'ouverture assez large, sa blessure saignait facilement. Je courus à lui en baissant mon épée; mais mon secours lui étant inutile, il me dit que nous nous reverrions à Amsterdam, si j'y allais, et qu'il aurait sa revanche. Je ne l'ai revu qu'à Varsovie, cinq ou six ans après, et ce fut pour faire une quête en sa faveur. Je sus ensuite qu'il s'appelait Varnier, et j'ignore si c'est lui qui fut président de la convention nationale sous l'infâme Robespierre.

Je ne rentrai à l'hôtel qu'après la comédie, et j'appris que le Français, après avoir passé dans sa chambre une heure avec un chirurgien, était parti pour Rotterdam avec son camarade. Le souper fut gai, la conversation agréable, et pas un mot ne fut dit à notre sujet; seulement, et je ne sais à propos de quoi, une dame anglaise dit qu'un homme d'honneur ne devait jamais se hasarder de s'asseoir à une table d'hôte, s'il ne se sentait pas disposé à se battre, malgré toute la prudence possible. Cela était très-vrai dans ce

temps-là, car pour un mot pris de travers, il fallait mettre l'épée à la main, s'exposer aux fâcheuses conséquence d'un duel, ou se voir montrer au doigt, même par les dames.

N'ayant plus rien à faire à la Haye, j'en partis avant le jour pour Amsterdam. Chemin faisant, m'étant arrêté pour dîner, je rencontrai sir James Walpole qui me dit qu'il était parti d'Amsterdam la veille, une heure après avoir remis à son époux la belle comtesse, dont il était déjà très-fatigué, n'ayant plus rien à désirer d'une femme qui donnait plus qu'on ne lui demandait, pourvu qu'on déliât avec facilité les cordons de la bourse. J'arrivai à Amsterdam vers minuit, et je descendis à la Seconde-Bible. Le voisinage d'Esther avait réveillé mon amour pour cette charmante personne, et l'impatience de la revoir m'empêcha de dormir.

Je sortis vers les dix heures, et je me rendis tout de suite chez M. d'O., qui me reçut avec les démonstrations de la plus franche amitié et me fit d'aimables reproches de ce que je n'étais pas descendu chez lui. Lorsqu'il sut que j'avais abandonné ma manufacture, il me félicita de ne l'avoir point transportée en Hollande où je me serais ruiné. Je ne lui dis pas que je n'avais guère mieux réussi en France, cela n'entrait pas dans mes plans. Il se plaignit amèrement de la mauvaise foi de la cour de France, par suite de laquelle il avait fait des pertes considérables; ensuite il me dit d'aller voir Esther.

J'étais trop impatient de l'embrasser pour me le laisser dire à deux fois ; j'y courus. Dès qu'elle m'aperçut, cette charmante personne jeta un cri de surprise et de joie, et se précipita dans mes bras où je la reçus avec une tendresse d'enthousiasme. Je la trouvai grandie et formée en proportion ; elle était délicieuse. À peine fûmes-nous assis, qu'elle s'empressa de me prouver qu'elle était devenue aussi savante que moi dans la cabale. Elle fait, me dit-elle, le bonheur de ma vie, car elle me rend maîtresse de la volonté de mon père, ce qui me donne l'assurance que jamais il ne me mariera qu'à un homme de mon choix.

— Je vois avec plaisir que votre excellent esprit tire de cette vaine science la seule chose qu'elle puisse avoir de bon, celle de guider les esprits faibles. Mais votre père doit penser que c'est de moi que vous tenez ce secret?

— Oui, il le croit, et il me dit un jour qu'il me pardonnait tous les sacrifices que j'ai pu vous faire pour vous arracher cette précieuse connaissance.

— Il a peut-être été plus loin que nous? ma divine Esther.

— Je le crois, mon ami ; mais je lui dis que je vous l'avais dérobée sans aucun sacrifice, et je suis devenue, comme vous, la divinité qui répond, une vraie pythonisse, sans avoir à supporter les tourmens du trépied ; car je suis sûre que

vos réponses ne partent que des combinaisons de votre esprit.

— Mais si c'était comme vous le supposez, chère amie, comment aurais-je pu indiquer le porte-feuille et annoncer l'arrivée du vaisseau?

— C'est vous-même qui avez jeté le porte-feuille après l'avoir trouvé; et quant au vaisseau, mon cher, vous avez parlé à tout hasard; mais comme vous avez l'âme honnête, avouez que vous n'avez pas été sans quelque crainte. Moi, je ne porterai jamais la témérité aussi loin, et quand mon père me donne à résoudre des questions de cette nature, ma réponse est toujours plus embrouillée que celle d'une sybille. Je ne veux pas qu'il perde la confiance qu'il a en mon oracle, et je ne veux pas avoir à me reprocher d'être la cause d'un malheur qui me toucherait de trop près.

— Si cette erreur fait votre bonheur, je dois vous y laisser, tout en admirant, ma chère Esther, la sublimité de votre talent. Vous êtes unique.

— Je ne me soucie pas de votre admiration, me dit-elle d'un air un peu piqué; je veux un aveu sincère.

— Je ne puis aller au-delà.

Esther, à ces mots que je prononçai d'un air sérieux, devint rêveuse; mais je tenais à ne point perdre la supériorité idéale que j'avais sur elle, et je me fis violence pour ne pas la contenter, et je me creusais le cerveau pour lui prédire quelque

chose qui ne pût pas aisément lui tomber sous les sens, quand on vint nous avertir qu'on nous attendait pour dîner.

Nous étions quatre à table, et je jugeai que ce quatrième était amoureux d'Esther, car il avait sans cesse les yeux sur elle. C'était le secrétaire favori du père, qui aurait vu avec plaisir que sa fille en devînt amoureuse; mais je vis bientôt qu'il n'avait pas ce qu'il lui aurait fallu pour la rendre curieuse de sa personne. Esther fut taciturne pendant tout le repas, et nous ne parlâmes cabale que lorsqu'il fut parti.

Est-il possible, me dit M. d'O., que ma fille ait pu apprendre à tirer votre oracle sans que vous l'ayez instruite?

— J'ai toujours cru la chose impossible jusqu'à ce jour, lui répondis-je; mais Esther vient de me convaincre que j'étais dans l'erreur. Je ne puis l'apprendre à personne, sans en perdre moi-même la possession; car le serment que je fis moi-même au savant solitaire qui m'enseigna cette science me le défend, sous peine de déchéance. Mademoiselle votre fille n'ayant pas prononcé un pareil serment, puisqu'elle ne tient la science que d'elle-même, peut en toute liberté la communiquer à qui elle veut.

Fine comme l'ambre, Esther se hâta d'ajouter que ce que le sage solitaire m'avait imposé de réserve, lui avait été imposé par son oracle, et qu'il ne lui était point permis de communiquer le se-

cret cabalistique sans la permission du génie, sous peine d'en perdre l'usage elle-même.

Je lisais dans le fond de son âme, et je jouissais de la voir redevenir calme. Que je lui eusse menti ou non, elle me devait de la reconnaissance, car je lui avais donné sur son père un ascendant qu'elle n'aurait pu attendre de la tendresse paternelle; mais elle voyait que je n'avais agi que par politesse, et elle tenait à m'en faire convenir tête-à-tête.

Ce brave homme, qui croyait de toute son âme à l'infaillibilité de nos oracles, eut la curiosité de nous faire à tous deux la même question, pour voir si nous nous accorderions. Esther approuva fort l'idée de son père, car elle voulait savoir si l'un n'allait pas répondre noir quand l'autre répondrait blanc, et M. d'O. ayant écrit sa question sur deux feuilles, nous en donna une à chacun. Esther monta dans son cabinet pour faire son opération; moi je fis la mienne sur la table où nous venions de dîner et en présence de son père. Elle fut expéditive, car elle descendit avant que j'eusse extrait de ma pile les lettres dont je devais composer ma réponse; mais comme je savais ce que je voulais dire, dès que je vis le père en possession de l'oracle de sa fille, je ne tardai pas à lui donner le mien.

M. d'O. demandait s'il devait tâcher de se défaire de tout le papier français qu'il avait, malgré la perte que la vente lui ferait éprouver.

L'oracle d'Esther répondit : « La prudence éclairée sème pour recueillir avec profit, et n'arrache point la plante avant la moisson ; la vôtre est sur un terrain solide. »

Le mien répondit : « Si vous vendez, le repentir vous attend, car un nouveau contrôleur-général paiera tout le monde avant un an. »

L'oracle d'Esther était dans le goût sibyllien : j'admirai la flexibilité de l'esprit de cette charmante personne ; le mien allait droit à la portée de l'esprit du brave homme, qui, enchanté, nous embrassa tendrement l'un et l'autre, puis, en prenant sa canne et son chapeau, il nous dit que la conformité de nos réponses allait lui faire gagner dans le courant de l'année cinq ou six cent mille francs, en hasardant de perdre trois millions. Sa fille se récria alors et voulut essayer de le prémunir contre le danger ; mais lui, résolu comme un musulman, l'embrassa de nouveau et dit : L'oracle n'est point menteur, et puis s'il me trompe cette fois, je n'aurai perdu que le quart de ma fortune.

Esther, restée seule avec moi, se montra très-sensible aux complimens que je lui fis sur sa belle réponse, sur l'élégance de son style cabalistique et sur sa hardiesse, car elle ne pouvait pas, comme moi, être au fait des affaires de la France.

— Je vous remercie, me dit-elle, d'avoir corroboré ma réponse, mais avouez que pour me faire plaisir, vous avez menti.

— Je vous l'avoue, puisque cela vous rend heureuse; et je vous dirai même que vous n'aviez pas besoin de rechercher une perfection plus grande que celle que vous possédez déjà.

— Dites que je ne puis pas l'acquérir; convenez de cette vérité.

— J'en conviens, car j'aime à vous plaire.

— Vous êtes un cruel homme! Cependant vous avez répondu que la France aura cette année un autre contrôleur-général, et vous risquez ainsi de compromettre l'oracle. Quant à moi, je ne l'oserais jamais. Mon cher oracle! je l'aime trop pour l'exposer à cette honte.

— Cela démontre que je n'en suis pas l'auteur; mais je gagerais que Silhoutte sera renvoyé, puisque mon oracle me l'a annoncé.

— Avec votre opiniâtreté, mon ami, vous me désespérez, car je ne serai heureuse que lorsque je serai certaine de posséder la cabale aussi bien que vous, ni plus ni moins; et maintenant vous ne pourrez plus dire que vous la faites à votre tête. De grâce, convainquez-moi du contraire.

— J'y penserai, chère Esther, pour vous faire plaisir.

Je passai ainsi la journée entière avec cette charmante personne, qui avait en elle autant que dans sa grande fortune tout ce qu'il fallait pour me rendre heureux, si l'amour de l'indépendance ne l'avait emporté en moi sur toutes

les autres passions, et surtout si j'avais pu me résoudre à me confiner éternellement en Hollande.

J'ai souvent observé dans le cours de ma vie que presque toujours mes momens les plus doux ont été comme les avant-coureurs de quelque disgrâce. Le lendemain de ce jour délicieux, mon mauvais génie me mena à la Ville-de-Lyon. C'était l'auberge où logeaient Piccolomini et sa femme, que je trouvai au milieu d'une troupe d'escrocs et de vauriens comme eux. Dès que ces honnêtes gens eurent entendu prononcer mon nom, tous coururent au devant de moi, les uns pour me saluer, les autres pour me voir de plus près comme une bête curieuse. C'étaient un chevalier de Sabi, portant l'uniforme de major au service de Pologne, et qui prétendait m'avoir connu à Dresde; un baron de Wiedau, se disant de Bohême, et qui m'aborda en m'annonçant que son ami le comte de St-Germain était arrivé à l'Étoile-d'Orient et qu'il s'était de suite informé si j'étais à Amsterdam; un spadassin grêlé qu'on me présenta sous le nom de chevalier de la Perine, et que je reconnus de prime abord pour ce Talvis qui avait enlevé la banque au prince-évêque de Presbourg, qui m'avait prêté cent louis le même soir, et que, quelque temps auparavant, j'avais gratifié d'un coup d'épée à Paris; enfin un autre Italien, nommé Neri, qui avait le ton et la mine d'un chaudronnier de St.-Flour, moins l'honnêteté, et qui me dit qu'il se souvenait de m'avoir

vu un soir au musico. Je me souvenais d'y avoir vu la malheureuse Lucie.

Au milieu de tous ces coupe-jarrets se trouvait la prétendue femme du soi-disant chevalier Sabi, Saxonne assez jolie, et qui, parlant l'italien tant bien que mal, faisait sa cour à la comtesse Piccolomini.

Je me mordais les lèvres de dépit de me trouver au milieu de cette honorable réunion, mais faisant bonne mine à mauvais jeu, je saluai poliment tout le monde, puis tirant de mon gousset un rouleau de cent louis, je le présentai au sieur Perine-Talvis, en lui disant que j'étais heureux de pouvoir les lui remettre avec mes remercîmens.

Ma politesse fut mal accueillie, car cet insolent valet me dit, en empochant le rouleau, qu'il se souvenait bien de m'avoir prêté les cent louis à Presbourg, mais que cela ne lui avait pas fait oublier une chose plus importante.

—Et quelle est cette chose? lui demandai-je d'un air froid et à demi-dédaigneux.

— Vous me devez une revanche l'épée à la main, et vous le savez bien. Voici la marque de la boutonnière que vous m'avez faite il y a sept ans.

En disant cela, le petit homme avait ouvert son large jabot et montrait la petite cicatrice à la ronde. Cette scène, plus burlesque que comique, semblait avoir paralysé toutes les langues. Partout ail-

leurs qu'en Hollande, où je ne me bats point, parce que des affaires délicates m'en imposent le devoir, lui dis-je, je ne me refuserai pas à vous marquer une seconde fois, si l'envie de vous remesurer avec moi vous dure encore; ici je vous prie de me laisser tranquille. Toutefois il est bon que vous sachiez que je ne marche point sans une couple d'amis dans mes poches, et que s'il vous prend envie de m'attaquer, je vous ferai sauter la cervelle en bonne et légitime défense.

— Je ne veux ma revanche que l'épée à la main, dit-il; mais je vous laisserai le temps de terminer vos affaires.

— Vous en agirez prudemment.

Piccolomini, qui avait déjà jeté un dévolu sur mes cent louis, proposa de suite une banque de pharaon, et se mit en devoir de tailler. La prudence aurait dû m'empêcher d'y prendre part en aussi mauvaise compagnie, mais l'envie de rattraper le rouleau que je venais de remettre à Talvis l'emporta sur la raison, et je pris un livret. Je perdis cent ducats sans désemparer; mais cela ne fit que m'exciter, comme c'est l'ordinaire. Voulant me refaire de ma perte, je restai à souper, et à la reprise, plus heureux, je regagnai ce que j'avais perdu. Content d'en être quitte pour cela, et faisant sagement le sacrifice des cent louis que je n'avais déboursés que pour payer une dette, j'en demandai le paiement à Piccolomini, qui me donna une lettre de change sur la banque d'Amsterdam

tirée par une maison de commerce de Meddelbourg. Je ne voulus pas d'abord l'accepter, sous prétexte de m'éviter la peine de la faire escompter ; mais il me promit de m'en remettre le montant le lendemain matin, et je crus devoir céder.

Je me hâtai de quitter ce coupe-gorge, après avoir refusé à Talvis cent louis qu'il voulait emprunter à titre de revanche. Dans sa mauvaise humeur, causée par mon refus et par la perte des cent louis que je lui avais payés, il se permit des injures que je reçus avec mépris, et j'allai me coucher, me promettant bien de ne plus mettre le pied en pareil lieu.

Je sortis cependant le lendemain avec l'intention d'aller chez Piccolomini pour échanger l'effet qu'il m'avait remis ; mais chemin faisant, j'entrai dans un café où le hasard me fit rencontrer Rigerboos, l'ami de Thérèse, dont le lecteur a déjà fait connaissance. Après nous être embrassés et nous être entretenus sur le compte de Thérèse, qui était alors à Londres où elle faisait fortune, je lui montrai ma lettre de change, en lui disant comment je l'avais reçue. Il l'examine attentivement, ensuite il me dit : Cette lettre est fausse, et la véritable, dont elle n'est que la copie, a été acquittée hier.

Voyant que j'avais de la peine à le croire : Venez, me dit-il, je vais vous persuader.

En effet, il me mena chez un marchand de sa

connaissance, et je vis la traite véritable, qu'il avait soldée la veille à un inconnu. Indigné, je priai Rigerboos de m'accompagner chez Piccolomini, lui disant que, peut-être, il me l'escompterait sans difficulté, et que sinon, il serait témoin de ce qui pourrait arriver.

Nous arrivons chez le soi-disant comte qui nous reçut poliment, en me disant de lui remettre la lettre, qu'il allait envoyer de suite chez le marchand pour en toucher le montant; mais Rigerboos prenant la parole, lui dit que le marchand ne la paierait pas, parce qu'elle n'était que la copie de celle qu'il avait acquittée la veille.

Affectant beaucoup d'étonnement, Piccolomini dit que ce n'était pas possible, mais qu'au reste il approfondirait l'affaire.

— Vous l'approfondirez à loisir, lui dis-je; mais en attendant, donnez-moi cinq cents florins.

— Vous me connaissez, monsieur, dit-il en élevant la voix; je me rends garant de la somme et cela doit vous suffire.

— Cela pourrait effectivement me suffire, si je voulais; mais je veux mon argent.

Sa femme étant survenue se mêla de l'affaire, et son domestique, vrai coupe-jarret, s'approchant, Rigerboos me saisit vigoureusement par le bras et m'entraîna. Suivez-moi, me dit-il quand nous eûmes dépassé le seuil de la porte, et laissez-moi faire. Il me conduisit chez un homme de la plus noble figure; c'était le lieutenant de police,

qui, après avoir entendu de quoi il s'agissait, me dit de lui laisser la lettre et de lui dire où je dînais ce jour-là. J'indiquai la maison de M. d'O., et m'ayant dit que cela suffisait, nous sortîmes. Je remerciai Rigerboos, et j'allai trouver Esther, qui me reçut en me faisant de tendres reproches de ne m'être pas laissé voir la veille. Cet accueil me flatta; je la trouvai charmante. Je dois, lui dis-je, avoir grand soin de ne pas vous voir chaque jour, car vos yeux exercent sur mon cœur un empire auquel je ne pourrais bientôt plus résister.

— Permettez-moi de n'en rien croire, mon ami; mais, à propos, avez-vous pensé au moyen de me convaincre?

— Et de quelle manière voulez-vous être convaincue?

— S'il est vrai que votre cabale soit une intelligence qui n'ait rien de commun avec la vôtre, vous pourrez la consulter sur le moyen le plus propre à me désabuser.

— Je trouve votre idée excellente, et je vous promets de m'en occuper.

Comme nous en étions là, son père rentra de la Bourse, et nous nous mîmes à table.

Nous étions au dessert, lorsqu'un exempt de police vint m'apporter, de la part du magistrat, cinq cents florins dont je lui donnai quittance.

Dès que cet homme fut sorti, je contai à mes

hôtes l'histoire de la veille et celle du matin, et la belle Esther me reprocha de lui avoir préféré une mauvaise compagnie. Pour vous punir, me dit-elle, j'espère que vous ne me refuserez pas de m'accompagner ce soir au théâtre, quoique l'on y joue une comédie hollandaise à laquelle vous ne comprendrez rien.

— J'aurai le plaisir d'y être auprès de vous, et cela suffit.

En effet, je ne compris pas un mot à tout le baragouin des acteurs, et je m'ennuyai beaucoup, car Esther y fut d'un sérieux désespérant.

Quand nous fûmes de retour, elle me raconta toute la pièce avec une grâce charmante et une mémoire prodigieuse; elle avait l'air de vouloir me dédommager de l'espèce de corvée à laquelle elle m'avait condamné. Nous soupâmes ensuite, et pour cette soirée, il ne fut point, grâce à Dieu, question de cabale. Avant de nous séparer, Esther et son père me firent promettre d'aller dîner tous les jours chez eux, et je m'engageai à les faire prévenir chaque fois que quelque chose m'en empêcherait.

Le lendemain vers les huit heures, j'étais encore en robe de chambre, lorsque je vois paraître devant moi Piccolomini qui, étant entré sans se faire annoncer, m'inspira des soupçons. Je me hâte de sonner mon Espagnol qui entra dans l'instant.

— J'ai, me dit-il, à vous parler en secret, veuillez faire retirer cet homme.

— Il ne comprend pas un mot d'italien, lui dis-je; il peut rester. Le Duc comprenait tout.

— Hier vers midi, me dit-il, deux hommes entrèrent chez moi; ils étaient suivis de l'aubergiste, qui leur servait d'interprète. L'un d'eux me demanda si j'étais disposé d'acquitter à l'instant une fausse lettre de change de cinq cents florins que je vous avais donnée la veille et qu'il tenait à la main. Comme je ne répondais pas, il ajouta que je devais, sans hésiter, dire oui ou non, sans raisonner; que tel était l'ordre que leur avait donné le président de la police. N'ayant rien de mieux à faire, je payai les cinq cents florins, mais je n'ai pu retirer la lettre de change, car cet homme m'a fait dire que je ne l'aurai que lorsque j'aurai déclaré de qui je l'ai reçue; car les règles du commerce exigent que l'on poursuive le faussaire. Je répondis qu'il me serait impossible de désigner la personne de qui je la tenais, car je l'avais reçue d'un étranger qui s'était introduit dans mon appartement pendant que, pour passer le temps, je faisais une petite banque de pharaon.

J'ai dit qu'après le départ de cet inconnu, que j'avais cru introduit par quelqu'un de la société, j'avais appris avec surprise qu'il n'était connu de personne; que si je l'avais su, non-seulement je n'aurais pas reçu l'effet, mais même je ne lui aurais pas permis de jouer. Alors le second m'a dit

que je n'avais qu'à faire des perquisitions pour découvrir cet inconnu, que sans cela on m'attribuerait la contrefaçon et que la justice procéderait contre moi. Il sortirent après cette menace.

Dans l'après-midi, ma femme alla trouver le président de la police qui la reçut avec politesse, et après avoir écouté ses remontrances, il lui fit répondre par l'interprète que son devoir était de découvrir l'auteur de la fausse lettre, d'autant plus que l'honneur de M. Casanova pourrait être compromis, car le marchand même pourrait vous poursuivre pour savoir qui a pu contrefaire sa signature, et que vous auriez votre recours contre moi.

Vous voyez dans quel embarras nous sommes; vous devez tâcher de nous tirer de là. Vous avez reçu votre argent et vous avez des amis. Sollicitez, faites-les agir, et l'on ne parlera plus de cette affaire. Vous y êtes intéressé comme moi.

— Je ne puis, lui dis-je, avoir rien à démêler là dedans, à moins que ce ne soit comme témoin. Vous avez reconnu que je tenais la lettre de vous, puisque vous l'avez payée ; cela me suffit. Je voudrais bien vous servir, mais je n'en vois pas la possibilité ; je ne saurais comment m'y prendre. Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de sacrifier l'escroc infâme qui vous a donné ce faux, ou, si vous ne le pouvez pas, de disparaî-

tre le plus tôt possible ; car vous pourriez bien aller aux galères , ou même pis.

Furieux, il me tourna le dos et partit en disant que je m'en repentirais.

Mon Espagnol l'ayant suivi jusqu'à l'escalier, rentra en me disant que le signor était parti en proférant des menaces de vengeance , et que je devais me tenir sur mes gardes. C'est bon, lui dis-je ; mais tais-toi. Cependant je lui étais intérieurement très-reconnaissant de son avis ; mais j'y pensais.

Je m'habillai pour me rendre auprès d'Esther , où je devais travailler à la persuader de la divinité de mon oracle, entreprise fort hasardeuse envers une personne dont l'esprit pénétrant était allé si loin par ses propres forces. Voici ce qu'elle me donna à résoudre :

— Votre oracle doit me révéler une chose qui ne puisse être connue que de moi seule.

Ce n'était pas assurément le cas de hasarder ; et sentant la presque impossibilité de la satisfaire , je lui dis qu'il serait possible que l'oracle révélât quelque secret dont la connaissance pourrait lui être désagréable.

— Cela n'est pas possible , me dit-elle, puisque le secret ne doit être connu que de moi.

— Mais il le sera de moi comme de vous, si l'oracle répond juste ; et alors ne peut-il y avoir telle chose qu'il vous serait pénible que je susse ?

— Vous pouvez tout savoir, et d'ailleurs si votre

oracle n'est pas l'esclave de votre esprit, il vous est toujours loisible de découvrir ce que vous êtes curieux de savoir.

— Mais savez-vous si l'oracle n'a pas mis des bornes à ses complaisances ?

— Mon ami, vous cherchez de vaines excuses. Prouvez-moi que je suis dans l'erreur, ou déclarez que je suis aussi savante que vous sous le rapport cabalistique.

Elle me mettait au pied du mur, et je ne cherchais plus qu'à m'avouer vaincu avec les honneurs de la guerre, quand une idée lumineuse s'offrit à mon esprit.

Au milieu de la fossette qui donnait à son menton un charme indéfinissable, Esther avait un petit signe noir, tant soit peu relevé et garni de trois ou quatre petits poils d'une extrême finesse qui en relevaient la beauté. Ces signes, qu'en italien nous appelons *neo*, *nei*, et qui d'ordinaire donnent un nouveau charme à la plus jolie figure, quand ils sont sur le visage, sur le cou, sur les bras ou sur les mains, se répètent sur le corps aux parties correspondantes à la partie visible. Je savais donc qu'Esther devait avoir un signe à peu près pareil à celui du menton en certain lieu qu'une honnête fille ne montre pas, et que, pure comme je la supposais, il était probable qu'elle ne le connaissait pas elle-même. Je vais, me dis-je, la frapper de stupeur, et établir ma supériorité d'une manière à lui ôter pour toujours l'idée de l'égalité

qu'elle s'est mise en tête. En même temps, affectant toute l'importance et toute la préoccupation d'un augure, je me mets à former ma pyramide et j'en extrais ces mots :

« Belle et sage Esther, personne ne sait que vous avez à l'entrée du temple réservé à l'amour un signe absolument semblable à celui qui décore votre joli menton. »

Pendant que je travaillais, Esther était appuyée sur le coin de la table et suivait tous mes mouvemens. Comme, en effet, elle possédait la science aussi bien que moi, elle n'avait pas besoin d'explication, car elle traduisait les nombres à mesure qu'ils sortaient de ma plume. Aussi, dès que j'eus extrait de la pyramide toutes les combinaisons de nombres, elle me dit d'un air calme et pénétré, que n'ayant pas besoin de savoir ce que l'oracle avait répondu, je l'obligerais beaucoup en lui laissant les chiffres qu'elle s'amuserait à traduire.

—Volontiers, ma charmante amie, lui répondis-je, et d'autant plus que par là j'épargne à votre délicatesse la communication d'un secret que je ne sais pas bien encore et qu'il peut vous être agréable que j'ignore ; je vous promets même de ne jamais chercher à le pénétrer ; il me suffit que vous soyez convaincue.

— Je le serai lorsque j'aurai vérifié s'il a dit vrai.

— Croyez-vous, aimable Esther, que j'ignore ce que cette réponse signifie ?

— J'en serai sûre, si je vois qu'elle dit vrai ; et si elle est vraie, l'oracle aura vaincu, car la chose est si secrète, qu'elle est ignorée de moi-même. Vous ne devez pas tenir à la savoir, car c'est une bagatelle qui ne saurait vous intéresser; mais cela suffira pour me convaincre que votre oracle est animé par une intelligence qui n'a rien de commun avec celle de votre esprit.

Il y avait tant de candeur, tant de bonne foi dans ces paroles, que le sentiment, prenant la place de la duplicité, m'arracha des larmes qu'Esther ne put interpréter qu'à mon avantage. Cependant ces larmes, le remords me les arrachait; et aujourd'hui, après tant d'années, je me reproche encore d'avoir trompé une créature si digne de mon respect et que j'aimais tendrement. Je me le reprochais aussi alors; mais la honte, honte fausse et pitoyable, m'empêchait de lui déclarer la vérité, et je la vengeais en me haïssant de me trouver capable d'induire en erreur un être dont j'ambitionnais l'estime.

Je n'étais pas, au reste, bien sûr d'avoir frappé juste; car comme il n'y a point de règle sans exception, et que la nature n'est pas exempte de cette loi, il pouvait bien se faire que je me fusse préparé un affront. Esther, à la vérité, devait, pour le moment, être convaincue, mais il n'était pas impossible que sa conviction s'évanouît, si par hasard elle venait à connaître que la correspondance des signes sur le corps humain était natu-

relle et nécessaire. Si cela venait à se réaliser, je ne pouvais m'attendre à rien moins qu'au mépris de cette charmante personne. Mais quelle que fût ma crainte, j'avais poussé trop loin la déception ; il m'était impossible de reculer.

Je quittai Esther pour aller faire une visite à Rigerboos et le remercier de sa démarche en ma faveur auprès du président de la police. Il me dit de ne rien craindre en Hollande de la part de Piccolomini, mais il me conseilla de porter des pistolets par mesure de précaution. Je suis à la veille, me dit-il, de m'embarquer pour Batavia, à bord d'un navire que j'ai chargé des débris de ma fortune. Dans l'état où se trouvent mes affaires, j'ai jugé que ce parti était le plus sage. Je n'ai point assuré la cargaison, afin de ne pas diminuer mes bénéfices, qui doivent être considérables, si je réussis. Si je suis pris ou si je fais naufrage, je compte bien ne pas survivre à la perte du bâtiment, et dans tous les cas je ne perdrai rien.

Le pauvre Rigerboos me disait tout cela en riant, mais le désespoir était sans doute pour beaucoup dans sa résolution ; car on ne perd pas la fortune et la vie sans regrets quand on n'a pas de grands motifs de mépriser l'une et l'autre. Ma chère Thérèse Trenti, que Rigerboos appelait toujours notre dame, n'avait pas mal contribué à sa ruine. Elle était alors à Londres où, à ce qu'elle nous écrivait, elle faisait de bonnes affaires. Elle avait quitté le nom de Trenti pour celui

de Cornelis, qui était le véritable nom de Rigerboos, comme je l'ai su depuis. Nous passâmes une heure à écrire à cette femme singulière, voulant profiter de l'occasion d'un individu qui partait pour l'Angleterre et que Rigerboos lui recommandait. Quand nous eûmes achevé, nous allâmes faire une course en traîneau sur l'Amstel qui était pris depuis quelques jours. Ce divertissement, que les Hollandais chérissent et que l'on se procure pour un ducat à l'heure, est, à mon goût, le plus ennuyeux du monde, à moins qu'il ne s'agisse d'un voyage que l'on fait avec rapidité; mais un voyage n'est pas un plaisir sans le but que l'on se propose d'atteindre. Après nous être gelés le visage, nous allâmes manger des huîtres avec du Sillery pour nous réchauffer, et de là nous courûmes les musicos, sans aucune idée de débauche, et par simple désœuvrement; mais il paraissait écrit que toutes les fois que je préfèrerais quelque diversion de ce genre à l'agréable société d'Esther, il m'arriverait quelque malheur.

Je ne sais à propos de quoi Rigerboos, en entrant dans un musico, m'appela par mon nom d'une voix assez haute; mais à l'instant même une de ces femmes que l'on trouve toujours en pareils lieux vint se placer devant moi et me regarder fixement. Quoique la chambre fût assez mal éclairée, je reconnus la malheureuse Lucie, qu'un an auparavant j'avais rencontrée en pareil lieu sans en être reconnu. Je me retournai, faisant semblant

de ne pas la connaître, car sa vue m'était importune; mais elle m'appela d'une voix triste, se rappela à ma mémoire, et me félicita de me trouver dans un état florissant, autant, me dit-elle, que je devais m'attrister de la voir telle qu'elle était forcée de se montrer à mes yeux. Voyant que je ne pouvais ni l'éviter ni la repousser sans cruauté, j'appelai Rigerboos en le priant de monter avec moi dans une chambre où cette fille nous amuserait du récit de son histoire.

Lucie, à proprement parler, n'était point devenue laide; elle était affreuse, parce que, sous des traits flétris, des restes laissaient deviner qu'elle avait été belle: elle était dégoûtante. Depuis que je l'avais connue à Pasean, dix-neuf années passées dans la misère, la débauche et l'humiliation, en avaient fait l'être le plus abject, le plus avili qu'il soit possible de se figurer. Elle nous conta longuement son histoire, que, sans être grand analyste, on pourrait renfermer en six lignes.

Le coureur l'Aigle l'avait menée à Trieste pour y faire ses couches, ensuite ce mauvais sujet vécut du trafic de ses charmes pendant cinq ou six mois, puis un capitaine de navire qui en faisait ses délices, la mena à Xantes avec l'Aigle, qui passait pour son mari. A Xantes, le coureur se fit soldat et déserta quatre ans après. Demeurée seule, elle continua pendant six ans à vivre de sa personne; mais sa marchandise baissant de prix et ne trouvant plus que des chalans subalternes,

elle partit pour l'Angleterre avec une jeune Grecque qu'un officier de marine anglais traitait comme sa femme, et qu'il abandonna dans les rues de Londres quand il en fut rassasié. Après deux ou trois ans de séjour dans les cloaques britanniques, Lucie vint en Hollande, où, ne pouvant plus trafiquer d'elle-même, elle se fit pourvoyeuse : résultat nécessaire de la carrière où le sort l'avait précipitée. Lucie n'avait que trente-trois ans, mais elle était décrépite, et les femmes ont toujours l'âge qu'elles montrent.

Pendant qu'elle causait dans le ton qui convenait à un pareil récit, elle vida deux bouteilles de Bourgogne que j'avais fait venir, et auxquelles nous ne touchâmes point mon ami et moi. En achevant, elle nous dit qu'elle vivait en ce moment du produit de deux jolies personnes qu'elle tenait chez elle et qui devaient lui donner la moitié de tout ce qu'elles recevaient.

Rigerboos lui demanda en plaisantant si ces belles filles étaient au musico.

— Non, lui répondit-elle, elles n'y sont pas et n'y viendront jamais, car elles sont nobles, et leur oncle, sous l'inspection de qui elles sont, est un gentilhomme vénitien.

A ces mots, je ne pus retenir un éclat de rire ; mais Lucie, sans se déconcerter, me dit qu'elle ne pouvait me répéter que ce qu'elles lui avaient dit, et ajouta que si nous voulions nous en convaincre, nous les trouverions à cinquante pas

dans une maison qu'elle louait pour elles, et que nous pourrions les voir en sûreté, parce que leur oncle logeait dans un autre quartier de la ville.

— Comment, lui dis-je, il ne demeure pas avec ses nobles nièces?

— Non, il ne vient que pour dîner, et alors il s'informe de leurs bonnes fortunes, et leur prend tout ce qu'elles ont gagné.

— Allons, dit Rigerboos, allons les voir.

Comme j'avais grande envie de voir et de parler à de nobles vénitiennes en si belle profession, je dis à Lucie de nous conduire chez elles. Je savais fort bien que ces prétendues filles de condition ne pouvaient être que des friponnes, et leur gentilhomme d'oncle qu'un gredin; mais le sort en était jeté.

Nous trouvons deux jeunes filles assez jolies. Lucie m'annonce comme Vénitien, et les voilà hors d'elles-mêmes et tout enchantées de voir quelqu'un à qui pouvoir parler. Je m'aperçus tout de suite qu'au lieu d'être Vénitiennes, elles étaient du Padouan, dont elles me débitaient le jargon qui était bien connu. Je le leur dis, et elles en convinrent. Je leur demandai le nom de leur oncle; mais, comme je m'y attendais, elles me dirent que des raisons majeures les forçaient au silence. Nous pouvons nous passer de le connaître, dit Rigerboos en s'emparant cavalièrement de celle qui lui convenait le mieux. Lucie faisait venir du jambon, des huîtres, un pâté

et force bouteilles, puis elle se retira dans sa chambre.

Je n'avais aucune envie de faire des folies; mais Rigerboos était en humeur de rire; sa belle faisant la prude, il la plaisante, je l'imite, et selon l'usage, ces créatures s'humanisant, nous allons de l'une à l'autre, et bientôt elles se trouvèrent dans l'état où Dieu avait mis Ève avant que notre curieuse d'aïeule eût besoin d'une feuille de figuier.

Après avoir passé une heure dans ces lubriques ébats, nous payâmes, chacune des filles ayant quatre ducats, outre la dépense, et après avoir remis, à l'écart, six louis à Lucie, nous partîmes, moi de fort mauvaise humeur d'avoir cédé à la brutalité, et j'allai me coucher.

Le lendemain je me réveillai tard et de mauvaise humeur, tant à cause de l'orgie de la veille, car la débauche attriste l'âme autant qu'elle l'avilit, que parce que j'avais négligé Esther, qui, sans doute, avait été peinée de mon absence. Je devais me hâter d'aller la rassurer, certain que les excuses ne me manqueraient pas et qu'elles seraient bien accueillies. Je sonne le Duc, je passe ma robe de chambre et je l'envoie me chercher du café. Le Duc à peine sorti, ma porte s'ouvre et je vois paraître la Perine et ce Wiedau que j'avais vu chez Piccolomini, et qui se disait l'ami de St.-Germain l'adepte. J'étais assis sur le bord du lit, occupé à mettre mes bas. J'occupais trois

belles chambres, mais sur le derrière de la maison d'où tout le bruit que j'aurais pu faire n'aurait été entendu de personne. La sonnette était à l'autre bout de la chambre, et le Duc devait être dix minutes à rentrer, et j'étais dans le plus éminent danger d'être assassiné, sans pouvoir me défendre.

Tout cela fut pensé en moins d'une minute, et je ne vis d'autre moyen de salut que de me montrer calme sans faire aucun mouvement.

— Que désirez-vous de moi, messieurs?

Wiedau prenant la parole me dit : Le comte Piccolomini, afin de sortir de l'embarras où votre dénonciation l'a mis, s'est décidé à dire que c'est de nous qu'il tient la fausse lettre de change, et il nous en a avertis. Nous sommes forcés, pour éviter les poursuites, de nous esquiver sans le moindre retard et nous n'avons pas le sou; nous sommes désespérés.

— Et que puis-je faire à cela, messieurs?

— Donnez-nous tout de suite quatre cents florins, pas davantage, mais à l'instant. Cela nous suffira. Si vous nous refusez, nous prendrons la fuite à pied, mais après nous être emparés de tout ce que nous voyons là; et voici de quoi vous persuader.

En achevant ces mots, ils tirent chacun un pistolet de leur poche et me couchent en joue. La violence, leur dis-je, n'est pas nécessaire; elle ne pourrait que vous être funeste. Tenez, voici cent

ducats; c'est plus que vous ne demandez. Partez et bon voyage; mais je vous conseille de sortir avant le retour de mon domestique.

Wiedau prit le rouleau d'une main tremblante et le mit dans sa poche sans l'examiner, mais la Perine, insolent et fripon tout à la fois, s'approcha de moi en louant la noblesse de mes procédés, et me sauta au cou pour m'embrasser. Je le repoussai, mais sans brusquerie, et ils partirent, me laissant fort content d'en être quitte à si bon marché.

Libre de ce guet-apens, je sonnai, non pour les faire suivre, mais pour m'habiller en toute hâte. Je ne dis pas un mot à le Duc de ce qui venait de m'arriver; je n'en parlai pas à mon hôte; et après avoir envoyé mon Espagnol chez M. d'O. pour m'excuser de ce que je ne pouvais avoir l'honneur, ce jour-là, de dîner chez lui, je me rendis chez le président de la police où je fus obligé d'attendre jusqu'à deux heures avant de pouvoir lui parler. Cet honnête homme, après avoir écouté le récit détaillé que je lui fis de ma mésaventure, me dit qu'il allait faire son possible pour faire arrêter mes fripons; mais il ne me cacha point qu'il craignait que ce ne fût déjà trop tard.

Je profitai de l'occasion pour lui dire que Piccolomini était venu chez moi; je lui rendis compte de ses prétentions et des menaces qu'il m'avait faites. Il me remercia et me promit d'y mettre bon ordre; mais il me conseilla dans tous les cas

de me tenir sur mes gardes et de me défendre si je venais à être attaqué avant qu'il eût pu s'assurer que mes ennemis ne pourraient rien entreprendre contre moi.

Je rentrai chez moi en toute hâte, car je me sentais malade. Une forte amertume de bouche m'annonçait la révolution que toutes ces secousses avaient produite en moi ; mais j'en connaissais le remède. Je pris une forte limonade amère qui me fit rendre beaucoup de bile, et cela me remit tout-à-fait.

Vers le soir, je me rendis chez Esther que je trouvai sérieuse et ayant l'air piqué ; mais dès qu'elle vit ma pâleur, son visage s'anima et elle me demanda avec le ton du plus tendre intérêt si j'étais malade. Je lui dis que je m'étais trouvé très-incommodé, que j'avais pris médecine, mais que j'étais tout-à-fait rétabli. Vous le verrez à souper, charmante Esther, ajoutai-je pour calmer ses doutes, car je suis à jeun depuis hier à dîner.

Je ne mentais pas au fond, car je n'avais pris que quelques huîtres chez les Padouanes.

Dans sa joie, qu'elle avait peine à contenir, cette charmante fille m'engagea à l'embrasser, et je le fis avec plaisir, tout indigne que je me trouvais d'une pareille faveur.

Je vais, me dit-elle, vous donner une grande nouvelle, c'est que je suis sûre que vous n'êtes pas l'auteur de votre oracle, ou que du moins vous

ne l'êtes, comme moi, que lorsque vous voulez l'être. La réponse qu'il m'a donnée est exacte et à tel point qu'elle en est divine, car elle m'a révélé un secret ignoré de tout le monde puisqu'il l'était de moi-même. Vous ne sauriez deviner ma surprise lorsque je me suis convaincue assez difficilement de cette vérité.

Vous possédez un trésor ! votre oracle est infaillible ; mais en cette qualité il ne doit jamais mentir, et le mien me dit que vous m'aimez. J'en suis toute joyeuse, mon ami, car vous êtes l'homme de mon cœur. Cependant j'ai besoin que vous me donniez une preuve bien grande de votre amour, et s'il est vrai que vous m'aimiez, vous ne sauriez me la refuser. Tenez, lisez votre réponse ; je suis sûre que vous l'ignorez. Je vous dirai ensuite ce que vous devez faire pour me rendre parfaitement heureuse.

Je fais semblant de lire, et je baise les mots où l'oracle disait que je l'aimais. Je suis charmé, lui dis-je ensuite, que l'oracle vous ait convaincue si facilement, mais je vous demande pardon, si je vous dis qu'il me paraît incroyable que vous n'ayez pas connu la chose avant ce jour. Elle me répondit en rougissant que cela ne me paraîtrait pas impossible, s'il lui était permis de me convaincre par la vue de l'objet. Puis, venant à l'épreuve qu'elle exigeait pour s'assurer de mon amour, elle me dit que je devais lui communiquer mon secret. Vous m'aimez, me dit-elle, et vous ne devez avoir

aucune difficulté à rendre heureuse une jeune fille qui deviendra votre femme, et dont vous serez le maître. Mon père consentira à notre union, et quand je serai votre femme, je ferai de bon cœur tout ce que vous voudrez. Nous irons même vivre ailleurs, si cela vous fait plaisir. Mais pour que cela soit, il faut que vous m'enseigniez à trouver la réponse à une question quelconque, sans qu'au préalable il me faille la forger dans ma cervelle.

Je pris les mains d'Esther, qui m'inspirait à chaque instant des sentimens plus tendres, et je les lui baisai avec une ardeur respectueuse, en lui disant : Vous savez, divine Esther, que j'ai engagé ma parole à Paris. Manon assurément ne vous vaut pas, mais je n'en suis pas moins obligé de faire à son égard tout ce que j'ai promis à sa mère.

Esther soupira et pencha la tête sur son sein; mais malgré la peine que me faisait son chagrin, quelle excuse pouvais-je lui donner, étant dans l'impossibilité de lui enseigner à consulter l'oracle d'une autre manière que celle qu'elle connaissait aussi bien que moi; car je n'avais au-dessus d'elle que plus d'astuce et plus d'expérience du monde.

Deux ou trois jours plus tard, étant chez moi, le matin d'assez bonne heure, on m'annonça un homme, se disant officier, mais dont le nom m'était parfaitement inconnu. Je lui fis dire que je n'étais pas visible, et mon Espagnol étant sorti,

je fermai ma porte à la clé. Tout ce qui m'était arrivé naguère m'avait rendu soupçonneux, et je ne voulais plus voir personne quand j'étais seul. Mes deux voleurs avaient déjoué toutes les démarches de la police et Piccolomini avait disparu ; mais je savais qu'il restait encore à Amsterdam bon nombre de mauvais sujets de leur clique, et je croyais les précautions nécessaires.

Quelque temps après, le Duc rentra et me remit une lettre écrite en mauvais italien, et me dit qu'elle lui avait été remise par un officier qui en attendait la réponse. Je l'ouvre et je reconnais le nom que l'on m'avait annoncé un peu auparavant. Il me disait que nous nous connaissions, mais qu'il ne pouvait me dire son nom que de vive voix et qu'il ne venait que pour me donner un avis important.

Je dis à le Duc de le faire entrer et de se tenir auprès de la porte. Je vois un homme d'une quarantaine d'années, d'une assez belle stature, vêtu d'un uniforme d'officier de je ne sais quelle armée, et portant sur les traits tous les signes d'un échappé de la potence. Que me voulez-vous, monsieur? lui dis-je dès qu'il fut dans la chambre.

— Monsieur, nous nous sommes connus à Cérigo il y a seize ou dix-sept ans, et je suis bien aise de trouver l'occasion de renouveler connaissance.

Je me ressouvins alors que je n'avais été à Cérigo que quelques instans lorsque j'accompagnais

le baile à Constantinople, et je jugeai que ce devait être l'un des deux malheureux auxquels j'avais fait l'aumône. Est-ce vous, lui demandai-je, qui m'avez dit être le fils d'un comte Peccini de Padoue, quoiqu'il n'y ait dans le Padouan aucun comte de ce nom ?

— J'admire votre excellente mémoire, me dit-il avec assurance ; c'est bien moi.

— Et que pouvez-vous me vouloir ici ?

— Je ne puis pas vous le dire en présence de votre domestique.

— Mon domestique ne parle pas italien ; vous pouvez parler. Au reste, je vais le faire sortir.

Je dis à le Duc de se tenir dans l'antichambre, et quand il fut sorti, le soi-disant comte padouan me dit que j'avais été chez ses nièces, que je les avais traitées en courtisanes, et que partant il venait me demander satisfaction.

Las de tracasseries, je cours saisir mes pistolets, et en lui présentant le bout, je lui ordonne de sortir à l'instant. Le Duc entre et le troisième voleur s'esquive en me disant qu'il saurait bien me trouver quelque part.

La partie était honteuse ; j'aurais dû conter l'affaire tout entière au président de la police, si j'avais voulu en avoir justice. Je crus de mon honneur de garder le silence, et je ne parlai de cette incartade qu'à Rigerboos, m'en rapportant à lui. En effet, n'ayant pas comme moi des mesures à garder, il fit des démarches, et Lucie reçut in-

jonction de renvoyer les prétendues nièces de condition. Mais cette pauvre diablesse vint tout en pleurs me dire que ce malheur la replongeait dans la plus affreuse misère ; je lui fis présent de quelques ducats et elle partit consolée. Je la priai de ne plus reparaître chez moi.

Tout ce que je faisais loin d'Esther me devenait funeste, et je sentais que pour être heureux je n'aurais pas dû m'éloigner d'elle ; mais j'étais entraîné par mon étoile, ou plutôt par mon inconstance.

Trois jours après, le perfide major Sabi vint me voir pour m'avertir de me tenir sur mes gardes, parce qu'un officier vénitien qui se prétendait outragé par moi disait à qui voulait l'entendre, que lui ayant refusé satisfaction, il avait le droit de m'assassiner. Et moi, lui dis-je, j'aurais le droit de le faire arrêter comme un échappé des galères, où je lui ai fait l'aumône, et comme portant, sans en avoir le droit, un uniforme d'officier dont il déshonore le caractère. D'ailleurs, quel outrage puis-je avoir fait à des filles qui vivent dans une maison de prostitution, et que j'ai payées au-delà de leur mérite ?

— Vous avez bien raison, si cela est ; mais ce pauvre diable est désespéré ; il voudrait partir et il n'a pas un florin. Je vous conseille de lui faire une seconde fois l'aumône, et tout sera fini. Une quarantaine de florins ne vous rendront pas plus pauvre, et vous serez délivré d'un vilain ennemi.

— Fort vilain, je l'avoue.

Je consentis enfin à lui donner les quarante florins, et je les lui remis dans un café où je convins avec le major que je le trouverais. Le lecteur verra où je retrouvai ce mauvais sujet quatre mois plus tard.

Quand je pense, aujourd'hui que je suis de sang-froid et bien loin de ce temps, à tous les désagrémens que j'ai éprouvés pendant le court séjour que je fis à Amsterdam à cette époque, tandis que j'aurais pu y être si heureux, je suis forcé de reconnaître que nous sommes presque toujours la cause première de tous les maux qui nous accablent, de tous les malheurs dont nous nous plaignons avec tant d'injustice. Si je revenais à ce temps, serais-je plus sage? Oui, si je n'étais plus moi.

M. d'O. m'invita à souper avec lui à la loge des bourguemestres; faveur insigne, car, contre toutes les règles de la franche-maçonnerie, on n'y admettait jamais que les vingt-quatre membres dont elle se composait, et ces vingt-quatre maçons étaient les plus riches millionnaires de la Bourse. Je vous ai annoncé, me dit M. d'O., et pour vous accueillir dignement, la loge sera ouverte en français. Ces messieurs, en effet, me firent l'accueil le plus distingué; et j'eus le bonheur de leur plaire à tel point que, d'une voix unanime, je fus déclaré surnuméraire pour tout le temps de mon séjour à Amsterdam. En nous

retirant, M. d'O. me dit que j'avais soupé avec une société qui pouvait disposer d'un capital effectif de trois cents millions.

Le lendemain, cet honnête Hollandais me pria de lui faire le plaisir de lui tirer la réponse à une question auquel l'oracle de sa fille, qui était présente, avait répondu d'une manière trop obscure. Esther m'y excita aussi, et je lui demandai la question; la voici :

« Je désire savoir si l'individu qui m'engage, avec ma société, à traiter d'une affaire de grande importance, est vraiment l'ami du roi de France. »

Il ne me fut pas difficile de deviner qu'il s'agissait du comte de St.-Germain. M. d'O. ne savait pas que je le connaissais, et je n'avais pas oublié ce que m'avait dit le comte d'Affri. Voilà, me dis-je, de quoi faire briller mon oracle et donner à penser à ma belle Esther.

Je me mis de suite à l'œuvre, et après avoir disposé mes pyramides et placé au-dessus des quatre clés les lettres *O. S. A. D.* pour achever de lui en imposer, je tire la réponse en commençant par la quatrième clé *D*. La voici :

« L'ami désavoue. L'ordre est signé. On accorde. On refuse. Tout disparaît. Diffère. »

Je fais semblant de trouver ma réponse très-obscure, mais Esther jette un cri de surprise et trouve qu'elle dit beaucoup dans un style extraordinaire. M. d'O., ivre de joie, s'écrie : Mes en-

fans, la réponse est tout-à-fait claire pour moi. L'oracle est divin! Le mot *diffère* me regarde; celui-là je le comprends bien.

Mon ami, vous êtes habiles, vous et ma fille, pour faire parler l'oracle; mais moi je le suis plus que vous de l'interpréter. Je vais mettre obstacle à tout. Il ne s'agissait de rien moins que de débourser cent millions en prenant en gage les diamans de la couronne de France. C'est une affaire que le roi voudrait finir sans que ses ministres s'en mêlassent, et même sans qu'ils parvinssent à rien en découvrir. Je vous prie de n'en parler à personne. Il sortit.

— Oh! pour le coup, me dit Esther dès que nous fûmes seuls, je suis bien sûre que cette réponse est indépendante de votre volonté. Au nom de tout ce que vous pouvez avoir de sacré, dites-moi ce que signifient ces quatre lettres, et pourquoi vous les négligez habituellement?

— Je les néglige, charmante Esther, parce que l'expérience m'a appris qu'elles ne sont pas nécessaires; mais cette inscription étant commandée dans la construction de la pyramide, dans une circonstance qui m'a paru importante, je n'ai pas cru pouvoir les omettre.

— Qu'indiquent-elles?

— Ce sont les initiales des noms sacrés des quatre intelligences cardinales de la terre.

— Quels sont ces noms?

— Il n'est pas permis de les prononcer, mais celui qui veut recevoir l'oracle doit les savoir.

— Ah! mon cher ami, ne me trompe pas; car je crois tout, et tu commettrais un meurtre d'abuser d'une foi aussi pure que la mienne.

— Je ne te trompe point, chère Esther.

— Tu devrais donc m'apprendre ces noms sacrés, si tu voulais m'enseigner la cabale?

— Certainement, et je ne puis les révéler qu'à celui que j'établirai mon héritier. A la violation de ce précepte est attachée la menace d'un oubli total, et cette menace, convenez-en, belle Esther, est bien faite pour m'empêcher de le violer.

— J'en conviens. Malheureuse! et votre héritière, sans doute, sera votre Manon.

— Non, Manon n'a pas un esprit propre à ce genre de savoir.

— Vous devez cependant vous déterminer en faveur de quelqu'un, car vous êtes mortel. Si vous le voulez, mon père partagera avec vous son immense fortune, sans vous obliger à m'épouser.

— Esther! qu'avez-vous dit? Croyez-vous que la condition de devoir vous posséder pût jamais me déplaire?

Après une journée délicieuse, que je pourrais presque appeler la plus heureuse de ma vie, je quitte la trop charmante Esther vers le soir, pour retourner à la maison.

Trois ou quatre jours après, M. d'O. entra dans le cabinet d'Esther qu'il trouva occupée avec moi

au calcul des pyramides. Je lui enseignais à doubler, à tripler et à quadrupler sur toutes les clés les combinaisons cabalistiques. M. d'O. marchait à grands pas et se frappait le front dans une sorte de transport. Surpris et presque effrayés de le voir dans un état qui lui était si peu habituel, nous nous levons; il court nous embrasser avec ardeur et nous force presque à nous embrasser, ce que nous fîmes bien volontiers.

— Mais qu'est-ce que tout cela, mon cher papa? Vous me surprenez au-delà de toute expression.

— Asseyez-vous à mes côtés, mes chers enfans, et écoutez votre père et votre meilleur ami. Je viens de recevoir une lettre de l'un des secrétaires de LL. HH. PP. par laquelle il m'apprend en substance, que l'ambassadeur de France a demandé aux états-généraux, au nom du roi son souverain, la remise du sieur comte de St.-Germain, et qu'on lui a répondu que la remise en serait faite, selon le vœu de S. M. T. C., aussitôt que l'on serait parvenu à s'emparer de la personne du soi-disant comte. En conséquence de cette promesse, ayant su que le sieur de St.-Germain logeait à l'Étoile-d'Orient, on y a envoyé à minuit les gens de la police, mais on a trouvé l'oiseau déniché. L'hôte a déclaré que le comte était parti en poste à l'entrée de la nuit, et qu'il avait pris la route de Nimègue. On a envoyé après lui, mais on a peu d'espérance de l'atteindre.

On ignore comment il a pu pénétrer qu'il eût été donné un ordre contre lui, et qu'il ait pu se soustraire à l'arrestation qui le menaçait.

On ne sait pas, ajouta M. d'O. en riant, mais chacun devine que M. Calcoen, le même qui m'a écrit, a dû faire savoir à cet ami du roi de France qu'on irait le chercher à minuit et qu'on s'emparerait de lui, s'il ne prenait d'avance la clé des champs. Il n'a pas été assez sot pour mépriser un avis aussi salutaire. Le gouvernement a répondu à M. d'Affri qu'on est bien fâché que son excellence ait tant tardé à demander l'arrestation et la remise de St.-Germain, et monsieur l'ambassadeur ne sera point surpris de cette réponse, car elle ressemble à toutes celles qu'on donne en pareil cas.

La sagesse de l'oracle est vérifiée, et je me félicite de l'avoir deviné, car nous étions sur le point de lui compter cent mille florins à-compte, et qu'il disait lui être nécessaires de suite. Il nous avait donné en gage le plus beau diamant de la couronne, et ce gage nous est resté. Mais nous le lui rendrons dès qu'il se présentera pour le demander, à moins que l'ambassadeur ne le fasse réclamer. Je n'ai jamais vu une pierre aussi belle.

Maintenant, mes enfans, vous comprenez de quelle nature est l'obligation immense que j'ai à votre oracle. Je vais me rendre à la Bourse, où je jouirai de la reconnaissance que toute la compagnie va s'empresser de m'exprimer; je vais passer pour

l'homme le plus prudent, le plus pénétrant et le plus avisé de toute la Hollande. Je vous dois cet honneur, mes chers amis ; mais, sans scrupule, je me pare des plumes du paon.

Mon cher Casanova, vous dînez avec nous, j'espère. Après dîner, je vous prierai de consulter votre incompréhensible intelligence pour savoir s'il convient que nous déclarions que nous possédons le magnifique solitaire, ou si nous ferons mieux de garder le silence jusqu'à ce qu'il soit réclamé.

Après ce beau discours, le papa nous embrassa de nouveau et nous quitta. Mon ami, me dit Esther en m'embrassant, voici l'occasion la plus favorable de me donner une grande preuve de ton amitié. Elle ne te coûtera rien, et pourtant elle me comblera d'honneur et de joie.

—Ordonne, mon Esther, ordonne. Tu ne peux pas croire que je te refuse une chose qui ne doit rien me coûter, quand je m'estimerais heureux de pouvoir te sacrifier ma vie.

— Mon père veut que tu lui dises après dîner si l'on doit déclarer la possession du diamant, ou s'il vaut mieux garder le silence jusqu'à ce qu'il soit réclamé. Lorsqu'il te fera de nouveau cette prière, dis-lui de s'adresser à moi, et offre-lui de consulter l'oracle de ton côté, en cas que ma réponse soit obscure. Fais de suite l'opération, et je ferai sortir la réponse de ma pyramide. Mon père m'aimera davantage en voyant ma conformité de savoir avec toi.

—Chère Esther ! que ne puis-je faire mille fois plus pour te prouver mon amour et mon dévouement ! Allons, à l'ouvrage. Je veux, mon amie, que tu fasses la question toi-même, que tu établisses les pyramides et que tu y traces de ta main les quatre puissantes initiales. Bien. Commence l'extraction de la réponse par la clé divine. Jamais élève ne fut plus docile.

Quand tout fut disposé, je lui suggérai les additions et les soustractions que je voulus, et elle fut tout ébahie de trouver cette réponse : Silence nécessaire. Sans le silence, moquerie générale. Diamant sans valeur ; pure composition.

Je crus qu'elle allait devenir folle de plaisir. Elle étouffait de rire. Quelle réponse ! quelle est sublime ! Quoi ! le diamant est faux, et c'est moi qui vais leur faire connaître la bêtise qu'ils ont faite de s'en laisser imposer ainsi ? C'est de moi que mon père va tenir ce secret important ! Cela me passe, me confond, et j'ai peine à contenir ma joie. Que ne te dois-je pas, homme charmant et extraordinaire ! On va nécessairement s'empresser de vérifier le fait, et lorsque l'on aura trouvé que le fameux diamant n'est qu'une brillante composition, la société va adorer mon père ; car elle sentira tout le ridicule dont elle se serait couverte en s'avouant dupe d'un intrigant escroc. Peux-tu, mon cher ami, me laisser cette pyramide ?

— Je te la laisse bien volontiers; mais, chère

Esther, elle ne servira pas à te rendre plus savante.

Le père rentra, nous dînâmes, et après le dessert, la scène devint véritablement comique, quand l'honnête d'O. apprit de l'oracle de sa fille que la pierre était fausse. Il jeta les hauts cris, déclara la chose incroyable, impossible, et finit par me prier de faire la même question, bien persuadé que sa fille s'était trompée, ou plutôt que l'oracle s'était moqué d'elle.

Je me mis à l'œuvre et ma réponse ne se fit pas long-temps attendre. Quand il la vit conforme à celle de sa fille, quoique exprimée d'une manière différente, il n'eut plus de doutes sur la science d'Esther, et il se hâta d'aller faire éprouver le prétendu diamant et de recommander à ses associés le silence après la conviction. Cette recommandation au reste fut sans effet, quoique les intéressés n'en parlassent à personne, car tout le monde sut l'affaire; on alla même jusqu'à dire, comme c'est l'habitude, que les dupes ne l'avaient pas été à demi, et que le comte St-Germain avait empoché les cent mille florins; mais c'était faux.

Mon Esther fut toute glorieuse, mais au lieu d'être satisfaite, l'envie de posséder la science aussi complètement qu'elle supposait que je la possédais, ne fit que s'accroître.

On sut bientôt que St-Germain, ayant passé par Emben, s'était embarqué pour aller en Angleterre et qu'il y était arrivé. Nous reviendrons

en son lieu sur le compte de ce célèbre imposteur. En attendant, voici une péripétie d'une autre nature, et qui pensa me faire mourir de la plus sotte des morts.

C'était le jour de Noël. Je m'étais levé d'assez bonne heure et avec une humeur plus gaie que de coutume. Dans les idées de vieille femme, cela présage toujours quelque chose de triste; mais peu accessible à ces préjugés, j'étais loin alors comme aujourd'hui de tirer de ma gaîté aucun augure funeste. Pour cette fois pourtant, le hasard justifia la croyance. Je reçus de Paris une lettre et un gros paquet; elle était de Manon. Je l'ouvre, et je crus mourir de douleur quand je lus ceci :

« Soyez sage, et recevez de sang-froid la nouvelle que je vous donne. Ce paquet contient toutes vos lettres et votre portrait. Renvoyez-moi le mien, et si vous avez conservé mes lettres, faites-moi la grâce de les brûler. Je compte sur votre honnêteté. Ne pensez plus à moi. De mon côté, le devoir va m'imposer l'obligation de faire tout mon possible pour vous oublier, car demain à cette heure je serai l'épouse de M. Blondel, architecte du roi, et membre de son académie. Vous m'obligerez beaucoup si, à votre retour à Paris, vous avez la bonté de faire semblant de ne point me connaître, dans le cas où le hasard vous ferait me rencontrer. »

Je fus comme confondu à cette lecture, et pendant plus de deux heures, il me fut impossible de me reconnaître. Je fis dire à M. d'O. que me trouvant indisposé, je garderais la chambre toute la journée. Lorsque je me sentis un peu plus calme, j'ouvris le paquet. Mon portrait fut la première chose qui me tomba sous la main. Je le regarde, et telle était la disposition de mon esprit, que, quoique ma figure fût riante et enjouée, dans ce moment-là je crus voir une mine furieuse et menaçante. Je me mis à mon bureau, et dans vingt lettres que je déchirais à mesure qu'elles étaient achevées ou à moitié finies, j'accablais l'infidèle de reproches, de menaces de tous les genres.

Accablé, n'en pouvant plus, je m'efforçai d'avaler un bouillon et je me mis au lit avec un accès de fièvre, et en appelant un sommeil qui ne vint pas. Mille projets se croisaient dans mon imagination malade, mais je les rejetais à mesure, pour en enfanter de nouveaux. Ce Blondel que je ne connaissais pas, je voulais l'aller immoler à ma fureur, pour le punir de m'avoir enlevé une femme que je me croyais le droit de posséder seul et qu'on croyait mon épouse. Je voulais punir l'infidèle en la privant de l'objet qu'elle me préférait. J'accusais son père, je maudissais son frère de m'avoir laissé dans l'ignorance de l'affront qu'on m'avait préparé si perfidement.

Je passai la journée et toute la nuit dans cette

espèce de délire, et le lendemain, me trouvant plus accablé que la veille, je fis prévenir M. d'O. qu'il ne m'était pas possible de sortir ce jour-là. Je me mis ensuite à relire les lettres de Manon à laquelle j'adressais mille épithètes extravagantes, et à lui écrire comme la veille, sans que je parvinsse à trouver une lettre telle que je la désirais. L'estomac vide et l'agitation de mes sens, envoyant à mon cerveau des vapeurs assoupissantes, j'oubliais quelques instant mes douleurs, pour recommencer de plus belle quelques instans après.

Vers les trois heures, le bon M. d'O. vint me voir pour m'exciter à partir avec lui pour la Haye, où, le lendemain, jour de la saint Jean d'hiver, tous les maçons un peu notables de la Hollande devaient s'assembler pour célébrer la fête de l'ordre; mais lorsqu'il vit l'état où je me trouvais, il n'insista pas. Qu'est-ce que c'est donc que cette maladie, mon cher Casanova?

— Un grand chagrin, lui dis-je, mais ne m'en parlez pas.

Il me quitta presque aussi affecté que moi-même, et me pria d'aller voir Esther. Mais le lendemain matin elle me prévint, car vers les neuf heures je la vis entrer avec sa gouvernante. Sa présence me fit du bien. Étonnée de me voir défait et abattu, elle me demanda quel était ce chagrin dont son père lui avait parlé et que ma philosophie ne pouvait dominer.

— Asseyez-vous auprès de moi, chère Esther, et souffrez que je vous fasse un mystère de l'objet qui m'affecte si vivement. Le grand guérisseur, le temps, et plus encore votre agréable conversation, opéreront une guérison que je ne puis attendre de ma raison. Tant que nous parlerons d'autres choses, mon amie, je ne penserai pas au malheur qui me déchire.

— Hé bien! mon ami, habillez-vous et venez passer la journée avec moi; je ferai mon possible pour vous distraire.

— Je suis très-faible, chère Esther, car il y a trois jours que je ne prends qu'un peu de bouillon ou de chocolat.

A ces mots, je vis sa belle figure fortement altérée et quelques larmes rouler dans ses yeux.

Après un moment de silence, elle s'approcha de mon bureau, prit une plume et écrivit quelques lignes qu'elle m'apporta. Les voici :

« Mon ami, si une grosse somme d'argent, en outre de celle que mon père vous doit, peut dissiper ou simplement adoucir votre chagrin, je puis être votre médecin, et vous devez savoir qu'en acceptant, vous me rendrez heureuse. »

Je pris ses mains que je baisai tendrement, en lui disant : Non, chère et généreuse Esther, ce n'est point de l'or qu'il me faut; j'en ai suffisamment, et si j'en manquais, je vous en demanderais avec confiance et en ami, ainsi qu'à votre père;

mais ce qu'il me faudrait et ce que personne ne peut me donner, ce serait un esprit assez fort pour prendre un parti.

— Mais voici le cas de recourir à votre oracle.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Comment pouvez-vous rire? me dit-elle. Si je raisonne juste, il me semble que le remède à votre mal ne doit pas lui être inconnu.

— J'ai ri, mon ange, de l'idée comique qui m'est venue de vous dire que c'est à vous à consulter l'oracle en cette conjoncture. Quant à moi, je ne le consulterai pas de crainte qu'il ne me suggère un remède qui me serait plus cruel que le mal qui m'oppresse.

— Mais, mon ami, vous seriez toujours le maître de ne pas l'employer.

— Oui, certainement, nous sommes libres d'agir ou de nous abstenir quand l'action ne sort pas de nous; mais ce serait manquer au respect que je dois à l'intelligence.

Esther fut interdite et demeura muette pendant quelques instans; enfin elle me dit si elle me ferait plaisir de rester avec moi toute la journée. La joie que cette proposition me causa était trop visible pour qu'elle ne l'aperçût pas. Je lui répondis que si elle restait à dîner je me lèverais, que je ferais mettre trois couverts et que sans doute elle me donnerait le courage de manger. Eh bien! me dit-elle toute joyeuse, je ferai le cabillaud que vous aimez tant. Elle donna ordre de renvoyer les

chaises à porteurs et se rendit auprès de l'hôtesse pour commander un dîner friand, le réchaud et l'esprit-de-vin dont elle avait besoin pour faire ses petits ragoûts sur la table.

Esther était un trésor, un ange de perfection qui consentait à m'appartenir, à condition que je lui communiquerais ma science incommunicable. Me sentant soulagé par l'idée de passer une journée délicieuse, je vis que je pourrais oublier Manon, et j'en fus charmé. Je me levai, et Esther, qui me trouva debout quand elle rentra, en sauta de joie. Mon ami, me dit-elle, ajoutez à toutes vos bontés celle de vous faire coiffer et habiller comme si vous vouliez aller au bal.

— C'est, lui dis-je, un caprice risible, mais qui me plaît, puisqu'il doit te faire plaisir.

— Il t'en fera aussi, repliqua-t-elle avec une grâce enchanteresse.

Je sonnai le Duc et lui dis que je voulais être coiffé et costumé comme pour aller au bal. Choisis-moi l'habit qui me va le mieux. Non, dit Esther, je le choisirai moi-même.

Le Duc ouvre la malle, et la laissant libre d'y fouiller, il vint me raser et me coiffer. Toute joyeuse de ce manége, Esther se fit aider par sa gouvernante. Elle mit sur mon lit une chemise à dentelles et celui de mes habits qu'elle trouva le plus à son goût. S'étant ensuite approchée de moi comme pour observer si le Duc me coiffait avec soin, elle me dit : Un petit bouillon vous fera du

bien, mon ami ; faites-en venir, cela vous disposera pour le dîner. Je suivis son conseil dicté par la plus tendre sollicitude, et je m'en trouvai bien. Cette charmante personne exerçait sur moi une influence si bénigne que peu à peu je crus sentir que, loin d'aimer Manon, je la haïssais. Cela me donna du courage et acheva de me guérir ; mais ajourd'hui, analysant les divers sentimens que j'éprouvais alors, je crois reconnaître que Manon, en acceptant très-sagement la main de Blondel, avait blessé mon amour-propre beaucoup plus que mon amour.

J'étais entre les mains de mon valet de chambre, le visage tourné vers le feu, et, sans voir Esther, je m'amusais de la savoir occupée à inspecter mes effets, quand tout-à-coup elle se présente d'un air triste et tenant une lettre à la main. C'était la fatale missive de Manon. Suis-je coupable, me dit-elle d'un air timide, d'avoir découvert la cause de votre douleur ?

Je fus un peu interdit, mais levant sur elle un regard d'approbation : Non, non, ma chère Esther, lui dis-je ; plaignez votre ami et ne parlons plus de cela.

— Je puis donc lire jusqu'au bout ?

— Oui, mon cœur, si cela vous amuse, car je n'y tiens plus et vous me plaindrez davantage.

Toutes les lettres de l'infidèle Manon Balletti étaient ensemble avec les miennes, par ordre de date, sur ma table de nuit. Je les indiquai à

Esther qui se mit à les lire avec une sorte d'avidité.

Dès que je fus habillé comme un jour de gala de cour, le Duc sortit et nous nous trouvâmes seuls, car la bonne gouvernante, qui travaillait à de la dentelle auprès de la fenêtre, ne se mêlait jamais de rien. Esther me dit que jamais aucune lecture ne l'avait autant amusée que celle de ces lettres.

— Ces maudites lettres, qui te plaisent tant, chère Esther, me feront mourir.

— Mourir, mon ami? non, je vous guérirai, je l'espère.

— Je le désire, mais après dîner, tu m'aideras à les brûler, sans en excepter celle qui me l'ordonne.

— Les brûler! mon ami, faites-m'en plutôt présent. Je vous promets de les garder religieusement toute ma vie.

— Elles sont à vous, Esther; je vous les apporterai demain.

Ces lettres étaient au nombre de plus de deux cents et les plus courtes étaient de quatre pages. Enchantée de s'en voir maîtresse, elle me dit qu'elle allait de suite en faire un paquet et qu'elle serait heureuse de les emporter le soir. Renverrez-vous, me dit-elle, le portrait à votre infidèle?

— Je ne sais ce que je dois en faire.

— Renvoyez-le-lui, car elle n'est pas digne

que vous lui fassiez l'honneur de le garder. Je suis sûre que votre oracle vous donnerait le même conseil. Où est-il ce portrait? Voulez-vous me le montrer?

J'avais ce portrait dans l'intérieur d'une tabatière d'or, mais je ne l'avais jamais montré à Esther, de peur que trouvant Manon plus belle qu'elle-même, elle ne pût supposer que je ne lui faisais voir que par vanité, et que cela ne l'offensât; mais comme elle me témoignait le désir de le voir, je me hâtai d'ouvrir la cassette où il se trouvait et je le lui remis.

Une autre qu'Esther aurait trouvé Manon laide, ou lui aurait au moins cherché des défauts; mais Esther en fit l'éloge, la trouva très-belle, et se contenta de dire qu'il était bien dommage qu'une aussi belle personne logeât une âme aussi vilaine.

La vue de Manon mit Esther en veine; elle me pria de lui montrer tous ceux que madame Manzoni m'avait envoyés de Venise. Il y avait des nudités, mais Esther était pure et son esprit trop éclairé pour faire des simagrées qui ne siéent bien qu'à des prudes auxquelles le naturel ne saurait convenir. O'Morphi lui plut beaucoup, et son histoire, dont je lui contai toutes les circonstances, lui parut très-curieuse. Le portrait de la belle religieuse M. M. en habit de l'ordre et puis en Vénus la fit beaucoup rire; mais je refusai de lui en conter l'histoire, malgré le vif désir qu'elle témoignait de la connaître.

L'heure du dîner étant venue, nous fûmes délicatement servis et nous passâmes deux heures délicieuses à nous restaurer et à nous entretenir. Il me semblait que j'étais passé miraculeusement de la mort à la vie, et Esther était toute joyeuse d'avoir été mon médecin. Avant de sortir de table, je lui promis d'envoyer dès le jour suivant le portrait de Manon à son mari; mais son cœur excellent lui fit trouver un expédient pour m'en dissuader, et elle n'eut pas de peine.

Quelques temps après, causant devant un bon feu, elle prit du papier, établit les pyramides et y plaça les clés *O. S. A. D.* Elle lui demanda si je ferais bien de renvoyer le portrait au mari, ou s'il serait plus généreux et plus convenable de le renvoyer à l'infidèle Manon. Pendant le calcul, elle me disait souvent avec un doux sourire : Je n'ai point préparé la réponse; vous pouvez m'en croire. Je faisais semblant de la croire, et nous rions comme deux augures qui se rencontreraient hors de la vue de tout le monde. Enfin la réponse fut que je devais renvoyer le portrait, mais à celle qui me l'avait donné, et que le renvoyer au mari serait une action répréhensible et indigne d'un honnête homme.

J'applaudis à la réponse et j'embrassai vingt fois la pythonisse en lui pomettrant que je suivrais ponctuellement la prescription de son oracle; mais j'ajoutai que je voyais avec satisfaction qu'elle n'avait pas besoin que je lui enseignasse

la science, puisqu'elle la possédait déjà aussi parfaitement que celui qui l'avait inventée.

Je disais vrai; mais Esther riait, et, craignant que je ne le crusse tout de bon, elle s'évertuait à m'assurer le contraire.

C'est à ces badinages que l'amour se plaît; c'est ainsi qu'il grandit et devient géant en peu de temps. Serais-je trop curieuse, me dit Esther, si je vous demandais où est votre portrait? Manon vous dit dans sa lettre qu'elle vous le renvoie; mais je ne l'ai pas vu.

— Dans mon premier dépit, je l'ai jeté, je ne sais où. Vous sentez qu'un pareil meuble, ainsi méprisé, ne doit pas m'être agréable.

— Cherchons-le, mon cher ami, je désire le voir.

Nous le trouvâmes bientôt sur ma commode au milieu d'un tas de livres. Esther le regarda et dit qu'il était parlant.

— Je vous l'offrirais, mon amie, si un pareil présent était digne de vous.

— Eh! quel présent pourriez-vous me faire qui valût celui-là?

— Vous daignez l'accepter, Esther, quoiqu'il ait passé par d'autres mains?

— Il n'en aura que plus de prix à mes yeux.

Enfin il fallut nous séparer; mais nous avions passé une journée qu'on peut appeler délicieuse, quand on fait consister le bonheur dans une satisfaction réciproque, sans mélange d'aucune passion violente ou tumultueuse. Elle partit à dix

heures, après avoir reçu la promesse que j'irais passer avec elle toute la journée suivante.

Après avoir passé neuf heures dans un sommeil non interrompu, je me levai rafraîchi et parfaitement dispos; ensuite je courus chez Esther qui dormait encore, mais que sa gouvernante alla réveiller, malgré mon insistance pour qu'elle respectât son sommeil.

Elle me reçut sur son séant avec le plus agréable sourire, et me montrant sur sa table ma volumineuse correspondance avec Manon, elle me dit qu'elle lui avait fait passer avec intérêt jusqu'à deux heures du matin.

Cette charmante personne était dans un état ravissant. Un joli bonnet de batiste avec un ruban bleu-clair et garni de dentelles ornait son charmant visage, et un léger fichu de mousseline des Indes, qu'elle avait jeté à la hâte sur son cou d'ivoire, ne me cachait qu'à demi sa gorge d'albâtre et dont la forme aurait fait honte à Praxitelle. Elle me permit de cueillir sur ses lèvres de rose cent baisers qui devinrent brûlans et que la vue de tant de charmes n'était pas propre à modérer; mais ses jolies mains me défendirent constamment l'approche des deux globes que les miennes brûlaient de saisir.

Je m'assis auprès d'elle et je lui répétai avec conviction que ses charmes divins, joints à son esprit supérieur, étaient bien propres à faire oublier toutes les Manon de la terre.

— Est-elle belle dans toute sa personne, votre Manon?

— Je n'en sais rien, belle Esther, car n'étant pas devenu son époux, je n'ai pu m'en assurer.

— Je loue votre sage discrétion, me dit-elle en souriant; cela convient à un homme délicat.

— J'ai su de sa nourrice qu'elle est parfaitement bien faite, et qu'aucune tache, aucun signe n'interrompt la blancheur de sa peau.

— Vous devez avoir de moi une idée différente?

— Oui, mon Esther, car l'oracle m'a dévoilé le grand secret que vous avez désiré connaître. Cependant cela n'empêche pas que je ne vous croie parfaitement belle partout.

Ici je fis une école d'étourdi qui faillit tourner à ma honte, car j'ajoutai : Si je devenais votre mari, il me serait facile de m'abstenir de toucher là.

— Vous croyez donc, me dit-elle en rougissant et d'un ton un peu piqué, vous croyez donc qu'en y touchant vous vous apercevriez de quelque chose qui pourrait diminuer vos désirs?

Cette question, qui me démasquait entièrement, me couvrit de confusion. J'en versai des larmes et je lui demandai pardon avec un ton de repentir si vrai, que la sympathie lui fit mêler ses larmes aux miennes. Nous n'en fûmes que plus intimes, car ayant essuyé ses pleurs avec mes lèvres, le même feu nous embrasa à la fois, et

sans la prudence qui parla plus haut que nos désirs, sans doute qu'en cet instant tout aurait été consommé. Nous n'eûmes qu'une douce extase qui nous fit réfléchir aux douces jouissances que nous étions les maîtres de nous assurer. Trois heures s'écoulèrent bien vite ! Elle me pria de passer dans son cabinet pour lui laisser le temps de s'habiller; ensuite nous descendîmes et nous dînâmes avec ce pauvre secrétaire qui l'adorait, qu'elle n'aimait pas, et qui devait m'aimer fort peu de me voir si bien avec elle.

Nous passâmes ensemble tout le reste de la journée dans ces propos de confiance qu'on se tient quand les premiers fondemens de l'amitié la plus intime sont jetés entre deux personnes de sexe différent qui se croient créées pour ne jamais se séparer. Nous brûlions encore dans le salon, mais nous n'étions pas là aussi libres que dans le dortoir. Il y a dans l'air de la chambre à coucher de la femme qu'on aime quelque chose de si intime, un air si balsamique, des émanations si voluptueuses, qu'un amant obligé d'opter entre le ciel et ce lieu de délices ne balancerait pas un instant dans son choix.

Nous nous séparâmes le cœur gros de bonheur, en nous disant : A demain.

J'étais réellement amoureux d'Esther, car il y avait dans ce que j'éprouvais pour elle quelque chose de plus doux, de plus calme et de plus vif tout à la fois que cet amour des sens qui n'est

jamais exempt de quelque agitation tumultueuse. Je me croyais certain de pouvoir la déterminer à m'épouser sans qu'elle exigeât que je lui apprisse ce que je ne pouvais pas lui apprendre. Je me repentais de ne pas lui avoir laissé croire que sa science était égale à la mienne, et il me paraissait impossible de la persuader que je l'avais trompée, sans exciter en elle une indignation plus forte que l'amour que je lui avais inspiré. Esther cependant était la seule femme qui pût me faire oublier Manon, qui commençait à me paraître indigne de ce que j'avais voulu faire pour elle.

M. d'O. étant de retour, j'allai dîner avec lui. Il avait appris avec plaisir que sa fille m'avait guéri en passant toute une journée avec moi. Quand nous fûmes seuls, il nous dit qu'il avait appris à la Haye que le comte St.-Germain avait le secret de faire des diamans qui ne différaient des véritables que par le poids, ce qui, à son avis, suffisait pour lui assurer une brillante fortune. Je l'aurais bien amusé si j'avais pu lui dire tout ce que je savais sur le compte de ce charlatan.

Le lendemain, je conduisis Esther au concert, où elle me dit que le jour suivant elle ne sortirait pas de sa chambre et que nous pourrions, tout à notre aise, parler de notre mariage. C'était le dernier jour de 1759.

CHAPITRE II.

Je désabuse Esther. — Je pars pour l'Allemagne. — Mon aventure auprès de Cologne. — La femme du bourguemestre ; je fais sa conquête. — Bal à Bonn. — Accueil de l'électeur de Cologne. — Déjeûner à Bruhl. — Première intimité. — Souper sans invitation chez le général Kettler. — Je suis heureux. — Mon départ de Cologne. — La petite Toscani. — Le bijou. — Mon arrivée à Stuttgart.

Le rendez-vous que m'avait donné Esther devait être important ; je l'avais reçu de l'amour, et je crus devoir admettre l'honneur à y participer. Je me rendis donc chez elle bien résolu de ne pas abuser de cette charmante personne, et de la dé-

tromper, même aux dépens de mon bonheur, s'il était nécessaire, mais avec quelque espérance de ne pas courir de danger.

Je la trouvai dans son lit, et elle me dit qu'elle y passerait toute la journée. J'approuvai la résolution, car je la trouvais ravissante dans cette situation. Nous travaillerons, mon ami, me dit-elle; et sa gouvernante ayant placé une petite table à côté de son lit, elle me remit un papier rempli de questions tendantes à me convaincre qu'avant de devenir son époux, il fallait que je lui communiquasse ma prétendue science. Toutes les questions étaient posées avec art; toutes avaient pour but de forcer l'oracle à m'ordonner de la satisfaire ou à me le défendre explicitement. Je vis le piége et je ne songeai qu'à l'éviter, tout en ayant l'air de réfléchir aux seules questions. Je ne pouvais pas faire parler l'oracle au gré d'Esther, et je ne pouvais pas non plus lui faire prononcer une prohibition positive, parce que je craignais que le ressentiment qu'elle en aurait conçu ne l'eût portée à se venger sur moi. Il fallait cependant avoir l'air d'agir de bonne volonté, et je me tirai d'affaire par des réponses équivoques, jusqu'à l'instant où le papa débonnaire vint m'appeler pour dîner.

Il permit à sa fille de rester dans son lit, mais à condition qu'elle passerait le reste de la journée sans travailler, car il craignait que l'application n'augmentât sa migraine. Elle le lui promit, et j'en

fus bien aise ; mais au sortir de table, je retournai auprès d'elle, et l'ayant trouvée endormie, je m'assis à côté de son lit et je respectai son sommeil.

Quand elle fut éveillée, elle proposa de faire un moment la lecture, et les Héroïdes de Colardeau m'étant, comme par inspiration, tombées sous la main, celles d'Héloïse et d'Abeilard nous mirent tout en feu, et ce feu si doux et si vif étant passé dans nos propos, nous parlâmes du secret que l'oracle lui avait révélé. Mais, chère Esther, lui dis-je, l'oracle ne t'a-t-il pas appris une chose que tu savais parfaitement?

— Non, mon ami, ce secret m'était et devait m'être parfaitement ignoré.

— Tu n'as donc jamais été curieuse de te connaître?

— Quelle qu'ait pu être ma curiosité, la nature a placé le signe de manière à ne pouvoir être aperçu que par une recherche toute spéciale.

— Tu ne l'avais donc jamais senti ?

— Il est impalpable.

— Je n'en crois rien.

Elle permit à ma main une indiscrète perquisition, et mes doigts parcoururent avec délices les pérystile du temple de l'amour. Ce manége était fait pour exciter l'irruption de toutes les flammes. Ne pouvant trouver l'objet de mes recherches et désirant autre chose qu'une trompeuse jouissance, j'obtins de pouvoir me convaincre par

mes yeux qu'il existait en effet; mais là se bornèrent les concessions, et je dus me contenter de mille baisers que je déposai avec ardeur sur toutes les parties que la modestie ne disputait plus à mes regards.

Rassasié de bonheur, sans avoir atteint au comble de la jouissance, qu'elle fit bien de me défendre, après deux heures consacrées à ces jeux dont rien n'approche, je pris la résolution de lui avouer la vérité, quoique je ne fusse pas sans quelque crainte d'exciter son indignation, en lui démontrant combien j'avais abusé de sa bonne foi.

Esther, qui avait beaucoup d'esprit, et que je n'aurais jamais pu tromper si elle en avait eu moins, m'écouta sans s'étonner, sans m'interrompre et sans la moindre lueur de colère. A la fin de ma longue et sincère confession, elle me dit: Je sais que tu m'aimes autant que je te chéris, et comme je trouve que la confidence que tu viens de me faire ne saurait être vraie, je demeure convaincue que si tu ne me communiques point tout le secret de ta science, c'est parce que la chose n'est pas en ton pouvoir. Ainsi je te promets de ne plus te presser de faire ce que tu ne veux pas, ou ce qui n'est pas en ton pouvoir. Soyons tendrement unis jusqu'à la mort, et ne parlons plus de cela.

Après un instant de silence, elle ajouta: Je vous pardonne, mon ami; mais si l'amour vous a ôté le courage d'être sincère, je vous plains. Vous

m'avez trop convaincue de la réalité de votre science, pour pouvoir ébranler ma croyance. C'en est fait. Vous ne pouviez jamais savoir une chose que j'ignorais moi-même et qui ne pouvait être sue d'aucun mortel.

— Et si je vous prouve, divine Esther, que je devais savoir que vous aviez ce signe, que je pouvais même présumer que vous ignoriez son existence, votre croyance sera-t-elle ébranlée, et croirez-vous enfin à ma sincérité?

— Vous le saviez? Comment l'aviez-vous vu? C'est incroyable!

— Je vais tout vous dire.

Alors je lui expliquai la théorie de la correspondance des signes qui se trouvent sur le corps humain, et pour la convaincre, je finis en lui disant que sa gouvernante, qui avait une grosse mouche sur la joue droite, devait avoir une marque à peu près pareille sur la fesse gauche. Elle fit un éclat de rire et me dit : Je saurai cela; mais, mon cher ami, je ne puis que t'admirer davantage de te voir posséder une connaissance que personne au monde ne possède que toi.

— Crois-tu, bonne Esther, que je sois l'unique dans le secret? Détrompe-toi. Cette science est commune à tous ceux qui se sont occupés d'anatomie, de physiologie et même d'astrologie, science chimérique quand on la pousse jusqu'à vouloir trouver dans l'inspection des astres les principes de nos actions.

— Oh ! je t'en supplie, procure-moi demain, demain sans faute, tous les livres où je pourrai apprendre beaucoup de choses dans ce genre. Il me tarde de devenir savante et d'être en état d'étonner tous les ignorans par ma cabale numérique ; car je vois bien que pour étonner le vulgaire, il faut mêler la charlatanerie au savoir. Je veux me consacrer entièrement à l'étude. Nous pouvons, mon cher ami, nous aimer jusqu'à la mort ; nous n'avons pas pour cela besoin de nous marier.

Je rentrai à mon auberge joyeux et content ; il me semblait que j'étais déchargé d'un poids énorme. Le lendemain, ayant fait emplette de tous les ouvrages que je jugeai propres à l'instruire et à l'amuser tout à la fois, j'allai lui en faire hommage. Il y en avait de bons et de mauvais, mais je les lui fis connaître. Mon *Conis* lui plut surtout parce qu'elle y trouva le caractère de la vérité. Voulant briller par l'oracle, il fallait qu'elle devînt savante physicienne, et je la mis sur la voie.

L'idée de faire un petit voyage en Allemagne avant de retourner à Paris m'étant venue dans ce temps-là, j'en fis part à Esther qui acheva de me déterminer en m'y engageant, dès que je l'eus assurée de venir la retrouver avant la fin de la même année. Ma promesse était sincère, et si je n'ai plus revu cette femme charmante et extraordinaire, je ne puis pas me reprocher de l'avoir trompée ;

car tout ce qui m'est arrivé depuis m'a empêché de lui tenir parole.

J'écrivis à M. d'Affri pour le prier de vouloir m'envoyer un passe-port dont j'avais besoin pour faire un tour dans l'empire, où les Français et toutes les puissances belligérantes étaient alors en campagne. Il me répondit très-poliment que je n'en avais pas besoin, mais que si je croyais le contraire, il me l'enverrait dans l'instant. Sa lettre me suffit; je la mis dans mes papiers, et à Cologne elle me fit plus d'honneur que tous les passe-ports du monde.

Je fis passer entre les mains de M. d'O. tous les fonds que j'avais chez divers banquiers, et ce brave homme, qui était sincèrement mon ami, me remit une lettre de crédit pour une douzaine de maisons des plus importantes de l'Allemagne.

Mes affaires étant en ordre, je partis dans ma chaise de poste que j'avais fait venir du Masdyk, maître de disposer d'une somme d'à peu près cent mille florins de Hollande, muni d'un superbe écrin et d'une garderobe des mieux conditionnées. Je renvoyai à Paris mon laquais suisse, ne gardant que mon fidèle Espagnol, qui cette fois m'accompagna monté derrière ma chaise.

Là se termine l'histoire de mon second séjour en Hollande, où je ne fis rien pour ma fortune. J'y éprouvai quelques chagrins, quelques tracasseries que je dus à mon imprudence; mais en ré capitulant après tant d'années, je me plais à r-

connaître que mes traverses furent amplement compensées par les douces jouissances que je savourai auprès d'Esther.

Je ne m'arrêtai qu'un jour à Utrecht pour aller visiter la terre appartenant aux Herrenhutiens, et le surlendemain à midi j'arrivai à Cologne, sans encombre, mais non pas sans danger; car à une demi-lieue de la ville, cinq déserteurs, trois à droite et deux à gauche, me couchèrent en joue, me criant: La bourse ou la vie! Mais saisissant mon pistolet, j'ajuste le postillon en le menaçant de le descendre s'il ne part au galop, et les assassins déchargèrent leurs armes contre ma voiture, sans blesser ni hommes ni chevaux, n'ayant pas eu l'esprit de tirer sur le postillon.

Si, à l'instar des Anglais, qui ont toujours une bourse légère pour les voleurs hardis, je n'avais pas eu la mienne richement fournie, je l'aurais jetée à ces pauvres malheureux; mais n'ayant pas le temps de leur faire leur part, je risquai ma vie pour n'être point dépouillé. Mon Espagnol était tout émerveillé de n'avoir été atteint par aucune des balles qui avaient sifflé à ses oreilles.

Les Français étaient à Cologne en quartier d'hiver, et on me logea au Soleil d'or. En entrant dans la salle, la première personne qui s'offrit à mes regards fut M. le comte de Lastic, neveu de madame d'Urfé, qui, m'ayant accueilli de la manière la plus distinguée, s'offrit de me conduire chez M. de Torci, commandant de la place. J'accep-

tai, et ce monsieur se contenta de la lettre de M. le comte d'Affri. Je lui contai ce qui venait de m'arriver sur la route, et il me fit compliment sur l'heureuse issue de ma rencontre; mais avec une franchise toute militaire, il blâma l'usage que j'avais fait de ma bravoure. Vous avez, me dit-il, joué gros jeu pour sauver votre or, mais vous pouviez y laisser un membre, et rien ne compense cela. Je lui répondis que braver le péril, c'était souvent en diminuer la grandeur. Nous rîmes, puis il me dit que si je n'étais pas pressé de partir, il me procurerait probablement le plaisir de les voir pendre. J'ai l'intention de partir demain, lui dis-je, et si quelque chose pouvait me retenir à Cologne, ce ne serait pas assurément la curiosité d'assister à l'exécution de quelques malheureux. Ces sortes d'amusemens sont loin d'être de mon goût.

Je dus accepter de dîner avec M. de Lastic qui me persuada d'aller au spectacle avec son ami, M. de Flavacour, très-aimable officier supérieur. Persuadé qu'on me présenterait à quelques dames et voulant faire bonne figure à mon passage, je passai une heure à me parer.

Je me trouvai dans une loge en face d'une jolie femme qui me lorgna à plusieurs reprises. Il n'en fallait pas tant pour me rendre curieux, et je priai M. de Lastic de m'introduire, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde. Il me présenta d'abord au comte Kettler, lieutenant-général au service

d'Autriche et qui se tenait au quartier-général de l'armée française, comme le général français Montacet se tenait au quartier-général de l'armée autrichienne. Ensuite je fus nommé à la jolie dame dont la beauté m'avait frappé en entrant dans la loge. Elle m'accueillit par un sourire gracieux, me fit des questions sur Paris, sur Bruxelles, où elle avait été élevée, et tout cela sans avoir l'air de faire la moindre attention à mes réponses, occupée qu'elle était de mes dentelles et de mes bijoux.

En parlant de choses et d'autres, comme gens qui se voient pour la première fois, et par une transition brusque, quoique toute de politesse, elle me demanda si j'avais l'intention de faire un long séjour à Cologne. Je compte passer le Rhin dès demain, lui dis-je, et probablement j'irai dîner à Bonn. Cette réponse, que je lui fis d'une manière indifférente comme sa demande, parut la piquer. J'en tirai bonne augure. Le général Kettler se levant alors, me dit : Monsieur, je suis sûr que madame saura vous engager à différer votre départ, et j'en serai bien aise, si cela me procure le plaisir de faire plus amplement votre connaissance. Je m'inclinai, et il sortit avec Lastic, me laissant tête-à-tête avec cette ravissante beauté. C'était l'épouse du bourguemestre, que le général Kettler ne quittait presque jamais. Le comte ne se trompe-t-il pas, me dit-elle d'un air engageant, en m'attribuant ce pouvoir ?

— Je ne le crois pas, madame, mais il pourrait bien se tromper s'il supposait que vous voulussiez vous en prévaloir.

— Fort bien ! Il faut donc l'attraper, quand ce ne serait que pour punir son indiscrétion. Restez.

Je trouvai ce langage si nouveau que je me sentis l'air un peu sot. J'eus besoin de me recueillir. Pouvais-je m'attendre à Cologne à trouver quelque chose de pareil ? Le mot *indiscrétion* me parut sublime, la *punition* très-juste, et l'expression *attraper* délicieuse, d'autant plus que l'idée de me faire servir de moyen d'attrape était divine. Je pensai qu'il y aurait de la sottise à vouloir approfondir, et prenant un air résigné et reconnaissant, je m'inclinai jusqu'à sa main que je baisai avec un respect mêlé de sentiment qui, sans précisément lui déclarer ce que j'éprouvais pour elle, lui faisait connaître que je ne serais pas difficile à humaniser.

— Vous resterez donc, monsieur, et ce sera bien aimable de votre part ; car si vous partiez demain, on pourrait croire que vous ne vous êtes montré ici que pour nous témoigner votre dédain. Le général donne demain un bal, et j'espère que vous danserez avec nous.

— Si je puis espérer, madame, que vous daignerez vous engager avec moi pour tout le bal.

— Je vous promets de ne danser avec personne qu'avec vous, jusqu'à ce que vous soyez fatigué.

— Vous ne danserez donc qu'avec moi.

— Mais d'où avez-vous cette pommade qui embaume l'air? Je l'ai sentie dès que vous êtes entré dans la salle.

— Je l'ai fait venir de Florence, et si elle vous incommode, madame, je vais la faire disparaître.

— Gardez-vous-en bien : ce serait un meurtre. Je serais heureuse de pouvoir m'en procurer de pareille.

— Et moi, je serais au comble du bonheur, si vous daigniez me permettre de vous en envoyer demain matin une petite provision.

La porte s'étant ouverte comme j'achevais ma phrase, la présence du général qui rentrait l'empêcha de me répondre. Je me levai pour partir, mais le comte m'adressant la parole : Je suis sûr, me dit-il, que madame a su vous engager à différer votre départ et à venir souper et danser chez moi?

— Elle a bien voulu me faire espérer que vous m'accorderiez cet honneur et que j'aurais celui de danser les contredanses avec elle. Comment résister, monsieur le général?

— Vous avez raison, et je sais gré à madame de vous avoir retenu. J'aurai l'honneur de vous attendre.

Je sortis de cette loge, amoureux et presque heureux en espérance. Mon heureuse pommade était un présent d'Esther et je m'en servais pour la première fois. La boîte en contenait vingt-quatre pots en superbe porcelaine. Le lendemain

j'en mis douze dans une élégante cassette que je fis envelopper de toile cirée et que je lui envoyai cachetée et sans billet, comme si elle lui eût été expédiée par un commissionnaire.

Je passai la matinée à parcourir Cologne avec un domestique de place ; je visitai toutes les merveilles héroï-comiques de cette grande ville, et je ris de bon cœur en voyant le cheval Bayard, que l'Arioste a si bien célébré, monté par les quatre fils d'Aimon. C'était le duc Amone, père de l'invincible Bradamante et de l'heureux Ricciardetto.

Je dînai chez M. de Castries et tous les convives furent surpris que le général Kettler m'eût invité lui-même à son bal, étant fort jaloux de sa dame qui ne souffrait ses assiduités que parce qu'elles flattaient son amour-propre. Le cher comte était d'un certain âge, d'une figure peu agréable, et ses minces qualités du côté de l'esprit ne compensant point ce qui lui manquait au physique, il était en tout très-peu fait pour être aimé. Malgré sa jalousie, il dut trouver bon qu'à souper je fusse assis auprès de la belle, et que je passasse toute la nuit à causer ou à danser avec elle. La nuit fut délicieuse, et je rentrai chez moi si épris de ma nouvelle connaissance, que je ne pensai plus à partir. Dans un moment de chaleur, enhardi par notre conversation, j'osai lui dire que si elle me promettait un tête-à-tête, je m'engagerais à passer tout le carnaval à Cologne. Et si

après vous l'avoir promis, me dit-elle, je manquais à ma promesse, que diriez-vous?

— Je me plaindrais tout seul de mon sort, mais sans vous accuser : je dirais qu'il vous a été impossible.

— Vous êtes bon ; restez donc avec nous.

Le lendemain du bal j'allai lui faire ma première visite. Elle me reçut fort bien et me présenta à son mari, brave homme, ni jeune, ni beau, mais très-obligeant. Une heure après, ayant entendu venir la voiture du général, elle se hâta de me dire : Si le comte vous demande si vous vous proposez d'aller à Bonn au bal de l'électeur, répondez-lui affirmativement. Le général étant entré, après les civilités d'usage, je sortis.

J'ignorais si l'électeur ou autre donnait un bal et quand il devait avoir lieu, mais ayant du plaisir en perspective, je ne tardai pas à m'en informer, et j'appris que toute la noblesse de Cologne y était invitée. C'était un bal masqué, et par conséquent tout le monde pouvait y entrer. Il fut donc bien décidé que j'irais, car il me semblait que je venais d'en recevoir l'ordre, et dans tous les cas, puisque l'aimable dame devait y être, il m'était permis d'espérer quelque rencontre heureuse ; mais voulant y demeurer aussi inconnu que possible, je me promis de dire à tous ceux qui me questionneraient que des raisons particulières ne me permettaient pas d'y assister.

Il arriva précisément que le général me fit cette

question en présence de sa dame, et sans égard pour l'ordre que j'avais reçu de répondre affirmativement, je lui dis que ma santé ne me permettait pas de me procurer ce plaisir. Vous êtes sage, monsieur, me dit le général; il faut savoir sacrifier tous les plaisirs quand il s'agit de la santé. Je pense comme lui aujourd'hui; je pensais différemment alors.

Le jour même du bal, vers la brune, je partis dans un chariot de poste, vêtu d'un habit que personne ne me connaissait à Cologne, et muni d'une cassette qui contenait deux dominos; je me rendis à Bonn en toute diligence, j'y pris une chambre où je me vêtis d'un des dominos, laissant l'autre dans la cassette que je fermai à clé, et je me fis porter à la cour en chaise à porteurs.

J'entrai sans difficulté, et inconnu de tout le monde, je vis à visage découvert toutes les dames de Cologne et ma belle assise à une table de pharaon pontant au ducat. Je vis avec plaisir que le banquier était le comte Verita, Véronnais que j'avais connu en Bavière. Il était au service de l'électeur. Sa petite banque ne dépassait pas cinq ou six cents ducats, et les ponteurs, hommes et femmes, n'étaient guère plus de douze. Je me plaçai debout à côté de ma dame, et le banquier, me donnant un livret, me présenta les cartes à couper. Je m'excusai d'un signe, et ma voisine coupa sans qu'on l'en priât. Je ponte dix ducats sur une seule carte; je perds quatre fois de suite.

Je joue à la seconde taille, même chance. A la troisième taille, personne ne voulant couper, on prie le général qui accepte, ne jouant pas. L'idée me vient que sa coupe me serait favorable, je mets cinquante ducats sur une seule carte ; je gagne, je fais paroli, et à la seconde taille je fais sauter la banque. Tout le monde est curieux, on me regarde, on me suit ; mais, saisissant un moment favorable, je m'esquive.

Arrivé dans ma chambre, j'y dépose mon argent, je change de costume et je retourne au bal. Je vois la table de jeu occupée par de nouveaux champions, un autre banquier ayant beaucoup d'or; mais ne voulant plus jouer, je n'avais gardé que très-peu d'argent sur moi. Je me mêle à tous les groupes, et partout j'entends exprimer la curiosité de savoir qui peut être le masque qui a emporté la première banque.

Peu jaloux de satisfaire les curieux, je me mets à rôder à droite et à gauche, et je découvre l'objet de mes recherches qui s'entretenait avec le comte Verita ; je m'approche d'eux et je les entends qui s'entretenaient de moi. Le comte lui disait que l'électeur voulait savoir qui était le masque qui l'avait débanqué, et que le général Kettler lui avait dit que ce pourrait bien être un Vénitien qui était arrivé à Cologne depuis une huitaine de jours. Madame lui dit qu'elle ne croyait pas que je fusse venu, car elle m'avait entendu dire que ma santé ne me permettait pas de venir. Je connais Casa-

nova, dit le comte, et s'il est à Bonn, l'électeur le saura et il ne partira pas que je ne l'aie vu. Je prévis qu'on pourrait facilement me découvrir après le bal, mais je défiais les plus pénétrans aussi long-temps que j'y resterais. Cela m'aurait réussi, si j'avais été prudent, mais on arrangea des contredanses et l'envie de danser m'étant venue, je m'engageai, sans réfléchir qu'on m'obligerait d'ôter mon masque. C'est ce qui m'arriva quand je ne pouvais plus reculer.

Lorsque ma belle dame me vit, elle me dit qu'elle s'était trompée, et qu'elle aurait parié que j'étais un masque qui avait débanqué le comte Verita. Je lui répondis que je ne faisais que d'arriver.

A la fin de la contredanse, le comte m'ayant aperçu, vint à moi et me dit : Mon cher compatriote, je suis sûr que c'est vous qui m'avez débanqué : je vous en félicite.

— Je m'en féliciterais, si c'était moi.

— Je suis sûr du fait.

Je le laissai dire en riant; et après avoir pris quelques rafraîchissemens au buffet, je continuai à danser. Deux heures après, le comte revint en riant et me dit : Vous avez été changer de domino dans telle maison, dans telle chambre. L'électeur sait tout, et pour vous punir de cette tromperie, il m'a ordonné de vous dire que vous ne partirez pas demain.

— Il me fera donc arrêter?

— Pourquoi pas, si vous refusez de dîner demain avec lui?

— Dites à son altesse que je suis docile en pareil cas, et que j'obéirai à ses ordres. Voulez-vous bien me présenter de suite?

— Il s'est retiré, mais venez chez moi demain à midi.

— Il me tendit la main et s'éloigna.

Je ne manquai pas au rendez-vous; mais lorsque le comte me présenta, je fis un instant assez triste figure, car l'électeur était au milieu de cinq ou six courtisans, et comme je ne l'avais jamais vu, je cherchais un ecclésiastique que mes yeux ne trouvaient nulle part. Il s'aperçut de mon embarras, et il s'empressa de le faire cesser en me disant en mauvais vénitien : Je suis aujourd'hui en costume de grand-maître de l'ordre teutonique. Malgré son costume, je lui fis ma génuflexion d'usage, et quand je voulus lui baiser la main, il m'en empêcha en me serrant affectueusement la mienne. J'étais à Venise, me dit-il, lorsque vous étiez sous les Plombs, et mon neveu, l'électeur de Bavière, m'a appris qu'après votre heureuse fuite vous vous arrêtâtes quelque temps à Munich; si vous étiez venu à Cologne, je vous y aurais retenu. J'espère qu'après-dîner vous voudrez bien nous faire le récit de votre évasion, que vous resterez à souper et que vous serez des nôtres pour une petite mascarade où nous nous amuserons.

Je m'engageai à lui faire ma narration, pourvu

qu'il eût la patience de m'écouter jusqu'au bout, le prévenant que cela durerait deux heures. On ne s'ennuie point à avoir du plaisir, eut-il la bonté de me dire; puis je l'égayai en lui contant le dialogue que j'avais eu à ce sujet avec M. le duc de Choiseul.

Pendant le dîner, le prince me parla toujours en vénitien et me dit les choses les plus gracieuses. C'était un homme gai, jovial et débonnaire, et avec l'air de santé qui se peignait dans toute sa personne, il aurait été difficile de lui prédire une fin aussi prochaine que la sienne: il mourut l'année suivante.

Aussitôt que nous fûmes sortis de table, il me pria de commencer mon récit. J'étais animé, et pendant deux longues heures, j'eus le plaisir d'intéresser la plus brillante compagnie.

Mes lecteurs connaissent cette histoire dont l'intérêt naît de la situation vraiment dramatique; mais il est impossible de lui donner dans un écrit tout le feu que lui communique une narration bien faite.

Le petit bal de l'électeur fut très-agréable. Nous étions tous costumés en paysans, et les habits sortaient d'une garderobe particulière du prince. Les dames s'étaient vêtues dans un salon attenant. Il aurait été ridicule de choisir d'autres costumes, puisque l'électeur, lui-même, avait adopté celui-là. Le général Kettler était le mieux déguisé de toute la compagnie, car il était paysan

au naturel. Madame était ravissante. On ne dansa que des contredanses et des allemandes. Il n'y avait que quatre ou cinq dames de la haute volée; toutes les autres, plus ou moins jolies, étaient de la connaissance particulière du prince, qui durant toute sa vie fut grand amateur du beau sexe. Deux de ces dames dansaient la furlane, et l'électeur eut un plaisir infini à nous la faire danser. J'ai déjà dit que la furlane est une danse vénitienne et qu'il n'y en a pas au monde de plus violente. On la danse tête-à-tête un cavalier et une dame, et comme les deux danseuses prenaient plaisir à se relever, elles me firent presque mourir. Il faut être bien vigoureux pour faire douze tours, et après mon treizième, n'en pouvant plus, je les suppliai d'avoir pitié de moi.

On dansa bientôt après une certaine danse où, à un certain tour, on saisit une danseuse et on l'embrasse, je ne fus point réservé, chaque fois je trouvai le moyen de rencontrer ma belle que j'embrassais avec ardeur, et le paysan électeur de rire aux éclats, tandis que le paysan général crevait de dépit.

Dans un moment de repos, cette femme charmante et d'une tournure d'esprit très-originale, trouva le moyen de me dire en secret que toutes les dames de Cologne devaient partir le lendemain à midi, et que je pouvais me faire honneur en les invitant toutes à déjeûner à Bruhl. Envoyez un billet à chacune avec le nom de leur cavalier, et con-

fiez-vous au comte Vérita qui fera tout pour le mieux, en lui disant seulement que vous voulez faire comme fit, il y a deux ans, le prince de Deux-Ponts. Ne perdez pas de temps. Comptez sur une vingtaine de personnes et indiquez l'heure. Surtout que vos billets d'invitation soient distribués à neuf heures du matin.

Tout cela fut débité avec une rapidité étonnante, et moi, presque enchanté de l'empire que cette femme croyait pouvoir exercer sur moi, je ne songeai qu'à obéir, sans me permettre de réfléchir si je le devais. Bruhl, déjeûner, vingt personnes, comme le prince de Deux-Ponts, billets aux dames, le comte Verita, j'étais aussi bien informé que si elle m'avait détaillé le tout pendant une heure.

Je sors dans mon costume de paysan et je vais prier un page de me conduire aux appartemens du comte Verita qui se mit à rire en me voyant ainsi. Je lui contai mon affaire avec une importance toute diplomatique qui acheva de le mettre en bonne humeur.

— Votre affaire est facile, me dit-il; elle ne me coûtera que la peine d'écrire un billet au chef d'office, et c'est ce que je vais faire sur-le-champ; mais dites-moi ce que vous voulez dépenser.

— Le plus possible.

— Vous voulez dire le moins?

— Non pas du tout; le plus, car je veux traiter mon monde magnifiquement.

— Il faut pourtant déterminer une somme, car je connais mon homme.

—Hé bien, deux, trois cents ducats, est-ce assez?

— Deux cents. Le prince de Deux-Ponts n'a pas dépensé davantage.

Il se met à écrire le billet et me donne sa parole que tout serait prêt. Je le quitte, et m'adressant à un page italien fort alerte, je lui dis que je donnerais deux ducats au valet de chambre qui me fournirait de suite les noms et les adresses des dames de Cologne qui étaient venues à Bonn et des cavaliers qui les avaient accompagnées. Je fus satisfait en moins d'une demi-heure, et avant de quitter le bal, je prévins ma dame que tout serait prêt selon sa volonté.

J'écrivis dix-huit billets avant de me coucher, et le lendemain avant neuf heures un domestique de place de confiance les avait remis à leurs adresses.

A neuf heures, j'allai prendre congé du comte Verita, qui me remit de la part de l'électeur une superbe tabatière d'or avec son portrait, costumé en grand-maître de l'ordre teutonique, entouré de brillans. Je fus très-sensible à cette marque de bienveillance, et je témoignai au comte le désir d'aller remercier son altesse sérénissime avant mon départ; mais cet aimable compatriote me dit que je pouvais différer jusqu'à mon passage par Bonn, lorsque j'irais à Francfort.

On devait déjeûner à une heure; à midi j'étais

déjà à Bruhl, maison de plaisance de l'électeur qui n'a rien de bien remarquable que l'ameublement. C'est une mince copie de Trianon. Je trouvai dans une belle salle une table couverte pour vingt-quatre personnes, couverts en vermeil, linge damassé, superbe porcelaine, et sur le buffet une grande quantité de vaisselle plate et de grands plats en vermeil. A l'un des bouts de la salle se trouvaient deux autres tables couvertes de sucreries et des meilleurs vins de l'Europe et étrangers. Je m'annonçai comme étant l'Amphitryon du jour, et le chef m'assura que je serais content. L'ambigu, me dit-il, ne sera que de vingt-quatre plats, mais vous aurez vingt-quatre plats d'huîtres d'Angleterre et un dessert magnifique. Voyant un grand nombre de domestiques, je lui dis qu'ils n'étaient pas nécessaires; mais il me fit observer qu'ils l'étaient, parce que ceux des convives n'étaient jamais admis; ajoutant que je ne devais pas m'en mettre en peine, vu que tous les gens de service connaissaient cet usage.

Je reçus tout le monde à la portière, n'ayant d'autre compliment à faire que de demander pardon de la hardiesse que j'avais eue de me procurer l'honneur de les recevoir.

On servit à une heure précise, et j'eus le plaisir de jouir de l'espèce d'étonnement que je lisais dans les yeux de ma dame en voyant que je ne la traitais pas avec moins de magnificence qu'un prince de l'empire. Elle savait que personne

n'ignorait qu'elle était l'objet immédiat de toute cette dépense, mais elle était charmée de voir que je ne la distinguais pas des autres. Il y avait vingt-quatre couverts, et quoique je n'eusse invité que dix-huit personnes, toutes les places étaient prises. Il y avait donc trois couples intrus, mais cet empressement me fit plaisir. En cavalier galant, je ne voulus pas m'asseoir, et je servis les dames, allant de l'une à l'autre, mangeant debout les morceaux exquis qu'elles me passaient à l'envi, et veillant à ce que tout le monde fût satisfait.

Les huîtres ne finirent qu'à la vingtième bouteille de Champagne, de sorte que lorsque le déjeûner commença, toute la compagnie commençait à parler ensemble. Ce déjeûner aurait pu passer pour un dîner superbe, et je remarquai avec grand plaisir qu'il ne s'y but pas une goutte d'eau, car le Champagne, le Tokai, le vin du Rhin, ceux de Madère, de Malaga, de Chypre, d'Alicante et du Cap n'en souffrent pas, et ce furent les seuls que l'on servît.

Avant de servir le dessert, on mit sur la table un énorme plat de truffes en ragoût. Je donnai le conseil de le manger en buvant du marasquin, et les dames, qui le trouvaient à leur goût, en burent comme de l'eau. Le dessert fut véritablement somptueux. On y voyait les portraits de tous les souverains de l'Europe. Chacun combla l'officier de complimens, et celui-ci, sentant son

amour-propre flatté, voulant faire l'aimable, dit que tout cela résistait aux poches, et alors chacun en prit à volonté.

Le général Kettler, qui ne se doutait de rien, malgré sa jalousie et le rôle qu'il me voyait jouer, dit : Je parie que c'est un tour que l'électeur nous a joué pour compléter la fête. Son altesse a voulu garder l'incognito et M. Casanova a très-bien joué son rôle.

Cette naïveté fit éclater de rire toute la compagnie. Mon général, lui dis-je, si l'électeur m'avait honoré d'un pareil ordre, j'aurais obéi, sans doute, mais il m'aurait humilié. Son altesse a voulu me faire une grâce beaucoup plus grande : la voilà. En disant ces mots, je lui présentai la tabatière qui fit deux ou trois fois le tour de la table.

Quaud nous eûmes fini, chacun se leva étonné d'avoir été assis pendant trois heures dans un plaisir que chacun aurait voulu prolonger ; mais enfin il fallut se séparer, et après mille beaux complimens, tout le monde se mit en route, afin d'arriver encore à temps pour aller au théâtre. Aussi content que mes convives, je laissai vingt ducats au chef d'office pour récompenser les domestiques et je partis après lui avoir promis de témoigner par écrit ma satisfaction au comte Verita.

J'arrivai à Cologne assez tôt pour aller voir la petite pièce que jouaient les comédiens français,

et comme je n'avais point de voiture, je me fis porter au théâtre en chaise à porteurs. Dès que j'y fus, je vis le comte de Lastic seul avec ma belle. J'en tirai bon augure et j'allai les trouver. En me voyant, elle me dit d'un ton triste que le général s'était trouvé si malade qu'il avait été obligé de s'aller coucher. Quelques instans après M. de Lastic étant sorti, elle quitta son ton de tristesse de commande, et me fit avec une grâce infinie mille complimens qui valaient cent fois mon déjeûner. Le général, me dit-elle, a trop bu ; c'est un vilain envieux qui a trouvé qu'il ne vous convenait pas de nous traiter en prince. Je lui ai répondu que, loin de là, vous nous aviez servis comme des princes, en véritable preux, la serviette sur le bras. Il m'a injuriée de ce que je prenais votre défense.

— Que ne l'envoyez-vous promener, madame? un rustre de son espèce n'est pas fait pour servir une beauté aussi distinguée.

— C'est trop tard, mon ami. Une femme que vous ne connaissez pas s'emparerait de lui. Je serais obligée de dissimuler et cela me ferait de la peine.

— Je conçois parfaitement cela. Que ne suis-je un grand prince! En attendant, souffrez que je vous dise que je suis beaucoup plus malade que Kettler.

— Vous badinez, j'espère.

— Non point du tout ; je vous parle très-sérieu-

sement, car les baisers que j'ai eu le bonheur de vous ravir au bal m'ont enflammé le sang, et si vous n'avez pas assez d'humanité pour m'accorder l'unique remède possible, je partirai malheureux pour toute ma vie.

— Différez votre départ; Stuttgart ne doit pas vous tenir si fortement à cœur. Je pense à vous, croyez-moi, et je ne veux pas vous tromper; mais l'occasion est difficile.

— Si ce soir vous n'aviez pas la voiture du général et que j'eusse la mienne, je pourrais vous conduire chez vous en tout honneur.

— Taisez-vous. Vous n'avez pas votre voiture, c'est à moi à vous conduire. L'idée est charmante, mon ami, mais il faut que cela n'ait pas l'air concerté d'avance. Vous me donnerez le bras jusqu'à ma voiture, je vous demanderai où est la vôtre, vous me direz que vous n'en avez pas, je vous inviterai à monter dans la mienne et je vous descendrai à votre hôtel. Ce ne sera que deux minutes, mais en attendant mieux, ce sera toujours quelque chose.

Je ne lui répondis que par un regard qui peignait toute l'ivresse que l'espoir du bonheur me faisait éprouver.

La pièce, fort courte, me parut durer un siècle. Enfin on baissa la toile et nous descendîmes. Arrivés à la portière, elle me fit les questions convenues, et quand je lui eus dit que je n'avais point de voiture : Je vais, me dit-elle, à l'hôtel du gé-

néral pour savoir comment il se porte ; si vous ne trouvez pas la course trop longue, en revenant je pourrai vous réconduire chez vous.

L'invention était divine ; il fallait traverser deux fois cette longue villace mal pavée, et cette course nous donnait un peu plus de temps. Malheureusement la voiture était un coupé et, en allant, la lune nous éclairait en face. Je ne qualifiai pas alors cet astre de protectrice des amours. Nous fîmes ce que nous pûmes, mais au fait presque rien, et je trouvais ce jeu désespérant, quoique ma délicieuse partenaire fît son possible pour compléter la besogne. Pour comble de désagrément, le cocher, curieux insolent, tournait quelquefois la tête, ce qui nous forçait à modérer nos mouvemens. La sentinelle dit au cocher que son excellence n'était visible pour personne, et nous prîmes avec joie le chemin de mon hôtel, car alors nous avions la lune à dos et la curiosité du cocher était moins gênante. Nous fîmes un peu mieux, ou plutôt un peu moins mal qu'en allant, mais il me semblait que les chevaux brûlaient le pavé ; cependant, sentant le besoin de me rendre le cocher favorable en cas de récidive, en descendant je lui donnai un ducat.

Je rentrai harassé et malheureux, quoique plus amoureux que jamais ; car ma belle m'avait convaincu qu'elle n'était point passive et qu'elle savourait le plaisir aussi vivement qu'elle le donnait. Dans cette situation, je pris la résolution de

ne pas quitter Cologne avant d'avoir épuisé avec cette femme vraiment divine la coupe de la volupté, et cela ne pouvait avoir lieu, à ce qu'il me semblait, qu'après que le général aurait quitté la ville.

Le lendemain à midi j'allai à l'hôtel du général pour me faire inscrire, mais il recevait et on me fit entrer. Madame y était. J'adresse au général un compliment approprié à la circonstance, mais le grossier Autrichien n'y répondit que par un signe de tête assez froid. Il y avait beaucoup d'officiers debout, et quatre minutes après, je fis une révérence générale et je sortis. Ce rustre garda la chambre pendant trois jours, et madame n'étant point venue au théâtre, je fus privé du bonheur de la voir.

Le dernier jour du carnaval, Kettler invita beaucoup de monde à un souper qui devait être suivi d'un bal. Étant allé faire ma cour à l'aimable dame dans sa loge et m'étant trouvé un instant seul avec elle : Êtes-vous invité au souper du général ?

— Non, lui dis-je.

— Comment! reprit-elle d'un ton absolu et indigné, vous n'êtes point invité? Il faut que vous y alliez tout de même.

— Mais y pensez-vous, madame, lui dis-je avec douceur; je vous obéirai en tout, excepté en ceci.

— Je sais tout ce que vous pouvez me dire,

mais il faut que vous y veniez. Je me croirais déshonorée, si vous n'étiez pas du souper. Si vous m'aimez, vous me donnerez cette preuve de votre tendresse, et j'ose dire de votre estime.

— Vous l'exigez ; j'irai. Mais dites-moi, femme adorable, sentez-vous que votre ordre m'expose à perdre la vie ou à le tuer? car je ne suis pas homme à dissimuler un affront.

— Je sens tout, me répondit-elle. J'ai votre honneur à cœur autant que le mien, et même plus ; mais il ne vous arrivera rien ; je prends tout sur moi. Vous devez y aller, promettez-le moi maintenant, car mon parti est pris. Si vous n'y allez pas, je n'irai pas non plus, mais alors il faudra ne nous revoir jamais.

— J'irai, comptez sur moi.

M. de Castries étant survenu, je quittai la loge et me rendis au parterre où, prévoyant les conséquences de la démarche insolite que cette femme exigeait de moi, je passai deux heures des plus pénibles. Cependant, décidé à tenir ma promesse, tant était irrésistible l'ascendant que cette beauté exerçait sur tout mon être, je pensai à me conduire le mieux qu'il me serait possible, afin de diminuer autant que cela se pourrait le tort que je craignais de me voir imputer. Je me rendis chez le général au sortir de la comédie ; je n'y trouvai que cinq ou six personnes. Je m'approche d'une chanoinesse qui aimait beaucoup la poésie italienne et je l'engageai sans peine dans une conver-

sation intéressante. Une demi-heure après la salle était pleine, madame arriva la dernière avec le général. Occupéavec la chanoinesse, je ne bougeai pas, et par conséquent Kettler ne m'aperçut pas, et madame, très-enjouée, ne lui laissait pas le temps d'examiner ses convives ; bientôt il s'engagea en causerie à l'autre bout de la salle. Un quart d'heure après, on annonce qu'on avait servi. La chanoinesse se lève, prend mon bras et nous voilà assis à la table, côte à côte, devisant toujours de la littérature de l'Italie. Mais voici la péripétie. Quand toutes les places furent occupées, il se trouva qu'un monsieur qui avait été invité restait debout et n'avait point de couvert. Mais c'est impossible, dit le général en élevant la voix. Et pendant que l'on resserrait les places pour intercaler un couvert, le général passait la revue. Je faisais semblant de ne pas m'apercevoir de tout cela, ainsi, quand il fut à moi, il me dit à haute voix : Monsieur, je ne vous ai pas fait inviter.

— C'est vrai, mon général, lui dis-je avec respect ; mais j'ai pensé, avec raison sans doute, que ce n'était que par oubli, et j'ai cru ne pouvoir me dispenser de venir faire ma cour à votre excellence.

En achevant ces mots, je recommençai mon entretien avec la chanoinesse, sans regarder personne. Le plus profond silence régna pendant quatre ou cinq minutes, mais la chanoinesse commença à tenir des propos agréables que je relevais,

en les envoyant par ricochet aux autres convives, et bientôt la gaîté s'empara de tout le monde, moins le général qui boudait. Cela m'importait peu, mais mon amour-propre était intéressé à le dérider et je guettais un moment favorable pour opérer ce miracle. L'occasion se présenta au second service.

M. de Castries ayant fait l'éloge de la dauphine, on parla de ses frères, le comte de Lusace et le duc de Courlande ; puis on en vint au prince Biron, ci-devant duc, qui était en Sibérie, et on s'étendit sur ses qualités personnelles. Un des convives ayant dit que tout son mérite était d'avoir plu à l'impératrice Anne, je lui demandai pardon, et j'ajoutai : Son plus grand mérite est d'avoir fidèlement servi le dernier duc Kettler, qui, sans le courage de cet homme, aujourd'hui si malheureux, aurait perdu tous ses équipages pendant cette guerre. Ce fut le duc Kettler qui, par un trait héroïque digne de l'histoire, l'envoya à la cour de Pétersbourg ; mais Biron ne sollicita jamais le duché. Il ne voulait s'assurer que le comté de Wartemberg, car il reconnaissait les droits de la branche cadette de la maison de Kettler qui régnerait aujourd'hui sans le caprice de la czarine, qui voulut absolument faire un duc de son favori.

Le général, qui s'était déridé pendant ma narration, me dit d'un air aussi gracieux qu'il lui fut possible, qu'il n'avait jamais vu personne de

mieux instruit que moi, ajoutant d'un ton de regret : Oui, sans ce caprice-là, je régnerais aujourd'hui.

Après cette modeste explication, il fit un éclat de rire et m'envoya une bouteille de vin du Rhin d'une qualité supérieure, et pendant tout le reste du souper, il n'adressa plus la parole qu'à moi. Je jouissais intérieurement de la tournure qu'avaient prise mes affaires, mais moins encore que de la satisfaction que je lisais dans les yeux de ma dame.

On dansa toute la nuit et je ne quittai point ma chanoinesse, qui, du reste, était une femme charmante et qui dansait à ravir. Je ne me permis de danser avec madame qu'un seul menuet. Vers la fin du bal, le général, pour terminer par une balourdise, me demanda si j'étais sur mon départ; je lui répondis que je ne me proposais de quitter Cologne qu'après la grande revue.

J'allai me coucher plein de joie d'avoir donné à madame la bourguemestre la plus grande preuve d'amour qu'il fût possible, et très-reconnaissant envers la fortune qui m'avait si bien secondé pour mettre à la raison mon grossier général, car Dieu sait ce que j'aurais pu faire s'il s'était oublié jusqu'à me dire de quitter la table. La première fois que je vis cette belle, elle me dit qu'elle avait éprouvé un frisson mortel en lui entendant dire qu'il ne m'avait pas invité. Il est certain, ajouta-t-elle, qu'il n'en serait pas demeuré là s'il n'a-

vait été arrêté par la noblesse de votre excuse; mais s'il avait dit un mot de plus, mon parti était pris

— Et quel était-il?

— Je me serais levée, je vous aurais offert ma main et nous serions sortis ensemble. M. de Castries m'a dit qu'il en aurait fait autant, et je crois que toutes les dames que vous aviez invitées à Bruhl auraient imité notre exemple.

— Mais encore l'affaire n'en serait pas demeurée là, car certes je lui aurais demandé satisfaction sur-le-champ, et s'il me l'avait refusée, je lui aurais passé mon épée au travers du corps.

— Je sens cela, mais je vous supplie d'oublier que je vous ai exposé à ce danger. De mon côté, je n'oublierai jamais tout ce que je vous dois, et je vous convaincrai de ma reconnaissance.

A deux jours de là, ayant su qu'elle était indisposée, je passai chez elle à onze heures du matin, étant sûr de ne pas y trouver le général. Elle me reçut dans la chambre de son mari qui me demanda du ton le plus amical si je leur faisais l'honneur d'aller leur demander à dîner en famille. Je m'empressai de le remercier en acceptant avec plaisir, et ce dîner me fut plus agréable que le souper de Kettler. Le bourguemestre était un assez bon homme, agréable et ayant assez d'esprit et beaucoup d'instruction. Il aimait la paix du ménage, et sa femme, qu'il rendait heureuse, devait l'aimer, car il n'était pas de ces hommes

qui disent : Déplais à tous, pourvu que tu me plaises.

Son mari étant sorti un instant, elle me fit voir toute sa maison. Voici, me dit-elle, notre chambre à coucher, et voici un cabinet où je me couche cinq ou six jours quand la bienséance l'exige. Voici une église publique que nous pouvons regarder comme notre chapelle, car de ces deux fenêtres grillées nous entendons la messe. Le dimanche nous descendons par cet escalier et nous entrons par une petite porte dont j'ai toujours la clé.

C'était le second samedi de carême ; nous eûmes un excellent dîner en maigre, mais c'était ce qui m'intéressait le moins. J'étais ravi de voir cette femme jeune et belle, entourée des enfans d'un premier lit, adorée de sa famille. Je me retirai de bonne heure pour aller écrire à Esther que je ne négligeais pas, tout occupé que j'étais de ma nouvelle passion.

Le lendemain j'allai entendre la messe à la petite église du bourguemestre. Je m'étais habillé en redingote, pour ne point attirer les regards. C'était un dimanche, et je vis sortir ma belle en capuchon, suivie de sa famille. J'observai la petite porte, si bien enchâssée dans le mur qu'on aurait eu peine à l'observer, si on n'en avait pas connu l'existence ; elle s'ouvrait en dedans du côté de l'escalier.

Le diable, qui, comme on le sait, a plus de

pouvoir à l'église que partout ailleurs, m'inspira le projet d'aller jouir de ma belle en passant par cette porte. Je lui communiquai mon plan dès le lendemain à la comédie. J'y ai pensé comme vous, me dit-elle en riant, et je vous donnerai par écrit les instructions nécessaires à cet égard ; vous les trouverez dans la première gazette que je vous remettrai. Nous ne pûmes pas continuer notre délicieux entretien, car elle avait avec elle une dame d'Aix-la-Chapelle qui était venue passer quelques jours avec elle et à laquelle elle se devait. D'ailleurs les visiteurs remplissaient la loge.

Je n'eus pas long-temps à attendre, car dès le lendemain, elle me remit publiquement la gazette, en me disant qu'elle n'y avait rien trouvé d'intéressant. Je savais qu'elle était très-intéressante pour moi. Voici ce que son billet contenait :

« Le beau projet inspiré par l'amour n'est sujet à aucune difficulté, mais bien à des incertitudes. La femme ne couche dans le cabinet que lorsque le mari l'en prie, ce qui n'arrive qu'à certaines époques, et la séparation ne dure que quatre ou cinq jours. Ce temps n'est pas éloigné, mais une longue habitude fait qu'elle ne peut pas lui en imposer. Il faut donc attendre. L'amour vous préviendra quand l'heure du bonheur aura sonné. Il s'agit de se cacher dans l'église et il ne faut pas penser à séduire l'homme qui l'ouvre et la ferme,

car quoique pauvre, il est trop bête pour pouvoir être corrompu; il trahirait le secret. Il n'y a pas d'autre moyen que de tromper sa vigilance en se cachant. Il ferme l'église à midi les jours ouvrables; les jours de fête, il ne la ferme qu'à la chute du jour et il l'ouvre sans faute dès que le jour paraît. Quand le cas arrivera, on n'aura qu'à pousser légèrement la porte qui ne sera point ce jour-là fermée en dedans. Le cabinet où doit avoir lieu l'heureuse lutte n'étant séparé que par une simple cloison, on doit être prévenu d'avance qu'il ne faut ni cracher, ni tousser ni se moucher, car ce serait le comble du malheur. L'évasion ne souffrira aucune difficulté, car on descendra dans l'église et on en sortira dès qu'elle sera ouverte. Le bedeau ne l'ayant pas vu le soir, il y a tout à parier qu'il ne le verra pas le matin. »

Je baisai cent fois ce charmant écrit où je trouvais un esprit d'ordre sublime, et j'allai dès le lendemain prendre l'air des localités; c'était le principal. Il y avait dans l'église une chaire où personne n'aurait pu me découvrir, mais l'escalier donnait du côté de la sacristie qui était toujours fermée. Je me décidai pour un confessionnal qui se trouvait tout près de la porte. En me couchant à l'endroit où le confesseur mettait ses pieds, je pouvais n'être point vu, mais l'espace était si étroit que je doutai d'abord que je pusse y tenir quand la porte serait fermée. J'attendis

jusqu'à midi pour en faire l'essai, et dès que l'église fut vide, j'allai en faire l'essai. Je dus me mettre en peloton, et encore étais-je si mal couvert par la porte brisée, qu'une personne qui serait venue à passer à deux pas aurait pu facilement me voir. Je ne balançai cependant point, car dans tous les manéges de cette nature, on ne fait jamais bien qu'en donnant beaucoup à la fortune. Déterminé de courir toutes les chances du hasard, je rentrai chez moi fort content de mes découvertes. Je mis par écrit toutes mes observations et ma résolution, et l'ayant enveloppé dans une vieille gazette, je le remis à son adresse le soir même dans la loge, lieu ordinaire de notre rencontre quotidienne.

Une huitaine de jours après, elle demanda au général, en ma présence, s'il avait quelque commission à donner à son mari qui devait partir le lendemain pour Aix-la-Chapelle d'où il serait de retour en trois jours. J'en savais assez; mais un coup d'œil qu'elle me donna m'avertit que je devais profiter de la circonstance. Ma joie fut d'autant plus grande que j'étais alors un peu enrhumé, et pour comble de bonheur, le lendemain étant un jour de fète, je pus me cacher dans le confessionnal à l'entrée de la nuit, ce qui me fit éviter une corvée de plusieurs heures.

Il était quatre heures quand je m'accroupis dans le confessionnal, me cachant de mon mieux et me recommandant à tous les saints. A cinq heures, le

bedeau, après avoir fait dans l'église un tour d'habitude, sortit et ferma la porte. Dès que j'eus entendu le bruit de la clé, je sortis de mon étroite prison et j'allai m'asseoir sur un banc en face des fenêtres, et quelques instans après, ayant vu son ombre à travers les grilles, j'eus la certitude qu'elle m'avait vu.

Je restai sur mon banc environ un quart d'heure, puis j'allai pousser le petite porte et j'entrai. L'ayant refermée, j'allai, à tâtons, m'asseoir sur les dernières marches de l'escalier, où je passai cinq heures qui, dans l'attente du bonheur, ne m'auraient pas semblé pénibles, si les rats, qui allaient et venaient continuellement, ne m'eussent horriblement tourmenté. La nature m'a doué d'une invincible répugnance pour ce petit animal qui n'est pas fort à craindre, mais dont la puanteur me donne des nausées très-désagréables.

A dix heures précises l'heure du berger sonna enfin; je vis paraître l'objet de mes vœux, une bougie à la main, et je sortis de ma pénible situation. Si mes lecteurs ont passé par là, ils pourront se figurer tous les plaisirs de cette nuit délicieuse, mais ils n'en devineront point les détails, car si j'étais expert à la besogne, ma partie était inépuisable en moyens d'augmenter les délices d'un si doux exercice. Elle avait eu soin de me préparer un petit ambigu délicieux à voir; mais je n'y touchai pas, car j'avais un autre appétit que

je ne pouvais rassasier qu'en jouissant sans cesse de toutes ses beautés.

Nous fûmes occupés de nos jouissances pendant sept heures entières qui me parurent bien courtes, quoique nous n'eussions pris aucun repos, si ce n'est pour assaisonner la volupté par les plus doux propos.

Le bourguemestre était incapable d'une grande passion, mais son tempérament robuste lui suffisait pour rendre à sa femme ses devoirs de mari chaque nuit sans faute ; mais soit régime, soit scrupule, il suspendait ses droits chaque fois que la lune prenait les siens ; et pour se mettre à l'abri de la tentation, il éloignait sa chère moitié. Pour cette fois, l'aimable dame n'était pas dans le cas un peu pénible du divorce.

Épuisé, mais non rassasié, je la quittai au point du jour, en lui assurant que la première fois que nous nous reverrions elle me trouverait le même, et j'allai me remettre dans le confessionnal, craignant que le jour naissant ne me trahît aux yeux du bedeau. J'en fus cependant quitte pour la peur et je sortis sans encombre. Je passai presque toute la journée au lit, m'étant fait servir un excellent dîner dans ma chambre. Le soir je me rendis au théâtre pour y jouir de la vue de l'objet charmant dont l'amour et la constance m'avaient rendu possesseur.

Au bout de quinze jours, elle me remit un billet dans lequel elle m'informait qu'elle coucherait

seule la nuit suivante. C'était un jour de la semaine, et par conséquent l'église n'étant ouverte que jusqu'à midi, je m'y rendis à onze heures après avoir fait un déjeûner copieux. Je me plaçai dans mon trou et le bedeau ferma la porte sans avoir rien vu.

J'avais dix heures devant moi, et en réfléchissant que je devais les passer partie dans un coin de l'église, partie à l'obscurité sur l'escalier en compagnie d'une foule de rats, sans même pouvoir prendre une prise de tabac, crainte de devoir me moucher, je trouvais la chose peu amusante; cependant l'espoir de la récompense me rendait cette situation légère. Mais vers les une heure, ayant entendu un petit bruit, je vis une main passer à travers la grille et un papier lancé sur le pavé. Je cours le ramasser avec un grand battement de cœur, car ma première idée fut que quelque obstacle était survenu, et en me voyant frustré d'une vive jouissance, j'avais en perspective une nuit à passer sur les bancs de l'église. Je l'ouvre, et quelle fut ma joie en lisant ce qui suit:

« La porte est ouverte. Vous serez mieux sur l'escalier où vous trouverez de la lumière, un petit dîner et des livres. Vous serez mal assis, mais c'est à quoi je n'ai pu remédier que par un petit coussin. Le temps vous paraîtra moins long qu'à moi, soyez-en sûr; mais ayez patience. J'ai dit au général que, me sentant indisposée, je ne

sortirais pas aujourd'hui. Que Dieu vous préserve de tousser, et surtout la nuit, car nous serions perdus. »

Que l'amour rend ingénieux! Je n'hésitai pas un instant. J'entrai, et je trouvai un couvert bien mis, des mets délicats, du vin délicieux, un réchaud, de l'esprit-de-vin, du café, des citrons, du sucre et du rhum, pour faire du punch, s'il m'en prenait envie. Avec cela et des livres amusans, je pouvais attendre ; mais je fus émerveillé que cette femme charmante eût pu faire tout cela sans que personne de la famille s'en aperçût.

Je passai trois heures à lire et trois autres à manger, à faire du café, à prendre du punch, ensuite je m'endormis. A dix heures mon ange vint m'éveiller. Cette seconde nuit fut douce, mais beaucoup moins que la première, car nous étions privés du plaisir de voir, et nous étions gênés dans nos ébats par le voisinage importun du cher époux. Nous dormîmes une partie de la nuit, et le matin de bonne heure, il fallut opérer prudemment la retraite.

Ce fut la fin de mon amour avec cette belle. Le général partit pour la Westphalie et elle devait bientôt aller à la campagne. Ainsi je me disposai à quitter Cologne, lui promettant d'y revenir l'année suivante ; promesse que je ne pus tenir comme on le verra. Je pris congé de mes connaissances et je partis regretté.

Le séjour de deux mois et demi que je fis dans cette ville ne diminua point mon pécule, quoique je perdisse chaque fois qu'on me fit jouer. La soirée de Bonn me défraya abondamment. M. Franck, mon banquier, se plaignit de ce que je n'avais rien pris chez lui ; mais j'étais dans l'obligation d'être sage, afin de convaincre tous ceux qui m'épiaient que je méritais d'être bien traité.

Je quittai Cologne vers la mi-mars et je m'arrêtai à Bonn pour y présenter mes hommages à l'électeur, mais il était absent. Je dînai avec le comte Verita et l'abbé Scampar, favori du prince. Après dîner le comte me donna une lettre pour une chanoinesse de Coblentz dont il me fit l'éloge. Cela m'obliger à m'arrêter dans cette ville, mais au lieu de cette dame qui était allée à Manheim, je trouvai, à l'auberge où je descendis, une actrice nommée Toscani qui retournait à Stuttgart avec sa fille, très-jeune et très-belle personne. Elle venait de Paris où elle avait passé un an pour faire apprendre à sa fille la danse de caractère sous le célèbre Vestris. Je l'avais connue à Paris, mais sans faire grande attention à elle, quoique je lui eusse donné un petit épagneul qui faisait les délices de sa fille. Cette jeune personne était un vrai bijou qui n'eut pas de peine à m'engager à l'accompagner à Stuttgart, où d'ailleurs je ne pouvais qu'avoir tous les plaisirs imaginables. La mère était impatiente de voir comment le duc trouverait sa fille, que depuis son enfance elle

avait destinée aux plaisirs de ce prince voluptueux, qui, bien qu'il eût une maîtresse en titre, voulait goûter de toutes les figurantes des ballets, lorsqu'il leur trouvait quelque mérite.

Nous soupâmes en petit comité et l'on pense bien qu'avec deux partenaires de coulisse, nos propos ne furent pas des aphorismes de morale. La Toscani me dit que sa fille était toute neuve et qu'elle était bien résolue de ne point permettre au duc de la toucher avant d'avoir renvoyé la maîtresse régnante, dont sa fille devait occuper la place. Cette maîtresse était la danseuse Gardella, fille d'un barcarol de Venise, dont j'ai parlé dans le premier volume; c'était la femme enfin de Michel Agata que j'avais trouvé à Munich fuyant les terribles Plombs où j'avais moi-même langui si long-temps.

Comme je paraissais douter de l'assertion de la mère, et que par quelques allusions assez claires, je leur faisais entendre que je pensais que la première fleur avait été cueillie à Paris, et que le duc de Wurtemberg n'aurait que la seconde, leur vanité s'en mêla, et leur ayant proposé de m'en laisser convaincre par mes yeux, il fut solennellement convenu que l'opération aurait lieu le lendemain. En effet, fidèles à leur promesse, j'eus le matin du jour suivant un fort joli passe-temps qui dura deux heures, et qui me força d'éteindre dans la mère tous les feux que la fille avait allumés dans mes sens.

Quoique la Toscani fût encore jeune, elle m'aurait trouvé de glace si sa charmante fille ne m'avait excité sans pouvoir me satisfaire, car la mère n'avait pas assez de confiance en moi pour me laisser seul avec ce bijou. Elle prit le change, et s'en trouva bien.

Je me déterminai donc à faire avec ces deux nymphes le voyage de Suttgart, où je devais voir la Binetti qui parlait toujours de moi avec enthousiasme. Cette actrice était fille du barcarol Roman. Je l'avais aidée à se mettre sur les planches l'année même où madame de Valmarana l'avait mariée à un danseur français nommé Binet, qui avait italianisé son nom par l'addition d'une syllabe, à l'opposé de ceux qui s'anoblissent par l'addition d'une autre. Je devais également y trouver la Gardella, Balletti cadet que j'aimais beaucoup, la jeune Vulcani qu'il avait épousée, et plusieurs anciennes connaissances qui, selon moi, devaient me rendre mon séjour de Suttgart délicieux. Mais on verra bientôt combien il est dangereux de compter sans son hôte. A la dernière poste, je me séparai de mes actrices et j'allai me loger à l'Ours.

CHAPITRE III.

Année 1760. — La maîtresse Gardella. — Portrait du duc de Wurtemberg. — Mon dîner chez la Gardella et ses suites. — Rencontre malheureuse. — Je joue, je perds quatre mille louis. Procès. — Fuite heureuse. — Mon arrivée à Zurich. — Église sacrée par J. C. en personne.

La cour du duc de Wurtemberg était à cette époque la plus brillante de l'Europe. Les gros subsides que la France payait à ce prince pour un corps de troupes de dix mille hommes qu'il entretenait aux ordres de cette puissance, le mettaient en état de fournir aux dépenses que nécessitaient son luxe et ses débauches. Ce corps était fort

beau, mais durant toute la guerre il ne s'était distingué que par des fautes.

Le duc était somptueux dans ses goûts : bâtimens superbes, équipages de chasse, écurie magnifique, caprices de toute espèce ; mais ce qui lui coûtait des sommes énormes, c'étaient les grands traitemens et, plus que tout, son théâtre et ses maîtresses. Il avait comédie française, opéra italien sérieux et bouffon, et vingt danseurs italiens, dont chacun avait été premier dans l'un des grands théâtres de l'Italie. Novers était son chorégraphe et son directeur des ballets ; il employait quelquefois jusqu'à cent figurans. Un machiniste habile et les meilleurs peintres décorateurs travaillaient à l'envi et à grands frais pour forcer les spectateurs à croire à la magie. Toutes les danseuses étaient jolies, et toutes se vantaient d'avoir fait, au moins une fois, les délices de monseigneur. La principale était une Vénitienne, fille d'un gondolier nommé Gardello. C'était celle que le sénateur Malipiero, que mes lecteurs connaissent pour être le premier qui m'ait donné une bonne éducation, fit élever pour le théâtre, en lui payant un maître de danse. Je l'avais trouvée à Munich, après ma fuite des Plombs, mariée à Michel Agata. Le duc, l'ayant trouvée à son gré, la demanda à son mari, qui se crut heureux de pouvoir la lui céder ; mais un an après, rassasié de ses charmes, le duc la mit à la retraite avec le titre de *Madame*.

Cet honneur avait rendu toutes les danseuses jalouses, car chacune se croyait assez bien qualifiée pour devenir maîtresse en titre, d'autant plus que la Gardella n'en avait que le rang et les appointemens. Toutes intriguaient pour la supplanter ; mais la Vénitienne avait au suprême degré l'art de captiver, et elle se soutenait mâlgré toutes les cabales. Loin de reprocher au duc ses continuelles infidélités, elle l'encourageait, et comme elle ne l'aimait pas, elle se trouvait heureuse de se voir négligée sous le rapportdu passe-temps. Sa plus grande jouissance était de voir les danseuses qui aspiraient aux honneurs du mouchoir venir se recommander à elle. Elle leur faisait bon accueil, leur donnait des conseils, et les encourageait à se rendre agréables au prince. Le prince à son tour, trouvant la tolérance de la favorite admirable et très-commode, se croyait obligé de lui en témoigner sa reconnaissance. Il lui accordait en public tous les honneurs qu'il aurait pu rendre à une princesse.

Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir que la grande passion de ce prince était de faire parler de lui. Il aurait volontiers imité Érostrate, s'il l'avait jugé convenable pour occuper l'une des cent voix de la renommée. Il aurait voulu que l'on eût dit dans le monde qu'aucun prince n'avait ni plus d'esprit, ni plus de goût, ni plus de génie pour inventer des plaisirs, ni plus de capacité pour gouverner ; enfin il était jaloux qu'on le crût un

autre Hercule dans les travaux de Bacchus et de l'Amour, sans que les instans qu'il donnait aux voluptés pussent nuire aux soins de toutes les parties de son gouvernement. Il disgraciait sans pitié le serviteur qui ne parvenait pas à le réveiller après trois ou quatre heures d'un sommeil auquel il était, comme tous les hommes, forcé de s'abandonner ; mais il lui permettait d'employer tous les moyens pour le forcer à sortir du lit.

Il est arrivé qu'après lui avoir fait avaler force café, le domestique a été obligé de le jeter dans un bain d'eau froide, où force était à son altesse de s'éveiller si elle ne voulait pas se noyer.

Dès qu'il était habillé, le duc assemblait ses ministres et dépêchait les affaires courantes, puis il donnait audience au premier venu qui se présentait. Rien au reste n'était plus comique que ces audiences qu'il donnait à ses pauvres sujets. C'étaient souvent des paysans grossiers, des ouvriers de la dernière classe ; et le pauvre homme suait, enrageait pour leur faire entendre raison, ce qui ne lui réussissait pas toujours ; car souvent ils sortaient épouvantés, désespérés et furieux. Quant aux jolies paysannes, il examinait leurs griefs tête-à-tête, et quoique d'ordinaire il ne leur accordât rien, elle sortaient consolées.

Les subsides que le roi de France avait la bêtise de lui payer pour des services sans utilité, ne suffisaient pas à ses prodigalités. Il surchargeait ses sujets de contributions et de corvées, au point

que ce peuple patient ne pouvant plus suffire à ses exigences, eut, quelques années après, recours à la chambre de Wetzlar qui le força à changer de système. Sa folie était de vouloir gouverner à l'instar du roi de Prusse, tandis que ce monarque faisait ses gorges chaudes aux dépens du duc qu'il appelait son singe. Il avait épousé la fille du margrave de Baireuth, qui était la princesse la plus accomplie de l'Allemagne. Elle n'était pas à Stuttgart lorsque j'y étais; elle s'était réfugiée auprès de son père à cause d'un sanglant affront qu'elle avait reçu d'un époux trop indigne d'elle. On a eu tort de dire que cette princesse avait fui son mari parce qu'elle ne pouvait plus supporter ses infidélités.

Après avoir dîné seul dans ma chambre, je fis toilette et j'allai à l'opéra que le duc faisait donner gratis au public dans le beau théâtre qu'il avait fait construire. Ce prince était devant l'orchestre, entouré de sa brillante cour. J'allai me placer dans une loge au premier rang, seul et fort satisfait de pouvoir, sans la moindre distraction, entendre un morceau de musique du célèbre Junella qui était au service du duc. Ignorant les usages de quelques petites cours de l'Allemagne, il m'arriva d'applaudir un solo qui fut chanté à ravir par un castrato dont j'ai oublié le nom, et l'instant d'après, un individu entrant dans ma loge, me parla d'un ton impoli auquel je ne pus répondre que ces mots : *Nictferstand*, je ne comprends pas.

Il sortit, et bientôt je vis paraître un officier qui me dit en bon français que le souverain se trouvant au théâtre, il n'était pas permis d'applaudir.

— Fort bien, monsieur ; j'y reviendrai quand le souverain n'y sera pas, car lorsqu'un air me fait plaisir, il m'est impossible de ne pas l'exprimer par mes applaudissemens.

Après cette réponse, je fais appeler ma voiture, mais au moment d'y monter, le même officier vint me dire que le duc désirait me parler. Je le suivis au cercle.

— Vous êtes donc monsieur Casanova?

— Oui, monseigneur.

— D'où venez-vous?

— De Cologne.

— Est-ce la première fois que vous venez à Stuttgart?

— Oui, monseigneur.

— Comptez-vous y faire un long séjour?

— De cinq ou six jours, si votre altesse me le permet.

— Bien volontiers, autant qu'il vous plaira, et il vous sera permis de claquer des mains à volonté.

— J'en profiterai, monseigneur.

— Bien.

Je pris place sur une banquette et tout le monde fut attentif au jeu des acteurs. Dans un instant, un acteur ayant chanté un air, le duc

applaudit et tous les courtisans à longues oreilles d'imiter monseigneur ; mais moi qui trouvai le chant très-médiocre, je me tins tranquille : chacun son goût. Après le ballet, le duc monta dans la loge de la favorite, lui baisa la main et partit. Un officier qui se trouvait près de moi et qui ne savait pas que je connaissais la Gardella, me dit que c'était Madame, et qu'ayant eu l'honneur de parler au prince, je pouvais me procurer celui d'aller lui baiser la main dans sa loge.

J'avais bonne envie de rire, mais je me retins, et par un caprice inconcevable et fort irréfléchi, l'envie me prit de lui répondre que je croyais pouvoir m'en dispenser, parce qu'elle était ma parente. Je n'eus pas plutôt lâché le mot que je me mordis les lèvres, car ce mensonge maladroit ne pouvait que me faire du tort ; mais il était écrit que je ne ferais à Stuttgart que de grosses sottises. L'officier, que ma réponse avait paru surprendre, me salue et s'en va dans la loge de la favorite l'informer de ma présence. La Gardella ayant tourné la tête vers moi, m'appela de l'éventail, et je m'empressai de répondre à son appel, riant en moi-même du sot rôle que j'allais jouer. Dès que je fus entré, elle me tendit gracieusement la main que je lui baisai en la traitant de cousine. Vous êtes-vous annoncé au duc comme mon cousin? Non, lui dis-je. Hé bien, répondit-elle, je m'en charge et je vous retiens à dîner pour demain.

Elle partit, et moi, j'allai faire des visites aux danseuses qui se déshabillaient. La Binetti, qui était une de mes plus anciennes connaissances, fut transportée de joie de me revoir et m'invita à manger chez elle chaque jour. Curtz, bon violon, qui avait été mon camarade à l'orchestre de St.-Samuel, me présenta sa fille très-belle, en me disant d'un ton de maître : Celle-là n'est pas faite pour les beaux yeux du duc ; il ne l'aura jamais. Le brave homme n'était pas prophète, car le prince l'eut peu de temps après et il en fut aimé. Elle lui donna deux poupons, sans que ces gages d'amour pussent fixer l'inconstance de son altesse. Cette ravissante personne avait cependant tout ce qu'il fallait pour captiver, car à la beauté la plus parfaite, elle joignait la grâce la plus piquante, l'esprit naturel le plus cultivé, et une bonté, une aménité qui la faisaient chérir de tout le monde. Mais le duc était blasé, et le plaisir pour lui ne pouvait être que dans l'inconstance.

Après la jeune Curtz, je vis la petite Vulcani que j'avais connue à Dresde et qui me surprit en me présentant son mari, qui me sauta au cou. C'était Balletti, frère de mon infidèle, jeune homme rempli de talent que j'aimais infiniment.

J'étais entouré de toutes ces connaissances, quand l'officier auquel j'avais fait la folie de m'annoncer comme parent de la Gardella, arriva et se mit à conter l'histoire. La Binetti, après l'avoir écouté, lui dit : Monsieur, c'est un mensonge.

Mais, ma chère, lui dis-je, vous ne pouvez pas en savoir là-dessus plus que moi. Elle ne me répondit que par un éclat de rire; mais Curtz prenant la parole dit très-plaisamment : La Gardella n'étant qu'une fille de gondolier comme la Binetti, celle-ci trouve qu'avec raison, vous auriez dû lui donner la préférence en fait de cousinage.

Le lendemain je dînai gaîment chez la favorite, quoiqu'elle me dit que, n'ayant pas vu le duc, elle ne savait pas comment il prendrait la plaisanterie, que sa mère trouvait très-inconvenante. Cette mère, née misérable, était fort enorgueillie de l'honneur qu'avait sa fille d'être la maîtresse d'un prince, et ma parenté lui semblait une tache. Elle eut l'insolence de me dire que ses parens n'avaient jamais été comédiens, sans réfléchir que, si elle tenait cet état à déshonneur, il y avait beaucoup plus de honte à descendre qu'à monter. J'aurais dû avoir pitié de sa morgue, mais n'ayant pas le caractère endurant, je lui répliquai en lui demandant si sa sœur vivait encore, question qui lui fit faire la grimace et à laquelle elle ne répondit point. Cette sœur était une grosse aveugle qui demandait l'aumône sur un pont à Venise.

Après avoir passé toute la journée fort gaîment avec cette favorite, qui était la plus ancienne de mes connaissances en ce genre, je la quittai, en lui promettant d'aller déjeûner avec elle le lendemain; mais en sortant, le portier me signifia de ne plus mettre les pieds dans la maison, et

refusa de me dire de la part de qui il me communiquait cet ordre gracieux. Je sentis alors que j'aurais mieux fait de retenir ma langue, car le coup ne pouvait venir que de la mère, ou peut-être de la fille dont l'amour-propre avait pu être blessé; elle était assez bonne comédienne pour avoir pu dissimuler son ressentiment.

J'étais mécontent de moi-même; je me retirai de mauvaise humeur; j'étais humilié de me voir maltraité par une misérable actrice déhontée, tandis qu'avec une conduite plus décente, je pouvais être accueilli avec distinction dans la meilleure compagnie. Si je n'avais pas promis à la Binetti de dîner le lendemain avec elle, j'aurais pris la poste sur-le-champ, et par là j'aurais évité tous les désagrémens qui m'attendaient encore dans cette malheureuse ville.

La Binetti logeait chez le ministre de Vienne qui était son amant, et la partie de la maison qu'elle habitait était appuyée sur les murs de la ville. Cette circonstance est nécessaire à connaître, comme on le verra. Je dînai tête-à-tête avec cette aimable compatriote, et si je m'étais, dans ce moment, senti capable de devenir amoureux, j'aurais repris pour elle toute mon ancienne tendresse; car elle était parfaitement conservée, et elle avait acquis beaucoup de grâce et d'usage du monde.

L'envoyé de Vienne était aimable, généreux et tolérant; quant à son mari, c'était un fort

mauvais sujet qui ne la méritait pas et qui ne la voyait jamais. Je passai avec elle une journée délicieuse à causer de nos anciens souvenirs, et comme je n'avais rien qui me retînt dans le Wurtemberg, je me décidai à partir le surlendemain, ayant promis à la Toscani et à sa fille d'aller le jour suivant à Louisbourg avec elles. Nous devions partir à cinq heures du matin : mais voici ce qui m'arriva.

En sortant de chez la Binetti, je fus accosté d'une manière très-courtoise par trois officiers dont j'avais fait la connaissance au café, et je fis avec eux un tour de promenade. Nous avons, me dirent-ils, une partie de plaisir avec quelques belles faciles, et vous nous ferez plaisir d'être des nôtres. Je ne parle pas quatre mots d'allemand, messieurs, leur répondis-je, et si je cédais, je m'ennuyerais. Précisément, repliquèrent ces messieurs, les dames sont Italiennes, et rien ne peut mieux vous convenir. Je me sentais une répugnance toute particulière à les suivre ; mais poussé par mon mauvais génie à ne faire dans ce malheureux endroit que sottise sur sottise, je me laissai aller comme malgré moi.

Nous rentrons en ville et je me laisse mener au troisième étage d'une maison de mauvaise apparence, où je trouve, dans une chambre plus que mesquine, les deux prétendues nièces de Peccini.

Un instant après Peccini lui-même entre et, d'un

ton effronté, vient se jeter à mon cou et m'embrasse en m'appelant son meilleur ami. Ses nièces m'accablent de caresses et semblent confirmer par là l'ancienneté de notre connaissance. Je me laisse faire et je me tais.

Les officiers se mirent en train de débauche ; je ne les imitai pas, mais ma réserve ne les gêna pas du tout. Voyant en quel mauvais lieu je m'étais laissé entraîner, je sentis toute ma faute, mais une fausse honte m'empêcha de m'en aller brusquement. Je fis mal, mais je me proposais d'être plus prudent à l'avenir.

Bientôt on servit un souper de gargotte ; je ne mangeai pas, mais ne voulant point passer pour malhonnête, je bus deux ou trois petits verres de vin de Hongrie. Après le souper qui dura fort peu de temps, on apporta des cartes, un officier fit une banque de pharaon, je ponte, et je perds cinquante ou soixante louis que j'avais sur moi. Je me sentais ivre, la tête me tournait ; je voulus cesser et me retirer, mais je n'ai jamais été d'une faiblesse inconcevable comme ce jour-là, soit l'effet d'une fausse honte, soit l'effet de la boisson droguée que l'on m'avait servie. Mes nobles officiers se montrant peinés que j'eusse perdu, voulurent absolument que je me refisse et me forcèrent à faire une banque de cent louis en fiches qu'ils me comptèrent. Je cède, je perds. Je renouvelle la banque, je perds encore. Ma tête s'échauffant, mon ivresse croissant et le dépit me

rendant aveugle, je fis la banque toujours plus forte, perdant toujours, et à minuit mes honnêtes fripons, ne craignant plus de me fâcher, me déclarèrent qu'ils ne voulaient plus jouer. Ils comptèrent les marques et il se trouva que j'avais perdu près de cent mille francs. J'étais tellement ivre, sans avoir pris une goutte de vin de plus, qu'on fut obligé d'envoyer chercher une chaise à porteurs pour me faire ramener à mon auberge. En me déshabillant, mon domestique me dit que je n'avais ni mes montres, ni ma tabatière d'or. N'oublie pas, lui dis-je, de me réveiller à quatre heures du matin. Là-dessus je me couchai et je dormis d'un sommeil fort tranquille.

Le matin en m'habillant, je trouvai dans ma poche une centaine de louis, ce qui m'étonna beaucoup; car mon étourdissement étant passé, je me rappelai très-bien que ne les avais pas sur moi la veille; mais tout occupé de ma partie de plaisir, je remis à plus tard à penser à cet incident et à l'énorme perte que j'avais faite. Je sors pour aller trouver la Toscani et nous partons pour Louisbourg où nous fîmes un excellent dîner pendant lequel je fus d'une gaîté si franche que mes convives n'auraient jamais pu deviner le malheur qui venait de m'arriver. Le soir nous retournâmes à Stuttgart.

Lorsque je fus rentré chez moi, mon Espagnol me dit que dans la maison où j'avais passé la soirée la veille, on n'avait aucune connaissance de mes

montres ni de ma tabatière, et que trois officiers étaient venus me faire visite, mais que ne m'ayant pas trouvé, ils l'avaient chargé de me prévenir qu'ils viendraient déjeûner avec moi le jour suivant. Ils n'y manquèrent pas.

Messieurs, leur dis-je dès qu'ils furent chez moi, j'ai perdu une somme que je ne puis pas payer, et que certainement je n'aurais pas perdue sans l'ivresse que m'a fait éprouver le poison que vous m'avez fait avaler dans le vin de Hongrie. Vous m'avez conduit dans un lieu infâme où l'on m'a volé d'une manière scandaleuse pour plus de trois cents louis d'objets précieux. Je ne m'en plaindrai à personne, car je dois porter la peine de ma folle confiance. Si j'avais été prudent, il ne me serait rien arrivé.

Ils jetèrent les hauts cris et me parlèrent du rôle que l'apparence de l'honneur les forcerait à jouer. Tous leurs propos furent vains, car j'avais déjà pris mon parti de ne rien payer.

Pendant que nous bataillions et au moment où la colère commençait à s'en mêler, arrivèrent Balletti, la Toscani mère et Binetti qui entendirent tout ce dont il était question. Je fis apporter à déjeûner pour tout le monde, et après le repas mes amis partirent.

Quand nous fûmes seuls de nouveau, l'un des trois coquins me fit cette proposion : Nous sommes trop honnêtes, monsieur, pour abuser de l'avantage de notre situation. Vous avez été

malheureux, mais cela peut arriver à tout le monde, et nous ne demandons pas mieux que d'entrer en accommodement. Nous nous accommoderons de tous vos effets, bijoux, diamans, armes et voiture, que nous ferons estimer; et si la somme que vous nous devez n'est point couverte par tout cela, nous accepterons pour le reste des obligations à terme, et nous resterons bons amis.

— Monsieur, je ne veux en aucune façon de l'amitié de gens qui me dépouillent, et je ne puis vous payer d'aucune manière.

A ces mots ils éclatèrent en menaces.

Messieurs, leur dis-je avec le plus grand sang-froid, vos menaces ne sauraient m'intimider, et je ne vois que deux moyens de vous faire payer : le premier c'est la voie de la justice, et alors je pense qu'il me sera facile de trouver un avocat pour plaider ma cause; le second c'est de vous payer de ma personne, en tout honneur et très-discrètement, un à la fois, l'épée à la main.

Ils me répondirent, comme je m'y attendais, qu'ils me feraient l'honneur de me tuer, si je le voulais, après que je les aurais payés. Ils s'en allèrent en jurant et en m'assurant que je m'en repentirais.

Je sortis peu d'instans après pour aller chez la Toscani où je passai la journée dans une gaîté qui, dans ma position, devait tenir d'une sorte de folie. Je l'attribuai cependant au pouvoir

des charmes de sa fille, et au besoin que mon âme avait de s'égayer pour en remonter les ressorts.

Ce fut cependant la mère qui, ayant été témoin de la fureur des trois bandits, me représenta la première combien il était nécessaire que je me prémunisse contre leurs perfides projets, en les accusant en justice. Si vous leur laissez prendre les devans, me dit-elle, ils pourront avoir sur vous de grands avantages, malgré votre bon droit; et pendant que je m'abandonnais à mille douces voluptés avec sa charmante fille, elle envoya chercher un avocat, lequel, après avoir entendu de quoi il s'agissait, me dit que je n'avais pas de voie plus directe que celle de tout conter au souverain dans le plus bref délai possible.

Ce sont eux qui vous ont conduit dans ce mauvais lieu; eux qui vous ont versé à boire d'un vin drogué qui vous a fait perdre la raison; eux qui vous ont fait jouer au mépris des défenses du prince, car le jeu est sévèrement défendu; et c'est en leur société que vous avez été dépouillé de vos bijoux, après vous avoir fait perdre une somme énorme. Le cas est pendable, et le duc est intéressé à vous accorder satisfaction, car un guet-apens de cette nature, commis par des officiers à son service, doit le déshonorer aux yeux de toute l'Europe.

J'avais quelque répugnance à faire cette démarche, car quoique le duc fût un libertin éhonté, je

ne me sentais pas disposé à lui narrer des turpitudes. Cependant le cas était grave, et après y avoir mûrement réfléchi, je me décidai à l'aller trouver le lendemain.

Le duc, me dis-je, donne audience au premier venu, pourquoi ne serais-je pas reçu aussi bien qu'un manœuvre! Cela me fit croire qu'il était inutile d'écrire, et je me mis en chemin pour aller à la cour; mais à vingt pas de la porte du château, je rencontre ces trois messieurs qui m'apostrophent incivilement, en me disant que je devais penser à les payer, que sinon, ils me feraient un mauvais parti.

Voulant continuer mon chemin sans leur répondre, je me sens saisir violemment par le bras gauche. Un mouvement naturel de défense me fit porter la main droite à l'épée et je dégaîne d'un air furieux. L'officier de garde accourt; je me plains que ces messieurs me font violence et qu'ils veulent m'empêcher d'aller parler au prince. La sentinelle interrogée déclare avec une foule de personnes présentes que je n'ai tiré l'épée que pour me défendre, et l'officier décide que personne ne pouvait m'empêcher de monter.

On me laisse pénétrer sans obstacle jusqu'à la dernière antichambre. Je m'adresse au chambellan, je demande audience; on m'assure que je serai introduit. Mais un instant après, l'insolent qui m'avait saisi par le bras se présenta et vint parler en allemand à l'officier qui faisait fonction

de chambellan. Il lui dit tout ce qu'il voulut sans que je pusse le contredire, et sans doute ce ne fut pas en ma faveur qu'il lui parla. Au reste, il n'était pas impossible que ce chambellan-officier fût de la clique, et je tombais de Caïphe à Pilate. Une heure s'écoula sans que je pusse parvenir jusqu'au prince, et l'officier s'étant éloigné un instant, lui qui m'avait assuré que le souverain m'écouterait, vint me dire que je pouvais rentrer chez moi, que le duc était informé de tout, et que sans nul doute justice me serait rendue.

Je vis dès l'abord que je n'obtiendrais rien, et en me retirant, je pensais aux moyens de me tirer d'affaire, quand ayant rencontré Binetti, qui connaissait ma situation, il m'engagea à aller dîner chez lui, m'assurant que l'envoyé de Vienne me prendrait sous sa protection, et que cela me garantirait des violences que ces fripons chercheraient sans doute à exercer contre moi, malgré les assurances que j'avais reçues de l'officier d'antichambre. J'accepte l'invitation, et sa charmante épouse, prenant l'affaire vivement à cœur, ne perdit pas un moment d'aller informer de tout l'envoyé, son amant.

Ce diplomate vint avec elle, et après m'avoir fait raconter l'affaire en détail, il me dit qu'il était probable que le duc n'en savait rien. Écrivez une courte relation de ce guet-apens, me dit-il; je ferai tenir votre écrit au prince, et je ne doute pas que justice ne vous soit rendue.

Je me mis au bureau de la Binetti et ma relation véridique étant achevée, je la remis ouverte à l'envoyé, qui m'assura qu'avant une heure, mon affaire serait connue du duc.

Pendant le dîner, ma compatriote me réitéra les assurances les plus positives que son amant serait mon protecteur, et nous passâmes la journée assez gaîment; mais vers le soir, mon Espagnol vint me prévenir que si je rentrais à l'auberge, je serais arrêté, car, me dit-il, un officier est venu dans votre chambre, et ne vous ayant point trouvé, il s'est placé sur la porte de la rue, et il a, au bas de l'escalier, deux soldats à ses ordres.

La Binetti me dit : Vous ne rentrerez pas chez vous; vous coucherez ici, où vous n'avez nulle insulte à craindre. Envoyez chercher ce qui vous est nécessaire, et attendons. Je donnai mes ordres et mon Espagnol alla me chercher les effets dont j'avais besoin.

A minuit, l'envoyé rentra; nous n'étions pas encore couchés, et il ne trouva pas mauvais que sa belle m'eût donné asile. Il m'assura que mon placet avait été remis au souverain; mais pendant trois jours que je passai dans cette maison, je n'en entendis point parler.

Le quatrième jour, pendant que je consultais tout le monde sur le parti que j'avais à prendre, l'envoyé reçut du ministre d'état une lettre dans laquelle il le priait, de la part du souverain, de me congédier de sa maison, ayant un procès à

vider avec des officiers de son altesse, vu qu'en me gardant chez lui, il empêchait que la justice pût avoir son cours. L'envoyé me remit la lettre et j'y lus que le ministre lui promettait qu'exacte justice serait rendue à qui de droit. Il fallut bien que je me déterminasse à rentrer à mon auberge, mais la Binetti en était furieuse au point de dire des injures à l'envoyé qui ne fit qu'en rire, disant qu'il ne pouvait pas me garder contre la volonté du souverain. N'étant pas sujet de l'empereur, il avait raison.

Je rentrai donc à mon auberge sans voir personne; mais après avoir dîné et au moment où je pensais à m'aller concerter avec mon avocat, un huissier m'apporta une assignation qui me fut interprétée par mon hôte et qui m'assignait à comparaître sur-le-champ chez je ne sais quel notaire qui était chargé de recevoir ma déposition. Je m'y rendis avec l'huissier et je passai deux heures avec cet homme qui écrivait en allemand tout ce que je lui disais en latin. Quand il eut fini, il me dit de signer. Je lui fis observer que je ne pouvais pas signer un écrit que je ne pouvais ni lire ni comprendre. Il insista, mais je fus inébranlable. Il se mit en colère, disant qu'il était inconvenant que je pusse soupçonner la bonne foi d'un notaire. Je lui répondis tranquillement que je ne soupçonnais nullement sa bonne foi, mais que j'agissais d'après un principe dicté par la prudence, et que puisque je ne comprenais pas ce qu'il avait écrit,

il me semblait tout naturel qu'il pouvait se passer de ma signature. Je le quittai et je me fis conduire chez mon avocat, qui loua ma conduite, me promettant de passer chez moi le lendemain pour recevoir ma procuration. Alors, me dit-il, votre affaire sera la mienne.

Consolé par cet homme qui m'inspirait de la confiance, je rentrai, et, après avoir bien soupé, je me couchai et dormis avec la plus grande tranquillité. Mais à mon réveil, mon Espagnol m'annonce un officier qui le suit et qui, s'énonçant en bon français, me dit que je ne devais pas m'étonner de me trouver prisonnier dans ma chambre, car étant étranger et ayant un procès, il était dans l'ordre que ma partie adverse s'assurât que je ne m'évaderais pas avant l'issue du procès. Il me demanda poliment mon épée, et à mon grand regret, je fus forcé de la lui remettre. C'était une monture en acier du plus beau travail, présent de madame d'Urfé et qui valait au moins cinquante louis.

J'écrivis un billet à mon avocat pour l'informer de l'événement; il vint me voir et m'assura que mes arrêts ne dureraient que peu de jours.

Forcé de rester chez moi, je fis prévenir mes amis, et je reçus les visites des danseurs et danseuses, qui étaient les seules gens comme il faut que je connusse dans ce malheureux Stuttgart où je n'aurais jamais dû mettre les pieds. Ma situation n'était pas ravissante; empoisonné par un

verre de vin, triché, volé, injurié, je me voyais privé de ma liberté et menacé de devoir payer cent mille francs, pour l'équivalent desquels j'aurais dû me laisser dépouiller jusqu'à la chemise, puisque personne ne savait ce que j'avais en porte-feuille. J'étais comme absorbé. J'avais écrit à *Madame* la Gardella, mais sans succès, car je n'en reçus point de réponse. La Binetti, la Toscani et Balletti, qui dînaient ou soupaient chez moi, faisaient toute ma consolation. Mes trois fripons étaient venus me voir séparément pour m'engager à leur donner de l'argent à l'insu des autres, me promettant, chacun en particulier, de me faire sortir d'embarras. Chacun se serait contenté de trois ou quatre cents louis; mais lors même que je les aurais donnés à l'un, je n'aurais pas été certain que les deux autres se fussent désistés. J'aurais en quelque sorte légitimé leurs prétentions et empiré le mal. Je leur dis qu'ils m'ennuyaient, et que je leur saurais gré de ne plus m'importuner de leur présence.

Le cinquième jour de mon arrestation, le duc partit pour Francfort, et le même jour la Binetti vint me dire de la part de son amant que le duc avait promis aux officiers de ne point se mêler de cette affaire, que par là il me voyait en danger de devenir la victime d'une sentence inique. Il me conseillait donc de tâcher de me tirer d'embarras en faisant le sacrifice de tous mes effets, bijoux et diamans, et d'obtenir une décharge de mes trois

adversaires. La Binetti, en femme avisée, n'approuvait pas ce conseil, et je le goûtais encore moins qu'elle; mais elle avait promis de s'acquitter de la commission.

J'avais des bijoux et des dentelles pour plus de cent mille francs, mais je ne pouvais pas me résoudre à en faire le sacrifice. Je nageais dans une mer d'incertitudes lorsque mon avocat entra. Voici ce qu'il me dit:

Monsieur, tout ce que j'ai pu faire n'a abouti à rien. Il y a une clique contre vous, clique qui paraît appuyée d'en haut, et qui fait taire toute justice. Il est de mon devoir de vous prévenir que, si vous ne trouvez pas le moyen de vous arranger avec vos coquins, vous êtes perdu. La sentence du juge de police, vrai coquin comme les autres, sera purement sommaire; car en votre qualité d'étranger, vous ne devez pas vous attendre à pouvoir mettre votre affaire dans le cours ordinaire de la chicane. Il faudrait pour cela que vous pussiez fournir une caution. On a su se procurer des témoins qui certifient que vous êtes joueur de profession, que c'est vous qui avez attiré les trois officiers chez votre compatriote Peccini, qu'il n'est pas vrai qu'on vous ait enivré, et que vous n'avez perdu ni vos montres ni votre tabatière, car on soutient que tout cela se trouvera dans vos malles lorsqu'on fera l'inventaire de vos effets. Attendez-vous à cela demain ou après-demain, et surtout ne doutez pas de la vérité de tout ce que

je vous dis ; vous vous en repentiriez trop tard. On viendra ici vider vos malles, votre cassette, vos poches ; on inventoriera tout et on en fera un encan le même jour. Si le produit dépasse la dette, le reste sera employé à payer les frais, et ce qui vous en reviendra sera peu de chose ; si la somme ne suffit pas pour tout payer, dette, frais de procédure, d'arrêt, d'encan, etc., on vous enrôlera, monsieur, comme simple soldat dans les troupes de son altesse sérénissime. J'ai entendu dire à l'officier votre plus gros créancier qu'on mettra en ligne de compte les quatre louis qui vous reviendront pour l'engagement, et que le duc sera bien aise d'avoir un recrue aussi bel homme.

L'avocat partit sans que je m'en aperçusse, tant son discours m'avait pétrifié. J'étais dans un tel orgasme qu'en moins d'une heure, il me sembla que tous les fluides cherchaient une issue pour évacuer la place qu'ils occupaient. Moi, réduit à être soldat d'un petit prince tel que le duc, qui n'existait que par l'horrible trafic de chair humaine qu'il faisait à l'instar de l'électeur de Hesse ! moi, dépouillé par des escrocs, menacé d'une sentence inique ! Cela ne sera pas. Cherchons quelque moyen de gagner du temps.

Je commençai par écrire à mon principal créancier que j'étais décidé à prendre un arrangement raisonnable, mais que je voulais que tous les trois fussent présens chez le notaire avec des témoins

pour légaliser leur désistement et me mettre en état de pouvoir partir.

Je calculai qu'il était impossible que l'un des trois ne fût pas de garde le lendemain, ce qui devait me donner au moins un jour. En attendant, j'espérais découvrir quelque moyen de me tirer d'affaire.

J'écrivis ensuite une lettre au président de la police que je traitai d'excellence et de monseigneur, en lui demandant sa puissante protection. Je lui disais que m'étant déterminé à vendre mes effets, pour mettre un terme aux actes de justice dont on voulait m'accabler, je le suppliais de faire cesser la procédure dont les frais ne serviraient qu'à augmenter mon embarras. Je le priais en outre de m'envoyer un homme loyal qui estimerait mes effets à leur juste valeur aussitôt que je me serais accordé avec les officiers mes créanciers, auprès desquels je le priais d'interposer ses bons offices. Quand j'eus fini, j'envoyai mon Espagnol porter mes lettres à leur adresse.

L'officier auquel j'avais écrit et qui se prétendait créancier de deux mille louis, vint me trouver après dîner. J'étais dans mon lit et je lui dis que je croyais avoir la fièvre. Il me parla sentimens, et vrais ou affectés, j'en eus du plaisir. Il me dit qu'il venait de parler au président de la police qui lui avait fait lire ma lettre. Vous prenez, ajouta-t-il, le meilleur parti, en consentant à un accommodement; mais vous n'avez pas be-

soin que nous soyons tous trois ensemble. J'aurai un plein pouvoir des deux autres et cela suffira au notaire.

— Monsieur, je suis assez malheureux, lui dis-je, pour que vous ne me refusiez pas la satisfaction de vous voir tous trois réunis ; je ne crois pas que vous puissiez me refuser.

— Eh bien ! vous serez satisfait ; mais si vous êtes pressé, je vous préviens que vous ne pourrez avoir satisfaction que lundi, car chacun de nous est de garde l'un des quatre jours suivans.

— J'en suis fâché, mais j'attendrai jusqu'à lundi. Donnez-moi votre parole d'honneur que tout acte de justice sera suspendu jusqu'alors.

— Je vous la donne ; voilà ma main ; vous pouvez y compter. A mon tour je vous demanderai un plaisir. Votre chaise de poste me plaît ; je vous la demande pour le prix qu'elle vous coûte.

— Volontiers.

— Veuillez appeler l'hôte et lui dire en ma présence qu'elle m'appartient.

Je fais monter l'hôte et je fais comme mon drôle désirait, mais l'hôte lui dit qu'il pourrait en disposer dès qu'il serait payé, et là-dessus il lui tourna le dos et sortit. Je suis bien sûr d'avoir la chaise, dit l'officier en riant ; puis il m'embrassa et partit.

Cet entretien m'avait été si agréable que je me sentis à moitié rétabli. Quatre jours devant moi ! c'était un coup de fortune !

Quelques heures plus tard, un homme de bonne mine, qui parlait bien l'italien, vint me dire de la part du chef de la police que mes créanciers se trouveraient ensemble lundi prochain, et que lui-même serait chargé d'estimer mes effets. Il me conseilla de faire entrer dans mon accommodement la condition que mes effets n'iraient pas à l'enchère, et que mes créanciers s'en tiendraient au prix de son estimation. Il me promit que j'aurais à me féliciter de ce conseil, si je le suivais.

Après lui avoir dit qu'à son tour il serait content de moi, je me levai en le priant de vouloir examiner mes malles, et ma cassette où j'avais mes bijoux. Il examina tout et me dit que mes seules dentelles valaient vingt mille francs. Vous avez des effets, monsieur, ajouta-t-il, pour plus de cent mille francs, mais je vous donne ma parole, sans crainte de la compromettre envers vos adversaires, de dire en secret tout le contraire aux officiers. Moyennant cela, tâchez de les réduire à se contenter de la moitié de ce que vous leur devez, et vous partirez avec la moitié de vos effets.

— Dans ce cas, monsieur, je vous promets cinquante louis ; en attendant, en voilà six à compte.

— Je les accepte avec reconnaissance et comptez sur mon dévouement. Toute la ville sait que vos créanciers sont des fripons, et le duc comme les autres ; mais il a ses raisons pour faire semblant d'ignorer leurs brigandages.

Je respirai, et ne pensai plus qu'à mettre mon temps à profit pour assurer ma fuite avec tout mon bagage, ma pauvre voiture exceptée. J'avais une tâche difficile, mais je n'étais pas sous les Plombs, et le souvenir de ma grande évasion relevait mon courage.

Je commençai par faire prier à souper la Toscani, Balletti et le danseur Binetti, car j'avais besoin de me concerter avec des gens qui n'avaient rien à craindre de la colère de mes trois coquins et sur l'amitié desquels je pouvais compter.

Après avoir bien soupé, j'informai mes convives de toutes les circonstances de ma position, et de ma résolution de me sauver sans rien abandonner de mes effets. Maintenant, leur dis-je, mes amis, donnez-moi vos avis.

Après un moment de silence, Binetti me dit que si je pouvais sortir de l'auberge et me rendre chez lui, je pourrais descendre par une des fenêtres de sa maison, et qu'une fois à terre, je serais hors de la ville et à cent pas du grand chemin, d'où je pourrais partir en poste et sortir des états du duc avant le jour. A ces mots Balletti se lève, ouvre la fenêtre et trouve que je ne pouvais point m'exposer à sortir par là, à cause d'un toit de planches qui était au-dessus d'une boutique. Je regarde à mon tour, et voyant qu'il a raison, je dis que je trouverais quelque autre voie pour sortir de l'auberge, mais que ce qui m'embarrassait était mon bagage. La Toscani me dit alors : Il faut

abandonner vos malles qu'il n'est pas possible d'enlever sans être vu, et envoyer tous vos effets chez moi. Je m'engage à vous faire parvenir en sûreté tout ce que vous me confierez à l'endroit où vous vous serez arrêté. J'emporterai tout sous mes vêtemens à diverses reprises, et je puis commencer ce soir. Cette idée parut bonne à Balletti qui me dit que sa femme viendrait aussi pour accélérer l'expédition. Nous nous arrêtons à cette idée, et je promets à Binetti de me rendre chez lui dans la nuit du dimanche au lundi à minuit précis, quand bien même je devrais poignarder la sentinelle que j'avais toujours à la porte de ma chambre pendant le jour, mais qui s'en allait la nuit, après m'avoir enfermé à la clé, et ne revenait que le matin. Balletti me répondit d'un domestique fidèle, et s'engagea à me faire trouver sur la grande route un chariot de poste bien attelé et sur lequel seraient mes effets dans d'autres malles. Pour mettre le temps à profit, la Toscani commença à se charger, attachant deux habits sous sa robe. Les jours suivans, trois femmes et mes deux amis me servirent si bien, que le samedi à minuit, mes malles, ma chatouille et mon nécessaire se trouvèrent vides; je réservai tous les bijoux pour les emporter dans mes poches.

Le dimanche, la Toscani vint m'apporter les clés de deux malles dans lesquelles elle avait soigneusement empaqueté tous mes effets, et Balletti vint aussi pour m'informer que toutes les

mesures étaient prises pour qu'un bon chariot de poste, sous l'escorte de son domestique, m'attendît sur la grande route de suite après minuit. Satisfait de tout cela, voici comment je m'y pris pour sortir de mon auberge.

Le soldat qui me gardait se tenait dans une petite antichambre dans laquelle il se promenait, sans jamais entrer à moins que je n'appelasse, et dès qu'il me savait au lit, il fermait ma porte à la clé et s'en allait jusqu'au lendemain matin. Il était en outre accoutumé à souper sur une petite table, dans un coin de l'antichambre, de la desserte que je lui envoyais. D'après ces habitudes que j'avais bien étudiées, je donnai à mon Espagnol l'instruction suivante.

Après avoir soupé, au lieu d'aller me coucher, je me tiendrai prêt à sortir de ma chambre, et j'en sortirai dès que je ne verrai plus de lumière en dehors; j'aurai soin que ma lumière aussi soit placée de manière à ne pouvoir réfléchir ni mon ombre ni aucune clarté du côté de la porte. Une fois sorti de ma chambre, j'atteindrai l'escalier sans difficulté, et tout sera dit. Je me rendrai chez Binetti, et de chez lui, je sortirai de la ville et j'irai t'attendre à Furstenberg. Personne ne pourra t'empêcher de partir le lendemain ou le surlendemain. Ainsi, aussitôt que tu me verras prêt dans ma chambre, et ce sera pendant le souper de la sentinelle, tu éteindras la chandelle qui sera sur la table, ce qu'il te sera facile de faire

en la mouchant. Tu la prendras aussitôt pour venir la rallumer, et je saisirai l'instant où tu entreras pour m'évader à la faveur de l'obscurité. Quand tu jugeras que je serai sorti de l'antichambre, tu retourneras auprès du soldat avec la chandelle allumée, et tu l'aideras lentement à vider sa bouteille. Alors je serai en sûreté, et quand tu lui diras que je suis couché, il entrera, me souhaitera la bonne nuit, et après avoir fermé la porte et mis la clé dans sa poche, il s'en ira avec toi. Il n'est pas probable qu'il vienne me parler lorsque tu lui diras que je suis couché.

Cependant comme il aurait été possible que l'envie lui fût venue de me voir, j'eus soin de placer sur l'oreiller une tête à perruque attifée d'un bonnet de nuit avec un ruban, et je ramassai la couverture de manière à tromper le premier regard.

Tout cela réussit à merveille, comme je le sus depuis de mon Espagnol. Tandis que celui-ci buvait avec mon garde, j'étais couvert de ma pelisse, mon couteau de chasse à la ceinture, car je n'avais plus d'épée, et deux pistolets chargés dans mes poches. Dès que l'obscurité m'annonça que le Duc avait éteint la chandelle, je sortis doucement et j'arrivai à l'escalier sans le moindre craquement. Une fois là, le reste fut facile, car l'escalier donnait dans l'alléeet la porte d'entrée était toujours ouverte jusqu'à près de minuit.

Je m'avance à grands pas dans la rue, et à onze

heures trois quarts, j'entrai chez Binetti, où la femme m'attendait à la fenêtre. Quand je fus dans la chambre d'où l'évasion devait s'opérer, nous ne perdîmes pas de temps, je jetai ma pelisse par la fenêtre à Balletti qui était dans le fossé enfoncé dans la boue jusqu'à mi-jambe, et ayant attaché solidement une forte corde autour de mon corps, j'embrassai la Binetti et la petite Balletti qui, au moyen de la corde tournée autour d'un pièce de bois, me descendirent le plus doucement du monde. Balletti me reçut entre ses bras, je coupai la corde, et, après après avoir repris ma pelisse, je suivis mon cher Balletti.

Bravant la bourbe où nous enfoncions jusqu'aux genoux, et passant avec beaucoup de peine au travers des haies, nous arrivâmes sur la grande route, très-fatigués, quoiqu'elle ne fût pas, en ligne droite, à plus de quatre cents pas de la maison. A peu de distance de là, à la porte d'un petit cabaret, nous joignîmes la voiture dans laquelle se trouvait le domestique de Balletti. Il en descendit en nous disant que le postillon venait d'entrer au cabaret pour boire un verre de bière et allumer sa pipe. Je récompensai ce fidèle serviteur après avoir pris sa place et embrassé son maître, et je les priai de s'en aller, leur disant de me laisser le soin de tout le reste.

C'était le 2 du mois d'avril 1760, jour anniversaire de ma naissance, époque remarquable dans l'histoire de ma vie, puisque pas un ne s'est passé

sans qu'il me soit arrivé quelque chose d'heureux ou de malheureux.

J'étais dans la voiture depuis deux ou trois minutes, quand le postillon vint me demander si nous attendrions long-temps. Il croyait parler à la même personne qu'il avait laissée dans la voiture, et je n'eus garde de le tirer si tôt de son erreur. Pars, lui dis-je, et va d'une traite à Tubingue, sans changer de chevaux à Waldenbuch. Il m'obéit et nous allâmes grand train; mais j'eus bonne envie de rire à Tubingue de la mine qu'il fit en me voyant. Le valet de Balletti était jeune et petit; j'étais grand et homme fait. Après avoir ouvert de grands yeux, il me dit que je n'étais pas le même monsieur avec lequel il était parti. Tu étais ivre, lui dis-je en lui mettant dans la main un pourboire quatre fois plus fort qu'il n'avait coutume de le recevoir, et le pauvre diable ne répliqua pas un mot. Qui n'a pas éprouvé que, le plus souvent, le moyen d'avoir raison est de ne pas regarder à l'argent! Je repartis de suite, et ne m'arrêtai que lorsque je fus dans le pays de Furstenberg, où j'étais en toute sûreté.

Je n'avais rien pris en route, et en arrivant à l'auberge je mourais de faim. Je me fis servir un bon souper, puis je me couchai et dormis d'un sommeil paisible. A mon réveil, je me fis apporter du papier et j'écrivis à mes trois coquins une lettre en triple expédition. Je leur

promettais de les attendre trois jours au lieu où j'étais, et je les provoquais en duel de la manière la plus dure, leur jurant sur mon honneur que je publierais leur lâcheté, s'ils refusaient de venir se mesurer avec moi. J'écrivis ensuite à la Toscani, à Balletti et à l'aimable maîtresse de l'envoyé d'Autriche, en leur recommandant le Duc et en les remerciant de leur secours amical.

Les trois fripons ne vinrent pas, mais les deux filles de l'hôte, fort jolies l'une et l'autre, me firent passer mes trois jours d'attente de la manière la plus agréable.

Le quatrième jour vers midi, j'eus le plaisir de voir arriver mon fidèle Espagnol à franc étrier, portant son porte-manteau sur la selle. Monsieur, me dit-il, tout le monde à Stuttgart sait que vous êtes ici, et il est à craindre que les trois officiers, trop poltrons pour accepter un duel, ne vous fassent assassiner. Si vous êtes sage, vous partirez de suite pour la Suisse.

— Tu es donc bien poltron, mon pauvre garçon, lui dis-je; sois sans crainte pour moi, et fais-moi le récit de tout ce qui s'est passé depuis mon départ.

— « Monsieur, dès que vous fûtes parti, je fis comme vous m'aviez dit; j'aidai le pauvre diable à vider sa bouteille, chose qu'il aurait bien faite tout seul, ensuite je lui dis que vous étiez couché, il ferma la porte à son ordinaire et s'en alla en me donnant une poignée de main. Quand

il fut parti, j'allai me coucher. Le lendemain, le bon homme était à son poste dès neuf heures, et à dix les trois officiers vinrent, et quand je leur eus dit que vous dormiez encore, ils s'en allèrent en m'ordonnant d'aller les appeler au café voisin, dès que vous seriez levé. Comme ils attendirent long-temps sans me voir arriver, ils revinrent à midi, et ordonnèrent au soldat d'ouvrir la porte. J'eus alors une scène bien agréable, malgré le danger où j'étais de me trouver au milieu de ces trois coquins.

« Ils entrent, et voyant la tête à perruque qu'ils prennent pour la vôtre, ils s'approchent et vous souhaitent poliment le bonjour. Comme vous ne répondiez pas, l'un d'eux alla vous secouer, et voilà la marotte qui roule sur le plancher. Je pousse un éclat de rire que je ne pus réprimer en voyant leur stupéfaction.

« Tu ris, maraud? Tu nous diras où est ton maître!

« Et ces mots de rage furent accompagnés de quelques coups de canne.

« Comme je n'étais pas homme à endurèr ce traitement, je leur dis, en proférant un juron énergique, que s'ils continuaient, j'allais me défendre, et que n'étant pas le gardien de mon maître, ils n'avaient qu'à interroger la sentinelle.

« Interrogée alors, la sentinelle jura par tous les saints que vous ne pouviez être sorti que par

la fenêtre ; mais malgré son assertion, on appela un caporal et le pauvre homme fut envoyé en prison, tout innocent qu'il était.

« Au bruit que l'on faisait dans la chambre, l'hôte monta, ouvrit les malles, et les voyant vides, il dit que votre chaise de poste le paierait suffisamment, et ne répondit que par un sourire à l'officier qui prétendait que vous la lui aviez cédée.

« Dans ces entrefaites survint un officier supérieur, qui décida que vous ne pouviez vous être enfui que par la fenêtre, et il ordonna en conséquence que la sentinelle fût remise en liberté sur-le-champ ; mais alors on se permit à mon égard les plus affreuses injustices ; car comme je ne pouvais pas m'empêcher de rire et qu'à toutes leurs questions je répondais par *Je l'ignore*, ces messieurs se permirent de m'envoyer en prison, en me disant qu'on m'y retiendrait jusqu'à ce que je déclarasse où vous étiez, et sinon vous, au moins vos effets.

« Le lendemain, l'un d'eux vint me dire dans ma prison que si je m'obstinais à garder le silence, je serais immanquablement condamné aux galères. Foi d'Espagnol, lui dis-je, je n'en sais rien ; mais quand bien même je le saurais, vous n'obtiendriez jamais cet aveu de moi, car personne ne peut prescrire à un honnête serviteur d'être le délateur de son maître. A ces mots, ce coquin ordonna au guichetier de me donner les étrivières, ensuite on me renvoya.

« J'avais le dos un peu meurtri, mais glorieux d'avoir fait mon devoir et d'en être quitte pour cela, j'allai me coucher à l'auberge, où je fus bien reçu. Le lendemain, tout Stuttgart a su que vous étiez ici et que vous avez envoyé un défi à ces trois escrocs; mais chacun dit qu'ils ne seront pas assez fous pour y répondre de leur personne. Cependant madame Balletti vous supplie de vous en aller d'ici, parce que ces gens-là pourraient fort bien vous faire assassiner. L'hôte a vendu votre chaise et vos malles à l'envoyé de Vienne qui vous a fait sortir, dit-on, par les fenêtres de l'appartement qu'occupe sa maîtresse. Pour moi, je suis arrivé ici sans empêchement. »

Trois heures après l'arrivée de le Duc, je pris la poste, j'allai à Schaffhouse et de là à Zurich avec des chevaux de louage, parce qu'en Suisse il n'y a point de poste; et j'allai descendre à l'Épée, excellente auberge.

Seul après souper, dans le plus riche salon de la Suisse, où je me voyais comme tombé des nues, car j'y étais arrivé sans le moindre dessein prémédité, je m'abandonne à mille réflexions sur ma situation du moment et sur ma vie passée. Je rappelai à ma mémoire mes malheurs, et j'examinai ma conduite. Je ne fus pas long-temps à reconnaître que tous les revers que j'avais éprouvés m'étaient arrivés par ma faute, et que je m'étais presque toujours joué de la fortune lorsqu'elle m'avait comblé de ses faveurs. Je venais d'éviter un piége où

je pouvais périr, où la honte m'attendait, malgré mon innocence, et je frémis à cette idée. Je pris la résolution de n'être plus le jouet de la fortune et de sortir entièrement de ses mains. Je fis le relevé de mon avoir, et je me trouvai possesseur de cent mille écus. Cela me suffit, me dis-je, pour m'assurer un état permanent à l'abri de toutes les vicissitudes, et je trouverai le véritable bonheur dans une paix parfaite.

Je me couchai plein de ces idées, et je passai une nuit délicieuse dans des rêves enchanteurs. Je me voyais dans une paisible solitude, dans l'abondance et la tranquillité. Il me semblait que j'étais au milieu d'une belle campagne dont j'étais le maître, et où je jouissais d'une liberté que l'homme cherche vainement dans le monde. Je rêvais sans doute, mais dans mon rêve, il me semblait que je ne rêvais pas, lorsqu'un réveil soudain, à la pointe du jour, vint me donner un pénible démenti. J'étais trop doucement ému de mon bonheur imaginaire, pour que je ne cherchasse pas à le réaliser. Je me lève, je m'habille à la hâte, et je sors à jeun, sans savoir où j'allais.

Après avoir marché pendant une heure, absorbé dans la contemplation de mon rêve, je me réveillai, pour ainsi dire, en sursaut, et je me trouvai dans une gorge entre deux hautes montagnes. Je m'avance et j'arrive dans une plaine entourée de montagnes, et je vois à ma gauche, dans le lointain et dans une magnifique position, une grande église

attenante à un grand bâtiment d'architecture régulière. Je devine que c'est un couvent et j'y dirige mes pas.

Je trouve la porte de l'église ouverte, j'y entre et je demeure émerveillé de la richesse de ses marbres, de la beauté des ornemens des autels, et après avoir entendu la dernière messe, je me rendis à la sacristie où je trouvai une foule de bénédictins.

L'abbé, que je reconnus au milieu de ces religieux à la croix qu'il portait en sautoir, s'avança vers moi et me demanda si je désirais qu'on me montrât tout ce que le monastère et l'église renfermaient de digne d'être vu. Je lui répondis que cela me ferait grand plaisir, et il s'offrit lui-même à être mon conducteur, avec deux autres frères. Je vis des paremens fort riches, des chasubles chargées d'or et de perles fines, des vases sacrés ornés de diamans et d'autres pierres précieuses, une riche balustrade, etc.

Comme je comprenais fort peu l'allemand et pas du tout le patois suisse, jargon fort difficile selon moi, et qui me semble être à l'allemand ce que le génois est à l'italien, je me mis à parler latin et je demandai à l'abbé si l'église était bâtie depuis long-temps. Là-dessus le révérendissime entama une longue histoire qui m'aurait fait repentir de ma curiosité, s'il n'avait fini par me dire que c'était la seule église au monde qui eût été sacrée par Jésus-Christ en personne. C'était faire

remonter sa fondation assez loin, et sans doute que ma figure en témoigna quelque surprise, car l'abbé, pour me convaincre qu'il me disait la vérité, m'invita à le suivre dans l'église, où, sur un morceau de marbre du pavé, il me montra l'empreinte du pied que Jésus y avait laissée à l'instant de la consécration, afin de convaincre les mécréans et débarrasser le supérieur du soin d'appeler l'évêque diocésain pour faire l'inauguration.

Le supérieur avait appris ce miracle par une révélation divine qu'il avait eue en songe; et s'étant rendu à l'église pour vérifier le fait, il vit la cavité occasionée par le pied divin, et il remercia le Seigneur.

CHAPITRE IV.

Je prends la résolution de me faire moine. — Je me confesse. — Délai de quinze jours. — Giustiniani, capucin apostat. — Je change d'idée; ce qui m'y engage. — Fredaine à l'auberge. — Dîner avec l'abbé.

L'air de persuasion avec lequel l'abbé me contait ces balivernes me donnait une envie de rire que la sainteté du lieu et les lois de la politesse eurent bien de la peine à réprimer. Toutefois je l'écoutai dans un si respectueux silence, que sa révérence enchantée me demanda où j'étais logé. Nulle part, lui dis-je, car étant venu

de Zurich à pied, ma première visite a été à votre église.

Je ne sais si je prononçai ces mots d'un air de componction, mais l'abbé, joignant les mains, les éleva vers le ciel, comme pour remercier Dieu d'avoir touché mon cœur et de m'avoir guidé dans mon pèlerinage pour y déposer le poids de mes iniquités. La chose me parut naturelle, car je sais que j'ai toujours eu la mine d'un grand pécheur.

L'abbé me dit qu'il était près de midi et qu'il espérait que je lui ferais l'honneur de dîner avec lui; j'acceptai de bonne grâce, car outre que j'étais à jeun, je savais qu'en pareil lieu on trouve généralement bonne chère. Je ne savais pas où j'étais, et je ne voulais pas le demander, bien aise de laisser croire que j'étais allé en pèlerinage dans l'intention d'expier mes crimes.

Chemin faisant, l'abbé me dit que ses religieux faisaient maigre, mais que pour nous, nous ferions gras en vertu d'une dispense qu'il avait reçue de Benoît XIV qui lui permettait de faire gras pendant toute l'année avec ses convives. Je lui répondis que je partagerais d'autant plus volontiers son privilége, que le saint-père avait daigné m'accorder la même grâce, ce qui parut le rendre curieux de ma personne. Quand nous fûmes dans son appartement, qui ne ressemblait en rien à la cellule d'un pénitent, il s'empressa de me montrer le bref de dispense qu'il tenait dans un beau cadre

recouvert d'une glace, suspendu contre la tapisserie en face de la table à manger, afin que les curieux et les scrupuleux pussent en prendre connaissance.

Comme la table n'était couverte que pour deux personnes, un domestique à grande livrée apporta un troisième couvert, ce qui donna occasion au modeste abbé de me dire qu'il dînait ordinairement avec son chancelier; car, ajouta-t-il, je dois avoir une chancellerie, parce qu'en ma qualité d'abbé de Notre-Dame d'Einsiedel, je suis prince du saint-empire romain.

Je respirai, car je savais enfin où je me trouvais, et j'en étais enchanté, parce que j'avais entendu parler de Notre-Dame d'Einsiedel, et dans la conversation je ne courais plus risque de paraître ignorant.

Ce monastère était le *Loretto* d'en deçà des monts, car il était célèbre par le nombre des pèlerinages qu'on y faisait.

Pendant le dîner, l'abbé-prince me demanda de quel pays j'étais, si j'étais marié et si je me proposais de visiter tous les beaux sites de la Suisse, m'offrant en même temps des lettres de recommandation pour tous les endroits où je voudrais aller. Je lui dis que j'étais Vénitien, célibataire, et que j'accepterais avec réconnaissance les lettres qu'il voudrait bien me donner, après que je lui aurais dit qui j'étais dans une conférence secrète que j'espérais avoir avec lui, désirant

pouvoir lui confier ce qui avait rapport à ma conscience.

Voilà comment, sans aucune intention préméditée et sans trop savoir ce que je disais, je pris l'engagement de me confesser à cet abbé. C'était ma marotte. Lorsque je suivais une idée spontanée, quelque chose que je n'avais point prémédité, il me semblait que je suivais les lois de mon destin, que je cédais à une volonté suprême. Ainsi, après lui avoir fait connaître d'une manière claire qu'il allait être mon confesseur, il se crut obligé de me parler avec onction, et ses discours, chose assez naturelle, ne m'ennuyèrent nullement pendant la durée d'un dîner délicat et friand, car nous eûmes même des bécasses et des bécassines, ce qui me fit pousser cette exclamation : Comment! mon révérendissime, dans cette saison du gibier de cette espèce! C'est, me dit-il avec un sourire de satisfaction, un secret que je vous communiquerai avec plaisir.

M. l'abbé était un friand de première sorte et un gourmet connaisseur, car, quoiqu'il affectât la sobriété, il avait les vins les plus délicats et les mets les plus exquis. On servit une superbe truite saumonée qui lui arracha un sourire, et assaisonnant la bonne chère d'une fine plaisanterie, il me dit en bon latin qu'il y aurait du ridicule à ne pas en tâter, parce qu'elle était poisson, et colorant son sophisme, il ajouta : Il faut bien un peu de maigre pour tempérer le gras.

Tout en causant, M. l'abbé m'observait, et comme mes atours lui donnaient la certitude que je ne lui demanderais rien, il parlait avec assurance et même un certain abandon.

Quand le repas fut fini, le chancelier salua respectueusement et sortit. Un instant après, l'abbé me conduisit partout dans le monastère, et enfin dans la bibliothèque, où se trouvait le portrait de l'électeur de Cologne, en évêque-électeur. Je lui dis que le portrait était ressemblant mais enlaidi, et tirant de ma poche la tabatière que j'avais reçue de ce prince, je la lui présentai, en lui disant que le portrait en était parlant. Il examina avec complaisance et loua le caprice que son altesse avait eu de se faire peindre en grand-maître. Mais je vis que la beauté de la tabatière ne nuisait pas à l'idée que M. l'abbé avait de mon individu. Quant à la bibliothèque, si j'avais été seul, elle m'aurait fait jeter les hauts cris. Elle ne contenait que des *in-folio*, et les plus modernes avaient un siècle de date, et tous ces gros livres ne traitaient que de théologie et de controverses religieuses : Bibles, commentateurs, saints pères, plusieurs légistes en allemand, des annales et le grand dictionnaire de Hoffmann. Sans doute, mon révérendissime, lui dis-je, vos religieux auront leurs bibliothèques particulières où l'on trouve des livres de physique, d'histoire, de voyages. Non, me répondit-il ; mes religieux sont de bonnes gens qui ne soucient que de faire leur de-

voir et de vivre en paix dans une douce ignorance.

Je ne sais ce qui me passa par la tête en ce moment, mais il me vint une lubie inconcevable, celle de me faire moine. Je n'en dis d'abord rien à l'abbé, mais je le priai de me conduire dans son cabinet. Je désire, lui dis-je, mon révérendissime, vous faire une confession générale de tous mes péchés, afin de pouvoir demain, lavé de tous mes crimes, recevoir la sainte Eucharistie. Sans me répondre, il me mena dans un joli pavillon, où sans vouloir que je me misse à genoux, il me dit qu'il était prêt à m'entendre.

Assis en face de lui, je l'entretins pendant trois heures consécutives d'une foule d'histoires scandaleuses, mais que je racontai sans sel, puisque j'étais dans une disposition ascétique et dans l'obligation d'employer un style de contrition, que pourtant je n'éprouvais véritablement pas; car quand je récapitulais mes fredaines, j'étais loin d'en trouver le souvenir désagréable.

Malgré cela, le sérénissime ou révérendissime abbé crut au moins à mon atrition, car il me dit que lorsque, par une conduite régulière, j'aurais regagné la grâce, la contrition en moi se trouverait parfaite. Selon ce bon abbé, et selon moi bien plus encore, sans la grâce, la contrition est chose impossible.

Après avoir prononcé les paroles sacramentelles qui ont le pouvoir d'innocenter tout le

genre humain, il me conseilla de me retirer dans une chambre où il me fit conduire, d'y passer le reste de la journée en prière et de me coucher de bonne heure, mais après avoir soupé, si j'étais dans l'habitude de finir ma journée par un repas. Il me dit que le lendemain à la première messe, je communierais; ensuite nous nous séparâmes.

J'obéis avec une docilité que je n'ai jamais pu concevoir depuis, mais alors je n'y pensais pas. Seul dans une chambre que je ne pris pas la peine d'examiner, je me livrai à la pensée que j'avais eue avant ma confession, et je me persuadai bientôt que le hasard, ou plutôt mon bon génie, m'avait conduit précisément au lieu où le bonheur m'attendait et où je serais jusqu'à mon dernier jour à l'abri des jeux de la fortune. Il ne dépend que de moi, me disais-je, de rester ici, car je suis sûr que l'abbé ne me refusera point l'habit de l'ordre, si je lui donne dix mille écus pour me faire une rente viagère.

Il me semblait que, pour être heureux, il ne me fallait qu'une bibliothèque à mon choix, et je ne doutais pas du tout que l'abbé ne me permît d'avoir tous les livres que je pourrais désirer, en lui promettant d'en faire don au couvent après ma mort, pourvu que pendant ma vie je pusse en avoir le libre usage.

Pour ce qui regardait la société des moines, la discorde, l'envie, toutes les tracasseries insépara-

bles de ces sortes de réunions, je me sentais certain de n'avoir pas à les craindre, ne voulant rien, et n'ayant aucune ambition qui pût exciter leur jalousie. Cependant, malgré mon espèce d'engouement, je prévoyais la possibilité du repentir et j'en frissonnais; mais je me flattais d'y trouver un remède. En demandant l'habit de saint Benoît, me dis-je, je demanderai dix années de noviciat; si le repentir ne vient pas pendant ces dix années, il est impossible qu'il vienne plus tard. D'ailleurs je voulais déclarer formellement que je n'aspirais à aucune charge, à aucune dignité ecclésiastique. Je ne voulais que la paix avec assez de liberté pour agir selon mes nouveaux goûts, sans pouvoir causer le moindre scandale. Je pensais lever la difficulté que pourrait occasioner le temps que je voulais demander pour mon noviciat, en faisant, en cas de changement d'idée, l'abandon des dix mille écus que j'aurais payés d'avance.

Je mis tout ce beau projet par écrit avant de me coucher, et le lendemain, me trouvant résolu comme la veille, après avoir communié, je le remis à l'abbé qui m'attendait dans sa chambre pour prendre le chocolat.

Il lut de suite mon placet, le posa sur la table, sans me rien dire, et après le déjeûner, il le relut encore en se promenant et me dit qu'après le dîner il me donnerait une réponse.

J'attendis midi avec l'impatience d'un enfant auquel on a promis des joujoux pour le jour de sa

fête, tant l'infatuation peut changer un homme en donnant instantanément une nouvelle tournure à son esprit. Nous dînâmes aussi bien que la veille, et quand nous fûmes sortis de table, l'aimable abbé me dit : Ma voiture vous attend à la porte pour vous ramener à Zurich. Partez, et donnez-moi quinze jours pour préparer ma réponse. J'irai vous la porter moi-même. Voici, en attendant, deux lettres cachetées que je vous prie d'aller remettre en personne. Je lui répondis que je lui étais soumis, que je ferais exactement sa commission, et que je l'attendrais à l'Épée dans l'espérance qu'il daignerait combler mes vœux. Je lui pris la main qu'il se laissa baiser, et je partis.

Dès que mon Espagnol me vit, le drôle partit d'un éclat de rire. Devinant sa pensée : De quoi ris-tu ? lui dis-je.

— Je ris de vous voir, à peine arrivé en Suisse, trouver le moyen de vous amuser deux jours sans rentrer au logis.

— C'est bon ; va dire au maître que j'ai besoin d'une bonne voiture qui soit à mes ordres pendant quinze jours et d'un domestique de place dont il me réponde.

Mon hôte, qui s'appelait M. Ote, qui avait été capitaine et qui jouissait d'une grande considération à Zurich, vint me dire qu'il n'y avait dans tous les environs que des voitures découvertes. Je m'en accommodai à défaut de mieux, et il me

dit que je pouvais me fier au serviteur qu'il me donna.

Dès le lendemain matin, j'allai porter les lettres de l'abbé. L'une était pour un M. Orelli, et l'autre pour M. Pestalozzi; je ne trouvai ni l'un ni l'autre, mais dans l'après-midi tous deux vinrent me voir et m'invitèrent à dîner, prenant chacun leur jour, et m'engagèrent à les accompagner le soir même au concert de la ville, seul spectacle qu'on trouvât à Zurich, et auquel ne pouvaient assister que les personnes qui étaient membres de la société, et les étrangers, auxquels il en coûtait un écu, malgré l'honneur d'être présenté par un des membres. Ces deux messieurs me firent à l'envi l'éloge de M. l'abbé d'Einsiedel.

Je trouvai le concert mauvais et je m'y ennuyai. Les hommes étaient tous ensemble à droite, les femmes à gauche. Cela m'impatientait, car malgré ma récente conversion, je voyais trois ou quatre jolies dames qui me revenaient et qui avaient souvent les yeux tournés de mon côté. Je leur aurais volontiers conté fleurette, comme pour jouer de mon reste.

Quand le concert fut fini, on sortit pêle-mêle, et les deux citoyens me présentèrent à leurs femmes et à leurs demoiselles. Ces demoiselles étaient les plus aimables de l'endroit, et du nombre de celles que j'avais remarquées.

Dans la rue, les cérémonies sont courtes; aussi

dès que j'eus remercié ces deux messieurs, je repris le chemin de l'Épée.

Le lendemain, je dînai chez M. Orelli et j'eus occasion de rendre justice au mérite de sa fille, sans pourtant lui laisser apercevoir l'impression qu'elle pouvait me faire. Le jour suivant, je jouai le même rôle chez M. Pestalozzi, quoique sa charmante fille eût pu facilement me monter sur le ton de la galanterie. Mais, à mon grand étonnement, je fus complètement sage, et quatre jours après j'en avais la réputation dans toute la ville. Je trouvais fort étonnant de me voir saluer dans les promenades avec un air de respect auquel je n'étais pas habitué; mais dans la disposition pieuse où je me croyais, cela servait à me confirmer que l'idée que j'avais conçue de prendre le froc était une véritable inspiration divine. Cependant je m'ennuyais, mais je pensais que cela était inévitable dans un changement de mœurs aussi sensible, et que cela disparaîtrait lorsque je serais plus habitué à la sagesse.

Afin de me mettre le plus tôt possible à la hauteur de mes futurs confrères, je passais trois heures tous les matins pour étudier l'allemand. J'avais pris pour cela un singulier maître, natif de Gênes, ancien capucin, apostat par désespoir, qui se nommait Giustiniani. Ce pauvre homme, auquel je donnais chaque matin un écu de six francs, me regardait comme un envoyé du ciel, tandis que moi, dans mon commencement de bigoterie, je le

prenais pour un diable sorti de l'enfer, car il saisissait tous les momens où j'interrompais la leçon pour me dire du mal de toutes les communautés religieuses. Celles qui jouissaient de plus de réputation étaient, selon lui, les plus perverses, puisqu'elles étaient plus séduisantes. Il qualifiait tous les moines du titre de vile canaille, de plaie honteuse du genre humain. Mais, lui dis-je un jour, Notre-Dame d'Einsiedel, par exemple, vous conviendrez....

— Quoi! répliqua mon Génois sans me laisser achever, croyez-vous que je puisse excepter du blâme général une réunion de quarante ignorans, paresseux, vicieux, hypocrites, sales bardaches qui vivent dans le vice et l'orgueil à l'abri d'un habit d'humilité, et mangent le bien des pauvres sots qui se dépouillent pour eux, lorsqu'ils pourraient se suffire par le travail de leurs mains?

— Mais son altesse révérendissime l'abbé?

— Paysan parvenu qui joue le rôle de prince et qui pousse la fatuité jusqu'à se croire tel.

— Mais il l'est effectivement.

— Pas plus que moi qui ne suis rien. C'est un masque que je ne regarde que comme un bouffon.

— Que vous a-t-il fait?

— Rien, mais il est moine.

— Il est mon ami.

— Dans ce cas, je ne rétracte rien, mais je vous demande pardon.

Ce Giustiniani influait beaucoup sur moi, mais

à mon insu ; car je ne le croyais pas à craindre, dans la persuasion où j'étais que ma vocation était parfaite. Cependant voici ce qui vint achever de détruire l'impression de Notre-Dame d'Einsiedel.

La veille du jour où l'abbé m'avait promis sa visite, j'étais vers les six heures du soir à ma fenêtre donnant sur le pont, d'où je m'amusais à regarder les passans, quand tout-à-coup je vis arriver au grand trot une voiture à quatre chevaux qui s'arrêta à la porte de l'auberge. Elle était sans domestique ; en conséquence, le sommelier vint ouvrir la portière et j'en vis sortir quatre femmes bien mises. Je ne trouvai rien de particulier dans les trois premières, mais la quatrième, vêtue en amazone, me frappa par son élégance et sa beauté. C'était une jeune brune aux yeux bien fendus et à fleur de tête, surmontés de deux beaux sourcils bien arqués, ayant un teint de lis et de rose, et coiffée d'un bonnet de satin bleu avec une houppe en argent qui lui tombait sur l'oreille et qui lui donnait un air de vainqueur auquel je ne résistai pas. Je m'avançai le plus possible hors de la fenêtre, et elle leva la tête pour regarder, précisément comme si je l'avais appelée. Ma position forcée l'obligea à me regarder une demi-minute ; c'était trop pour une femme modeste, et plus qu'il n'en fallait pour m'embraser.

Je cours me placer à la fenêtre de mon antichambre qui donnait sur l'escalier, et bientôt je

la vis passer en courant pour rejoindre ses trois compagnes. Quand elle fut en face de l'endroit où j'étais, elle se retourna par hasard, et en me voyant elle poussa un cri de frayeur, comme si elle avait aperçu un spectre ; mais se remettant de suite, elle se mit à courir en riant comme une folle et rejoignit les trois dames qui étaient déjà dans leur chambre.

Mortels, mettez-vous à ma place, et défendez-vous, si vous le pouvez, d'une rencontre aussi imprévue. Et vous, fanatiques, persistez, si vous en avez le courage, dans la sotte idée de vous ensevelir dans un cloître, après avoir vu ce que je vis alors à Zurich le 23 du mois d'avril.

J'étais dans une agitation telle, que je fus obligé d'aller me jeter sur mon lit pour me calmer. Quelques minutes après, m'étant relevé, je me dirige, presqu'à mon insu, vers la fenêtre du corridor, et je vois le sommelier qui sortait de la chambre de ces dames. Garçon, lui dis-je, je souperai dans la salle avec tout le monde.

— Si c'est pour voir ces dames, c'est inutile ; car elles ont commandé leur souper dans leur chambre. Elles veulent se coucher de bonne heure pour partir à la pointe du jour.

— Où vont-elles ?

— A Notre-Dame d'Einsiedel pour y faire leurs dévotions.

— D'où sont-elles ?

— De Soleure.

— Comment s'appellent-elles ?

— Je n'en sais rien.

J'allai me coucher en pensant aux moyens de me rapprocher de la belle amazone. Irais-je à Einsiedel? Oui, mais qu'y ferai-je? Ces dames vont là pour se confesser; je ne puis pas aller me mettre dans un confessionnal! quelle figure ferais-je parmi ces moines et ces objets d'adoration? Et si j'allais recontrer l'abbé en chemin, comment me dispenser de revenir sur mes pas? Si j'avais eu un ami dévoué, je serais allé me mettre en embuscade pour enlever l'enchanteresse; c'eût été facile, car elle n'avait personne pour la défendre. Et si j'allais hardiment leur demander à souper! Oui, mais les trois dévotes me font peur; je serai refusé. Il me semblait que la belle amazone ne pouvait être dévote que par manière d'acquit, car sa physionomie décélait l'amour du plaisir, et depuis long-temps j'étais habitué à connaître les femmes par le jeu de la physionomie.

Je ne savais à quel saint me vouer, quand l'idée la plus heureuse se présenta à mon esprit. J'allai m'établir à la fenêtre du corridor et j'y restai jusqu'à ce que le sommelier vînt à passer. Je le fis entrer dans ma chambre, et commençant mon exorde par une pièce d'or que je lui mis dans la main, je lui dis de me prêter son tablier vert, parce que je voulais aller servir ces dames pendant leur souper. Tu ris?

— Oui, monsieur, de votre caprice dont je devine le motif.

— Tu es expert.

— Comme un autre, monsieur, et je vais vous aller chercher un beau tablier tout neuf. La jolie m'a demandé qui vous êtes.

— Que lui as-tu répondu ?

— Que vous êtes Italien, et rien de plus.

— Souviens-toi d'être discret et je doublerai la pièce.

— Monsieur, j'ai prié votre Espagnol de m'aider à servir, car je suis seul, et il faut que je serve en même temps la table d'en bas.

— Fort bien, mais il ne faut pas qu'il entre dans la chambre, car le drôle ne pourrait s'empêcher de rire. Il ira dans la cuisine, tu lui donneras les plats, et il me les remettra sur le seuil de la porte.

Le sommelier sort et revient un instant après avec un tablier et le Duc, auquel j'expliquai très-sérieusement ce qu'il devait faire. Il rit comme un fou, mais il m'assura que je serais content de lui. Je me fais donner un couteau à trancher, j'arrange mes cheveux en catogan; je me décolette et je mets un tablier par-dessus une veste écarlate brodée en or. Ensuite me regardant au miroir, j'eus la satisfaction de me trouver une mine assez ignoble pour bien représenter le personnage modeste que j'allais jouer. J'étais dans la joie, car puisqu'elles sont de Soleure, me disais-je, elles doivent parler français.

Le Duc vint me prévenir que le sommelier allait monter. Je me rendis dans la chambre de ces dames, et en regardant la table, je leur dis :

On va vous servir, mesdames. Dépêchez-vous donc, me dit la plus laide, car nous voulons nous lever avant le jour. J'approchai des siéges et je lorgnai la belle qui me regardait, et qui avait l'air pétrifié. Le sommelier étant venu, je l'aidai à mettre les plats sur la table, puis il me dit : Reste ici, toi, car il faut que je serve là-bas.

Je pris une assiette et j'allai me placer derrière une chaise en face de mon amazone, d'où, sans affecter de la regarder, je la voyais parfaitement, ou plutôt, je ne voyais qu'elle. Elle était étonnée ; les autres ne m'honorèrent pas même d'un simple regard, et c'est ce qu'elles pouvaient faire de mieux. Après la soupe, je courus rapidement lui changer d'assiette ; je fis le même office auprès des autres, puis elles se servirent le bouilli elles-mêmes.

Pendant qu'elles mangeaient, je m'empare d'un chapon au gros sel et je le tranche en maître. Voilà, dit ma belle amazone, un sommelier qui sert fort bien. Y a-t-il long-temps que vous servez dans cette auberge?

— Il n'y a que quelques semaines, madame.

— Vous servez à merveille.

— Madame a bien de la bonté.

J'avais caché sous les manches mes manchettes d'un superbe point d'Angleterre à l'aiguille, mais

mon jabot pareil sortait un peu par l'ouverture de ma veste que je n'avais pas assez soigneusement boutonnée. L'ayant aperçu, elle me dit : Attendez, attendez.

— Que désire madame ?

— Laissez-moi donc voir. Voilà de superbes dentelles !

— Oui, madame, on me l'a dit ; mais elles sont vieilles. C'est un seigneur italien qui a logé ici qui m'en a fait présent.

— Vous avez les manchettes pareilles ?

— Oui, madame. Et en disant cela j'avançai ma main en déboutonnant la veste. Elle tira lentement la manchette et elle semblait se placer tout exprès de manière à me laisser enivrer de tout ce qu'elle pouvait m'offrir de ses charmes, quoiqu'elle fût assez étroitement lacée. Quel délicieux moment ! Je savais qu'elle m'avait reconnu, et en voyant qu'elle me gardait le secret, j'éprouvais un véritable tourment, en songeant que je ne pouvais pousser cette mascarade que jusqu'à un certain point.

Quand elle eut assez long-temps regardé, sa voisine lui dit : Mais, ma chère, quelle curiosité ! il semblerait que tu n'as jamais vu des dentelles.

Mon aimable curieuse rougit.

Quand le souper fut fini, les trois laides se retirèrent chacune dans son coin pour se déshabiller, tandis que je desservais la table, et mon héroïne

se mit à écrire. J'avoue que peu s'en fallut que je ne fusse assez fat pour me flatter que c'était à moi qu'elle écrivait; j'eus assez bonne opinion d'elle pour rejeter cette pensée.

Après que la table fut desservie, je me mis auprès de la porte dans une contenance respectueuse adaptée au rôle que je m'étais imposé. Qu'attendez-vous? me dit la belle.

— Vos ordres, madame.

— Je vous remercie, je n'ai besoin de rien.

— Vous avez des bottines, madame, et à moins que vous ne vouliez vous coucher toute bottée....

— Vous avez, ma foi! raison; mais je ne voudrais pas vous donner cette peine.

— Ne suis-je pas ici pour vous servir, madame?

En disant cela, je m'étais mis devant elle, un genou en terre, et je délaçais lentement ses brodequins pendant qu'elle continuait à écrire. J'allai plus haut; je débouclai la jarretière de sa culotte, me délectant à voir, et plus encore à toucher ses mollets délicieusement tournés; mais s'interrompant trop tôt pour mes désirs, elle tourna la tête et me dit : En voilà assez, monsieur; je ne m'apercevais pas que vous vous donniez trop de peine. Allez, nous nous verrons demain soir.

— Vous souperez donc ici, mesdames?

— Oui, certainement.

J'emportai les bottes en lui demandant si elle désirait que je fermasse la porte à la clé. Non,

mon cher, me répondit-elle d'une voix de syrène, mettez la clé en dedans.

Le Duc, en prenant les bottes de l'enchanteresse, se mit à rire comme un fou, en disant : Elle vous a attrapé!

— Quoi?

— J'ai tout vu, monsieur; vous avez joué votre rôle comme le meilleur comédien de Paris, et je suis sûr que demain matin elle vous donnera un louis pour boire, mais si vous ne me le donnez pas, j'éventerai la mêche.

— Tiens, coquin, le voilà d'avance, et fais-moi vite servir à souper.

Voilà, mon cher lecteur, des plaisirs qu'à mon âge je ne puis plus me procurer, mais dont il m'est permis de jouir encore en me les rappelant. Il y a des monstres qui prêchent le repentir, et des philosophes qui traitent nos plaisirs de pures vanités. Laissez-les dire. Les repentirs n'appartiennent qu'aux crimes, et les plaisirs sont des réalités, malheureusement trop tôt passées.

Un songe bienfaisant me fit passer la nuit avec mon amazone : erreur, sans doute, mais erreur délicieuse. Que ne puis-je encore me trouver bercé par ces douces illusions qui rendent les nuits si douces!

Le lendemain, au point du jour, j'étais à sa porte les bottes à la main, précisément à l'instant où leur cocher venait leur dire de se lever. Je leur demandai, par manière d'acquit, si elles vou-

laient déjeûner, et elles me répondirent en riant qu'elles avaient trop bien soupé pour avoir appétit de si bonne heure. Je sortis pour leur laisser le temps de s'habiller, mais la porte étant entr'ouverte et en face de la glace où mon amazone se mirait, mes regards s'enivrèrent sur un sein d'albâtre. Quand elle fut lacée et qu'elle eut passé son habit, elle appela pour demander ses bottes. Je la priai de permettre que je les lui misse ; elle s'y prêta de bonne grâce, et comme elle avait des culottes de velours vert clair, elle se donna des airs d'homme comme un cavalier. Et d'ailleurs un sommelier vaut-il la peine qu'on se gêne ! Tant pis pour lui s'il ose concevoir quelque espérance pour les bagatelles qu'on lui accorde sans conséquence. Il sera puni, car comment le supposer assez hardi pour aller plus loin ! Pour moi, devenu vieux bien malheureusement, j'ai aujourd'hui quelques priviléges en ce genre, et j'en jouis en me méprisant, mais moins encore que je ne méprise celles qui me les accordent.

Après son départ, un peu confus, mais plein d'espérance de la revoir le soir, j'allai me coucher. A mon réveil, j'appris que l'abbé d'Einsiedel était à Zurich, et M. Ote me dit que son altesse révérendissime dînerait avec moi tête-à-tête dans ma chambre. Je lui répondis que voulant traiter l'abbé, il devait me servir le meilleur repas qu'il lui serait possible.

A midi ce bon prélat se fit annoncer et com-

mença par me faire compliment sur la bonne réputation que je m'étais faite à Zurich, ce qui lui faisait croire que ma vocation durait encore. Voilà, ajouta-t-il, un distique que vous ferez mettre au-dessus de votre appartement.

Inveni portum. Spes et fortuna, valete ;
Nil mihi vobiscum est : nudite nunc alios (1).

— C'est, lui dis-je, la traduction de deux vers d'Euripide ; mais, monseigneur, ils seront bons pour un autre temps, car depuis hier, j'ai changé d'avis.

— Je vous en félicite, me dit-il, et je souhaite l'accomplissement de tous vos désirs. Je vous dirai même en secret qu'il est bien plus facile de faire son salut en restant dans le monde, où l'on peut être utile à son prochain, qu'en se confinant dans un cloître, où l'on n'est bon ni à soi ni aux autres.

Ce langage ne me parut pas être celui d'un hypocrite comme me l'avait dépeint Giustiniani, mais bien celui d'un honnête homme rempli de bon sens.

Nous dînâmes en princes, car M. Ote avait mis la plus grande recherche dans la composition des trois services. Le repas fut égayé par une conversation extrêmement intéressante où la fine plai-

(1) J'ai trouvé le port. Espérance et hasard, adieu; vous n'êtes plus rien pour moi ; attachez-vous à d'autres.

santerie eut aussi sa place. Après le café, lui ayant fait les remercîmens les plus respectueux, je l'accompagnai jusqu'à la portière de son carrosse, où le révérendissime me réitéra de la manière la plus franche ses offres de service, et nous nous séparâmes très-contens l'un de l'autre.

La présence et l'entretien de cet aimable ecclésiastique n'avaient pas distrait un seul instant ma pensée de l'aimable objet dont elle était possédée. Aussi, dès que l'abbé fut parti, j'allai me placer sur le pont de l'auberge pour y attendre l'ange bienfaisant qui semblait être venu tout exprès de Soleure pour me délivrer de la tentation diabolique de me faire moine. Là, jusqu'à son arrivée, je fis les plus beaux châteaux en Espagne, et vers six heures, j'eus le bonheur d'apercevoir ma belle voyageuse. Je me cachai, mais de manière à voir sans être vu. Ma surprise fut extrême en les voyant toutes quatre élever la tête vers ma croisée. Cette curiosité me démontrait que la belle amazone avait découvert le secret, et un peu de colère se mêla à ma surprise. Ce sentiment était naturel, car je me voyais déçu, non-seulement de l'espoir de pousser plus loin l'aventure, mais encore, je sentais faiblir ma confiance pour bien jouer mon rôle. Malgré mon amour, je n'aurais pas pour tout au monde consenti à être la risée de ses trois laides compagnes. Je me décidai à l'instant même à tromper leur attente, afin de les rendre elles-mêmes l'objet d'une mystification. Si j'avais inté-

ressé la belle amazone, il est clair qu'elle se serait donné bien de garde de révéler mon secret; mais elle avait tout dit, et je voyais dans son indiscrétion la preuve convaincante qu'elle ne se souciait pas de pousser plus loin la plaisanterie, ou bien qu'elle manquait de cet esprit si nécessaire pour faire réussir une intrigue. Peut-être que si les trois compagnes de mon enchanteresse avaient été dignes de quelque attention, j'aurais passé outre malgré toutes les chances défavorables; mais de même qu'une belle femme m'enlève, une laide m'a toujours démonté. Afin de chasser l'ennui que je prévoyais, je sortis dans l'intention de me distraire, et ayant rencontré Giustiniani, je lui contai ma mésaventure, en lui disant que je ne serais pas fâché de pouvoir me dédommager avec quelque beauté enfantine et mercenaire pendant une couple d'heures. Je vais, dit-il, vous conduire devant la porte d'une maison où vous trouverez votre affaire. Vous monterez au second étage, et vous serez accueilli par une vieille en lui déclinant mon nom à l'oreille. Je n'ose point, ajouta-t-il, vous accompagner, parce qu'on le saurait en ville et que cela me ferait une mauvaise affaire avec la police, qui est ridiculement sévère sur l'article. Je vous conseille même de n'entrer dans la maison que lorsque vous serez sûr de n'être point vu.

D'après le conseil de mon ex-capucin, j'attendis la brune. Je fus bien accueilli, mais je soupai

mal et je m'ennuyai avec des jeunes ouvrières jusqu'à minuit. Ce n'est pas que les deux nymphes ne fussent fort jolies, mais j'avais la tète montée de ma perfide amazone ; et puis, malgré leur fraîcheur et leur propreté, elles manquaient de cette grâce qui donne tant de charmes au plaisir. Ma générosité, inconnue dans ce pays-là, me captiva l'amitié de la vieille, qui me promit de me procurer tout ce qu'il y avait de mieux dans la ville ; mais elle me supplia de prendre toutes les précautions pour n'être point vu lorsque j'entrerais chez elle.

De retour chez moi, le Duc me dit que j'avais bien fait de m'évader, car ma mascarade s'étant ébruitée, tout le monde, jusqu'à M. Ote, se serait diverti à me voir jouer le rôle de sommelier. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai occupé votre place. La belle qui vous a captivé se nomme madame de ***, et j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si piquant.

— A-t-elle demandé où était l'autre sommelier?

— Non ; mais ses compagnes m'ont fait plusieurs fois cette question.

— Et madame de *** n'a rien dit?

— Elle n'a pas ouvert la bouche. Elle avait l'air fort triste, et semblait ne s'intéresser à rien, jusqu'à ce que j'ai dit que vous n'étiez pas venu parce que vous étiez malade.

— C'est une bètise ; pourquoi lui as-tu dit cela ?

— Il fallait bien lui dire quelque chose.

— C'est vrai. Lui as-tu délacé ses bottes?

— Non, elle ne l'a pas voulu.

— C'est bon. Qui t'a dit son nom.

— Le cocher. Cette dame est nouvellement mariée à un homme d'un âge avancé.

J'allai me coucher, sans trop savoir que penser de l'indiscrétion et de la tristesse de cette belle. J'avais peine à concilier deux choses aussi opposées. Le lendemain, sachant qu'elle devait partir de bonne heure, je me mis à ma fenêtre pour la voir monter en voiture, mais j'avais eu soin de placer le rideau de manière à ne pas être vu. Madame de *** monta la dernière, et faisant semblant de s'assurer s'il pleuvait, elle ôta son bonnet de satin, et leva la tête. Écartant aussitôt le rideau d'une main et ôtant mon bonnet de l'autre, je la saluai, en lui envoyant un baiser du bout des doigts. A son tour, elle me salua de l'air le plus gracieux et me paya de mon baiser par le plus aimable sourire.

CHAPITRE V.

Mon départ de Zurich. — Aventure burlesque à Bade. — Soleure. — M. de Chavigni. — M. et madame de ***. — Je joue la comédie. — Je me fais malade pour avancer mon bonheur.

M. Ote vint me présenter ses deux fils, jeunes gens élevés comme des princes. En Suisse, un aubergiste n'est pas toujours un homme sans importance ; on en voit beaucoup qui tiennent leur maison aussi bien que peut le faire ailleurs un homme du meilleur ton ; mais chaque pays a ses mœurs ; il fait les honneurs de la table, et ne croit pas s'avilir en faisant payer ceux qui ont dîné. Il a raison :

il n'y a d'avilissant que le vice. Un hôte suisse n'occupe la première place à table que pour veiller à ce que tout le monde soit bien servi. S'il a un fils, loin qu'il se mette à table comme le père, il y sert, la serviette au poing. A Schaffhouse, le fils de mon hôte, capitaine au service de l'empire, se tint derrière ma chaise pour me changer d'assiette, pendant que son père faisait les honneurs du dîner. Partout ailleurs, il se serait fait servir; mais, chez lui, il croyait s'honorer en servant, et il avait raison.

Telles sont les idées des Suisses, dont quelques têtes superficielles se moquent, mais bien à tort. Cependant l'honneur et la loyauté tant vantés des Suisses ne les empêchent pas d'écorcher les étrangers, pour le moins aussi bien qu'en Hollande; mais les étourdis qui se laissent écorcher ne tardent pas à apprendre qu'il faut faire ses accords à l'avance, et alors on est bien traité et à des prix raisonnables. Ce fut par cette précaution qu'à Bâle je me garantis du fameux écorcheur Inhoff, à l'auberge des Trois-Rois.

M. Ote me fit compliment sur mon déguisement en sommelier, et me dit qu'il était fâché de ne m'avoir pas vu en charge; mais il me loua de n'avoir pas répété la plaisanterie au second souper. Après m'avoir remercié de l'honneur que j'avais fait à sa maison, il me pria de ne point lui refuser celui de dîner à sa table au moins une fois avant mon départ. Je lui répondis que j'y dînerais avec

plaisir le jour même, ce que je fis, et je fus traité en grand seigneur.

Le lecteur pense bien que le dernier regard de ma belle amazone n'avait pas éteint le feu que sa première vue avait allumé dans mon cœur. En effet, il avait augmenté ma flamme, en m'inspirant l'espoir de parvenir à la connaître plus intimement. Je conçus donc le projet d'aller à Soleure afin de mener l'aventure à une heureuse fin. Je pris une lettre de crédit pour Genève et j'écrivis à madame d'Urfé de m'envoyer une lettre de recommandation très-pressante pour M. de Chavigny, ministre de France, lui disant, afin de la presser, que j'avais le plus grand besoin de bien connaître ce diplomate pour les intérêts de notre ordre, et finissant par la prier de m'adresser ses lettres poste restante à Soleure. J'écrivis également au duc de Wurtemberg qui ne m'a jamais répondu ; mais au fait, il dut trouver ma lettre fort amère.

Je fis encore à Zurich quelques visites à la vieille que Giustiniani m'avait fait connaître ; mais quoique j'eusse tout lieu d'être pleinement satisfait sous le rapport du physique, je m'amusai mal, mes nymphes ne parlant que le dialecte suisse qui n'est qu'une dure corruption de l'allemand. J'ai toujours trouvé que sans le plaisir de la parole, le plaisir de l'amour ne mérite pas le nom de plaisir; et je ne saurais me figurer une plus sotte jouissance que celle qu'on chercherait avec une

muette, fût-elle au reste belle comme la déesse d'Amathonte.

A peine parti de Zurich, je fus forcé de m'arrêter à Bade pour y faire réparer une voiture que je m'étais procurée par les soins de M. Ote. J'aurais pu me remettre en route vers les onze heures, mais ayant appris qu'une jeune dame polonaise qui allait faire ses dévotions à Notre-Dame d'Einsiedel devait dîner à table d'hôte, je restai par curiosité; mais j'en fus pour ma peine, car je ne lui trouvai rien qui fût digne d'un sacrifice.

Après dîner, tandis qu'on allait atteler ma voiture, la fille de l'aubergiste, assez jolie personne, étant entrée dans la salle, elle m'excita à walser avec elle : c'était un dimanche. Tout-à-coup le père entre et la fille de s'enfuir. Monsieur, me dit le rustre fripon, vous êtes condamné à payer un louis d'amende.

— Pourquoi?

— Pour avoir dansé un jour de fête.

— Allez vous promener, je ne payerai pas.

— Vous payerez, me dit-il en me présentant une grosse pancarte que je ne savais pas lire.

— J'en appelle.

— A qui, monsieur?

— Au juge du lieu.

Il sort, et un quart d'heure après on vient m'annoncer que le juge m'attend dans une chambre voisine. Je pensai en moi-même que dans ce pays-là les juges étaient fort polis, quand, en en-

trant dans la chambre, je vis mon fripon affublé d'une perruque et d'un manteau. Monsieur, me dit le caméléon, je suis le juge.

— Juge et partie, à ce que je vois.

Il écrit, me confirme la sentence et me condamne encore à payer six francs pour les frais du jugement.

— Mais, lui dis-je, si votre fille ne m'avait pas séduit, je n'aurais pas dansé; elle est tout aussi coupable que moi.

— C'est très-juste, monsieur; voilà un louis pour elle. En disant cela il tira un louis de sa poche, le mit sur le bureau à côté de lui, et me dit: A présent le vôtre.

Je me mis à rire, je payai et je renvoyai mon départ au lendemain.

En passant à Lucerne, je vis le nonce apostolique qui m'invita à dîner, et à Fribourg, la femme du comte d'Affri, jeune et galante, avec laquelle je passai quelques instans; mais à une dixaine de lieues de Soleure, voici une singularité dont je fus témoin.

Arrêté dans un village pour y passer la nuit, je m'étais emparé du chirurgien, que j'avais trouvé à l'auberge, et en attendant le souper que je lui fis partager, je fis avec lui un tour de promenade. Il était nuit tombante, quand, à une centaine de pas, je découvre un homme qui grimpait lestement le mur d'une maison, et quand il fut parvenu à une fenêtre du premier étage, il disparut. Voyez,

dis-je au chirurgien, c'est un voleur. Il se mit à rire, puis il me dit :

Cette coutume doit vous étonner, mais elle est commune à plusieurs pays de la Suisse. Cet homme que vous venez de voir, est un jeune paysan amoureux qui va passer la nuit tête-à-tête avec sa prétendue. Demain matin il la quittera plus amoureux que jamais, car elle ne lui accordera certainement pas les dernières faveurs. Si elle avait la faiblesse de céder à ses désirs, il est probable qu'il ne l'épouserait pas, et alors elle trouverait difficilement un autre époux.

Je trouvai à la poste de Soleure une lettre de madame d'Urfé, et dans celle-là, une seconde de M. le duc de Choiseul pour M. de Chavigni, ambassadeur. Elle était cachetée, mais le nom du ministre qui l'avait écrite était au bas de l'adresse.

Je pris une voiture de remise, je fis une toilette de cour et j'allai chez l'ambassadeur. Son excellence n'était pas visible, je laissai la lettre et ma carte. C'était un jour de fête; je me rendis à la grand'messe, moins, je l'avoue, pour y chercher Dieu que dans l'espoir d'y trouver mon amazone, mais je fus trompé dans mon attente. Au sortir de l'église, je fis un tour de promenade, ensuite je rentrai à l'hôtel, où je trouvai un officier qui m'invita à dîner de la part de l'ambassadeur.

Madame d'Urfé me disait dans sa lettre qu'elle

était allée tout exprès à Versailles et que, par l'entremise de madame de Grammont, elle était sûre de m'avoir obtenu une lettre de recommandation telle que je pouvais la désirer. J'en étais bien aise, car je me proposais de jouer à Soleure un personnage imposant. J'avais beaucoup d'argent, et je n'ignorais pas qu'avec cet heureux métal on éblouit les yeux les plus ternes comme les plus brillans. M. de Chavigni avait été ambassadeur à Venise trente ans auparavant, je savais une foule d'anecdotes où il avait joué un rôle, et il me tardait de le connaître pour voir le parti que je pourrais tirer de lui.

Je me rendis à l'invitation à l'heure indiquée, et je trouvai tous les gens de l'ambassadeur en grande livrée; j'en tirai un augure favorable. On ne m'annonça pas et je remarquai que dès que je parus, un page ouvrit les deux battans de la porte. Un beau vieillard vint à ma rencontre en m'adressant les plus obligeantes paroles de cour et en me présentant toutes les personnes qui faisaient cercle. Puis, par une de ces fines délicatesses de cour, feignant de ne pas se rappeler mon nom, il tira de sa poche la lettre du duc de Choiseul et lut à haute voix tout le paragraphe où ce ministre lui recommandait de me traiter avec toute la distinction possible. Il me présenta un fauteuil à sa droite et me fit plusieurs questions toutes propres à me faire répondre que je ne voyageais que pour mon plaisir; que la nation

suisse, à plusieurs égards, était préférable à toutes les autres nations.

On servit et son excellence me plaça de pair à sa droite. Nous étions seize à table et derrière chaque convive se tenait un grand laquais à la livrée de l'ambassadeur. Dans le courant de la conversation, ayant saisi l'à-propos, je lui dis qu'on parlait encore de lui à Venise avec la plus tendre affection.

Je me souviendrai toujours, me dit-il, des bontés qu'on eut pour moi pendant tout le temps de mon séjour dans cette belle ville; mais nommez-moi, je vous prie, les personnes qui parlent encore de moi; elle doivent être bien vieilles.

C'était où je l'attendais. J'avais su de M. de Malipiero des affaires arrivées pendant la régence qui lui avaient fait beaucoup de peine; et M. de Bragadin m'avait instruit de ses amours avec la célèbre Stringhetta.

Le cuisinier de son excellence était parfait, mais le plaisir de l'entretenir me fit négliger de manger. J'assaisonnai si bien tout ce que je lui contai, que le plaisir que je lui procurai se manifestait sur tous ses traits, et en nous levant de table, il me dit, en me serrant la main, que depuis qu'il était à Soleure, il n'avait pas encore fait un dîner aussi agréable. Mes galanteries de Venise, ajouta l'aimable vieillard, m'ont fait rajeunir en me rappelant de bien doux momens. Il m'embrassa, en me

priant de me considérer comme de la famille pendant tout le temps que je resterais à Soleure.

Après le dîner, il parla beaucoup de Venise, fit l'éloge du gouvernement et finit par dire qu'il n'y avait pas de ville au monde où l'on pût faire meilleure chère, pourvu toutefois qu'on eût soin de se procurer de la bonne huile et des vins étrangers. Vers les cinq heures, il m'invita à faire un tour de promenade dans un vis-à-vis où il monta le premier, afin de m'obliger à prendre la place du fond.

Nous descendîmes à une jolie maison de campagne, où l'on nous servit des glaces. En nous retirant, il me dit qu'il avait tous les soirs chez lui nombreuse compagnie, et qu'autant que cela pourrait m'être agréable, il espérait que je lui ferais l'honneur d'y assister, m'assurant qu'il ferait son possible pour que je ne m'y ennuyasse pas. J'étais impatient de m'y trouver, car il me semblait impossible que ma belle amazone n'y vînt pas. Vain espoir cependant, car j'y vis venir plusieurs dames, plusieurs laides et surannées, quelques-unes de passables, et pas une de jolie.

On distribua les cartes, et je me trouvai établi à une table avec une jeune blonde et une laide assez âgée, mais qui montrait de l'esprit. Je jouai en m'ennuyant et je perdis cinq ou six cents fiches sans desserrer les lèvres. Quand on eut compté les pertes, la laide me dit que je devais trois louis.

— Trois louis, madame?

— Oui, monsieur, car c'est à deux sous la fiche. Vous avez cru peut-être que nous jouions aux liards?

— Au contraire, madame, j'ai cru que c'était aux francs, car je ne joue jamais plus bas. Elle ne releva point ma gasconnade, mais me parut mortifiée. Rentré dans la salle après mon ennuyeuse partie, je jetai rapidement un coup d'œil scrutateur sur toutes les femmes; mais n'ayant point découvert celle que je cherchais, j'allais me retirer, quand mes regards tombèrent sur deux dames qui me regardaient attentivement. Je les reconnus au premier coup d'œil; c'étaient deux des compagnes de ma belle amazone, que j'avais eu l'honneur de servir à Zurich. Je m'esquivai sans faire semblant de les reconnaître.

Le lendemain, un officier de l'ambassadeur vint m'annoncer la visite de son excellence. Je lui dis que je ne sortirais pas avant d'avoir eu l'honneur de la recevoir; mais je conçus de suite le projet de m'informer auprès de lui de ce qu'il m'importait le plus de savoir. Il m'en épargna la peine, comme on va le voir.

Je reçus M. de Chavigny le mieux qu'il me fut possible, et après avoir parlé de la pluie et du beau temps, il me dit en souriant qu'il allait me tenir le plus sot de tous les propos, mais qu'il me priait d'être persuadé qu'il n'en croyait rien.

— Je vous écoute, monseigneur.

— Deux dames qui vous ont vu hier soir chez moi, se sont fait annoncer dans mon cabinet après votre départ, pour me prévenir de me tenir sur mes gardes, car vous êtes le sommelier de l'auberge où elles ont logé à Zurich. Vous les avez, assurent-elles, servies à table le soir de leur passage. Elles ont ajouté qu'hier elles ont rencontré l'autre sommelier au-delà de l'Aar, et que probablement vous vous êtes sauvés ensemble, Dieu sait pourquoi! Qu'hier encore vous vous êtes esquivé de chez moi aussitôt que vous les avez aperçues. Je leur ai répondu que quand bien même vous ne m'auriez pas remis une lettre de M. le duc de Choiseul, je serais certain qu'elles étaient dans l'erreur, et qu'elles dîneraient avec vous aujourd'hui même, si elles voulaient me faire l'honneur d'accepter mon invitation. Je leur ai dit pareillement qu'il était possible que vous vous fussiez déguisé en sommelier dans l'espoir de vous procurer une bonne fortune auprès de quelqu'une d'elles; mais elles m'ont répondu que la supposition était absurde, que vous n'étiez qu'un sommelier très-habile à découper un chapon, à changer promptement d'assiette, et que, si je le leur permettais, elles vous en feraient compliment en ma présence. Faites, mesdames, leur ai-je dit; nous en rirons lui et moi. Maintenant, s'il y a quelque chose de vrai dans tout cela, daignez me le dire sans réserve.

— Oui, sans réserve, monseigneur, mais avec

discrétion ; car cette farce pourrait compromettre une personne qui m'est chère, et je préfèrerais mourir plutôt que de lui occasioner le moindre tort.

— La chose est donc vraie ; cela m'intéresse vivement.

— Vraie, monseigneur, jusqu'à un certain point ; car j'espère que vous ne me prendrez pas pour le sommelier de l'Épée.

— Non certes pas, mais vous en avez joué le rôle.

— Précisément. Vous ont-elles dit qu'elles étaient quatre ?

— Je le sais ; la belle madame de *** était du nombre. Cela m'explique l'énigme. Je sais tout. Mais vous avez raison, la discrétion est nécessaire, car elle jouit d'une réputation sans tache.

— Voilà ce que j'ignorais. Le fait est tout innocent, mais on pourra broder dessus quelque affaire scandaleuse et préjudiciable à l'honneur d'une personne dont la beauté m'a frappé.

Je lui contai de point en point tout ce qui s'était passé, lui disant que je n'étais venu à Soleure que dans l'espoir de pouvoir lui faire ma cour. Si cela n'est pas possible, ajoutai-je, je partirai d'ici dans trois ou quatre jours, mais après avoir tourné en ridicule mes laides indiscrètes qui doivent avoir assez d'esprit pour juger que le sommelier n'était qu'un masque. Elles ne peuvent faire semblant de l'ignorer que dans l'espoir de me faire quelque

avance et de nuire à leur belle compagne, qui a très-mal fait de les mettre dans le secret.

— Doucement, doucement, bouillante jeunesse ; vous me rappelez mes beaux jours. Laissez-moi vous embrasser, car votre histoire me fait un plaisir infini. Vous ne partirez pas, mon cher ami, et vous ferez votre cour à votre belle amazone. Laissez-moi rire ; j'ai été jeune, et les beaux yeux m'ont plus d'une fois fait faire des mascarades. Aujourd'hui, à table, vous persifflerez deux méchantes créatures, mais en plaisantant. La chose est si simple, que M. de *** en rira le premier. Sa femme ne peut pas ignorer que vous l'aimez, et je connais assez les femmes pour juger d'avance que votre métamorphose ne lui aura pas déplu. Elle sait que vous l'aimez ?

— Sans doute.

Il partit en riant, et à la portière de sa voiture, il m'embrassa pour la troisième fois.

Je ne pouvais pas douter que mon enchanteresse n'eût tout raconté à ses trois compagnes en revenant d'Einsiedel à Zurich, et cela me faisait trouver mordante la démarche des deux laides auprès de l'ambassadeur ; mais je sentais qu'il était de l'intérêt de mon amour-propre de faire passer leur méchanceté pour finesse d'esprit.

J'entrai à une heure et demie chez l'ambassadeur, et après lui avoir fait ma révérence, je saluai la société et j'aperçus les deux dames. Aussitôt, d'un air noble et aisé, je m'approchai de celle qui

m'avait l'air le plus méchant, et que je supposai telle peut-être parce qu'elle était boiteuse, et je lui demandai si elle me reconnaissait.

— Vous convenez donc que vous êtes le sommelier de l'Épée ?

— Non pas absolument, madame ; mais je conviens que je l'ai été pendant une heure, et que vous m'en avez puni en ne daignant pas seulement m'adresser un seul petit mot, quoique je ne fusse là que pour le bonheur de vous voir. Mais j'espère être ici un peu plus heureux, et que vous me permettrez de vous faire hommage de mes soins.

— C'est étonnant ! Vous avez si bien joué votre rôle que le plus fin y aurait été pris. Nous verrons maintenant si vous serez aussi habile à bien faire celui que vous représentez. Si vous me faites l'honneur de vous présenter chez moi, vous y recevrez bon accueil.

Après ce compliment, l'histoire devint publique, et la société s'en égayait quand j'eus le bonheur de voir entrer M. et madame de ***.

Voilà, dit-elle à son mari, l'aimable sommelier de Zurich.

Le brave homme s'avance et me remercie gracieusement d'avoir fait à sa femme l'honneur de la débotter.

Ce compliment m'apprit qu'elle lui avait tout dit, et j'en fus charmé. On servit ; M. de Chavigni la fit asseoir à sa droite, et moi je fus placé entre

mes deux calomniatrices. Forcé de cacher mon jeu, quoiqu'elles me déplussent extrêmement, je pris sur moi de leur conter fleurette, sans presque lever les yeux sur madame de ***, que sa nouvelle parure rendait ravissante. Son mari ne me parut ni jaloux ni aussi vieux que je me l'étais figuré. L'ambassadeur l'invita à rester le soir avec sa femme à un bal impromptu, ensuite il dit que, pour que je pusse rapporter au duc de Choiseul que je m'étais amusé à Soleure, il serait charmé que l'on jouât la comédie, si madame de *** voulait consentir à représenter encore la belle Écossaise. Elle répondit qu'elle le ferait volontiers, mais qu'il manquait deux acteurs.

— Eh bien ! dit l'aimable vieillard, je prendrai le rôle de lord Monrose.

— Et moi, dis-je, celui de Murrai.

Ma boiteuse, fâchée de cet arrangement, parce qu'il ne lui restait que le vilain rôle de lady Alton, ne put s'empêcher de me lancer un lardon : Pourquoi, me dit-elle, n'y a-t-il pas dans la pièce un rôle de sommelier ! vous vous en acquittez si bien.

— Votre observation est excellente, mais je me console en pensant que vous m'instruirez à mieux jouer celui de Murrai.

Le lendemain je reçus mon petit rôle, et M. l'ambassadeur fit savoir que le bal avait lieu en mon honneur. Après le dîner, je rentrai à mon auberge, et après avoir fait une élégante toilette, je reparus au milieu d'une brillante société.

M. l'ambassadeur m'ayant prié d'ouvrir le bal, me présenta la dame la plus distinguée de la ville par sa naissance, mais non par sa beauté. Ensuite je dansai avec toutes sans distinction, jusqu'à ce que l'obligeant vieillard m'eût engagé à l'objet de mes vœux pour les contredanses, et il fit cela d'une façon si naturelle que personne ne put y trouver à redire : Lord Murrai, dit-il, ne doit danser qu'avec Lindane.

Au premier repos, je saisis l'occasion de lui dire que je n'étais venu à Soleure que pour elle, que c'était pour elle que je m'étais travesti à Zurich, et que j'espérais qu'elle m'accorderait le bonheur de lui faire ma cour. J'ai des raisons, me dit-elle, qui m'empêchent de vous recevoir chez moi, mais l'occasion de nous voir ne nous manquera pas si vous restez quelque temps. Mais je vous demande en grâce de ne me témoigner en public aucune attention particulière, car on ne manquera pas de nous épier et il faut éviter de faire parler. Pleinement satisfait, je lui promis de faire tout ce qui pourrait lui être agréable, et de dérouter les yeux les plus enclins à nous espionner. Je sentais que l'air de mystère ajouterait encore à la félicité que je goûtais en perspective.

M'étant annoncé comme novice dans l'art des Roscius, je priai ma boiteuse de vouloir m'instruire. J'allais donc chez elle le matin, mais elle ne se croyait qu'un miroir de réflexion ; car j'avais chez elle l'occasion de faire ma cour à la belle

amazone, et quel que pût être son amour-propre, elle avait trop d'esprit pour ne pas soupçonner un peu la vérité.

Cette femme était veuve, entre trente et quarante ans, elle avait le teint jaunâtre, l'œil noir et vif, le regard perçant et la mine méchante. Comme elle voulait cacher l'inégalité de ses jambes, elle avait l'air guindé, et une sotte prétention à l'esprit, en la rendant bavarde, en faisait un être fort ennuyeux. Un jour, comme je continuais à lui faire une cour très-respectueuse, elle me dit qu'après m'avoir vu déguisé en sommelier, elle ne m'aurait jamais supposé d'un caractère timide. En quoi, madame, me croyez-vous timide? lui dis-je. Je pouvais facilement le deviner, mais elle ne me répondit pas. J'étais fatigué de mon rôle, et je me proposais de rompre dès que nous aurions joué l'Écossaise.

Tout ce qu'il y avait de mieux à Soleure assista à notre première représentation. La boiteuse fut ravie de faire horreur dans son rôle, se figurant bien que sa personne n'avait été pour rien dans l'effet qu'elle avait produit. M. de Chavigni arracha des larmes : on dit qu'il avait joué mieux que le grand Voltaire. Quant à moi, je me souviens que je fus près de m'évanouir quand, à la troisième scène du cinquième acte, Lindane me dit :

Quoi ! Vous ! Vous osez m'aimer ?

Elle prononça ces mots avec un ton de mépris si énergique et si vrai qui sortait même de l'esprit

de son rôle, que tous les spectateurs couvrirent ces mots d'un tonnerre d'applaudissemens. J'en fus piqué et presque décontenancé, car il me semblait qu'elle y avait mis une intention directe qui outrageait mon honneur. Je me remis cependant dans la minute de répit que me donna le bruit des applaudissemens, et je répondis, en forçant, pour ainsi dire, l'esprit de mon rôle :

Oui ! je vous adore, et je le dois.

Je mis tant de tendresse et de pathétique dans l'expression, que les applaudissemens et les bravo firent retentir la salle, et les *bis! bis!* de quatre cents personnes me forcèrent à répéter des mots qui partaient alors du fond de mon cœur.

Malgré les marques de satisfaction que nous avions reçues des spectateurs, nous trouvâmes pendant le souper que nous ne savions pas bien notre rôle, et M. de Chavigni nous conseilla de remettre notre seconde représentation au surlendemain. Nous ferons, dit-il, une répétition demain à ma maison de campagne, où je vous convie tous à dîner. Nous ne manquâmes pas cependant de nous prodiguer des éloges d'acteurs. La boiteuse me dit que j'avais bien joué, mais moins bien que mon rôle de sommelier qui m'allait à merveille. Ce lardon mit les rieurs de son côté, mais je fis changer la scène en lui disant que je n'avais pu parvenir à cette perfection qu'avec effort, tandis que, pour exceller dans lady Alton, elle n'avait qu'à suivre sa nature. M. de Chavigni

dit à madame de *** que les spectateurs avaient eu tort de l'applaudir à l'endroit où elle s'étonnait que je l'aimasse, puisqu'elle avait prononcé ces paroles avec le ton du mépris, et qu'il était impossible que Lindane n'eût pas de l'estime pour Murrai.

L'ambassadeur vint me prendre le lendemain avec sa voiture, et quand nous arrivâmes à sa maison de campagne, nous y trouvâmes tous les acteurs. S'adressant d'abord à M. de ***, il lui dit qu'il croyait avoir fait son affaire, et qu'il lui en parlerait après dîner.

Nous nous mîmes à table et ensuite nous répétâmes la pièce sans avoir besoin de souffleur.

Vers le soir, M. l'ambassadeur annonça à toute la société qu'il nous attendait à souper à Soleure, et tout le monde partit, excepté nous deux et M. et madame de ***. Au moment de partir, ce qui dura quelques instans, je fus bien agréablement surpris. Monsieur, dit l'ambassadeur à M. de ***, montez dans ma voiture, nous pourrons y parler tout à l'aise. M. Casanova aura l'honneur de tenir compagnie à madame dans votre équipage. Je présentai respectueusement ma main à cette belle qui la prit avec l'air de la plus parfaite indifférence; mais en montant le marche-pied, elle me la pressa de toute la force de la sienne. Mon lecteur peut imaginer tout le feu que cette pression fit circuler dans mes veines.

Nous voilà côte à côte et les genoux pressés tendrement l'un contre l'autre. Une demi-heure se passa comme une minute, mais nous ne la perdîmes pas en vaines simagrées; nos bouches collées l'une contre l'autre ne se séparèrent qu'à dix pas de l'hôtel que nous aurions voulu savoir à dix lieues de là. Elle descendit la première, et je fus effrayé du feu qui sortait de tout son visage. Cette rougeur n'était pas naturelle; elle allait nous trahir; la source de notre félicité allait être tarie. L'œil scrutateur de l'envieuse Alton ne s'y serait pas trompé; elle aurait été plus triomphante qu'humiliée de cette découverte; j'étais hors de moi.

L'amour et la fortune, qui m'ont été si favorables dans le cours de ma vie, vinrent me tirer de ce cruel embarras. J'avais dans ma poche une petite boîte qui contenait de l'ellébore. Je l'ouvre comme par instinct et je l'invite à en prendre une petite pincée. Elle en prit et je l'imitai; mais la dose était trop forte, l'effet commença vers le milieu de l'escalier et nous continuâmes à éternuer pendant un quart d'heure. On fut obligé d'attribuer à son éternuement l'irritation de son visage, ou au moins ne fut-il permis à personne d'exprimer hautement ses soupçons. Quand l'accès fut passé, cette femme, non moins spirituelle que belle, dit que son mal de tête était passé, mais qu'une autre fois elle se garderait de prendre le remède à si forte dose.

Je lorgnais du coin de l'œil la maligne boiteuse qui ne disait rien, mais qui paraissait sérieusement occupée.

Cet échantillon de ma bonne fortune me détermina à passer à Soleure autant de temps qu'il m'en faudrait pour être parfaitement heureux, et je me décidai sur-le-champ à louer une maison de campagne. Je ne pense pas que mes lecteurs, s'ils se trouvaient dans ma position, riches, jeunes, indépendans, pleins de feu et n'ayant d'autre affaire qu'à se procurer du plaisir, ne prissent bien vite une résolution semblable. J'avais devant moi une beauté parfaite, j'en étais éperdument amoureux et j'étais certain qu'elle partageait mon amour; j'avais de l'or et j'étais mon maître. Je trouvai ce projet beaucoup plus raisonnable que celui de me faire moine, et j'étais au-dessus du qu'en dira-t-on. Dès que l'ambassadeur se fut retiré, ce qui avait toujours lieu d'assez bonne heure, à cause de son âge, je laissai tout le monde à table et j'allai le trouver dans son appartement. Je ne pouvais pas, en bonne conscience, frustrer ce galant homme d'une confidence qu'il méritait si bien.

Aussitôt qu'il me vit : Eh bien! me dit-il, avez-vous bien profité du tête-à-tête que je vous ai procuré? Je commençai par l'embrasser, puis je lui répondis : Je puis tout espérer. Quand j'en fus à l'article de l'ellébore, il me fit des complimens sans fin; car, me dit-il, sa

rougeur extraordinaire aurait fait supposer un combat ; et cela n'aurait pas été favorable à vos vues.

Après ma confidence, je lui fis part de mon projet. Je ne dois rien brusquer, lui dis-je, puisqu'il faut que je ménage l'honneur de la dame, et que je ne puis attendre l'accomplissement de mes vœux que du temps. Il me faut une jolie maison de campagne, une belle voiture, deux laquais, un bon cuisinier et une femme de chambre gouvernante. Je me recommande à votre excellence pour tout cela. Vous êtes mon refuge et mon ange tutélaire.

— Dès demain, sans plus tarder, je m'occuperai de votre affaire, et je pense bien que nous parviendrons, moi à vous bien servir, et vous à être tout-à-fait content de Soleure.

Le lendemain, notre représentation alla à merveille, et le surlendemain, M. l'ambassadeur me parla ainsi : Je vois, mon cher ami, que dans cette intrigue, votre bonheur consiste dans la satisfaction de vos désirs, sans nuire à la réputation de la dame. Je crois même avoir assez bien deviné la nature de votre amour pour cette charmante personne, pour être persuadé que vous quitteriez Soleure sans retard, si elle vous faisait savoir que votre départ est nécessaire à sa tranquillité. Vous voyez que je vous ai assez bien deviné pour être à portée de vous bien conseiller dans cette affaire, beaucoup plus importante et beaucoup plus déli-

cate que la plupart des affaires diplomatiques dont on fait tant de bruit.

— Votre excellence ne paraît pas faire grand cas d'une carrière qu'elle a parcourue avec tant de distinction.

— C'est que je suis vieux, mon cher ami, et qu'ayant secoué la rouille et la poussière des préjugés, je vois les choses comme elles sont et je les estime ce qu'elles valent. Mais revenons à votre amour. Il faut, si vous voulez être impénétrable, que vous vous interdisiez la moindre démarche qui puisse éveiller le plus petit soupçon aux yeux des personnes qui ne croient pas aux actions indifférentes. Le court tête-à-tête que je vous ai ménagé avant-hier ne peut paraître à l'esprit le plus enclin à la médisance que le fruit d'un simple hasard, et l'incident du sternutatoire met en défaut les déductions de la malice la plus pénétrante, car un amant qui veut saisir la fortune par les cheveux ne commence pas par donner des convulsions à l'objet de ses feux. On ne devinera pas que votre ellébore n'a été employé que comme expédient pour dissimuler une rougeur occasionée par des caresses, puisqu'il n'arrive pas souvent qu'un combat amoureux, où les deux partis s'entendent, laisse des traces de cette nature; et d'ailleurs, comment supposer que vous eussiez prévu cette inflammation de visage au point de vous munir du spécifique. Ce qui est arrivé ne suffit donc pas pour dévoiler votre secret. M. de *** qui, bien

qu'il ait la prétention de passer pour n'être pas jaloux, n'est pourtant pas sans jalousie, M. de *** lui-même ne peut avoir trouvé dans la démarche que j'ai faite en l'invitant à retourner seul avec moi à Soleure, rien que de très-naturel, puisque j'avais à l'entretenir d'une affaire importante, et qu'il ne saurait supposer que je veuille servir votre amour auprès de sa femme. En outre, les lois de la politesse m'auraient prescrit en toute circonstance d'offrir à madame la place que je lui ai fait occuper dans mon vis-à-vis, et comme il se pique d'être poli, il n'aurait pu s'opposer à ce que sa femme acceptât. Ainsi, dans tous les cas, il en aurait été séparé. A la vérité, je suis vieux et vous êtes jeune, ce qui aux yeux d'un mari n'est pas sans importance.

Après cet exorde, ajouta l'aimable ambassadeur en riant, exorde que je vous ai fait en style de secrétaire d'état au conseil, venons à la conclusion. Deux choses vous sont nécessaires pour vous acheminer vers le bonheur. La première, et celle-ci vous regarde spécialement, c'est de forcer M. de *** à devenir votre ami, sans qu'il puisse soupçonner que vous avez jeté un dévolu sur sa femme; je vous aiderai de mon mieux. La seconde regarde la dame; il faut avoir soin de ne rien faire de sujet à observation, sans que la raison en soit connue de tout le monde. Ainsi, monsieur, vous voilà sous ma tutelle, et partant vous ne prendrez une maison de campagne que lorsque nous aurons

imaginé un prétexte plausible capable de jeter de la poudre aux yeux à tous les Argus. Cependant consolez-vous; ce prétexte est tout trouvé. Le voici.

Il faut que vous feigniez d'être malade, mais d'une maladie telle que votre médecin soit forcé de vous en croire sur parole. Je connais heureusement un docteur dont la passion est d'ordonner pour tous les maux l'air de la campagne. Ce médecin, qui n'en sait pas plus que ses doctes confrères à conjectures, mais qui tue ou guérit comme le plus habile, doit venir me tâter le pouls un de ces jours. Vous lui demanderez une consultation, et moyennant une couple de louis, il vous fera une bonne prescription où, sans doute, la campagne sera en première ligne. Il dira ensuite à toute la ville que votre cas est grave, mais qu'il répond de votre guérison.

— Comment se nomme-t-il?

— C'est le docteur Herrenschwand.

— Comment se trouve-t-il ici? je l'ai connu à Paris chez madame la comtesse du Rumain.

— Ce n'est pas lui, c'est son frère. Cherchez une maladie du bon ton, qui ne vous fasse point de tort dans l'opinion publique. Après cela la maison sera facile à trouver, et je vous donnerai un excellent cuisinier pour faire vos tisanes.

Le choix d'une maladie était embarrassant; il me fallait y penser sérieusement. Le même soir je trouvai l'occasion de communiquer mon projet à

madame de *** qui l'approuva, et l'ayant priée de penser au moyen de m'écrire, elle me le promit. Mon mari, me dit-elle, a la meilleure opinion de vous. Il n'a pas trouvé du tout mauvais que nous soyons venus ensemble dans son coupé. Dites-moi maintenant, est-ce naturellement ou à dessein que M. de Chavigni a retenu mon mari et que nous nous sommes trouvés tête-à-tête?

— C'est à dessein, mon cœur.

Elle leva ses beaux yeux vers le ciel en se mordant les lèvres.

— En êtes-vous fâchée?

— Hélas!... non.

À trois ou quatre jours de là, c'était le jour où nous allions représenter l'Écossaise, le médecin vint dîner avec l'ambassadeur et resta le soir pour voir le spectacle. Au dessert, il me fit compliment sur ma bonne santé, et saisissant l'à-propos, je lui dis que les apparences étaient trompeuses et je le priai de vouloir bien m'assigner une heure pour le lendemain. Charmé sans doute de s'être trompé, il me répondit qu'il était à mes ordres. Il fut exact au rendez-vous, et je lui dis tout ce qui me passa par la tête, mais entre autres que j'étais sujet dans mes rêves à certaines irritations qui me fatiguaient extrêmement et qui me donnaient une grande faiblesse de reins.

— Je connais cela, monsieur; c'est une mauvaise maladie, mais je vous en guérirai par deux moyens. Le premier, qui peut-être ne vous plaira

pas, c'est d'aller passer six semaines à la campagne, où vous ne serez pas exposé à voir des objets qui font dans votre cerveau l'impression qui agit sur la septième paire de nerfs qui vous causent l'éruption lombale qui doit à votre réveil vous laisser un grand sentiment de tristesse.

— Oui, monsieur, c'est bien là ce que j'éprouve.

— Je le savais bien ! Le second remède consiste en bains froids fort agréables.

— Sont-ils loin d'ici ?

— Partout où vous les désirerez, car je vais vous en écrire la recette et le pharmacien en fera son affaire.

Je le remerciai, et après avoir reçu un double louis que je lui glissai gracieusement dans la main, il partit en m'assurant que je ne serais pas longtemps à m'apercevoir de l'efficacité de ses remèdes. Le soir toute la ville savait que j'étais malade et que j'étais obligé d'aller passer quelque temps à la campagne. M. de Chavigni me plaisanta à dîner et dit en riant au docteur qu'il devait m'imposer la privation des visites féminines, et la boiteuse renchérissant, ajouta qu'il devait surtout me défendre de visiter certains portraits dont ma cassette était remplie. Je riais en approuvant tout le monde, et je finis par me recommander publiquement à M. de Chavigni pour me trouver une jolie maison et un bon cuisinier, parce que je n'aimais pas à manger seul.

Las de jouer un rôle qui me pesait, je cessai d'aller voir la boiteuse ; mais elle ne tarda pas à me reprocher mon inconstance, en me disant que je m'étais joué d'elle. Je sais tout, me dit la maligne femelle, et je me vengerai.

— Vous ne pouvez, lui dis-je, vous venger de rien, car je ne vous ai jamais offensée ; cependant si vous avez l'intention de me faire assassiner, je demanderai des gardes.

— On n'assassine pas ici, répliqua-t-elle d'un ton refrogné ; je ne suis pas Italienne.

Charmé de m'être débarrassé de cette laideron, madame de *** devint l'objet de toutes mes pensées. M. de Chavigni, qui paraissait heureux de me servir, fit croire au mari que j'étais le seul qui pût engager M. le duc de Choiseul, colonel-général des Suisses, à faire accorder à un neveu qu'il avait dans les gardes, sa grâce pour un duel qu'il avait eu à la Muette et dans lequel il avait eu le malheur de tuer son adversaire. C'est, ajouta l'aimable vieillard, le plus sûr moyen de captiver l'amitié et la confiance de l'époux-rival ; pouvez-vous vous charger de cette affaire ?

— Il n'est pas sûr que je réussisse.

— Je me suis peut-être trop avancé, mais je lui ai dit que par le canal de la duchesse de Grammont, vous pouviez tout sur le ministre.

— Je ne dois pas vous faire mentir ; je m'en chargerai volontiers.

En conséquence, M. de *** m'informa du fait en

présence même de l'ambassadeur, et vint m'apporter chez moi toutes les pièces relatives à l'affaire, d'ailleurs fort simple, de son neveu.

Je passai la nuit à écrire à la duchesse de Grammont. Je mis dans ma lettre tout le pathétique que je crus propre à toucher d'abord son cœur, puis celui de son père, ensuite je me mis à écrire à ma bonne madame d'Urfé, en lui disant que le bonheur de l'ordre sublime des rose-croix dépendait de la grâce que le roi accorderait à l'officier suisse qui avait dû sortir du royaume à cause d'un duel où notre ordre était fort intéressé.

Le matin, après avoir reposé une heure et m'être habillé, j'allai chez l'ambassadeur pour lui montrer la lettre que j'écrivais à la duchesse. Il la trouva excellente et voulut que j'allasse la faire lire à M. de ***. Je trouvai ce monsieur en bonnet de nuit et pénétré de reconnaissance pour l'intérêt que je daignais prendre à une affaire qui lui tenait de si près à cœur. Il me dit que sa femme n'était pas encore levée, mais il m'invita à attendre qu'elle fût prête pour déjeûner avec elle. La proposition était fort engageante, mais je le remerciai, en le priant de m'excuser auprès de madame, sous prétexte que le courrier devant bientôt partir, il fallait que j'allasse achever mes lettres pour qu'elles pussent partir sans retard. Par là, s'il était jaloux, je le déroutais par le peu d'empressement que je montrais à me trouver avec sa femme.

J'allai dîner en tête-à-tête avec M. de Chavigni qui loua beaucoup ma politique, en m'assurant qu'il était impossible que M. de *** ne fût pas désormais mon meilleur ami. Il me montra ensuite une lettre de Voltaire où cet homme célèbre lui témoignait sa reconnaissance pour le rôle de Monrose qu'il avait joué dans l'Écossaise, et une autre du marquis de Chauvelin qui était aux Délices avec le philosophe de Ferney. Il lui promettait une visite avant de se rendre à Turin où il allait en qualité d'ambassadeur.

CHAPITRE VI.

Ma maison de campagne. — Madame Dubois. — Mauvais tour que me joue l'infâme boiteuse. — Mes chagrins.

Il y avait cercle et souper à la cour : c'est ainsi qu'on appelait l'hôtel de M. de Chavigni, ou plutôt celui de l'ambassadeur du roi de France en Suisse. En entrant dans la salle, j'aperçus mon enchanteresse dans un coin occupée à lire une lettre. Je l'abordai en lui faisant mes excuses de n'être point resté pour déjeûner, mais elle me dit que j'avais très-bien fait, et elle ajouta que

si je n'avais pas encore fait choix d'une maison de campagne, elle me priait de prendre celle que son mari me proposerait probablement le soir même. Elle ne put en dire davantage, parce qu'on vint l'appeler pour jouer un quadrille. Quant à moi, je me dispensai de jouer ce soir-là, et je me tins alternativement à toutes les tables de jeu.

Pendant le souper, tout le monde me parla de ma santé et du prochain séjour que je voulais faire à la campagne. Cela donna occasion à M. de *** de me parler d'une habitation charmante auprès de l'Aar ; mais on ne veut, me dit-il, la louer que pour six mois. Pourvu qu'elle me plaise, lui répondis-je, et que je sois le maître d'en sortir quand je voudrai, je paierai volontiers les six mois d'avance.

— Il y a une salle magnifique.

— Tant mieux ; j'y donnerai un bal pour témoigner à la bonne compagnie de Soleure ma reconnaissance pour l'accueil bienveillant que j'en ai reçu.

— Voulez-vous que nous allions la voir demain?

— Bien volontiers.

— Hé bien ! si cela vous convient, j'irai vous prendre sur les huit heures.

— Vous me trouverez prêt.

En rentrant chez moi, j'ordonnai une berline à quatre chevaux, et avant huit heures je me rendis chez M. de *** que je trouvai prêt, et qui se

montra flatté que je l'eusse prévenu. J'ai engagé ma femme à nous accompagner, me dit-il, mais c'est une paresseuse qui préfère le lit au plaisir de la promenade. En moins d'une heure, nous arrivâmes au but de notre course, et je trouvai une maison délicieuse et assez vaste pour y loger toute la cour d'un prince du saint-empire. Outre la salle que je trouvai magnifique, ce que je remarquai avec beaucoup de plaisir, ce fut un cabinet disposé en boudoir tout tapissé de belles gravures d'un goût exquis, un beau jardin et des jets d'eau variés, un local très-convenable pour servir de bain, plusieurs beaux appartemens très-bien meublés, une belle cuisine; en un mot tout me plut, et je priai M. de *** de se charger du marché de manière à ce que je pusse m'y établir le surlendemain.

De retour à Soleure, madame me témoigna combien elle était contente que la maison me plût, et saisissant l'à-propos, je lui dis que j'espérais qu'ils me feraient l'honneur de venir souvent y dîner avec moi. Ils m'en firent la promesse. Je tirai ensuite de mon gousset un rouleau de cent louis que je remis à monsieur pour payer le loyer des six mois, je l'embrassai et, après avoir baisé respectueusement la main à sa belle compagne, je me rendis chez M. de Chavigni qui trouva très-bien que j'eusse loué la maison, puisque cela faisait plaisir à ma belle; mais il me dit : Est-il vrai que vous voulez y donner un bal?

— Très-vrai, si je puis trouver tout ce qui m'est nécessaire pour le donner brillant, et que cela ait votre approbation.

— Il n'est pas question de cela, mon cher, et tout ce que vous ne pourriez pas trouver dans le pays, vous le trouverez chez moi. Allons, je vois que vous voulez dépenser de l'argent. C'est bien, car avec cela on lève bien des obstacles. En attendant, vous aurez deux laquais, un cuisinier excellent, la gouvernante et tout le monde qu'il vous faudra. Mon maître d'hôtel les paiera; vous règlerez ensuite : il est honnête homme. J'irai quelquefois manger votre soupe et vous me récompenserez de mes courses en me tenant au courant de vos succès. J'estime beaucoup cette charmante personne, sa bonne conduite est au-dessus de son âge; et les marques d'amour qu'elle vous donne doivent vous la faire chérir assez pour que vous respectiez sa réputation. Sait-elle que je sais tout?

— Elle sait que je vous ai dit que nous nous aimons, et elle n'en est pas fâchée, car elle est certaine de votre discrétion.

— Elle peut y compter. C'est une femme délicieuse que j'aurais tenté de séduire il y a trente ans.

Un pharmacien que le docteur m'avait recommandé partit le jour même pour aller disposer les bains qui devaient me guérir de ma maladie de commande, et le surlendemain je m'y rendis moi-

même, après avoir ordonné à le Duc de venir m'y rejoindre avec mes effets.

Je fus fort surpris en entrant dans l'appartement que je devais occuper de trouver une fort jolie personne qui s'approcha de moi d'un air modeste pour me baiser la main. Je l'en empêchai, et mon air d'étonnement la fit rougir.

— Êtes-vous de la maison, mademoiselle?

— Le maître d'hôtel de M. l'ambassadeur m'a engagée pour être votre gouvernante.

— Excusez ma surprise. Menez-moi dans ma chambre.

Elle se mit en devoir d'obéir, et quand je fus assis sur le canapé, je l'invitai à s'asseoir près de moi. C'est un honneur, me dit-elle du ton le plus doux et le plus modeste, que je ne puis me permettre : je ne suis que votre servante.

— Comme il vous plaira, mademoiselle; mais j'espère que quand je serai seul, vous n'aurez pas de difficulté de me tenir compagnie à table; car il m'est désagréable de devoir manger seul.

— Je vous obéirai, monsieur.

— Où est votre chambre?

— Voilà celle que le maître d'hôtel m'a indiquée, mais monsieur n'aura qu'à me dire s'il veut que j'en change.

— Non, point du tout. Vous serez fort bien là.

Sa chambre était derrière mon alcove. J'y entrai avec elle et je fus tout ébahi de voir un étalage de robes, et dans un joli cabinet attenant, tout

l'attirail d'une toilette, beaucoup de linge, des bonnets, des souliers et des pantoufles brodées. Muet d'étonnement, je la regarde et je trouve son maintien noble et satisfait entièrement convenable. Cependant je jugeai à propos de lui faire subir un rigoureux examen, car elle me paraissait trop intéressante et trop bien nippée pour n'être qu'une femme de chambre. Il me vint dans l'idée que ce pouvait être un tour que voulait me jouer l'ambassadeur, car une personne belle, bien élevée, et de vingt-quatre à vingt-cinq ans tout au plus, me semblait bien plutôt faite pour être ma maîtresse que ma gouvernante. Je lui demandai donc si elle connaissait l'ambassadeur et quels étaient les gages qu'on lui avait accordés. Elle me répondit qu'elle ne connaissait M. de Chavigni que de vue et que son maître-d'hôtel lui avait promis deux louis par mois et la table dans son particulier.

— D'où êtes-vous? Comment vous nommez-vous?

— Monsieur, je suis Lyonnaise, je suis veuve et je m'appelle Dubois.

— Je suis charmé de vous avoir à mon service. Nous nous reverrons.

Elle me laissa seul, et je ne pus m'empêcher de la trouver très-intéressante, car sa manière de parler était à l'unisson de tout ce que j'avais vu d'elle. Je descendis à la cuisine où je trouvai un cuisinier de bonne mine qui me dit s'appeler Ro-

sier. J'avais connu son frère au service de l'ambassadeur de France à Venise. Il me dit qu'à neuf heures, mon souper serait prêt.

—Je ne mange jamais seul, lui dis-je.

— Je le sais, monsieur, et la table sera servie en conséquence.

— Combien gagnez-vous?

— Quatre louis par mois.

De là je passai à l'inspection du reste de mes gens. Je trouvai deux valets à l'air intelligent, et le premier m'annonça qu'il me servirait tous les vins que je lui demanderais. Je visitai pareillement mon bain que je trouvai disposé de la manière la plus commode, et un garçon apothicaire qui était occupé à préparer diverses choses nécessaires pour ma prétendue guérison. Ensuite je fis un tour dans le jardin, et avant de rentrer, je passai chez le concierge où je trouvai nombreuse famille et des filles qui n'étaient pas à dédaigner. Enchanté d'entendre tout le monde parler français, je pris plaisir à m'entretenir assez longtemps avec eux.

Quand je fus dans mon appartement, j'y trouvai le Duc occupé à défaire mes malles, et lui ayant dit de consigner mon linge à madame Dubois, je passai dans un joli cabinet attenant où se trouvait un bureau et tout ce qu'il faut pour écrire. Ce cabinet n'avait qu'une seule fenêtre vers le nord, mais on découvrait une perspective capable d'inspirer les idées les plus heureuses. Je m'amusais à

contempler ce sublime coup d'œil, quand j'entendis frapper à ma porte. C'était ma belle gouvernante avec un air modeste et riant qui ne ressemble en rien à celui qu'on a quand on va se plaindre. Que désirez-vous, madame?

— Monsieur, je vous prie d'avoir la bonté d'ordonner à votre valet de chambre d'être poli envers moi.

— C'est juste; en quoi vous a-t-il manqué?

— Peut-être en rien, selon lui. Il a voulu m'embrasser; et comme je m'y suis refusée, il s'est cru en droit d'être un peu insolent.

— Et de quelle façon?

— En se moquant de moi. Vous m'excuserez, monsieur, mais je n'aime pas les ricaneurs.

— Vous avez bien raison, ma bonne, car ils sont ou sots ou méchans. Soyez tranquille; le Duc saura qu'il doit vous respecter. Vous souperez avec moi.

Le Duc étant venu peu d'instans après, je lui ordonnai de traiter madame Dubois avec respect.

— C'est une bégueule, me dit le drôle; elle n'a pas voulu que je l'embrasse.

— Tu n'es qu'un faquin.

— Est-elle votre femme de chambre ou votre maîtresse?

— C'est peut-être ma femme.

— Cela change la thèse, monsieur. Cela suffit. Madame Dubois sera respectée et j'irai chercher fortune ailleurs.

J'eus un souper délicieux. Je fus content de mon cuisinier, de mon sommelier, de ma bonne, et même de mon Espagnol qui la servit à table en garçon d'esprit sans nulle affectation.

Après souper, je fis sortir le domestique et le Duc, et resté seul avec ma trop belle gouvernante, qui s'était conduite à table en femme qui connaît le monde, je la priai de me conter son histoire.

— Mon histoire, monsieur, est aussi courte que peu intéressante. Née à Lyon, mes parens me menèrent à Lausanne, comme je l'ai su d'eux-mêmes, car j'étais trop jeune pour avoir pu en conserver le souvenir. Mon père, qui était au service de madame d'Ermance, me laissa orpheline à l'âge de quatorze ans. Cette dame m'aimait, et sachant que ma mère était sans fortune, elle me prit chez elle. Je venais d'atteindre ma dix-septième année lorque j'entrai au service de lady Montaigu en qualité de femme de chambre, et quelque temps après je devins l'épouse de Dubois, son vieux valet de chambre. Nous partîmes pour l'Angleterre, et trois ans après mon mariage je perdis mon mari à Windsor. L'air de ce pays me menaçait de la consomption ; je me vis forcé de prier mylady de me permettre de la quitter. Cette bonne dame voyant mon état de langueur, me paya mes frais de voyage et me combla de riches présens. Je revins à Lausanne auprès de ma mère, où ma santé ne tarda pas à se rétablir, et j'entrai au service

d'une dame anglaise qui m'aimait beaucoup, et qui m'aurait emmenée en Italie, si elle n'avait conçu des soupçons sur le jeune duc de Rosbury qu'elle aimait, et qu'elle croyait amoureux de moi. Elle me soupçonnait d'être sa rivale en secret : elle se trompait. Elle me renvoya en me faisant de très-beaux présens et en me témoignant combien elle regrettait de ne pouvoir me garder. Je rentrai chez ma mère où pendant deux ans j'ai vécu du travail de mes mains. Il y a quatre jours que M. Lebel, maître-d'hôtel de l'ambassadeur, vint me demander si je voulais entrer au service d'un seigneur italien en qualité de gouvernante aux conditions que vous connaissez. J'y ai consenti, dans l'espoir de voir l'Italie, et c'est à cet espoir que je dois attribuer mon étourderie. Enfin, me voici.

— Et de quelle étourderie parlez-vous, madame?

— D'être entrée chez vous sans vous connaître?

— J'aime votre franchise. Vous ne seriez donc pas venue, si vous m'aviez connu?

— Non, certainement, car je ne trouverai plus à me placer chez les femmes après vous avoir servi.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Mais, monsieur, vous croiriez-vous fait pour avoir une gouvernante comme moi, sans que le public croie que je vous suis autre chose?

— Non, vous êtes trop jolie pour cela, et je n'ai pas l'air d'un polype; mais je m'en moque.

— Vous vous en moquez, c'est fort bien, et à votre place, je m'en moquerais comme vous; mais femme et dans un état dépendant, croyez-vous que je puisse sans préjudice me mettre au-dessus de quelques convenances?

— C'est-à-dire, madame Dubois, que vous seriez bien aise de retourner à Lausanne?

— Non pas actuellement, car cela vous ferait du tort.

— Comment?

— On ne manquerait pas de dire que vous m'avez déplu par des propos ou par des actions trop libres; et vous, vous porteriez peut-être sur mon compte un jugement peu favorable.

— Mais quel jugement, je vous prie, pourrais-je porter sur vous?

— Peut-être que je veux vous en imposer.

— Cela pourrait être, car votre départ, aussi déraisonnable que brusque, me piquerait vivement. Malgré cela, je suis fâché pour vous, car, avec votre manière de voir, vous ne pouvez ni vous en aller, ni rester volontiers avec moi. Cependant il faut que vous preniez un parti quelconque.

— Il est tout pris. Je reste, et je suis presque certaine de ne pas m'en repentir.

— Votre espérance me plaît, mais il y a une difficulté.

— Voulez-vous bien me la faire connaître ?

— Je le dois, ma chère Dubois. Point de tristesse et surtout pas de certains scrupules.

— Vous ne me verrez jamais triste, c'est ce que je puis vous promettre; mais veuillez m'expliquer ce que vous entendez par le mot scrupules.

— A merveille. Dans l'acception ordinaire, le mot scrupule signifie une malice superstitieuse qui croit vicieuse une action qui peut n'être qu'innocente.

— Lorsqu'une action me semble douteuse, je ne suis jamais portée à la juger mal. D'ailleurs mon devoir ne m'ordonne de veiller que sur moi.

— Je vois que vous avez beaucoup lu.

— C'est mon premier besoin : sans la lecture, la vie me paraîtrait pénible.

— Vous avez donc des livres ?

— Beaucoup. Comprenez-vous l'anglais ?

— Pas un mot.

— J'en suis fâchée, car les livres anglais vous amuseraient.

— Je n'aime pas les romans.

— Ni moi non plus. Mais croyez-vous qu'il n'y ait que des romans dans la littérature anglaise ? J'aime bien cela ! Pourquoi, s'il vous plaît, me jugez-vous romanesque si précipitamment ?

— Voilà ce que j'aime aussi. Cette incartade de jolie femme est tout-à-fait de mon goût, et je suis charmé d'être le premier à vous faire rire.

— Excusez si je ris, car.....

— Oh! point de car, ma chère. Riez de tout, à tort et à travers. Vous ne trouverez jamais de plus sûr moyen de faire de moi tout ce que vous voudrez. Je trouve vraiment que vous vous êtes engagée à trop bon marché.

— Monsieur, ceci me fait encore rire, car il ne tient qu'à vous d'augmenter mes gages.

— Je sens que je les augmenterai.

Je me levai de table, non pas épris, mais surpris de cette jeune femme, qui avait tout l'air de devoir me prendre par mon faible. Elle raisonnait, et dans ce premier entretien, elle m'avait à peu près coulé à fond. Jeune, belle, élégante, spirituelle et un ton très-distingué, je ne pouvais pas deviner où elle me mènerait. Il me tardait de parler à ce M. Lebel pour le complimenter de m'avoir procuré cette merveille, et plus encore pour m'entretenir sur son compte.

Après que le couvert fut ôté, elle vint me demander si je mettais des papillotes. C'est une affaire qui regarde le Duc, lui dis-je; mais si vous voulez, je vous donnerai volontiers la préférence. Elle s'en acquitta en personne experte. Je prévois, lui dis-je, que vous me servirez comme vous serviez lady Montaigu.

— Pas tout-à-fait; mais puisque vous n'aimez pas la tristesse, je dois vous demander une grâce.

— Demandez, ma chère.

— C'est de ne pas exiger que je vous serve au bain.

— Sur mon honneur, si j'y ai pensé, ma chère. Ce serait scandaleux. C'est l'affaire de le Duc.

— Pardonnez-moi et accordez-moi une seconde grâce.

— Dites-moi librement tout ce que vous désirez.

— Souffrez que je fasse coucher avec moi une des filles du concierge.

— Si j'y avais pensé, je vous en aurais fait la proposition. Est-elle dans votre chambre?

— Non.

— Allez l'appeler.

— Laissons cela jusqu'à demain, car si j'y allais à présent, on pourrait en jaser.

— Je vois que vous êtes sage, ma charmante Dubois; soyez sûre que je ne vous empêcherai pas de continuer à l'être.

Elle m'aida à me déshabiller et elle dut me trouver fort modeste; mais j'étais forcé de m'avouer que ce n'était pas par vertu. J'avais le cœur épris d'un autre objet, et madame Dubois m'avait imposé: j'en étais la dupe, peut-être; mais je ne m'arrêtais pas à cette pensée.

Le matin ayant sonné le Duc, il entra en me disant qu'il n'espérait pas avoir cet honneur. Tu es un faquin, lui dis-je; aie soin de préparer deux tasses de chocolat de suite après mon bain.

Après avoir pris mon premier bain froid que je trouvai délicieux, je me recouchai. Madame Dubois entra dans un déshabillé très-élégant et le sourire sur les lèvres.

— Vous avez l'air toute joyeuse, ma belle gouvernante ?

— Je le suis, parce que je me trouve heureuse d'être avec vous ; j'ai bien dormi, et j'ai dans ma chambre une fille jolie comme un ange qui couchera avec moi.

— Faites-la entrer.

Elle appelle et je vois une laideron à l'air sauvage qui me fit tourner la tête. Vous n'avez pas voulu vous donner une rivale, ma chère, lui dis-je ; mais si elle vous convient, je la trouve fort bien. Vous déjeûnerez avec moi, et je vous invite à prendre tous les matins une excellente tasse de chocolat.

— J'en suis ravie, car je l'aime beaucoup.

L'après-dîner fut fort agréable, M. de Chavigni vint passer plusieurs heures avec moi. Il fut content de tout et surtout de ma belle gouvernante dont Lebel ne lui avait point parlé. C'est, me dit-il, un excellent remède pour vous guérir de l'amour que madame de *** vous a inspiré.

— Vous vous trompez, lui dis-je ; elle pourrait m'inspirer de l'amour, sans me guérir de celui que j'éprouve pour mon enchanteresse.

Le lendemain, au moment où j'allais me mettre à table avec ma gouvernante, je vois une voiture

entrer dans la cour et mon horrible boiteuse en descendre. J'en fus fort contrarié, cependant la politesse me força de l'aller recevoir.

— J'étais loin de m'attendre, madame, à l'honneur que vous me faites.

— Je n'en suis pas étonnée. Je viens vous demander un service et à dîner.

— Entrez donc, car on vient de servir. Je vous présente madame Dubois.

Me tournant vers ma charmante ménagère, je lui dis que madame dînerait avec nous.

Madame Dubois, jouant le rôle de maîtresse, fit à merveille les honneurs du dîner, et la boiteuse, malgré sa morgue, se comporta fort bien à son égard. Je ne dis pas vingt mots pendant le repas, et n'eus pour cette détestable personne aucune espèce d'égard; mais j'étais impatient de savoir de quelle nature pouvait être le service qu'elle attendait de moi. Dès que madame Dubois fut sortie, elle me dit de but en blanc qu'elle venait me prier de lui donner deux chambres pour trois semaines ou un mois tout au plus.

Surpris d'une pareille effronterie, je lui dis que c'était là un service qu'il m'était impossible de lui rendre.

— Vous ne pouvez pas me refuser, car toute la ville sait que je suis venue tout exprès pour vous le demander.

— Eh bien! parbleu! toute la ville saura que je vous ai refusé. Je veux être seul, absolument

seul et en pleine liberté. La moindre société me gênerait.

— Je ne vous gênerai en rien, et il ne tiendra qu'à vous d'ignorer que nous vivons sous le même toit. Je ne trouverai point mauvais que vous ne vous informiez pas de ma santé, et je ne m'informerai pas de la vôtre, quand bien même vous seriez malade. Je me ferai faire à manger par ma servante dans la petite cuisine, et j'aurai soin de ne me promener dans le jardin que lorsque je serai certaine que vous n'y serez pas. Dites-moi actuellement si la plus stricte politesse vous permet de me refuser.

— Si les plus simples convenances vous étaient familières, madame, vous ne persisteriez pas à me demander un service après le refus formel que je vous réitère.

Elle resta muette, mais impassible. Je suffoquais. Je me promenais à grands pas dans ma chambre, et j'avais idée de la faire mettre à la porte comme une folle. Puis réfléchissant qu'elle avait des parens qui tenaient un rang dans la société; qu'en la traitant sans ménagement, je pourrais m'en faire une ennemie capable d'exercer quelque horrible vengeance; qu'enfin madame de *** désapprouverait peut-être toutes les résolutions violentes que je pourrais prendre contre cette mégère : Eh bien! madame, lui dis-je, vous aurez l'appartement que vous sollicitez avec tant d'importunité, et aussitôt votre arrivée, je retournerai à Soleure.

— J'accepte l'appartement et je m'y installerai après-demain. Quant à votre menace de retourner à Soleure, elle sera sans effet, car vous apprêteriez à rire à toute la ville.

En achevant cette impertinente tirade, elle se leva et partit sans me saluer. Je la laissai sortir sans bouger de place. J'étais stupéfait. Un moment après je me repentis d'avoir cédé, car sa démarche et son effronterie étaient sans exemple. Je me trouvais sot et digne d'être bafoué. J'aurais dû prendre la chose en plaisantant, l'éconduire en la mystifiant, lui dire qu'elle était folle et la forcer à partir en appelant toute la maison à témoin.

Ma chère Dubois étant venue, je lui contai le fait; elle en fut ébahie. Une démarche de cette nature n'est pas vraisemblable, me dit-elle, et votre consentement à une pareille violence ne l'est pas davantage, à moins que vous n'ayez des motifs qui puissent la justifier.

Voyant qu'elle raisonnait fort juste et ne voulant rien lui confier, je pris le parti de me taire, et je sortis pour évaporer ma bile.

Je rentrai fatigué, car j'avais fait une rude promenade. Je soupai avec elle et nous restâmes à table jusqu'après minuit. Sa conversation me plaisait toujours davantage; elle avait l'esprit orné, l'élocution facile, et elle débitait une foule d'anecdotes et de bons mots avec une grâce charmante. Elle était sans préjugés, mais elle avait des principes. Sa sagesse était plutôt de système que de

vertu, mais si elle n'avait pas eu de l'honneur, son système ne l'aurait pas garantie des écarts des passions et de la séduction du vice.

Mon aventure avec l'impudente boiteuse m'avait tellement affecté, que je ne pus m'empêcher le lendemain d'aller de bonne heure la conter à M. de Chavigni. Je prévins madame Dubois que si je n'étais pas de retour à l'heure du dîner, elle ne devait pas m'attendre.

M. de Chavigni avait su de la boiteuse qu'elle devait venir me voir; mais il éclata de rire en apprenant comment elle s'y était prise pour obtenir ce qu'elle voulait.

— Votre excellence, lui dis-je, trouve cela comique, mais non pas moi.

— Je le vois; mais croyez-moi, faites semblant d'en rire le premier. Agissez en tout comme si vous ignoriez que vous l'avez pour voisine, et elle sera suffisamment punie. On ne manquera pas de dire qu'elle est amoureuse de vous et que vous la dédaignez. Allez conter cette plaisante histoire à M. de *** et restez sans façon à dîner en famille. J'ai parlé à Lebel de votre belle ménagère. Le bon homme n'a pas entendu malice. Lorsqu'il partit pour Lausanne, il n'y avait qu'une heure que je lui avais donné la commission de vous trouver une bonne gouvernante; il s'en souvint en route, pensa à madame Dubois qu'il connaissait, et l'affaire a été arrangée sans aucune préméditation. C'est une véritable trouvaille, un bijou pour vous;

car si vous en devenez curieux, je ne pense pas qu'elle vous fasse languir.

— Ce n'est pas sûr; elle paraît avoir des principes.

— Je pense bien que vous n'en serez pas dupe. Je vous demanderai à dîner demain en trio, et je l'entendrai jaser avec plaisir.

M. de *** me fit l'accueil le plus amical, et me félicita de la belle conquête qui devait rendre mon séjour à la campagne un séjour de délices. Je me prêtai à la plaisanterie comme je le devais, d'autant plus que, bien qu'elle imaginât la vérité, la charmante épouse mêlait ses complimens à ceux du mari; mais je changeai bientôt le cours de leurs aimables plaisanteries, en leur racontant l'histoire en détail. Ils en pâlirent d'indignation, et monsieur me dit que si véritablement elle m'était à charge, il ne tenait qu'à moi de lui faire adresser par le gouvernement l'ordre de ne jamais mettre le pied chez moi. Je ne veux pas, lui dis-je, me servir de ce moyen, car outre que je la déshonorerais, je montrerais de la faiblesse, puisqu'enfin chacun doit savoir que je suis le maître chez moi, et que sans mon consentement, il lui serait impossible de venir s'établir en un lieu dont seul je suis le maître. Je le pense aussi, me dit madame, et je vous approuve de vous être rendu à ses importunités. Cela montre votre politesse, et je veux lui aller faire une visite pour la féliciter d'avoir été bien accueillie, car elle m'a informé du succès

de sa démarche. Je ne parlai plus de cela et j'acceptai leur invitation à dîner en famille. Je me conduisis en ami, mais avec cette politesse exquise qui ne peut donner aucune prise aux soupçons; aussi le mari n'en conçut aucun.

L'aimable enchanteresse trouva un moment pour me dire que j'avais bien fait de céder aux exigences indiscrètes de cette affreuse mégère; que lorsque M. de Chauvelin, qu'on attendait, serait reparti, je pourrais inviter son mari à passer quelques jours chez moi, et que sans doute elle serait de la partie. La femme de votre concierge, ajouta-t-elle, est ma nourrice; je lui fais du bien, et quand j'en aurai besoin, je pourrai vous écrire par elle sans courir aucun danger.

Après avoir été faire une visite à deux jésuites italiens qui passaient par Soleure et les avoir invités à dîner pour le lendemain, je retournai chez moi, où mon aimable Dubois m'amusa jusqu'à minuit par des questions philosophiques. Elle aimait Locke. Elle disait que la faculté de penser n'était pas une preuve de la spiritualité de notre âme, puisqu'il était au pouvoir de Dieu de donner à notre organisation matérielle la faculté de penser, et je ne pouvais pas la contredire. Elle me fit beaucoup rire en me disant qu'il y avait une grande différence entre penser et raisonner, car cela m'enhardit à lui dire : Je pense que vous raisonneriez bien en vous laissant persuader de coucher

avec moi, et vous croyez raisonner fort bien en n'y consentant pas.

— Croyez-moi, monsieur, me dit-elle, entre la raison de l'homme et celle de la femme, il y a la même différence qu'entre le physique des deux sexes.

Le lendemain à neuf heures, nous prenions notre chocolat lorsque la boiteuse arriva. J'entendis sa voiture, mais je ne fis pas le moindre mouvement. Cette vilaine créature renvoya sa voiture et alla s'installer dans sa chambre avec sa femme de chambre.

J'avais envoyé le Duc à Soleure pour y retirer mes lettres à la poste, ce qui m'obligea de prier ma bonne de me coiffer, et elle le fit en perfection quand je lui eus dit que nous aurions à dîner M. l'ambassadeur et les deux jésuites. Je la remerciai en l'embrassant pour la première fois sur la joue, car elle ne me permettait pas d'atteindre ses jolies lèvres. Je sentais que l'amour nous pénétrait par tous les pores, mais nous continuions à être sages, ce qui lui était moins difficile qu'à moi, à cause de la coquetterie naturelle au beau sexe, coquetterie souvent plus puissante que l'amour.

M. de Chavigni vint à deux heures; je n'avais invité les jésuites que de son consentement, et je leur avais envoyé ma voiture. En attendant ces messieurs, nous allâmes nous promener, et M. de Chavigni pria ma jolie ménagère de venir nous

joindre dès qu'elle serait débarrassée de quelques petits soins qui l'empêchaient de sortir en ce moment.

M. de Chavigni était un de ces hommes que la France gardait pour les envoyer à propos et selon les circonstances auprès des puissances qu'elle avait intérêt de séduire et de mettre dans ses intérêts. Tel fut M. de l'Hôpital qui sut gagner le cœur d'Elisabeth Petrowna; tel fut encore le duc de Nivernois qui fit ce qu'il voulut du cabinet de Saint-James en 1762.

Madame Dubois étant venue nous rejoindre, nous entretint très-agréablement, et M. de Chavigni me dit qu'il lui trouvait toutes les qualités qui pouvaient rendre un homme heureux. Elle finit par l'enchanter à table où elle mit les deux jésuites aux abois par les plaisanteries les plus fines et les plus spirituelles. Le soir, ce délicieux vieillard me dit qu'il avait passé une journée heureuse, et m'ayant invité à dîner chez lui pour le temps où M. de Chauvelin y serait, il me quitta après m'avoir embrassé avec effusion de cœur.

M. de Chauvelin, que j'avais eu l'honneur de connaître à Versailles chez M. le duc de Choiseul, était un homme fort aimable. Il arriva à Soleure deux jours après, et M. l'ambassadeur m'ayant fait prévenir, je m'empressai d'aller lui faire ma cour. Il me reconnut et me présenta à son épouse que je n'avais pas l'honneur de connaître. Comme le hasard voulut que je me trouvasse à table à

côté de ma belle, la gaîté s'en mêla et je contai une foule de choses plaisantes qui mirent tout le monde en belle humeur. M. de Chauvelin ayant dit qu'il savait plusieurs jolies histoires sur mon compte, M. de Chavigni lui dit qu'il ne connaissait pas la plus belle et il lui conta mon aventure de Zurich. M. de Chauvelin dit à madame de *** que, pour la servir, il se transformerait en valet de pied, sur quoi M. de *** prenant la parole lui dit que mon goût était bien plus délicat, car celle pour qui je m'étais fait sommelier était logée sous le même toit à ma maison de campagne. Eh bien! monsieur Casanova, me dit M. de Chauvelin, nous irons vous y faire une visite. J'allais répondre quand M. de Chavigni me prévenant, dit: Oui, sans doute, car j'espère bien qu'il me prêtera sa belle salle pour vous y donner un bal dimanche.

Ce fut ainsi que cet aimable courtisan m'empêcha de m'engager à donner un bal moi-même, et me releva de ma promesse fanfaronne qui m'aurait fait du tort, car j'aurais empiété sur le droit qu'avait l'ambassadeur de traiter seul ces illustres étrangers pendant les cinq ou six jours qu'ils voulaient passer à Soleure. En outre, ma jactance m'aurait entraîné dans une dépense considérable et inutile pour mon but.

A propos de Voltaire, on vint à parler de l'Écossaise, et on fit l'éloge de ma voisine qui rougit et devint belle comme un astre, ce qui donna lieu à de nouveaux éloges.

Après le dîner, l'ambassadeur nous invita tous pour le bal du lendemain, et je retournai à ma campagne plus amoureux que jamais de mon admirable amazone que le ciel avait fait naître pour me causer le plus grand chagrin que j'aie eu de ma vie, comme le lecteur le verra bientôt.

Je trouvai ma gouvernante couchée et j'en fus bien aise, car le contact de ma belle de *** m'avait tellement enflammé, que probablement ma raison aurait été impuissante pour me retenir dans les bornes du respect. Le lendemain elle me trouva triste et m'en fit la guerre d'une manière à ramener la gaîté dans mon esprit. Pendant que nous prenions le chocolat, la femme de chambre de la boiteuse se fit annoncer et vint me remettre un billet, et je la renvoyai en lui disant que mon domestique porterait ma réponse à sa maîtresse. Voici ce que contenait ce singulier billet :

« M. l'ambassadeur m'a fait inviter pour le bal de dimanche. J'ai fait répondre que je ne me portais pas bien, mais que si vers le soir je me trouvais mieux, j'y assisterais. Il me semble qu'étant chez vous, je dois y être introduite par vous-même ou ne pas y paraître. Ainsi, si vous n'avez pas envie de me faire le plaisir de m'y mener, je vous prie de me faire celui de dire que je suis malade. Excusez si j'ai cru pouvoir contrevenir à nos conditions dans ce cas tout particulier, car il

s'agit d'exposer au public au moins l'apparence des bons procédés. »

Non ! m'écriai-je outré d'indignation, et prenant la plume, je lui écrivis ces mots :

« Je trouve votre expédient délicieux, madame. On dira que vous êtes malade ; car fidèle aux conditions que vous avez faites vous-même et voulant jouir pleinement de toute ma liberté, je n'aurai pas l'honneur de vous introduire au bal que M. l'ambassadeur veut bien donner dans ma salle. »

Je fis lire à ma bonne l'insolente lettre et ma réponse qu'elle trouva telle que l'impudente personne la méritait ; ensuite je l'envoyai à son adresse.

Je passai tranquillement et délicieusement les deux journées suivantes chez moi, sans voir personne ; mais la société de ma chère Dubois était bien suffisante. Le dimanche de bon matin, les gens de l'ambassadeur vinrent préparer tout ce qui était nécessaire pour le bal et pour le souper. Lebel vint me présenter ses respects pendant que j'étais à table. Je le fis asseoir et je le remerciai du beau présent qu'il m'avait fait en me donnant une gouvernante si parfaite. Lebel était bel homme, entre deux âges, d'un esprit plaisant et tout-à-fait à son état quoiqu'il fût un parfait honnête

homme. Qui de vous deux, me dit-il, est le plus attrapé?

— Il n'y a ni du plus ni du moins, dit mon aimable bonne, car nous sommes également contens l'un et l'autre.

A ma grande satisfaction, le premier couple qui parut le soir fut M. et madame de ***. Elle fut très-aimable envers madame Dubois et ne marqua pas la moindre surprise quand je la lui présentai comme ma bonne. Elle me dit que je ne pouvais pas me dispenser de la conduire chez la boiteuse, et force me fut d'obéir, malgré ma répugnance. Nous fûmes reçus avec l'apparence de la plus cordiale amitié, et elle sortit avec nous pour se promener, donnant le bras à M. de ***, tandis que mon enchanteresse s'appuyait amoureusement sur le mien.

Quand nous eûmes fait quelques tours de jardin, madame de *** me pria de la conduire chez sa nourrice. Comme son mari était près de nous: Qui est votre nourrice, madame? lui dis-je.

— C'est la femme de votre concierge, s'empressa de répondre le mari; nous vous attendrons chez madame.

— Dites-moi, mon ami, me dit-elle chemin faisant, si votre jolie gouvernante ne couche pas avec vous?

— Non, je vous le jure; je ne puis aimer que vous.

— J'aime à vous croire, quoique la chose me

paraisse difficile; mais si vous dites vrai, vous avez tort de la garder, car personne ne le croira.

— Il me suffit que vous soyez sûre que je ne vous mens pas. Je rends justice à cette jeune femme, et je conçois qu'en tout autre temps nous ne puissions pas loger sous le même toit sans partager le même lit; mais dans l'état où vous avez mis mon cœur, je ne saurais en devenir amoureux.

— J'ai du plaisir à vous croire, mais je la trouve fort jolie.

Nous entrâmes chez la nourrice, qui l'appela ma fille et lui fit mille caresses; ensuite elle nous laissa pour aller nous préparer de la limonade. Dès que nous fûmes seuls, nos bouches se collèrent, et mes mains pressèrent mille beautés à travers une simple robe d'un taffetas léger; mais je ne pus en jouir sans cet intermédiaire d'autant plus perfide, qu'il ne pouvait dissimuler aucun des charmes de cet être enchanteur. Je suis sûr que l'excellente nourrice se serait fait attendre, si elle avait deviné combien nous avions besoin d'être seuls quelques instans de plus; mais hélas! jamais on ne fit plus promptement deux verres de limonade. Elle était donc faite d'avance! m'écriai-je en la voyant paraître.

— Point du tout, monseigneur; mais je suis expéditive.

— Oh! beaucoup.

Cette double naïveté fit partir ma charmante amie d'un éclat de rire qu'elle accompagna d'un

coup d'œil très-significatif. En nous retirant, elle me dit que, puisque le temps faisait toujours la guerre, il fallait attendre, pour être heureux, que son mari se déterminât à venir passer quelques jours chez moi.

L'horrible boiteuse nous présenta des confitures dont elle nous fit l'éloge, et surtout d'une marmelade de coins dont elle nous pria instamment de goûter. Nous nous en dispensâmes, et madame de *** me pressa le pied. Quand nous fûmes sortis, elle me dit que j'avais bien fait de ne toucher à rien, car on la soupçonnait d'avoir empoisonné son mari.

Le bal, le souper, les rafraîchissemens et les convives furent délicieux et brillans. Je ne dansai qu'un seul menuet avec madame de Chauvelin, ayant passé presque toute la nuit à causer avec son époux. Je lui fis présent de ma traduction de son petit poème des sept péchés capitaux qu'il reçut avec beaucoup de plaisir. J'irai, lui dis-je, vous faire une visite à Turin.

— Amènerez-vous votre gouvernante?

— Non.

— Vous aurez grand tort, car c'est une charmante personne.

Tout le monde parlait de ma chère Dubois comme M. de Chauvelin. Elle avait un tact parfait des convenances, et elle savait se faire respecter sans jamais sortir de son rang. On la pressa en vain de danser, et elle me dit plus tard que si elle avait

cédé aux sollicitations, elle se serait attiré la haine de toutes les dames. Cependant elle savait qu'elle dansait à ravir.

M. de Chauvelin partit le surlendemain, et, vers la fin de la semaine, je reçus une lettre de madame d'Urfé, qui m'annonçait qu'elle avait passé deux jours à Versailles pour la réussite de mon affaire. Elle m'envoyait copie de la lettre de grâce signée par le roi en faveur du parent de M. de ***, m'assurant que l'original avait été adressé au colonel du régiment où le jeune homme devait rentrer dans le grade qu'il avait avant son duel.

Je fais atteler ma voiture et je me hâte d'aller porter cette bonne nouvelle à M. de Chavigni. Je nageais dans la joie, et je ne le cachai pas à l'ambassadeur, qui me fit de grands complimens, parce que M. de ***, ayant obtenu par mon canal, et sans qu'il lui en coûtât une obole, ce qui lui aurait coûté fort cher, s'il avait pu l'obtenir pour de l'argent, devait s'estimer heureux de me témoigner toute espèce de confiance.

Pour donner plus d'importance à la chose, je priai ce noble seigneur de se charger d'annoncer lui-même cette grâce à M. de ***, et en conséquence, il lui écrivit de suite un billet pour le prier de passer chez lui.

Dès que ce monsieur parut, l'ambassadeur lui remit la copie que j'avais reçue en lui annonçant que c'était à moi seul qu'il avait cette obligation.

Ce brave homme, égaré par la joie, me demanda combien il me devait.

— Rien, monsieur, si ce n'est votre amitié que je prise bien plus haut que tout l'or du monde, et si vous voulez m'en donner une bien grande preuve, faites-moi l'honneur de venir passer quelques jours chez moi, car je me morfonds d'ennui. L'affaire dont vous m'avez chargé doit être peu de chose, car vous voyez avec quelle vitesse on vous a servi.

— Peu de chose, monsieur; j'y ai consacré tous mes moyens depuis un an; j'ai bouleversé ciel et terre sans pouvoir réussir, et en quinze jours vous en venez à bout! Disposez de ma vie.

— Embrassez-moi, et venez me voir. Je me trouve le plus heureux des hommes quand je puis servir des personnes comme vous.

— Je vais donner cette bonne nouvelle à ma femme qui vous en aimera autant que moi.

— Oui, allez, lui dit l'ambassadeur, et venez dîner demain en partie carrée.

Quand nous fûmes seuls, le marquis de Chavigni, vieux courtisan et homme d'esprit, fit des réflexions très-philosophiques sur la cour d'un monarque où rien en soi n'est facile ni difficile, car à tout moment l'un devient l'autre, et où l'on refuse souvent à la justice ce qu'on accorde à la faveur et même à l'importunité. Il avait connu madame d'Urfé, il lui avait même fait sa cour à l'époque où le régent l'aimait en cachette. C'était lui qui lui avait donné le sobriquet d'Egérie,

parce qu'elle disait qu'elle avait un génie qui l'inspirait et qui passait avec elle toutes les nuits, quand elle couchait seule. Il me parla ensuite de M. de *** qui devait avoir conçu pour moi la plus grande amitié. Le véritable moyen de coiffer un mari jaloux, me dit-il, est de captiver son affection; car l'amitié rend la jalousie presque impossible. Le lendemain, pendant notre partie carrée, madame de ***, autorisée par la reconnaissance, me donna mille témoignages d'amitié que mon cœur traduisait en preuves d'amour. Tous deux me promirent de venir, la semaine suivante, passer trois jours à ma campagne.

Ils tinrent parole sans m'avoir fait prévenir de leur arrivée, mais je ne fus pas pris au dépourvu, ayant tout préparé pour les bien recevoir.

Mon cœur tressaillit de joie en voyant mon enchanteresse descendre de voiture, mais elle ne fut pas sans mélange, car monsieur m'annonça qu'il fallait absolument retourner à Soleure le quatrième jour, et madame me dit qu'il était indispensable que nous missions toujours l'affreuse veuve de moitié dans nos entretiens.

Je conduisis mes convives dans l'appartement que je leur avais fait préparer et que j'avais jugé le plus propre à mes desseins. Il était au rez-de-chaussée du côté opposé au mien. La chambre à coucher avait une alcove à deux lits séparés par

une cloison qui avait une porte de communication. On y entrait par deux antichambres dont la première avait la porte sur le jardin. J'avais la clé de toutes ces portes, et la femme de chambre devait coucher dans un cabinet au-delà de l'antichambre.

Pour obéir à ma divinité, nous allâmes chez la boiteuse qui nous reçut fort bien, mais sous prétexte de nous laisser en liberté, elle refusa de faire société avec nous pendant les trois jours. Cependant elle céda quand je lui dis que nos conditions n'avaient force et valeur que lorsque nous étions seuls.

Ma chère Dubois, observatrice des convenances, n'eut pas besoin que je lui disse un mot pour se faire servir à souper dans sa chambre, et nous fîmes en quatuor un repas délicat, car j'avais donné des ordres pour que ma table fût délicieuse. Après souper, je conduisis mes hôtes à leur appartement, et je ne pus me dispenser d'accompagner la veuve dans le sien. Elle voulait que j'assistasse à sa toilette de nuit, mais je m'en dispensai en lui tirant ma révérence. Elle me dit d'un air malin qu'après m'être aussi bien conduit, je méritais d'être parvenu au comble de mes désirs. Je ne lui répondis pas un mot.

Le lendemain, en faisant un tour de jardin, je prévins ma belle que j'avais toutes les clés et que je pouvais à toute heure m'introduire auprès d'elle. Je m'attends, me dit-elle, à une visite de mon

mari, car il a préludé par les caresses qui lui sont habituelles en pareil cas; il faut donc remettre votre excursion à la nuit suivante, ce qui ne souffrira pas de difficulté, car il ne lui est jamais arrivé de renouveler ses ébats deux nuits de suite.

Vers le midi, nous eûmes la visite de M. de Chavigni qui venait me demander à dîner, et il fit tapage quand il vit que ma gouvernante dînait dans sa chambre. Les dames dirent qu'il avait raison, et nous allâmes tous ensemble la forcer de venir se mettre à table avec nous. Elle dut en être flattée, et son humeur s'en ressentit, car elle nous amusa par une foule de saillies et les plus piquantes anecdotes sur lady Montaigu. Quand nous fûmes sortis de table, madame de *** me dit : Il est impossible que vous ne soyez pas amoureux de cette jeune femme, car elle est ravissante.

— Je vous prouverai que je ne le suis que de vous, si je puis cette nuit passer une couple d'heures entre vos bras.

— C'est encore impossible, car mon mari s'est avisé que la lune change aujourd'hui.

— Il a donc besoin de la permission de la lune pour vous rendre des devoirs si doux?

— Précisément. C'est, selon son astrologie, le moyen de se conserver en santé et d'avoir un fils que le ciel veuille lui accorder, car sans son intervention, il n'est guère probable que ses vœux soient accomplis.

— J'espère être l'instrument du ciel, lui dis-je en riant.

— Puissiez-vous dire vrai !

Force me fut d'attendre. Le lendemain à la promenade, elle me dit : Le sacrifice à la lune a été fait, et pour être à l'abri de toute crainte, je le forcerai à le renouveler ce soir dès qu'il sera couché, après quoi il n'y a pas de doute qu'il s'endormira d'un profond sommeil. Vous pourrez donc venir à une heure après minuit ; l'amour vous attendra.

Certain de mon bonheur, je me livrai à la joie qu'une aussi douce assurance pouvait faire naître dans un cœur de flamme. C'était la seule nuit que je pouvais espérer, car M. de *** avait décidé que le jour suivant ils retourneraient à Soleure.

Après souper, je conduisis les dames chez elles, ensuite je rentrai et je dis à ma bonne qu'ayant beaucoup à écrire, elle pouvait s'aller coucher.

Un moment avant une heure, je sortis, et la nuit étant obscure, je fis à tâtons le tour de la moitié de la maison et contre mon attente, je trouvai la porte ouverte, mais cet accident n'arrêta pas mon attention. J'ouvre la porte de la seconde antichambre, et à l'instant où je referme, je me sens saisir d'une main, tandis qu'une autre me ferme la bouche. Je n'entendis qu'un *chut*, prononcé très-bas, qui m'imposait le silence. Un canapé était auprès, nous en faisons un autel, et dans l'instant je me trouve introduit dans le tem-

ple. Nous étions au solstice d'été ; je n'avais que deux heures devant moi et je n'en perdis pas une minute, et croyant tenir entre mes bras la femme accomplie pour laquelle je soupirais depuis si longtemps, je renouvelai coup sur coup le témoignage de mon ardent amour. Dans la plénitude de mon bonheur, je trouvais admirable le parti qu'elle avait pris de ne pas m'attendre dans son lit, parce que le bruit de nos baisers et celui occasioné par la vivacité de nos mouvement auraient pu réveiller l'incommode mari. Ses tendres fureurs égalaient les miennes, et doublaient mon bonheur en me prouvant, dans ma funeste erreur, que de toutes mes conquêtes celle-là était celle dont je pouvais le plus me glorifier.

La pendule, à mon grand regret, vint m'annoncer qu'il était temps que j'évacuasse le terrain. Je la couvris des plus tendres baisers, ensuite je rentrai dans ma chambre, et dans la plus grande joie du cœur je me livrai au sommeil.

Je fus éveillé à neuf heures par M. de *** qui, l'air tout heureux, me montra une lettre qu'il venait de recevoir et dans laquelle son parent me remerciait de sa réintégration à son régiment. Cette lettre, dictée par la reconnaissance, faisait de moi un dieu.

— Je suis heureux, mon ami, lui dis-je, d'avoir pu vous servir.

— Et moi, me répondit-il, je le serai de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance. Venez

déjeûner avec nous ; ma femme est encore à sa toilette. Venez.

Je me lève à la hâte, et au moment où j'allais sortir, je vois l'affreuse veuve qui, d'un air enjoué, me dit : Je vous remercie, monsieur, je vous remercie de tout mon cœur. Je vous rends la liberté et je repars pour Soleure.

— Attendez un quart-d'heure, madame; nous déjeûnerons avec madame de ***.

— Pas un instant de retard ; je viens de lui souhaiter le bonjour, et je pars. Adieu, souvenez-vous de moi.

— Adieu, madame.

A peine sortie, M. de *** me demanda si cette femme était folle. On pourrait le croire, lui dis-je ; car n'ayant reçu que des politesses, elle aurait pu attendre jusqu'au soir pour partir avec vous.

Nous allâmes déjeûner et faire nos commentaires sur ce brusque départ, ensuite nous sortîmes pour faire un tour dans le jardin, où nous trouvâmes madame Dubois, dont M. de *** s'empara. Sa femme me paraissant un peu abattue, je lui demandai si elle avait bien dormi.

— Je ne me suis endormie qu'à quatre heures, me répondit-elle, après vous avoir vainement attendu sur mon séant jusqu'à cette heure-là. Quel contre-temps a donc pu vous empêcher de venir?

Je ne pouvais pas m'attendre à une question pareille. J'en fus pétrifié. Je la regardai fixement sans lui répondre : je ne pouvais pas revenir de ma

surprise. Enfin un affreux pressentiment vint m'éclairer sur le malheur qui pouvait m'être arrivé d'avoir été deux heures dans les bras de l'horrible mégère que j'avais eu la faiblesse de recevoir chez moi. Je fus saisi d'un horrible frisson qui me força à m'aller cacher derrière la charmille pour me remettre d'un trouble que personne ne peut deviner. Je me sentais mourir, et je serais infailliblement tombé, si je n'avais appuyé ma tête contre un arbre.

La première idée qui se présenta à mon esprit, idée affreuse que je ne tardai pas à repousser, c'est que madame de ***, contente d'avoir joui, voulait se renier, car c'est un droit qu'a toute femme qui s'abandonne dans un endroit obscur, puisque l'impossibilité de la convaincre de mensonge peut exister; mais je connaissais trop bien la femme divine que j'avais cru posséder, pour pouvoir persister à la croire capable d'une si basse perfidie. Je sentis qu'elle aurait manqué de délicatesse si elle m'avait dit pour se divertir qu'elle m'avait attendu en vain; car en pareille matière, il suffit du moindre doute pour dégrader le plus noble sentiment. Je ne pus donc rejeter l'horrible pensée qu'elle avait été supplantée par l'indigne veuve. Comment avait-elle fait? Comment l'avait-elle su? C'est ce que je ne pouvais éclaircir, et je me perdais en pénibles conjectures. Le raisonnement ne vient à la suite d'une idée qui opprime l'esprit que lorsque l'oppression a perdu presque toute son intensité. Je

me persuadai donc que j'avais passé deux heures avec un monstre abominable, et ce qui augmentait ma douleur, ce qui me donne encore du dégoût et du mépris pour moi-même, c'est que je ne pouvais pas me dissimuler que je m'étais trouvé parfaitement heureux. Cette erreur était impardonnable, car la différence entre ces deux personnes était comme du blanc au noir, et quoique je fusse privé de la vue par l'obscurité et de l'ouïe par le silence, le toucher seul aurait dû me suffire pour m'éclairer, au moins après le premier assaut; mais mon imagination était en délire. Je maudissais l'amour, la nature et surtout l'inconcevable faiblesse d'avoir reçu chez moi un serpent qui m'avait privé de la possession d'un ange et qui me forçait à me détester par l'idée de la souillure que son contact m'avait imprimée. Je pris la résolution de mourir, mais après avoir déchiré de mes mains l'affreuse mégère qui me rendait si malheureux.

Pendant que je m'affermissais dans cette résolution, M. de *** s'approcha affectueusement de moi en me demandant si j'étais malade : il s'épouvanta en me voyant pâle et couvert de sueur. Ma femme, me dit ce brave homme, est inquiète et m'a envoyé vers vous. Je lui répondis que j'avais été obligé de la quitter à cause d'un éblouissement qui m'avait pris tout-à-coup, mais que je commençais à me sentir mieux. Allons la rejoindre. Madame Dubois vint m'apporter un flacon d'eau des carmes et dit en plaisantant qu'elle était sûre que ce qui

m'avait touché si vivement était le départ de la veuve.

Nous continuâmes à nous promener, et quand nous fûmes assez loin du mari qui se promenait avec ma bonne, je lui dis que ce qui m'avait bouleversé les sens était ce qu'elle m'avait dit, sans doute pour plaisanter.

— Je n'ai point plaisanté, mon ami, me dit-elle avec un soupir ; dites-moi donc ce qui vous a empêché de venir.

J'étais pétrifié. Je ne pouvais pas me résoudre à lui conter un fait qui me confondait, et je ne savais qu'inventer pour me justifier. Je me taisais tout confus, quand la petite suivante de ma gouvernante vint lui remettre une lettre que l'indigne boiteuse venait de lui envoyer par un exprès. Elle l'ouvre et m'en remet une incluse qui m'était adressée. Je la mis dans ma poche, disant que je la lirais à mon loisir. On ne me pressa pas, mais M. de *** me dit en plaisantant que c'était de l'amour : je n'étais pas disposé à rire, je ne répliquai pas. On vint nous prévenir qu'on avait servi, mais il me fut impossible de toucher à rien. On attribua mon abstinence à mon indisposition.

Il me tardait de lire la lettre, mais il me fallait être seul pour cela, et c'était difficile.

Voulant éviter la partie de piquet que nous faisions d'ordinaire tous les après-midi, je pris une tasse de café, et je dis que je croyais que le grand air me ferait du bien. Madame, secondant

mes désirs et me devinant, nous engagea à nous aller promener dans une allée couverte du jardin. Je lui offris mon bras ; son mari l'offrit à ma bonne et nous sortîmes.

Aussitôt que madame s'aperçut qu'on ne pouvait pas nous voir, elle me parla ainsi : Je suis sûre, mon cher ami, que vous avez passé la nuit avec cette méchante femme, et je crains beaucoup d'être compromise. Dites-moi tout, mon ami, confiez-moi tout sans réserve ; c'est ma première intrigue, et si elle doit me servir d'école, vous ne devez me laisser ignorer rien. Je suis sûre que vous m'avez aimée ; faites, je vous en supplie, que je n'aie pas à croire que vous êtes devenu mon ennemi.

— Juste ciel ! que dites-vous ? moi, votre ennemi !

— Dites-moi donc toute la vérité, et surtout avant de lire la lettre de cette méchante créature. Je vous conjure au nom de mon amour de ne me rien déguiser.

— Eh bien! femme divine, soyez satisfaite. Je suis entré chez vous à une heure, et dans la seconde antichambre, au moment où je suis entré, une femme m'a saisi par le bras, m'a mis la main sur la bouche pour imposer silence ; je crois vous tenir dans mes bras et je vous place doucement sur le canapé. Sentez-vous que j'ai dû me croire certain d'être avec vous et qu'il m'est encore impossible d'en douter. J'ai donc passé avec vous, sans

que nous ayons proféré un seul mot, les deux heures les plus délicieuses de ma vie. Maudites deux heures dont le cruel souvenir va faire le tourment de ma vie! Je vous ai quittée à trois heures et un quart. Vous savez tout le reste.

— Qui peut avoir dit à ce monstre que vous deviez venir me trouver à une heure?

— Je n'en sais rien et cela me confond.

— Convenez que de nous trois je suis la plus à plaindre, et peut-être, hélas! la seule malheureuse.

— Oh! si vous m'aimez, au nom du ciel, ne croyez pas cela, car je suis décidé à la poignarder et à me tuer après l'avoir justement châtiée.

— Avez-vous réfléchi que la publicité de ce fait me rendra la plus malheureuse des femmes? Modérons-nous, mon cher ami; vous n'êtes pas coupable et je vous en aime, s'il est possible, davantage. Donnez-moi la lettre qu'elle vous a écrite. Je vais m'éloigner de vous pour la lire; vous la lirez après, car si on nous la voyait lire ensemble, il faudrait leur en donner connaissance.

— La voilà.

Et j'allai rejoindre l'époux que ma bonne faisait pâmer de rire. L'entretien que je venais d'avoir m'avait un peu calmé; la confiance avec laquelle elle m'avait demandé la lettre m'avait fait du bien. Je brûlais d'en connaître le contenu, et pourtant j'avais une invincible répugnance à la lire, car

elle ne pouvait qu'irriter ma colère et j'en redoutais les effets.

Madame vint nous rejoindre et après nous être écartés de nouveau, elle me rendit la fatale lettre en me disant de ne la lire que seul et à tête reposée. Elle me demanda ma parole d'honneur de ne rien faire dans cette circonstance avant de l'avoir consultée, et de lui communiquer tous mes projets par la voie sûre de sa nourrice. Nous n'avons pas à craindre, ajouta-t-elle, que l'indigne mégère publie ce fait, puisqu'elle se prostituerait la première; et quant à nous, le plus sûr est de dissimuler. Au reste, mon ami, cette affreuse femme vous donne un conseil que vous ne devez pas mépriser.

Ce qui achevait de me déchirer le cœur pendant cet entretien, c'est que je voyais de grosses larmes d'amour et de regret s'échapper de ses beaux yeux, quoique pour modérer ma douleur elle s'efforçât de sourire. Je connaissais trop bien le cas qu'elle faisait de sa réputation, pour ne pas deviner qu'elle était tourmentée de la certitude où elle était que l'affreuse veuve connaissait notre intelligence, et cela doublait mon tourment.

Cette aimable famille me quitta à sept heures, et je remerciai le mari avec des paroles d'une amitié si véritable, qu'il lui fut impossible de ne pas y croire; et en effet je n'exprimais que ce que je sentais. Rien certainement n'empêche que l'a-

mour qu'on éprouve pour une femme s'unisse à la plus franche amitié pour le mari, si elle en a un. Le sentiment contraire est un préjugé haineux que la philosophie et la nature combattent également. Après l'avoir embrassé, je voulus baiser la main à sa charmante épouse, mais il me pria de l'embrasser aussi, ce que je fis avec autant de respect que de sentiment.

Dès qu'ils furent partis, impatient de lire l'affreuse lettre, je me hâtai de rentrer dans ma chambre où je m'enfermai pour n'être interrompu de personne. Voici cette lettre :

« Je suis sortie de votre maison, monsieur, assez satisfaite, non pas assurément d'avoir passé deux heures avec vous, car vous n'êtes pas différent du reste des hommes, mais de m'être vengée des marques publiques du mépris que vous m'avez prodigué : je suis au reste peu sensible au mépris que vous m'avez témoigné en particulier, et je vous le pardonne. Je me suis vengée en démasquant vos desseins et l'hypocrisie de votre belle prude qui ne pourra plus me regarder de cet air de supériorité outrageante qu'elle affectait sous le manteau d'un fausse vertu. Je me suis vengée en ce qu'elle doit vous avoir attendu toute la nuit, et je donnerais tout au monde pour pouvoir entendre le dialogue comique qui ne peut manquer d'avoir lieu ce matin entre vous deux quand elle saura que je me suis approprié, par vengeance

et non par amour, une jouissance qui lui était réservée. Je me suis vengée en ce que vous ne pouvez plus la croire une merveille, puisque m'ayant prise pour elle, la différence entre elle et moi doit être nulle : mais je vous ai rendu un service important, puisque cette certitude doit vous guérir de votre folle passion. Vous ne l'adorerez plus de préférence à toutes les autres femmes qui ne valent ni plus ni moins que cette belle. Ainsi, si je vous ai désabusé, vous m'êtes redevable d'un bienfait, mais je vous dispense de toute reconnaissance, et je vous permets même de me haïr, pourvu que votre haine me laisse en paix; car si à l'avenir vos procédés me paraissaient injurieux, je vous déclare que je suis capable de publier le fait, n'ayant rien à craindre pour moi, puisque je suis veuve, indépendante et maîtresse de ma personne. N'ayant besoin de qui que ce soit, je puis me moquer de tout le monde. Votre belle au contraire est dans la nécessité d'en imposer.

« Voici au reste un avertissement qui doit vous convaincre de ma générosité. Il y a dix ans que je suis affligée d'une petite indisposition qui a résisté à tous les traitemens. Vous vous êtes assez évertué pour me prouver votre amour, et il est immanquable que vous ne vous soyez pas inoculé mon mal. Je vous conseille donc de prendre de suite des médicamens pour atténuer l'intensité du venin; mais je vous en avertis surtout pour

que vous ne fassiez pas ce présent à votre belle, qui, par ignorance, le communiquerait à son mari, et peut-être à d'autres, ce qui la rendrait malheureuse, et j'en serais fâchée, car elle ne m'a jamais fait ni mal ni tort. Il me paraissait impossible que vous ne trompassiez pas tous deux le bon homme de mari, et j'ai voulu m'en convaincre ; c'est dans ce but que je vous ai contraint de me loger chez vous, et la disposition du logement que vous leur avez assigné aurait suffi pour lever tous mes doutes, mais j'ai voulu une conviction entière. Je n'ai eu besoin de personne pour arriver à mes fins, et il m'a paru piquant de vous mystifier comme je l'ai fait. Après avoir passé sur le canapé deux nuits en pure perte, je me suis déterminée à y passer la troisième, et ma constance a été couronnée de succès. Personne ne m'a vue, et ma femme de chambre même ignore le but de mes courses nocturnes ; d'ailleurs elle est habituée au silence. Vous êtes donc parfaitement le maître d'ensevelir cette histoire dans le silence, et je vous le conseille.

« Si vous avez besoin d'un médecin, recommandez-lui la discrétion, car on sait à Soleure que j'ai cette petite incommodité, et on pourrait dire que vous me l'avez empruntée. Cela me ferait du tort et à vous aussi. »

Je trouvai l'effronterie de cette malheureuse si démesurée que j'eus presque envie d'en rire. Je

savais bien qu'après les procédés que j'avais eus pour elle, elle ne pouvait que me haïr, mais je n'aurais jamais supposé qu'une femme pût pousser aussi loin la perversité. Elle m'avait inoculé un mal dont je ne pouvais pas encore apercevoir les symptômes ; mais je ne doutais pas qu'ils ne se manifestassent et déjà j'éprouvais la tristesse de devoir en guérir ailleurs, pour éviter le caquet des mauvais plaisans. Je me livrai à la réflexion, et après avoir ruminé pendant deux heures, je pris le sage parti de me taire, mais en me confirmant dans la résolution de me venger dès que l'occasion s'en présenterait.

N'ayant rien pris à dîner, j'avais besoin de me restaurer à souper pour me procurer un bon sommeil. Je me mis à table avec ma bonne, mais comme si j'avais eu honte de moi-même, je n'osai pas arrêter une seule fois mes regards sur son délicieux visage.

CHAPITRE VII.

Continuation du chapitre précédent. — Mon départ de Soleure.

Quand les domestiques furent sortis, nous trouvant seuls l'un vis-à-vis de l'autre, il n'était pas naturel que nous restassions comme deux termes; mais dans la triste situation où se trouvait mon esprit, j'étais peu propre à rompre le silence. Ma chère Dubois, qui commençait à m'aimer, parce que je la rendais heureuse, et qui ne pouvait être triste que par contre-coup, se mit en devoir de me faire causer. Votre tristesse, me dit-elle, ne vous est pas naturelle, et m'effraie. Vous pourriez vous soulager en me confiant vos affaires,

mais croyez que je n'en suis curieuse que par l'intérêt que vous m'inspirez, et que parce qu'il serait possible que je vous fusse utile. Ne doutez pas de ma parfaite discrétion, et pour vous encourager à me parler librement et vous inspirer la confiance que je crois mériter, je veux vous raconter tout ce que je sais de vous et que j'ai appris sans m'en informer, et sans faire la moindre démarche pour apprendre, par une curiosité indiscrète, ce qu'il ne m'appartient pas de savoir.

— Fort bien, ma chère bonne, votre explication me plaît. Je vois que vous avez de l'amitié pour moi, et je vous en suis reconnaissant. Commencez donc par me dire tout ce que vous savez concernant l'affaire qui m'affecte en ce moment; mais ne me cachez rien.

— Bien volontiers. Vous êtes amant aimé de madame de ***. La veuve, que vous avez fort mal traitée, vous a fait quelque tracasserie qui a failli vous brouiller avec votre amante, et puis cette méchante est partie comme il n'est pas permis de partir d'une maison honnête. Cela met votre esprit à la torture. Vous redoutez quelque suite fâcheuse, et vous êtes dans la cruelle nécessité de devoir prendre un parti : votre cœur combat avec votre esprit; la passion et le sentiment sont aux prises. Je me trompe peut-être, mais ce que je sais, c'est qu'hier vous aviez l'air du bonheur et qu'aujourd'hui vous me paraissez malheureux.

Votre état me touche, parce que vous m'avez inspiré la plus tendre amitié. Je me suis évertuée aujourd'hui pour entretenir le mari afin que vous pussiez entretenir librement la femme, qui me paraît bien digne de posséder votre amour.

— Tout cela est vrai. Votre amitié m'est chère et je fais grand cas de votre esprit. L'horrible veuve est un monstre qui m'a rendu malheureux pour se venger de mon mépris, et je ne puis pas me venger. L'honneur ne me permet pas de vous en dire davantage, et d'ailleurs, il est impossible que vous puissiez, non plus que qui que ce soit, me donner un conseil capable de me délivrer de la douleur qui m'accable. J'en mourrai peut-être, ma chère Dubois; mais en attendant, je vous demande de me conserver votre amitié et je vous supplie de continuer à me parler dans tous les cas avec une entière sincérité. Je vous écouterai toujours avec attention et de cette manière vous me serez très-utile. Je ne serai pas ingrat.

Je passai une cruelle nuit comme je devais m'y attendre; car la colère, mère du désir de la vengeance, m'a toujours privé du sommeil, effet qu'a produit quelquefois en moi la nouvelle d'un bonheur inespéré.

Je sonnai le Duc de grand matin, mais au lieu de lui, je vis entrer la petite laideron qui me dit que mon valet de chambre était malade et que ma bonne allait m'apporter mon chocolat. Elle vint un instant après, et aussitôt que j'eus avalé le cho-

colat, je fus saisi d'un violent vomissement, effet de la colère qui, à son paroxisme, tue l'homme qui ne peut l'assouvir. Ma colère concentrée me demandait vengeance de l'outrage de l'horrible veuve ; le chocolat vint heureusement la forcer de sortir : sans cette évacuation, elle m'aurait tué ; mais les efforts m'avaient épuisé. Ayant jeté un regard sur ma bonne, et la voyant tout en larmes, je lui dis : Pourquoi pleurez-vous ?

— Grand Dieu ! qu'allez-vous penser de moi ?

— Soyez tranquille, mon amie ; je pense que mon état vous intéresse. Laissez-moi ; j'espère que je pourrai dormir.

Je m'endormis effectivement et je ne m'éveillai qu'après sept heures de repos. Je me sentis rendu à la vie. Je sonne, ma bonne entre et m'annonce la visite du chirurgien du village voisin. Elle était entrée fort triste ; mais en me voyant de plus près, je vis la gaîté reparaître sur sa jolie figure. Nous dînerons ensemble, ma chère, lui dis-je, mais avant faites entrer le chirurgien ; je veux voir ce qu'il a à me dire. Le brave homme entra, regarda soigneusement autour de lui, et quand il fut certain d'être seul avec moi, il s'approcha de mon oreille et me dit que le Duc avait une maladie honteuse.

Je fis un éclat de rire, car je m'étais attendu à quelque grande horreur. Mon cher docteur, lui dis-je, n'épargnez rien pour le guérir et je vous récompenserai largement ; mais une autre fois,

faites-moi vos confidences d'un air moins lugubre. Quel âge avez-vous ?

— Quatre-vingts ans bientôt.

— Que Dieu vous conserve.

J'étais d'autant plus porté à compatir au malheur de mon pauvre Espagnol que j'étais dans l'appréhension d'un état semblable. Qui ne sait que le malheur est sympathique ! Ce n'est pas auprès de l'homme que la fortune comble de toutes ses faveurs que le pauvre trouve une compassion véritable : les secours qu'il en reçoit, il les doit plus à l'ostentation qu'à la bienveillance ; et l'homme affligé ne doit pas chercher des consolations auprès de celui qui ne connut jamais le chagrin, si pourtant il en est sur la terre. Au reste, le Duc en était à son coup d'essai, tandis que depuis long-temps je ne comptais plus ; mais aussi j'avais quatorze ans de plus que lui, et avec ses dispositions, il avait de la marge pour me rattraper.

Ma bonne étant rentrée pour m'habiller, me demanda ce que le bon homme me voulait. Pour vous faire rire, il a dû vous dire quelque chose de bien risible.

— C'est vrai, et je veux bien vous le dire ; mais dites-moi auparavant si vous savez ce que signifie le mal de Vénus.

— Je le sais, car le coureur de lady Montaigu en mourut pendant que j'étais avec cette dame.

— Bien, ma chère ; mais faites semblant d'ignorer ce que c'est. Vous imiterez en cela beau-

coup de belles dames, qui font bien d'affecter une ignorance qui sied bien au beau sexe. Le pauvre le Duc est affligé de cette peste.

— Pauvre garçon! je le plains. Et c'est cela qui vous a fait rire?

— Non, mais j'ai ri de l'air de mystère du bon vieillard.

— Monsieur, j'ai aussi une grande confidence à vous faire, et quand cela sera fait, vous devez me pardonner ou me chasser à l'instant.

— Voilà encore une alarme! Que diable pouvez-vous avoir fait! Parlez vite.

— Monsieur, je vous ai volé.

— Quoi! volé! Quand? Comment. Pouvez-vous me rendre le vol? Je ne vous croyais pas capable de cela. Je ne pardonne jamais ni un voleur ni un menteur.

— Mon Dieu, monsieur, comme vous allez vite en besogne. Et bien! je veux vous faire mentir, et je suis bien sûre que vous allez me pardonner, car il n'y qu'une demi-heure que je vous ai volé et je vais vous rendre sur-le-champ l'objet de mon larcin.

— Vous êtes, ma chère, une singulière créature. Allons, indulgence plenière, mais restituez-moivit e ce que vous retenez indûment.

— Voilà mon vol.

— Quoi! la lettre de ce monstre? L'avez-vous lue?

— Mais sans cela aurais-je commis un vol?

—Vous m'avez donc volé mon secret, et ce vol-là, vous ne pouvez pas me le rendre. Ah! petit monstre, vous avez commis un grand crime.

— Je le confesse. Ce vol est d'autant plus grand que je ne saurais le restituer. Cependant je puis vous promettre de n'en divulguer un mot de ma vie, et cela doit me valoir mon pardon ; vite, vite.

— Oh! enchanteresse! Vite! vite! je vous pardonne, et voilà le gage de ma miséricorde. En disant cela, mes lèvres se collèrent sur sa jolie bouche.

— Oh! je crois au pardon, car il a été double et triple.

— Oui, mais à l'avenir, gardez-vous non-seulement de lire, mais même de toucher à aucun de mes papiers, car j'ai des secrets dont je ne suis pas le maître.

— Passe pour ça, monsieur ; mais quand j'en trouverai de perdus comme celui-là?

— Alors il faudra les ramasser et non pas les lire.

— Je vous le promets.

— Bien, ma chère ; mais oubliez les horreurs que vous avez lues.

— Écoutez-moi bien, et permettez-moi de bien m'en souvenir : vous y gagnerez peut-être. Parlons de cette affreuse affaire, qui m'a fait dresser les cheveux. Ce monstre impudique vous a porté un coup mortel à l'âme et un autre au corps ; mais ce n'est pas le pis, car elle se croit la maîtresse

de déshonorer madame de ***, et ce crime, à mes yeux, surpasse de beaucoup les autres; car malgré l'affront, votre amour mutuel doit subsister, et le mal que l'infâme vous a peut-être communiqué se passera ; tandis que si cette méchante femme fait ce dont elle vous menace, l'honneur de cette charmante de *** est perdu sans retour. Cessez donc de vouloir que j'oublie cette affaire : parlons-en au contraire pour y chercher un remède Je suis digne de votre confiance, croyez-m'en, et je suis sûre de captiver votre estime.

Je croyais rêver en entendant une jeune femme de cet état raisonner avec plus de sagesse que Minerve le faisait avec Télémaque. Il ne lui en fallait pas davantage pour captiver, non-seulement mon estime, mais encore mon respect. Oui, ma chère amie, lui dis-je, pensons à retirer d'un danger extrême qui la menace une femme digne des hommages de tous les gens honnêtes; et je vous sais gré déjà de penser que la chose est possible. Pensons-y et parlons-en soir et matin. Aimez madame de ***, pardonnez-lui un premier égarement; protégez son honneur et ayez pitié de mon état. Soyez désormais ma véritable amie et oubliez envers moi l'indigne titre de maître, pour ne me donner que celui d'ami. Je serai le vôtre jusqu'à la mort; je vous en fais le serment. Vos paroles pleines de sagesse vous ont captivé mon cœur. Embrassez-moi.

— Non, non, cela n'est pas nécessaire : nous

sommes jeunes, et le sentiment pourrait trop facilement nous égarer. Je ne veux, pour être heureuse, que votre amitié; mais je ne la veux pas pour rien; je veux la mériter par des preuves irrécusables que je vous donnerai de la mienne. En attendant, je vais faire servir, et j'espère qu'après dîner, vous vous porterez tout-à-fait bien.

J'étais étonné de tant de sagesse. Elle pouvait être artificieuse; car enfin pour séduire, cette charmante personne n'avait qu'à connaître les règles de la séduction; mais c'était de quoi je ne me mettais pas en peine. Je me voyais bien près d'être amoureux d'elle et en danger d'être la dupe de sa morale, car son amour-propre ne lui aurait pas permis de la faire taire, quand bien même elle aurait franchement partagé mon amour. C'était là mon idée, et je me décidai à ne pas attiser mes feux, persuadé qu'ils s'éteindraient faute de nourriture. En laissant mon amour dans l'enfance, il devait finir par mourir de langueur, comme l'ennui qui tue les enfans. Je raisonnais comme un sot; j'oubliais qu'il n'est pas possible de se borner à la simple amitié avec une femme qu'on trouve belle, qu'on entretient à chaque instant, avec laquelle on a des rapports de proximité vingt fois par jour, et surtout quand on la soupçonne amoureuse. L'amitié à son apogée devient amour, et le lénitif qu'on est forcé d'employer pour le faire taire un instant ne fait que l'irriter. C'est ce qui

arrivait au tendre Anacréon avec Smerdias, Cléobule et Badylle. Un platonicien qui prétend qu'on peut n'être que l'ami d'une jeune femme qui plaît, et avec laquelle on vit, est un visionnaire qui ne sait ce qu'il dit. Ma gouvernante était trop jeune, trop belle et surtout trop aimable; elle avait l'esprit trop agréable pour que je ne rendisse point justice à toutes ces qualités réunies; je devais nécessairement en devenir fou.

Nous dînâmes paisiblement, sans rien dire de l'affaire qui nous tenait à cœur; car rien n'est plus dangereux que de parler en présence des domestiques, malins ou ignorans, qui, entendant mal, ajoutent ou diminuent, et qui se croient le privilége de divulguer les secrets de leurs maîtres, d'autant mieux qu'ils les savent sans qu'on les en ait rendus dépositaires.

Dès que nous fûmes seuls, ma chère Dubois débuta par me demander si j'avais des preuves suffisantes de la fidélité de le Duc.

— Il est, ma chère, quelquefois fripon, grand libertin, hardi jusqu'à l'audace, plein d'esprit, ignorant, menteur effronté que personne, excepté moi, n'a le pouvoir de faire démordre. Cependant ce mauvais sujet a une qualité précieuse, c'est d'exécuter aveuglément tout ce que je lui ordonne, bravant tout pour m'obéir : il défie le bâton, mais il défierait même la potence, s'il ne la voyait que de loin. Quand je voyage, s'il s'agit de traverser une rivière à gué, il se déshabille sans que je

le lui dise, il se jette à la nage, et va sonder si je puis passer sans danger.

— En voilà assez. Ce garçon est un trésor dans la circonstance. Je commence par vous annoncer, mon cher ami, puisque c'est ainsi que vous voulez que je vous appelle, que l'honneur de madame de *** est parfaitement à couvert. Faites ce que je vais vous dire, et si l'horrible veuve n'est pas sage, elle sera la seule prostituée. Mais il nous faut le Duc; sans lui, rien. Avant tout, il faut que nous sachions l'histoire de sa maladie, car plusieurs circonstances pourraient porter obstacle à mon projet. Allez donc bien vite vous informer de lui-même de tout ce qui regarde son fait, et sachez surtout s'il a parlé de son état aux domestiques. Quand vous aurez tout entendu, imposez-lui le plus rigoureux silence sur l'intérêt que vous prenez à son mal.

Sans objecter la moindre chose, sans chercher à pénétrer son plan, je sortis pour aller trouver le Duc. Il était seul étendu sur son lit. Je m'assis à côté de lui d'un air riant, et je commençai par lui promettre de le faire guérir, à condition qu'il me raconterait toutes les circonstances de la maladie qu'il avait attrapée.

— Très-volontiers, monsieur, les voici : Le jour où vous m'avez envoyé à Soleure pour y prendre vos lettres, je suis descendu de cheval à moitié chemin pour aller boire du lait dans une laiterie. J'y trouvai une jeune paysanne qui me

plut : je l'embrassai, elle me laissa faire ; et, dans un quart d'heure, elle m'a mis dans l'état où vous me voyez.

— As-tu dit cela à quelqu'un ?

— Je m'en suis bien gardé, car on se serait moqué de moi. Le chirurgien seul est informé de la maladie, mais il m'a promis que l'enflure se passerait dans la journée, et j'espère que demain je pourrai vous servir à table.

— C'est bon, et souviens-toi que je te recommande la plus grande discrétion.

J'allai rendre compte de cet entretien à ma Minerve, qui me dit : Dites-moi, à la rigueur, la veuve pourrait jurer qu'elle a passé avec vous les deux heures sur le canapé ?

— Non, car elle ne m'a point vu et je n'ai pas proféré une syllabe.

— Fort bien. Mettez-vous donc de suite à votre bureau, et répondez à l'impudente qu'elle a menti, puisque vous n'êtes point sorti de votre chambre, et que vous allez faire dans votre maison les perquisitions nécessaires pour découvrir quel est le malheureux qu'elle a empesté sans le connaître. Écrivez et que votre lettre parte dans cinq minutes. Dans une heure et demie, vous en écrirez une seconde, ou plutôt vous ne ferez que copier ce que je vais écrire.

— Ma charmante amie, je pénètre vos idées ; le projet est ingénieux, mais j'ai donné ma parole d'honneur à madame de *** de ne faire aucune dé-

marche relative à cette affaire avant de l'en avoir prévenue.

— C'est le cas de faire céder la parole d'honneur à la nécessité de sauver son honneur. L'amour vous empêche d'aller aussi loin que moi ; mais tout ici dépend de la vitesse et de l'intervalle entre la première et la seconde lettre. Suivez mon conseil, je vous en supplie, et vous saurez le reste par la lettre que je vais écrire. Écrivez vite la première.

J'agissais par une sorte de prestige qui m'était cher, et je ne me permettais presque pas de réfléchir ; persuadé que le projet de cette délicieuse gouvernante était le meilleur possible, je me mis en devoir d'obéir, et voici le billet doux que j'adressai à l'impudique mégère :

« L'impudence de votre lettre est en parfaite harmonie avec les trois nuits que vous avez passées pour acquérir la certitude d'un fait qui n'a de réalité que dans votre imagination perverse. Sachez, femme exécrable, que je ne suis point sorti de ma chambre, et que je n'ai pas à déplorer la flétrissure d'avoir passé deux heures, avec un être de votre espèce. Ces deux heures, vous les avez passées Dieu sait avec qui ! mais je finirai par le savoir, si toutefois ce n'est pas là encore une création de votre génie satanique, et je vous en informerai.

« Remerciez le ciel, impudente femme, de ce

que je n'ai décacheté votre lettre qu'après le départ de M. et madame de ***. Je la reçus en leur présence, mais méprisant la main qui l'a écrite, je la mis dans ma poche, peu curieux de savoir ce qu'elle pouvait contenir de pareilles infamies. Si, par malheur pour vous, j'avais été curieux de la lire et que mes hôtes l'eussent vue, n'en doutez pas, madame, je me serais mis à votre poursuite et au moment où je vous le dis, vous ne seriez plus en état de commettre de nouvelles infamies. Je me porte bien et ne crains nullement d'être malade; mais je ne m'avilirai pas au point de vous en convaincre, car vos yeux m'imprimeraient une tache aussi bien que le contact de votre carcasse. »

Je la montrai à ma chère Dubois qui trouva les expressions un peu fortes, mais qui les approuva; ensuite je l'expédiai à l'être horrible qui m'avait rendu si malheureux. Une heure et demie après, je lui envoyai la suivante que je copiai sans y ajouter ni retrancher.

« Un quart d'heure après le départ de ma lettre, le chirurgien du village est venu me dire que mon valet de chambre avait besoin de son ministère pour le guérir d'une maladie honteuse qu'il a gagnée tout récemment. Je lui ai ordonné d'avoir soin de lui, et lorsqu'il a été parti, je suis allé trouver le malade, qui, non sans quelque diffi-

culté, m'a confessé que c'est de vous qu'il a reçu ce beau présent. Je lui ai demandé comment il avait eu accès auprès de vous, et il m'a dit que vous ayant vue entrer toute seule et à l'obscur dans l'appartement de M. de ***, me sachant couché et n'ayant plus rien à faire, la curiosité lui était venue de voir ce que vous alliez chercher là en tapinois ; car si vous aviez voulu aller chez la dame, qui à cette heure là devait être couchée, vous n'y seriez pas allée par la porte qui donne sur le jardin. Il vous a d'abord supposé de mauvais desseins, et il a attendu une heure pour voir si vous n'emporteriez pas quelque chose et vous arrêter; mais voyant que vous ne sortiez pas et n'entendant aucun bruit, l'envie lui est venue d'entrer quand il s'est aperçu que vous aviez laissé la porte ouverte. Il m'a juré qu'il n'avait pas eu l'intention de se procurer la moindre jouissance, ce que j'ai cru sans peine. Il m'a assuré qu'il avait été sur le point de crier au secours quand vous vous êtes emparée de lui, en lui mettant la main sur la bouche, mais qu'il a changé de dessein en se trouvant entraîné doucement sur un canapé et couvert de baisers. Certain que vous le preniez pour un autre, je l'ai servie, m'a-t-il dit, d'une façon à mériter une autre récompense bien différente de celle que vous lui avez administrée. Il vous a quittée sans avoir proféré une parole, aussitôt que le jour a commencé à poindre, dans la crainte d'être reconnu. Il est facile

que vous ayez pris mon domestique pour moi, car la nuit tous les chats sont gris, et je vous félicite de ce qu'il vous a procuré un plaisir qu'à coup sûr vous n'auriez pas obtenu de moi, car à votre haleine et à vos appas décrépis, je vous aurais reconnue à l'instant, et certes mal vous en aurait pris. Cela n'est pas fort heureusement pour moi comme pour vous. Au reste, je vous préviens que ce pauvre garçon est furieux et déterminé à vous faire une visite, ce dont je ne crois pas devoir l'empêcher. Je vous conseille d'être à son égard douce, patiente et généreuse, car il est résolu comme un Espagnol, il publierait l'affaire, et vous en sentez la conséquence. Il vous dira lui-même ses prétentions, et vous serez assez prudente pour les lui accorder. »

Une heure après avoir expédié cette lettre, je reçus sa réponse à ma première. Elle me disait que mon subterfuge était fort ingénieux, mais qu'il ne me servirait de rien, car elle était sûre de son fait. Elle me défiait d'aller en quelques jours lui montrer que je jouissais d'une parfaite santé.

Pendant mon souper, ma chère Dubois se mit en quatre pour m'égayer, mais peine perdue; car j'étais trop affecté pour pouvoir me livrer à la gaîté. Il s'agissait de la troisième démarche qui devait couronner l'œuvre et couvrir de honte l'effrontée. Comme j'avais écrit les deux lettres

comme ma bonne l'avait voulu, je sentis qu'il fallait jusqu'à la fin me diriger d'après ses conseils. Elle m'insinua effectivement l'instruction que je devais donner à le Duc le lendemain matin, et comme elle était curieuse de connaître l'esprit de mon émissaire, elle me pria de lui permettre de tout entendre en se tenant cachée derrière les rideaux de mon lit.

Le jour suivant, le Duc étant venu, je lui demandai s'il était en état de monter à cheval pour faire une commission à Soleure.

— Oui, monsieur, me répondit-il; mais le chirurgien veut absolument que je commence demain à prendre des bains.

— Soit. Aussitôt que ton cheval sera prêt, pars, va chez madame F., mais ne te fais pas annoncer de ma part; car il ne faut pas qu'elle sache ni qu'elle soupçonne que c'est moi qui t'envoie. Fais-lui dire que tu as à lui parler. Si elle refuse de te recevoir attends-la dans la rue; mais je pense qu'elle te recevra, et même sans témoin. Tu lui diras : Vous m'avez donné le mal que j'ai sans que je vous en aie priée, et j'exige que vous me donniez l'argent qui m'est nécessaire pour me faire traiter. Tu ajouteras qu'elle t'a fait travailler pendant deux heures à l'obscur sans te connaître, et que tu n'en aurais jamais rien dit sans le funeste présent qu'elle t'a fait; mais que te trouvant dans le cas que tu lui feras voir sans scrupule, elle ne doit pas s'étonner de ta démarche. Si elle résiste,

menace-la de la faire appeler en justice. Voilà tout, mais ne dis pas un mot de moi. Reviens ensuite sans perdre de temps pour que je sache comment tout se sera passé.

— C'est fort bien, monsieur ; mais si la luronne me fait jeter par la fenêtre, je ne pourrai pas revenir de sitôt.

— C'est certain ; mais tu n'as pas à craindre, je t'en réponds.

— Voilà une singulière commission.

— Tu es le seul au monde capable de bien t'en acquitter.

— Je suis tout prêt, mais j'ai quelques questions essentielles à vous faire. Cette dame a-t-elle vraiment quinte et quatorze?

— Bien certainement.

— Je la plains. Mais comment lui soutiendrai-je que c'est elle qui m'a poivré, tandis que je ne lui ai jamais parlé ?

— Est-ce en parlant, nigaud, qu'on attrape cela?

— Non, mais on parle pour l'attraper, ou en l'attrapant.

— Tu as passé deux heures avec elle à l'obscur, sans que vous ayez dit un mot ni l'un ni l'autre, et elle apprendra que c'est à toi qu'elle a fait ce beau présent en croyant le faire à un autre.

— A présent, monsieur, je commence à voir clair dans cette affaire. Cependant si nous étions à l'obscur, comment puis-je savoir que c'est à elle que j'ai eu affaire ?

— Le voici : tu l'as vue entrer dans la chambre basse par la porte du jardin, et tu l'as reconnue sans être aperçu d'elle. Mais sois certain qu'elle ne te fera point ces questions.

— Me voilà au fait. J'y vais tout de suite, et je suis plus curieux que vous de voir ce qu'elle me répondra. Encore une question essentielle. Il se peut qu'elle marchande sur la somme qu'elle doit me donner pour me guérir; dans ce cas, puis-je me contenter de trois cents francs?

— C'est trop pour la Suisse : il suffit de la moitié.

— Mais c'est bien peu pour deux heures d'un plaisir si doux et pour six semaines de souffrances.

— Je te donnerai le reste.

— À la bonne heure. Elle va payer les pots cassés. Je m'imagine savoir tout, mais je n'en dirai rien. Tenez, monsieur, je gage que c'est à vous que la vilaine a fait ce beau présent, que vous en êtes honteux et que vous voulez lui donner le change.

— Cela se peut, mais sois discret et pars.

— Savez-vous, mon ami, que ce drôle-là est unique? me dit ma chère Dubois en sortant de l'alcove. J'ai eu bien de la peine à ne pas éclater de rire en lui entendant dire que si elle le fait jeter par la fenêtre, il ne pourra pas revenir si vite! Je suis sûre qu'il va s'acquitter de sa mission bien mieux que le meilleur diplomate ne s'acquitte de la sienne. Quand il arrivera à Soleure, l'affreuse

mégère aura déjà fait partir la réponse à votre seconde lettre. Que j'en suis curieuse.

— A vous, ma chère amie, l'honneur de ce drame comique. Vous avez filé cette intrigue en personne consommée dans l'art. On ne croirait jamais que tout cela puisse être l'œuvre d'une jeune novice.

— C'est pourtant mon coup d'essai ; et j'espère que ce sera aussi le dernier.

— Pourvu qu'elle ne me défie pas à mettre pièces sur table !

— Mais jusqu'à présent vous vous portez bien, je crois.

— Oui, très-bien.

— Il serait plaisant qu'elle se crût malade sans l'être ou que vous en fussiez quitte pour la peur.

— Il est possible aussi qu'elle n'ait que la leucorrhée. Il me tarde de voir le dénouement de la pièce pour l'acquit de ma conscience.

— Vous écrirez tout cela à madame de *** ?

— Sans aucun doute, et vous sentez que je ne puis pas vous en faire honneur auprès d'elle.

— Je ne suis jalouse que d'en avoir le mérite à vos yeux.

— Vous ne devez pas douter qu'il ne me paraisse très-grand, ma chère, et bien certainement je ne vous priverai pas de la récompense qui vous est due.

— Si je désire une récompence, c'est que vous n'ayez pour moi aucune réserve.

— C'est étonnant, mon amie; mais dites-moi comment il est possible que mes affaires vous inspirent quelque intérêt? Je répugne à vous en croire curieuse par caractère.

— Vous auriez tort de me supposer un défaut qui m'avilirait à mes propres yeux. Soyez sûr, monsieur, que vous ne me verrez curieuse que lorsque je vous verrai triste.

— Mais qui a pu vous inspirer pour moi de si généreux sentimens?

— Rien que vos procédés honnêtes à mon égard.

— Je suis profondément touché, mon estimable amie, et je vous promets de vous confier à l'avenir tout ce qui pourra vous tranquilliser sur mon compte.

— Vous me rendrez heureuse!

Il y avait à peine une heure que le Duc était parti, lorsqu'un homme à pied vint m'apporter une seconde lettre de la veuve. Il me remit aussi un petit paquet, en me disant qu'il avait ordre d'attendre ma réponse. Je lui dis d'aller l'attendre dehors et je donnai la lettre à madame Dubois pour qu'elle en prît connaissance. Pendant ce temps je m'appuyai sur la fenêtre, car j'avais un battement de cœur qui m'empêchait de respirer. Tout va à merveille, mon ami, me cria ma bonne, tout va à merveille! tenez, lisez:

« Soit que tout ce que vous me dites soit vrai, soit que je sois victime d'une fable que votre ima-

gination fertile a été prompte à forger, imagination qui, pour votre malheur, est déjà trop connue en Europe, j'adopte pour vrai ce dont je ne puis nier la vraisemblance. Je suis au désespoir d'avoir fait du mal à un innocent qui ne m'a jamais offensée, et j'en supporte volontiers la peine, en lui fournissant une somme plus que suffisante pour le guérir du mal que je lui ai donné. Je vous prie de lui remettre les vingt-cinq louis que je vous envoie; ils lui serviront pour recouvrer sa santé et pour lui faire oublier l'amertume du plaisir que je suis doublement fâchée de lui avoir procuré; mais serez-vous assez généreux pour employer votre autorité de maître afin qu'il s'impose le plus absolu silence? Je l'espère, car telle que vous me connaissez, vous devez vous prémunir contre ma vengeance. Songez que si cette mauvaise plaisanterie vient à transpirer dans le public, il me sera facile de lui donner telle tournure qui ne vous sera rien moins qu'agréable, et qui forcera l'honnête homme que vous trompez à ouvrir les yeux; car, monsieur, je n'en démordrai pas, trop d'indices trahissent votre intelligence avec sa femme. Au reste, comme je désire que nous ne nous trouvions plus l'un vis-à-vis de l'autre, je prétexte un besoin de famille et je me rends à Lucerne auprès de mes parens. Marquez-moi que vous avez reçu cette lettre. »

Je suis fâché, dis-je à mon amie, d'avoir

fait partir le Duc, car cette mégère est violente, et je crains que quelque malheur ne lui arrive.

— Soyez sans crainte, me répondit-elle; rien de fâcheux n'arrivera, et il vaut mieux qu'ils se voient; il y aura plus de certitude. Renvoyez-lui l'argent tout de suite, elle le lui remettra elle-même, et votre vengeance sera complète. Elle ne pourra plus douter du fait, surtout si le Duc met pièces sur table, et dans deux ou trois heures, vous aurez le plaisir de savoir tout de sa bouche. Estimez-vous heureux, car l'honneur de la femme charmante qui a toute votre tendresse est à l'abri de toute avanie. Il ne doit vous rester d'autre déplaisir que le souvenir d'avoir été en proie aux caresses de cette Messaline et la certitude d'avoir gagné le mal de cette prostituée. Cependant j'espère que votre maladie sera peu de chose et facile à guérir. Une leucorrhée invétérée n'est pas précisément une maladie honteuse, et j'ai entendu dire à Londres qu'il était rare qu'elle fût contagieuse. Nous devons au reste être bien contens qu'elle parte pour Lucerne. Riez, mon cher ami, je vous en conjure; car certes notre pièce ne laisse pas d'être comique.

— Elle est malheureusement comi-tragique. Je connais le cœur humain, et je dois avoir perdu celui de madame de ***.

— Il est vrai que...., mais ce n'est pas le temps d'y penser. Vite, vite, répondez-lui en peu de mots et renvoyez-lui les vingt-cinq louis.

Voici ma réponse :

« Votre indigne soupçon, votre affreux projet de vengeance et l'impudente lettre que vous m'avez écrite sont la seule cause de votre juste et sans doute poignant repentir. Je souhaite qu'il puisse suffire à vous mettre en paix avec votre conscience. Les messagers se sont croisés ; ce n'est pas ma faute. Je vous renvoie les vingt-cinq louis, dont vous pourrez faire la remise vous-même. Je n'ai pu empêcher mon domestique d'aller vous faire une visite ; mais vous ne le retiendrez pas deux heures cette fois et vous l'apaiserez facilement. Je vous souhaite un bon voyage, et vous promets d'éviter toutes les occasions de vous voir, car j'ai pour habitude de fuir tout ce qui m'est horrible ; et puis vous devriez savoir, méchante créature, que le monde n'est pas peuplé de monstres qui tendent des filets à l'honneur de ceux qui chérissent leur réputation. Si à Lucerne vous voyez le nonce apostolique, parlez-lui de moi, et vous apprendrez de lui quelle est la réputation que j'ai en Europe. Au reste, je puis vous assurer que le Duc n'a parlé à personne qu'à moi de sa mésaventure, et que si vous le traitez bien, il gardera le silence, d'autant plus qu'il ne pourrait pas tirer vanité de ce qui lui est arrivé. Adieu. »

Cette lettre ayant l'approbation de ma chère Minerve, je la remis au messager avec l'argent.

La pièce n'est pas encore achevée, me dit mon amie ; nous avons encore trois scènes.

— Et quelles sont-elles ?

— Le retour de votre Espagnol, l'apparition de votre supplice et l'étonnement de madame de ***, lorsqu'elle saura toute l'histoire.

Je comptais tous les instans de l'absence de le Duc, mais en vain ; il ne paraissait pas. J'étais dans les transes, quoique ma chère Dubois cherchât à me persuader qu'il ne pouvait tant tarder que parce que la veuve n'était pas chez elle. Il y a des caractères assez heureux pour ne pas pouvoir supposer la possibilité du malheur. Tel j'étais aussi jusqu'à l'âge de trente ans qu'on me mit sous les Plombs. Maintenant je commence à radoter et tout me semble noir. Je vois du noir jusque dans une noce où l'on m'invite, et à Prague, me trouvant au couronnement de Léopold II, je dis : *Nolo coronari*. Maudite vieillesse digne d'habiter l'enfer où d'autres l'ont placée avant moi ; *tristisque senectus*.

Vers les neuf heures et demie, ma bonne aperçut au clair de la lune le Duc qui revenait au grand trot. Cela me raviva. J'étais sans lumière, mon amie courut se cacher dans l'alcove, car elle n'aurait pas voulu perdre une syllabe du rapport que l'Espagnol allait me faire.

« Je meurs de faim, monsieur, me dit-il en entrant ; j'ai dû attendre cette femme jusqu'à six heures et demie. Quand elle est rentrée, elle m'a

trouvé sur l'escalier et m'a dit de m'en aller, qu'elle n'avait rien à me dire. Cela se peut, ma belle dame, lui ai-je répondu, mais moi j'ai à vous dire deux mots, et il y a furieusement de temps que je suis ici pour cela.

« Attendez, m'a-t-elle répondu; puis mettant dans sa poche un paquet et une lettre où j'ai cru reconnaître votre écriture, suivez-moi, a-t-elle ajouté. Arrivé dans sa chambre et n'y voyant personne, je lui ai dit qu'elle m'avait empoisonné et que je venais lui demander de quoi payer le chirurgien. Comme elle ne disait rien, je me suis mis en devoir de la convaincre; mais elle, détournant la tête :

« Y a-t-il long-temps que vous m'attendez? m'a-t-elle dit.

« Depuis onze heures, sans avoir rien dans le corps. A ces mots elle est sortie, et après avoir su du domestique qu'elle avait apparemment envoyé ici l'heure à laquelle il est retourné, elle est revenue, a fermé la porte et m'a donné ce paquet, en medisant que j'y trouverais vingt-cinq louis pour me faire guérir si j'étais malade, et que, si je tenais à la vie, je devais bien me garder de parler à personne de cette affaire. Je lui ai promis le silence, je suis parti et me voilà. Le paquet m'appartient-il? »

— Bien certainement. Va souper et te coucher.

Sortie de mon alcove, ma chère Dubois vint m'embrasser avec un air de triomphe, et nous

passâmes la soirée dans la joie. Le lendemain, je vis les premiers indices du mal que m'avait communiqué l'affreuse veuve, mais trois ou quatre jours après je reconnus qu'il était de la nature la plus bénigne, et huit jours plus tard j'en fus tout-à-fait quitte. Il n'en était pas de même de mon pauvre Espagnol qui se trouvait dans un état pitoyable.

Je passai toute la matinée du lendemain à écrire à madame de ***. Je lui contai dans le plus grand détail tout ce que j'avais fait, malgré ma promesse de la consulter, et je lui envoyai copie de toutes les lettres pour la convaincre que notre ennemie était partie pour Lucerne persuadée qu'elle ne s'était vengée qu'en imagination, et qu'heureusement son honneur était à l'abri de toute avanie. Je finis ma longue lettre par lui avouer que je venais de reconnaître le premier symptôme de ma maladie, mais que j'étais certain d'en être délivré en fort peu de jours. Je remis secrètement ma lettre à sa nourrice, et le surlendemain je reçus quelques lignes de sa main, où elle m'annonçait que dans la semaine je la verrais avec son mari et M. de Chavigni.

Malheureux! je devais renoncer à toute idée d'amour; mais ma Dubois qui, à cause de la maladie de le Duc, passait avec moi toute la journée, commençait à me tenir lieu de tout. Plus je m'obstinais à ne voir en elle qu'une amie, plus j'en devenais épris; et c'était vainement que je me flat-

tais qu'à force de la voir sans aucune conséquence, elle finirait par anéantir le sentiment que je lui avais inspiré. Je lui avais fait présent d'une bague, en lui disant que lorsqu'il lui prendrait envie de s'en défaire, je lui en donnerais cent louis ; mais cette envie ne pouvait lui venir qu'autant qu'elle se serait trouvée dans le besoin, ce qui ne pouvait arriver aussi long-temps que je la garderais, et l'idée de la renvoyer me paraissait absurde. Elle était naïve, sincère, plaisante, douée de beaucoup d'esprit et d'un raisonnement très-juste. Elle n'avait jamais aimé, et elle ne s'était mariée que pour plaire à lady Montaigu. Elle n'écrivait qu'à sa mère, et je lisais ses lettres pour l'obliger. Ses lettres respiraient la piété filiale et étaient en tout parfaitement écrites.

Il me vint à l'esprit un jour de lui demander à lire les lettres de sa mère. Elle ne me répond jamais, me dit-elle.

— Et pourquoi ?

— Pour une bonne raison, c'est qu'elle ne sait pas écrire. Je la croyais morte quand je revins d'Angleterre, et je fus agréablement surprise quand, à mon retour de Lausanne, je la retrouvai en parfaite santé.

— Qui vous a accompagnée d'Angleterre ?

— Personne.

— C'est incroyable. Jeune, faite pour inspirer de violens désirs, bien vêtue et en compagnie casuelle de tant de gens de caractère et de mœurs

si différens, de jeunes gens, de libertins, car il y en a partout, comment avez-vous pu vous défendre ?

— Me défendre ? Je n'en ai jamais eu besoin. Le grand secret pour une jeune personne, c'est de ne jamais regarder personne, de faire semblant de ne pas entendre, de ne pas répondre à certaines questions, et de loger seule dans une chambre qu'on a soin de fermer au verrou, ou avec l'hôtesse dans les auberges où cela se peut. Quand une jeune personne a des aventures en voyage, on peut dire qu'il est rare qu'elle n'y ait pas donné lieu, car il est facile d'être sage partout, pourvu qu'on le veuille.

Elle raisonnait juste. Elle m'assura qu'elle n'avait jamais eu aucune aventure et qu'elle ne s'était jamais écartée de son devoir, parce qu'elle avait eu le bonheur de n'être jamais amoureuse. Ses récits naïfs, sans aucune pruderie, et ses saillies pleines de sel et de bon sens m'amusaient du matin au soir, et quelquefois nous nous tutoyions : c'était aller loin et marquer à peu près le but où la force de position devait nous conduire. Elle m'entretenait avec passion des charmes de madame de ***, et m'écoutait avec le plus vif intérêt quand je lui contais mes diverses bonnes fortunes. Lorsque j'arrivais aux points épineux et que je faisais mine de vouloir la priver du récit des choses scabreuses, elle me priait avec tant de grâce de ne rien lui cacher, que je me

voyais doucement contraint à la satisfaire ; mais enfin lorsque la peinture trop fidèle était près de nous embraser, elle partait d'un éclat de rire, me mettait la main sur la bouche et puis s'enfuyait comme une gazelle qu'on poursuit et allait s'enfermer dans sa chambre. Je lui demandai un jour pourquoi elle allait s'enfermer ainsi : C'est, me dit-elle, pour vous empècher de me demander ce que dans ces instans il me serait impossible de vous refuser.

La veille du jour où M. de Chavigni, M. et madame de *** vinrent me demander à dîner à l'improviste, ma bonne me demanda si j'avais eu quelque aventure amoureuse en Hollande. Je lui contai ce qui m'était arrivé avec Esther, et lorsque j'en fus à l'inspection du petit signe, ma charmante curieuse courut à moi pour me fermer la bouche en se pâmant de rire. Je la retins doucement, et s'étant laissée tomber sur moi, je ne pus résister au désir de chercher en elle un signe pareil, et elle ne put m'opposer qu'une faible résistance. Mon malheureux état m'empêchant d'immoler la victime sur l'autel de l'amour, nous nous bornâmes au simulacre qui ne dura qu'une minute ; mais nos yeux furent de la partie, et cela n'était pas propre à nous calmer. Quand nous eûmes fini, elle me dit en riant, mais de l'air le plus sage : Mon cher ami, nous nous aimons, et si nous n'y prenons pas garde, nous n'en demeurerons pas long-temps au simple badinage.

En achevant ces mots qu'elle accompagna d'un soupir, elle se leva, et après m'avoir souhaité le bonsoir, elle alla se coucher avec sa petite laideron. Ce fut la première fois que nous nous laissâmes emporter par la violence de nos sens; mais le premier pas était fait. J'allai me coucher parfaitement amoureux, et prévoyant tout l'empire que cette aimable personne allait exercer sur mon âme.

M. et madame de *** étant venus nous surprendre agréablement le lendemain matin avec M. de Chavigni, nous allâmes nous promener jusqu'à l'heure du dîner. Ma chère Dubois fit les honneurs à table, et je vis avec plaisir qu'elle fit aussi les délices de mes deux convives mâles, car ils ne la quittèrent pas un instant pendant notre promenade de l'après-midi, ce qui me mit tout-à-fait à mon aise pour répéter de vive voix à ma divine amazone tout ce que je lui avais écrit. Cependant j'eus soin de ne pas dire un mot de la part que ma gouvernante avait eue dans toute cette affaire, car elle aurait été mortifiée d'apprendre que sa faiblesse lui était connue.

— La lecture de votre lettre, me dit cette charmante femme, m'a fait le plus grand plaisir, parce que cette vilaine ne peut plus se flatter du bonheur d'avoir passé deux heures avec vous. Mais dites-moi, je vous prie, comment avez-vous pu les passer avec elle, sans vous apercevoir, malgré l'obscurité, de la différence qu'il y a nécessaire-

ment entre nous? Elle est beaucoup plus petite que moi, beaucoup plus maigre, et elle a au moins dix ans de plus que moi. De plus, elle a l'haleine forte, et vous avez pu savoir que je n'ai pas ce défaut. Vous étiez privé de la vue et de l'ouïe, mais vous aviez le toucher; et tout vous a échappé! C'est incroyable!

— Et pourtant ce n'est malheureusement que trop vrai. J'étais ivre d'amour et vous seule occupant toutes les facultés de mon âme, je n'ai pu voir que vous.

— Je comprends toute la force de l'imagination dans le premier moment; mais cette force devait s'atténuer après le premier ou le second assaut, et surtout par le défaut d'une chose que je ne puis cacher et que tout l'art de la coquetterie ne saurait imiter en elle.

— Vous avez raison, un sein de Vénus! et quand je pense que je n'ai touché que deux flasques pendards, je me sens indigne de vivre.

— Vous vous en êtes aperçu, et cela ne vous a pas dégoûté?

— Pouvais-je me dégoûter, pouvais-je même réfléchir lorsque j'étais certain de vous tenir entre mes bras, vous pour qui je donnerais ma vie? Non, une peau rude, une haleine puante, un réduit beaucoup trop commode, rien n'a pu modérer mon ardeur.

— Qu'entends-je! Femme exécrable et immonde! vilain réceptacle d'impuretés! Je ne puis

en revenir! Et vous avez pu me pardonner tout cela?

— Je vous le répète, l'idée de vous posséder ne me laissait pas la faculté de penser; tout me paraissait divin.

— Vous auriez dû me traiter comme une femme perdue, me battre même en me trouvant ainsi.

— Ah! femme délicieuse, que vous êtes injuste en ce moment!

— Cela peut être, mon cher ami, car je suis si irritée contre ce monstre que la colère peut me faire déraisonner. Mais maintenant qu'elle croit s'être donnée à un domestique, et après l'avilissante visite qu'elle a reçue, elle doit mourir de honte et de rage. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle l'ait cru, car il a quatre pouces moins que vous. Et encore comment croire qu'un valet fasse cela aussi bien que vous! Ce n'est pas croyable. Je suis certaine qu'en ce moment elle en est amoureuse. Vingt-cinq louis! Il se serait contenté de dix. Quel bonheur que ce pauvre garçon se soit trouvé malade si à propos! Mais vous avez dû le mettre au fait de tout?

— Pas le moins du monde. Je lui ai laissé croire qu'elle m'avait donné rendez-vous dans cette chambre et que j'avais réellement passé deux heures avec elle, sans proférer un mot, crainte d'être entendu. Lui, raisonnant sur ce que je lui ordonnais de faire, il a cru que m'étant de suite trouvé malade, je m'étais dégoûté, et que pou-

vant me désavouer, j'avais saisi l'occasion de m'en défaire et de m'en venger.

— C'est excellent, et l'effronterie de cet Espagnol est incroyable. Mais la hardiesse de l'infâme est plus surprenante que tout. Mais si cette femme ne s'était déclarée malade que par forfanterie et pour vous mettre la peur au ventre, à quel risque le drôle n'était-il pas exposé!

— J'ai eu cette crainte, car je n'avais encore aucun signe de maladie.

— Mais actuellement vous êtes dans les remèdes, et j'en suis la cause. J'en suis au désespoir!

— Mon ange, tranquillisez-vous; mon mal est peu de chose. Je prends simplement de l'eau de nitre et dans huit jours je serai tout-à-fait rétabli. J'espère alors......

— Ah! mon cher ami....

— Quoi!

— N'y pensons plus, je vous en conjure.

— C'est un dégoût qui peut être fort naturel quand l'amour n'est pas bien fort. Je suis bien malheureux!

— Je le suis plus que vous. Je vous aime, et vous seriez ingrat, si vous cessiez de m'aimer. Aimons-nous, mais ne cherchons pas à nous donner des preuves de notre amour; elles pourraient nous devenir fatales. Maudite veuve! Elle est partie et dans quinze jours nous partirons aussi

pour Bâle où nous resterons jusqu'à la fin de novembre.

— Le coup est lancé, et je vois que je dois me soumettre à vos lois, ou plutôt à ma destinée ; car tout ce qui m'est arrivé en Suisse m'a été fatal. Ce qui me console, c'est que j'ai réussi à mettre votre honneur à l'abri de toute atteinte.

— Vous avez captivé l'estime et l'amitié de mon mari ; nous serons toujours de bons amis.

— Si vous devez partir, je sens qu'il est de mon devoir de partir avant vous. Cela convaincra davantage l'indigne auteur de mon infortune que notre amitié n'était pas répréhensible.

— Vous pensez comme un ange, et vous me convainquez toujours plus de votre tendresse. Où irez-vous?

— En Italie ; mais avant, je passerai par Berne et Genève.

— Vous ne viendrez donc pas à Bâle. J'en suis bien aise, malgré le plaisir que j'aurais à vous y voir. On jaserait sans doute, et cela me ferait du tort. Mais s'il est possible, dans le peu de jours que vous passerez ici, montrez-vous gai, car la tristesse ne vous sied pas.

Nous rejoignîmes l'ambassadeur et M. de ***, qui n'avaient pas le temps de penser à nous, tant ma chère Dubois les égayait par de jolis propos. Je lui reprochai l'avarice de son esprit à mon égard, et M. de Chavigni, saisissant l'à-propos,

nous dit que c'était parce que nous étions amoureux et que les amoureux se passent fort bien de l'esprit en paroles. Mais ma Dubois ne fut pas courte à la répartie ; elle entreprit ces messieurs de plus belle, et cela me fournit l'occasion de continuer la promenade avec madame, qui me dit : Votre gouvernante, mon cher ami, est un chef-d'œuvre. Dites-moi une vérité, et je vais vous promettre avant votre départ une marque de reconnaissance qui vous plaira.

— Parlez, que voulez-vous savoir ?

— Vous l'aimez et elle vous paie de retour.

— Je le crois, mais jusqu'à présent....

— Je ne veux pas en savoir davantage, car si cela n'est pas encore fait, cela se fera, et c'est la même chose. Si vous m'aviez dit que vous ne vous aimiez pas, je ne vous aurais pas cru, car je ne conçois pas comment un homme de votre âge peut vivre avec une femme comme elle sans l'aimer. Elle est très-jolie, un esprit d'ange, de la gaîté, du talent, un excellent ton et parlant bien; c'est plus qu'il n'en faut pour enchanter, et je suis sûre que difficilement vous vous en séparerez. Lebel lui a rendu un mauvais service en vous la donnant, car elle jouissait d'une très-bonne réputation, tandis que maintenant elle ne trouvera plus à se placer chez les femmes comme il faut.

— Je la conduirai à Berne.

— Vous ferez bien.

Au moment de leur départ, je leur dis que j'irais sous peu à Soleure pour prendre congé et les remercier de leur accueil distingué, parce que je me proposais de partir en quelques jours. L'idée de ne plus revoir madame de *** m'était si pénible que je me couchai dès que je fus rentré, et ma bonne, respectant ma tristesse, se retira après m'avoir souhaité une bonne nuit.

A deux ou trois jours de là, je reçus un billet de mon enchanteresse, dans lequel elle me disait d'aller la voir le jour suivant sur les dix heures et de lui demander à dîner. J'exécutai son ordre à la lettre. M. de *** m'accueillit parfaitement bien, mais il me dit qu'obligé d'aller à la campagne, il ne pourrait pas être de retour avant une heure, et qu'ainsi il me priait de n'être pas fâché s'il chargeait sa femme de m'entretenir jusque-là. Voilà ce que c'est qu'un pauvre mari! Madame brodait au tambour avec une jeune fille; j'acceptai son aimable compagnie, mais à condition qu'elle ne se détournerait pas de son ouvrage.

La jeune fille partit avant midi, et aussitôt nous allâmes jouir de la fraîcheur sur une plateforme attenante à la maison, sur laquelle se trouvait un joli cabinet du fond duquel, sans être vus, nous découvrions toutes les voitures qui venaient au loin.

— Pourquoi, divine amie, ne m'avez-vous pas procuré ce bonheur lorsque j'étais en parfaite santé?

— Parce qu'alors mon mari soupçonnait que vous ne vous étiez métamorphosé en sommelier qu'à cause de moi, et que vous ne pouviez pas m'être indifférent. Votre sage conduite a détruit ses soupçons, et plus que tout votre gouvernante qu'il croit être votre femme, et qu'il aime aussi au point que, pour quelques jours au moins, je pense qu'il troquerait volontiers. Vous prêteriez-vous au change?

— Oh! que ne peut-il avoir lieu!

N'ayant guère qu'une heure devant moi, et prévoyant que ce serait la dernière que j'aurais le bonheur de passer auprès d'elle, je ne jetai à ses pieds. Pleine de tendresse, elle ne mit aucun obstacle à mes désirs qu'à mon grand regret je dus me borner à tromper, car je la chérissais trop sincèrement pour consentir à compromettre sa santé. Je fis tout ce qui pouvait remplacer le complément de mon bonheur; mais dans celui que je pus lui procurer, le plaisir sans doute de me convaincre qu'elle valait mieux que l'horrible veuve, ne fut pas la moindre partie.

Lorsque nous vîmes arriver la voiture de l'époux, nous courûmes à l'autre bout de la plate-forme, et ce fut là que ce brave homme nous trouva. Il me fit mille excuses de n'avoir pu revenir plus tôt.

Nous dînâmes bien; mais à table, il m'entretint presque exclusivement de ma Dubois, et il parut affecté quand je lui dis que je comptais la mener

à Lausanne pour la remettre à sa mère. A cinq heures je pris congé d'eux le cœur serré et je me rendis chez M. de Chavigni à qui je fis part de tout ce qui m'était arrivé. J'aurais cru manquer à la reconnaissance en privant cet aimable vieillard du récit de cette comédie, qui sans doute lui parut plaisante comme elle me le paraît aujourd'hui. Il y avait droit, puisqu'il avait puissamment contribué au succès d'un projet qui ne manqua de réussir que par une fatalité sans exemple.

Admirateur de l'esprit de ma chère Dubois, car je ne lui cachai pas la part qu'elle avait à l'intrigue, il me dit que tout vieux qu'il était, il se croirait heureux s'il pouvait avoir auprès de lui une femme comme elle, et il fut très-satisfait quand je lui confiai que j'en étais amoureux. Épargnez-vous, mon cher Casanova, me dit cet aimable seigneur, la peine d'aller courir toutes les maisons de Soleure pour prendre congé. Vous pouvez vous acquitter de ce devoir de convenance à l'assemblée, sans même rester à souper, si vous ne voulez pas rentrer tard. Je suivis son conseil. Je vis madame de ***, et je croyais la voir pour la dernière fois. Je me trompais. Je l'ai vue dix ans plus tard, et le lecteur, en son lieu, verra où, quand, comment et dans quelle situation.

Avant de sortir, je suivis l'ambassadeur dans sa chambre pour le remercier comme il le méritait et lui demander une lettre pour Berne, où je comptais passer une quinzaine de jours. Je le

priai en même temps de m'envoyer Lebel pour régler mes comptes. Il me dit qu'il m'enverrait par lui une lettre pour M. Muralt, avoyer de Thoun.

De retour chez moi, triste de me voir à la veille de mon départ d'une ville où je n'avais eu que de faibles victoires en comparaison des pertes réelles que j'y avais faites, je remerciai affectueusement ma bonne de la complaisance qu'elle avait eue de m'attendre, et en lui donnant une bonne nuit, je lui annonçai que dans trois jours nous partirions pour Berne et qu'il fallait faire mes malles.

Le lendemain, après avoir déjeûné assez silencieusement avec elle, elle me dit : Vous m'emmenez donc avec vous, mon cher ami?

— Oui, certainement, si vous m'aimez assez pour venir volontiers.

— Très-volontiers jusqu'au bout du monde, d'autant plus que je vous vois triste, en quelque façon malade, tandis que vous étiez gai et bien portant lorsque je suis entrée chez vous. S'il fallait vous quitter, je ne me consolerais qu'en vous voyant heureux.

Le chirurgien vint dans cet instant m'avertir que mon pauvre Espagnol était si mal, qu'il ne pouvait pas quitter le lit. Je le ferai guérir à Berne, lui dis-je; dites-lui que nous partirons après-demain pour y aller dîner.

— Monsieur, je vous ferai observer que, bien que le voyage ne soit que de sept lieues, il lui est

impossible de l'entreprendre, car il est perclus de tous les membres.

— Vous m'affligez, monsieur le docteur.

— Je le crois, monsieur, mais c'est un fait....

— Qu'il faut que je vérifie par mes propres yeux, et je monte chez le Duc.

Effectivement, je trouvai ce pauvre drôle incapable de se remuer. Il n'avait de libre que la langue et les yeux. Te voilà joliment arrangé, lui dis-je.

— Fort mal, monsieur, quoique du reste je me trouve fort bien.

— Je le crois, mais en attendant tu ne peux te mouvoir, et après-demain je veux dîner à Berne.

— Faites-moi porter, et là vous me ferez guérir.

— Tu as raison, je te ferai porter en litière.

— J'aurai l'air d'un saint qu'on promène.

Je chargeai un domestique d'avoir soin de lui et de mettre ordre à tout pour le départ. Je le fis conduire à l'auberge du Faucon avec deux chevaux qui portaient le brancard.

Lebel vint à midi et me remit la lettre de son maître pour M. Muralt. Il me remit ses quittances, je le payai sans objection, car je le trouvai honnête sur tous les points, et je le fis dîner avec moi et madame Dubois. Je n'étais pas en train de causer, et je vis avec plaisir qu'ils pouvaient se passer de mon entretien, car ils causèrent à qui mieux et d'une façon très-amusante, car Lebel ne manquait pas d'esprit. Il me dit qu'il était ravi que je

lui eusse fourni l'occasion de connaître la bonne qu'il m'avait procurée, car, avant ce jour-là, il ne pouvait pas dire qu'il la connût, puisqu'il ne l'avait vue à Lausanne que trois ou quatre fois en passant. En se levant de table, il me pria de lui permettre de lui écrire, et ce fut elle qui, prenant la parole, le somma de tenir sa promesse.

Lebel était un homme aimable, approchant de la cinquantaine, et son extérieur était des plus honnêtes. Au moment de partir, il l'embrassa à la française, sans m'en demander la permission, et elle s'y prêta de bonne grâce.

Elle me dit, dès qu'il fut parti, que la connaissance de cet honnête homme pourrait lui être utile, et qu'elle était enchantée de se trouver en correspondance avec lui.

Nous passâmes le lendemain à mettre tout en ordre pour notre petit voyage, et le Duc partit en litière pour aller coucher à quatre lieues de Soleure. Le jour suivant, à quatre heures du matin, après avoir bien traité la famille du concierge, le cuisinier et le laquais que je laissais, je partis dans ma voiture avec ma charmante Dubois, et à onze heures j'arrivai à l'auberge à Berne, où le Duc m'avait précédé d'une couple d'heures. Je fis d'abord mes accords avec l'hôte, car je connaissais les habitudes des auberges de la Suisse; ensuite je chargeai le domestique que j'avais gardé, et qui était de cette ville, d'avoir soin de le Duc, de le mettre entre les mains d'un bon médecin et

de lui annoncer de ne rien épargner pour sa parfaite guérison.

Je dînai ensuite avec ma bonne dans sa chambre, car elle avait son logement à part; et, après avoir été remettre ma lettre au portier de M. Muralt, j'allai me promener au hasard.

CHAPITRE VIII.

Berne. — La Mate. — Madame de la Saone. — Sara. — Mon départ. — Arrivée à Bâle.

Arrivé sur une élévation d'où mes regards planaient sur une vaste campagne où serpentait une petite rivière, j'aperçus un sentier qu'il me prit envie de suivre, et qui me mena à une sorte d'escalier. Je descendis une centaine de marches, et je trouvai une quarantaine de cabinets que je jugeai être des espèces de loges pour se baigner. En effet, pendant que je considérais l'endroit, un homme d'une tournure honnête vint à moi et me

demanda si je voulais prendre un bain. Lui ayant répondu affirmativement, il m'ouvrit une loge et aussitôt une foule de jeunes filles accoururent vers moi. Monsieur, me dit le maître, chacune de ces filles aspire à l'honneur de vous servir dans le bain ; vous n'avez qu'à choisir. Avec un petit écu, vous paierez le bain, la fille et votre café. Imitant le Grand-Turc, je parcours des yeux cet essaim de robustes beautés et je jette mon mouchoir à celle qui me convenait le mieux.

Étant entré dans ma loge, elle ferma la porte en dedans, et de l'air le plus sérieux, sans dire un mot et sans même me regarder en face, elle me déshabilla, mit mes cheveux sous un bonnet de coton, et dès qu'elle me vit dans l'eau elle se déshabilla en personne habituée, et, sans me dire un mot, elle entra dans le bain. Là, elle se mit en devoir de me frotter partout, excepté en un certain endroit que j'avais recouvert de mes deux mains. Lorsque je me trouvai assez manipulé, je lui demandai du café. Elle sortit du bain, ouvrit la porte, et après avoir demandé ce que je voulais, elle rentra dans le bain, sans la moindre gène.

Le café étant venu, elle sortit de nouveau pour le prendre, referma la porte, et rentrée dans le bain, elle me tint le cabaret pendant que je vidais ma tasse, et quand je l'eus achevée, elle resta à côté de moi.

Quoique sans m'arrêter sur les formes de cette

fille, j'en avais assez vu pour reconnaître qu'elle avait tout ce qu'un homme peut désirer de trouver dans une femme; un beau visage, des yeux vifs et bien fendus, une belle bouche bien garnie, un teint de santé, un sein bien arrondi, une chute de reins bien prononcée et le reste à l'unisson. Il est vrai que j'avais senti que ses mains auraient pu être plus douces; mais je pouvais attribuer leur rudesse au travail. De plus ma Suissesse n'avait que dix-huit ans; et pourtant je restai froid à tout. D'où venait cela? C'était la question que je me faisais; et c'était peut-être parce qu'elle était trop près de la nature, parce qu'elle n'avait pas ces grâces, cette coquetterie, ces petits airs grimaciers que les femmes emploient avec tant d'art pour nous séduire. Nous n'aimons donc que l'artifice et la fausseté! Peut-être aussi que pour irriter nos sens nous avons besoin de deviner les charmes à travers le voile de la pudeur. Mais si dans l'habitude que nous avons de nous vêtir, le visage qu'on laisse voir à tout le monde est ce qui importe le moins à notre entière satisfaction, pourquoi faut-il que le visage joue le rôle principal? Pourquoi est-ce par le visage que nous devenons amoureux? Pourquoi sur son unique témoignage jugeons-nous de la beauté d'une femme, et pourquoi lui pardonnons-nous quand les parties qu'elle nous cache ne sont pas en harmonie avec sa jolie figure? Ne serait-il pas plus naturel et surtout plus raisonnable et plus avantageux de couvrir

la figure et d'aller nu du reste du corps? De cette manière, lorsque nous deviendrions amoureux d'un objet, nous n'aurions à désirer, pour couronner notre flamme, qu'une physionomie qui répondît aux charmes dont nous serions épris. Sans doute cela serait préférable, car nous ne serions séduits alors que par une beauté parfaite, et nous pardonnerions facilement quand au lever du masque, nous trouverions laid un visage que nous aurions cru beau. Il arriverait alors qu'une femme laide, heureuse de séduire par la beauté de ses formes, serait la seule qui ne consentirait jamais à se découvrir, tandis que les belles ne se feraient pas prier pour montrer leur visage; les laides ne nous feraient pas soupirer long-temps; elles seraient faciles pour n'être pas forcées à se montrer, et si elles consentaient à se démasquer, ce ne serait qu'après nous avoir convaincus par la jouissance que l'homme peut être heureux sans la beauté de la figure. Au reste, il est évident, incontestable même, que l'inconstance en amour n'existe qu'à cause de la diversité des figures. Si on ne les voyait pas, on serait toujours constant et même amoureux de la première femme qu'on aurait aimée. Je sais bien que tout ce raisonnement sera traité de folie par beaucoup de fous, mais je ne serai pas là pour leur répondre.

Quand je fus sorti du bain, elle prit des serviettes, m'essuya, me passa ma chemise, puis, telle qu'elle était, c'est-à-dire toute nue, elle me coiffa.

Pendant que je m'habillais, elle s'habilla aussi, ce qui fut bientôt fait, ensuite elle vint boucler mes souliers. Je lui remis alors un petit écu pour le bain et six francs pour elle; mais gardant le petit écu, elle me rendit les six francs d'un air de mépris, sans proférer une parole. Cela me mortifia; je vis que je l'avais offensée et qu'elle se sentait digne de n'être pas méprisée. Je me retirai d'assez mauvaise humeur.

Après souper, je ne pus m'empêcher de conter à ma chère Dubois mon aventure de l'après-midi, et elle ne manqua pas de faire ses commentaires sur tous les détails. Il faut que cette fille ne soit pas jolie, mon ami, me dit-elle; car si elle l'était, vous n'auriez certainement pas résisté à l'attrait du plaisir. Je serais bien aise de la voir.

— Si tu en es curieuse, je t'y mènerai.

— Cela me ferait le plus grand plaisir.

— Mais il faut que tu t'habilles en homme.

Elle se leva, sortit sans me rien dire, et un quart d'heure après elle revint avec un habit de le Duc, mais sans culottes, car elle avait certaines proéminences trop prononcées. Je l'invitai à se munir d'une des miennes, et la partie fut fixée pour le lendemain matin.

A six heures elle vint me réveiller. Elle était bien costumée en homme avec un surtout bleu qui déguisait parfaitement ses formes. Je me levai et nous partîmes pour la Mate. C'est le nom de l'endroit.

Animé par le plaisir que cette partie lui promettait, ma chère Dubois était radieuse. Il était impossible que ceux qui la voyaient ne devinassent pas son sexe malgré son travestissement : ses formes féminines étaient trop bien prononcées, aussi se tenait-elle enveloppée dans sa redingote le mieux qu'elle pouvait.

Dès que nous fûmes arrivés, nous vîmes le maître du bain qui vint me demander si nous voulions une chambre pour quatre personnes. Je répondis affirmativement, et déjà nous étions environnés de toutes les servantes du bain. Je montrai à ma bonne celle qui ne m'avait pas séduit, qui pourtant était fort jolie : elle en fit choix et moi ayant jeté mon dévolu sur une grosse luronne à l'air déterminé, nous nous enfermâmes tous quatre dans le bain.

Dès que je fus déshabillé j'entrai dans l'eau avec ma robuste Suissesse. Ma bonne allait lentement; la nouveauté l'étonnait, et quelque chose dans sa mine annonçait le repentir de s'être engagée si avant; mais faisant bonne contenance, elle se mit à rire en me voyant frotter d'importance par mon grenadier féminin. Elle eut quelque peine à se défaire de sa chemise, mais comme il n'y a que le premier pas qui coûte, une honte ayant vaincu l'autre, elle la laissa tomber et malgré ses deux mains elle m'étala, comme malgré elle, toute la beauté de ses formes. Sa servante se préparait à la traiter comme je l'avais été la veille, mais elle

la pria de la laisser tranquille, et l'ayant imitée en renvoyant la mienne, il fallut bien qu'elle se décidât à se laisser servir par moi.

Les deux Suissesses, qui sans doute s'étaient souvent trouvées en pareille situation, se mirent en devoir de nous donner un spectacle qui m'était bien connu, mais qui était tout-à-fait étranger à ma chère Dubois.

Ces deux bacchantes commencèrent à imiter les caresses que je faisais à ma bonne, tandis que celle-ci ne pouvait pas revenir de sa surprise en voyant la fureur avec laquelle ma servante jouait le rôle d'homme auprès de la sienne. J'avoue que j'en étais un peu étonné moi-même, malgré les transports que ma belle religieuse de Venise m'avait fait voir six ans auparavant avec ma belle C. C.

Je n'aurais jamais pu croire que quelque chose de ce genre eût pu me distraire, ayant entre mes bras pour la première fois une femme que j'aimais et qui possédait tous les charmes qui peuvent captiver tous les sens; mais l'étrange lutte de ces deux jeunes ménades l'occupait comme moi. Il faut, me dit ma bonne, que la fille que vous avez prise soit un garçon.

— Mais ma chère, lui dis-je, vous avez vu sa gorge et ses formes?

— Oui, mais cela n'empêche pas.

Ma grosse Suissesse qui l'avait entendue, se retourna, et me fit voir une chose que j'aurai crue

impossible. Cependant je ne pouvais m'y méprendre; c'était bien une membrane féminine, mais beaucoup plus longue que mon petit doigt et d'une raideur capable de pénétrer. J'expliquai à ma chère Dubois ce que c'était, mais pour la convaincre je fus obligé de le lui faire toucher. L'insolente créature poussa le dévergondage jusqu'à lui offrir d'en faire l'essai sur elle, et elle y mettait une insistance si passionnée, que je fus obligé de la repousser. Se retournant alors vers sa compagne, elle assouvit sur elle sa lubrique fureur. Cette vue, malgré ce qu'elle pouvait avoir de dégoûtant, nous irrita si fort, que ma bonne, cédant à la nature, m'accorda tout ce que je pouvais désirer.

Cette fête dura deux heures, et nous fit rentrer en ville très-contens l'un de l'autre. En sortant du bain, je donnai un louis à chacune des deux bacchantes, et nous partîmes avec l'intention de ne plus y retourner.

On sait qu'après l'épreuve que nous venions de subir, rien ne pouvait nous empêcher de nous livrer à notre amour.

Aussi ma chère Dubois devint-elle ma maîtresse, et nous nous rendîmes réciproquement heureux pendant tout le temps que nous passâmes à Berne. J'étais entièrement guéri de ma mésaventure avec l'affreuse veuve, et j'éprouvais que si les plaisirs sont passagers, les peines le sont aussi. Je vais plus loin, je soutiens qu'en amour au moins, les

plaisirs sont plus durables que les peines, puisqu'ils laissent des souvenirs dont on jouit encore dans la vieillesse, tandis que les peines, si on en conserve encore le souvenir, c'est d'une manière si faible qu'elles n'influent nullement sur le bonheur.

A dix heures on m'annonça l'avoyer de Thoun. C'était un homme costumé à la française, en habit noir, à l'air à la fois grave, doux et poli, qui me plut. Il était déjà d'un certain âge et l'un des sages du gouvernement. Il voulut à toute force me lire la lettre que M. de Chavigni lui avait écrite pour moi. Elle était des plus flatteuses et je lui dis que si elle avait été décachetée, je n'aurai pas osé la lui porter. Il me pria d'accepter pour le lendemain un souper d'hommes, et pour le surlendemain un souper mêlé d'hommes et de femmes. Je sortis avec lui et nous allâmes à la bibliothèque où je vis M. Félix, moine défroqué plus littérateur que lettré, et un jeune homme nommé Schmidt qui promettait beaucoup et qui déjà était avantageusement connu dans le monde littéraire. J'eus encore le malheur de trouver dans cet endroit un érudit fort ennuyeux; il savait par cœur les noms de dix mille coquilles différentes; et je fus forcé de l'écouter pendant deux heures, quoique cette science me fût entièrement étrangère. Il me dit entre autres choses que l'Aar, rivière renommée du canton, chariait de l'or. Je lui répondis qu'elle avait cela de commun avec toutes les grandes ri-

vières, mais il me sembla à un haussement d'épaules, qu'il n'en était pas convaincu.

Je dînai chez M. de Muralt avec les quatre ou cinq femmes de Berne qui avaient le plus de réputation. Je les trouvai bien et surtout une dame de Saconai fort aimable et très-instruite. Je lui aurais fait ma cour, si j'avais fait un plus long séjour dans cette capitale de la Suisse, si toutefois la Suisse peut avoir une capitale.

Les dames de Berne se mettent bien, quoique sans luxe, puisque les lois le défendent. Elles ont l'air aisé et parlent le français avec beaucoup de facilité. Elles jouissent de la plus grande liberté, mais elles n'en abusent pas, malgré la galanterie qui anime les coteries, car la décence y est en honneur. Les maris n'y sont point jaloux, mais ils exigent que leurs femmes soient rentrées à neuf heures pour souper en famille.

Je passai dans cette ville trois semaines, n'étant occupé que de ma Dubois et d'une vieille dame de quatre-vingt-cinq ans qui m'intéressa beaucoup par ses connaissances en chimie. Elle avait été intimement liée avec le célèbre Boerhaave, et elle me montra une lame d'or qu'il avait faite en sa présence, et qui avant la transmutation était de cuivre. J'en crus ce que je voulus, mais elle m'assura que ce savant possédait la pierre philosophale, mais qu'il n'avait découvert le secret de prolonger la vie que de quelques années au-delà d'un siècle. Boerhaave cependant n'avait pas su en faire usage pour lui-même, car il était mort d'un polype

au cœur avant d'avoir atteint l'âge de parfaite maturité, qu'Hippocrate fixe entre soixante et soixante-dix ans. Les quatre millions qu'il laissa à sa fille, s'ils ne prouvent pas absolument qu'il avait le secret de faire de l'or, démontrent au moins d'une manière certaine qu'il avait le talent d'en amasser. Cette bonne vieille me dit qu'il lui avait fait présent d'un manuscrit dans lequel tout le procédé était expliqué, mais qu'elle le trouvait obscur.

— Il faut le publier, lui dis-je.

— Que Dieu m'en préserve !

— Brûlez-le donc.

— Je n'en ai pas le courage.

M. de Muralt étant venu me prendre pour me mener voir les évolutions que faisaient les citoyens de Berne, qui sont tous soldats, je lui demandai ce que signifiait l'ours que l'on voyait sur la porte de la ville. Ours, en allemand, se rend par *Bar*, *Bern*, et c'est cet animal qui a donné son nom à la ville et au canton qui est le second de la république sous le rapport du rang, tandis que pour l'étendue et la richesse, il est le premier. C'est une péninsule formée par l'Aar qui a sa source tout près du Rhin. Il me parla de la puissance de son canton, des seigneuries, des baillages, et m'expliqua ce que c'était qu'un avoyer; puis il me parla politique et me fit la description des différens systèmes des gouvernemens qui composent le corps helvétique. Je comprend très-bien, lui

dis-je, que chacun des treize cantons qui forment l'ensemble de l'union ait un gouvernement à part. Je le crois, me répliqua-t-il en m'interrompant, mais ce que vous ne comprendriez pas aussi bien, non plus que moi, c'est qu'il y a tel canton qui en a quatre.

Je soupai délicieusement avec quatorze ou quinze sénateurs. Point de gaîté d'abord, point de discours frivoles, point de littérature; mais droit public, intérêt d'état, commerce, économie, spéculation, amour de la patrie et obligation de préférer la liberté à la vie. Je me sentais comme dans un élément nouveau, mais homogène; je jouissais du plaisir d'être homme au milieu d'un cercle où tout anoblissait l'humanité. Mais vers la fin du souper, tous ces rigides républicains commencèrent à se dilater; les discours furent moins mesurés : il y eut même quelques éclats de rire, effet immanquable de l'action du vin sur leurs graves cervelles. Je leur faisais pitié, et quoiqu'ils fissent l'éloge de la sobriété, ils trouvaient la mienne excessive. Cependant ils respectèrent ma liberté, et ne me forcèrent pas à boire, comme le font très-incongrument les Russes, les Suédois, les Polonais, et en général tous les peuples du nord.

On se sépara à minuit, heure indue pour la Suisse, et en me souhaitant une bonne nuit, chacun me pria sans mentir de compter sur son amitié. L'un d'eux, pendant le souper et avant d'être gris, avait condamné la république de Venise pour

avoir banni les Grisons; mais lorsqu'il se trouva éclairé par l'esprit de Bacchus, il m'en fit ses excuses. Chaque gouvernement, me dit-il, doit entendre ses intérêts mieux que les étrangers qui critiquent leurs opérations; chacun doit être le maître de faire chez soi ce que bon lui semble.

En rentrant chez moi, j'eus le plaisir de trouver ma bonne couchée à ma place. Je lui en témoignai ma joie par cent caresses, et je la mis à même de ne douter ni de ma tendresse ni de ma reconnaissance. Je la considérais comme ma femme; nous nous chérissions et nous ne pouvions pas prévoir qu'un jour nous nous séparerions. Quand deux amans s'aiment sans contrainte, l'idée de devoir se séparer jamais est reléguée dans le domaine des chimères.

Je reçus le lendemain une lettre de ma bonne madame d'Urfé dans laquelle elle me priait d'avoir des attentions pour madame de la Saone, femme d'un lieutenant-général de ses amis. Cette dame était venue à Berne dans l'espoir d'y guérir d'une maladie affreuse qui la défigurait d'une manière incroyable. Madame de la Saone était instamment recommandée à tout ce qu'il y avait de mieux dans la ville. Elle donnait à souper tous les jours, avait un excellent cuisinier et n'invitait que des hommes. Elle avait déclaré qu'elle ne rendrait aucune visite et elle avait raison d'en agir ainsi. Je m'empressai d'aller lui faire ma révérence; mais Dieu! quel triste et funeste spectacle!

Je vois une femme mise avec la plus grande élégance, voluptueusement assise sur une ottomane. Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva, me fit le salut le plus gracieux, et s'étant remise sur l'ottomane, elle m'invita à m'asseoir auprès d'elle. Sans doute elle dut s'apercevoir de ma surprise, mais habituée probablement à l'effet qu'elle produisait à la première vue, elle me tint les propos les plus aimables, de manière à diminuer l'aversion qu'elle pourrait causer.

Voici son portrait.

Madame de la Saone était très-bien mise et montrait la main la plus blanche, la plus potelée, et le bras le mieux arrondi qu'il soit possible de se figurer. Sa robe très-échancrée laissait voir une gorge parfaite, d'une blancheur éblouissante que relevaient deux jolis boutons de rose, une taille bien prise, et le pied le plus mignon qu'on puisse voir. Tout en elle aurait inspiré l'amour; mais quand les regards étaient forcés de s'arrêter un instant sur sa figure, la pitié, l'horreur faisaient place à tout autre sentiment. Elle était épouvantable. Tout ce qui aurait dû être un visage, n'était qu'une immense croûte noirâtre et dégoûtante. Il était impossible de distinguer aucun trait, aucune forme, et cette laideur était relevée et rendue plus horrible par deux beaux yeux noirs pleins de feu et par une bouche sans lèvres qu'elle tenait entr'ouverte comme pour laisser voir deux rangées de dents d'une éclatante blancheur. Elle ne

pouvait pas rire, car la douleur que lui aurait causée la contraction des muscules lui aurait sans doute arraché des larmes ; cependant elle paraissait contente, sa conversation était délicieuse, ses plaisanteries fines, délicates , pleines d'esprit et de sel et du meilleur ton de la bonne société. Elle pouvait avoir tout au plus trente ans, et elle avait laissé à Paris trois enfans en bas âge tout-à-fait jolis. Son mari était un fort bel homme dont elle était tendrement aimée et qui n'avait jamais fait lit à part. Il est problable que peu de militaires auraient égalé son courage, et tout aussi probable que, malgré son intrépidité conjugale, il ne devait pas pousser la bravoure jusqu'à se permettre la douceur des baisers, car la seule pensée en faisait frissonner. Un lait répandu après ses premières couches avait mis cette pauvre femme dans ce triste état qu'elle supportait depuis dix ans. Tout ce qu'il y avait en France de médecins célèbres s'étaient évertué en vain pour la délivrer de cette peste, et elle était venue à Berne pour s'y mettre entre les mains de deux fameux docteurs qui avaient promis de la guérir. Les promesses de ce genre sont dans la bouche de tous les empiriques ; ils guérissent ou ne guérissent pas, et pourvu qu'on les paie grassement, ils ne manquent pas de raisons pour rejeter les fautes de leur ignorance sur les pauvres malades qu'ils trompent.

Le médecin arriva pendant que j'étais avec elle

et que sa conversation spirituelle commençait à me faire oublier sa figure. Elle avait déjà commencé à prendre ses remèdes. C'étaient des gouttes dans la composition desquelles il entrait du mercure. Il me semble, lui dit-elle, que la démangeaison s'est augmentée depuis que je prends votre remède. Elle continuera, madame, lui répondit l'Esculape, jusqu'à la fin de la cure qui doit durer trois mois. Tant que je me gratterai, répliqua-t-elle, je serai dans le même état, et la cure ne finira jamais.

Le docteur répondit d'une manière évasive. Je me levai pour prendre congé, et en me tenant la main, elle m'invita à souper une fois pour toutes. J'y allai le soir même. Je vis cette pauvre femme manger de tout, boire du vin; car le médecin ne lui avait rien défendu. Je prévis qu'elle ne guérirait jamais.

Sa bonne humeur, ses propos charmans amusèrent toute la compagnie. Je conçus comment on pouvait s'accoutumer à sa figure et vivre avec elle sans dégoût. Le soir, elle fit le sujet de ma conversation avec ma bonne, qui me dit qu'il était possible que, malgré la laideur de son visage, la beauté de son corps et les agrémens de son esprit pussent lui suffire à lui faire trouver des chalans. J'en convins, quoique je fusse loin d'en sentir la possibilité pour moi.

Trois ou quatre jours après, me trouvant chez un libraire où j'allais lire la gazette, un joli jeune

homme d'une vingtaine d'années m'aborda poliment en me disant que madame de la Saone était bien fâchée de n'avoir plus eu le plaisir de me voir à souper.

— Vous connaissez cette dame ?

— J'ai eu l'honneur de souper chez elle avec vous.

— C'est vrai, je ne vous remettais pas.

— Je lui procure les ouvrages qu'elle aime à lire, car je suis libraire, et non-seulement je soupe tous les soirs chez elle, mais encore nous déjeûnons tous les matins tête-à-tête, avant qu'elle soit levée.

— Je vous en fais mon compliment. Je gage que vous en êtes amoureux !

— Vous plaisantez, mais elle est plus aimable que vous ne pensez.

— Je ne plaisante pas du tout, mais je parie que vous n'auriez pas le courage de pousser la plaisanterie jusqu'au bout.

— Vous pourriez perdre.

— En vérité ? Je perdrais volontiers.

— Parions.

— Mais comment ferez-vous pour me convaincre ?

— Parions un louis, et promettez-moi d'être discret.

— Va pour le louis.

— Venez souper ce soir chez la dame et je vous dirai quelque chose.

— Vous m'y verrez.

En rentrant chez moi, je fis part à ma bonne de la conversation que je venais d'avoir. Je suis curieuse, me dit-elle, de savoir comment il s'y prendra pour vous convaincre. Je lui promis de l'en instruire, ce qui lui fit grand plaisir.

Je fus exact au rendez-vous. Madame de la Saone me fit d'agréables reproches et me donna un souper délicieux. Mon jeune libraire y était, mais comme sa belle ne lui adressait point la parole, il ne disait rien, et il passait inaperçu.

Après souper nous sortîmes ensemble, et il me dit chemin faisant que si je voulais, le lendemain matin à huit heures, il me satisferait. Vous vous présenterez, la femme de chambre vous dira que sa maîtresse n'est pas visible; mais vous n'aurez qu'à lui dire que vous attendrez, et vous passerez jusqu'à l'avant-chambre. Cette avant-chambre a un porte vitrée qui donne en face du lit de madame; j'aurai soin de retrousser le rideau qui recouvre les vitres de manière à vous laisser un espace assez grand pour que vous puissiez voir à votre aise tout ce qui se passera entre elle et moi. Quand l'affaire sera achevée, je m'en irai par une autre porte, elle appellera et vous pourrez vous faire annoncer. A midi, si vous me le permettez, j'irai vous porter quelques ouvrages au Faucon, et si en conscience vous trouvez que j'aie gagné mon louis, vous me le paierez. Je le lui promis et nous nous séparâmes.

Curieux du fait, que pourtant je ne croyais pas impossible, je me présentai à huit heures et la femme de chambre me laissa entrer dès que je lui eus dit que je voulais attendre. Je trouvai un coin de la porte vitrée débarrassé de son rideau, et y ayant appliqué mon œil, j'aperçus mon jeune indiscret au chevet du lit tenant sa conquête entre ses bras. Un énorme bonnet lui cachait entièrement la figure ; précaution fort sage et qui secondait à merveille l'indiscrétion du libraire.

Quand le drôle s'aperçut que j'étais au poste, il ne me fit pas attendre, car s'étant levé, il étala à ma vue, non-seulement toutes les richesses secrètes de sa belle, mais encore les siennes propres. Il était petit de taille, mais constitué en Hercule dans ce qui pouvait intéresser la dame, et le drôle avait l'air d'en faire parade comme s'il eût voulu exciter ma jalousie. Il tourna sa victime de manièré à me la présenter sous toutes les faces, la traita en vigoureux athlète, et elle me parut répondre à son ardeur de toutes ses forces. Phidias n'aurait pas choisi un plus beau corps pour le modèle de sa Vénus ; les formes les mieux arrondies et le moelleux le plus suave se réunissaient à la blancheur du plus beau marbre de Paros. J'en fus vivement ému, et étant sorti avant la fin de la lutte, je rentrai à l'hôtel tellement en feu, que si ma chère Dubois n'eût pas été là pour l'éteindre, j'aurais été forcé d'aller l'apaiser au bain de la Mate.

Quand je lui eus conté l'histoire, elle fut curieuse de connaître le héros et elle eut cette satisfaction à midi. Le jeune libraire vint m'apporter quelques ouvrages que je lui avais demandés, et en les lui payant, je lui donnai le prix de notre gageure et un louis en sus pour marque de ma satisfaction. Il le prit en souriant d'un air qui semblait vouloir dire que je devais être bien content d'avoir perdu. Ma bonne, après l'avoir regardé assez long-temps, lui demanda s'il la connaissait : il répondit que non.

— Je vous ai vu enfant, lui dit-elle : vous êtes le fils de M. Mignard, ministre du saint Évangile. Vous pouviez alors avoir dix ans.

— Cela se peut, madame.

—Vous n'avez donc pas voulu suivre la carrière de votre père?

— Non, madame, je me suis senti beaucoup plus de penchant pour le culte de la créature que pour celui du créateur, et je n'ai pas cru ce métier-là convenable.

— Vous avez raison, car un ministre du culte doit être discret et la discrétion gêne.

Ce petit lardon fit rougir l'étourdi, mais nous ne lui laissâmes pas le temps de perdre courage. Je l'invitai à dîner, et sans qu'il fût plus question de madame de la Saone, il nous conta ses bonnes fortunes et une foule d'histoires galantes des plus jolies femmes de Berne.

Après son départ, ma bonne me dit qu'un jeune

homme de cette trempe n'était bon à voir qu'une fois. Partageant ses idées sur ce point, je ne le reçus plus chez moi, mais j'ai su depuis que madame de la Saone l'emmena à Paris et fit sa fortune. Beaucoup de fortunes n'ont pas une autre origine et il y en a beaucoup dont l'origine est moins noble encore. Je ne retournai chez madame de la Saone que pour prendre congé, comme je le dirai bientôt.

Je vivais heureux avec ma charmante amie, qui me répétait mille fois que je faisais son bonheur. Aucune crainte, aucun doute sur l'avenir ne troublaient sa belle âme; elle se croyait sûre, comme je l'étais, que nous ne nous quitterions jamais, et elle me disait qu'elle me pardonnerait toutes les infidélités que je ne pourrais m'empêcher de lui faire, pourvu que je ne manquasse jamais de lui en faire confidence. C'était là, je le confesse, le caractère de femme qu'il me fallait pour vivre en paix et content, mais je n'étais pas né pour un si grand bonheur.

Au bout de quinze à vingt jours de notre séjour à Berne, ma bonne reçut une lettre de Soleure. Elle était de Lebel. Comme je la lui vis lire avec beaucoup d'attention, je lui demandai ce que c'était. Tenez, lisez-la, me dit-elle; et elle s'assit devant moi afin de lire sur mes traits ce qui allait se passer dans mon âme.

Lebel, en style très-concis, lui demandait si elle voulait devenir sa femme. Je n'ai, lui disait-

il, différé ma proposition que pour mettre ordre à mes affaires, et m'assurer si je pouvais vous épouser quand bien même M. l'ambassadeur n'y consentirait pas. J'ai trouvé que je suis assez riche pour bien vivre à Berne ou ailleurs, sans avoir besoin de servir; cependant je n'aurais pas eu besoin de prendre ces mesures, car à la première ouverture que j'ai faite de mon projet à M. de Chavigni, il m'a donné son consentement de la meilleure grâce. Il continuait en la priant de ne pas lui faire attendre trop long-temps une réponse et de lui dire en premier lieu si elle l'agréait, et en second si elle désirait demeurer à Berne où elle serait, sous tous les rapports, maîtresse chez elle, ou si elle préférait revenir à Soleure pour rester chez l'ambassadeur, ce qui pourrait augmenter leur fortune. Il finissait en lui disant que ce qu'elle apporterait serait à elle et qu'il lui assurerait un douaire jusqu'à la somme de cent mille francs. Il ne disait pas un mot de moi.

— Ma chère amie, lui dis-je, tu es la maîtresse absolue de tes volontés; mais je ne puis me figurer ton abandon sans penser que je serai le plus malheureux des hommes.

— Et moi la plus malheureuse des femmes, mon ami, si j'ai le malheur de te perdre; car, pourvu que tu m'aimes, je ne me soucie point de t'être unie par le mariage.

— Très-bien, mais que vas-tu lui répondre?

— Tu verras demain ma lettre. Je lui dirai po-

liment et sans détour, que je t'aime, que je suis à toi, que je suis heureuse, et qu'ainsi il m'est impossible d'accepter les propositions avantageuses qu'il me fait. Je lui dirai même que j'apprécie sa générosité, que je devrais accepter son offre si je prenais conseil de la sagesse; mais que dominée par mon amour pour toi, je ne puis consulter que mon penchant.

— Je trouve la tournure de ta lettre excellente; pour refuser des offres pareilles, tu ne peux avoir de raisons plausibles que celles que tu allègues; et puis il serait ridicule de vouloir faire accroire que nous ne nous aimons pas en amans heureux, car c'est une chose évidente. Cependant, mon cœur, il faut que je te le confesse, cette lettre m'attriste.

— Pourquoi donc, mon cher ami?

— Parce que je ne puis pas disposer de cent mille francs pour te les offrir à l'instant.

— Je les méprise, mon ami, et si tu me les donnais, je ne les accepterais que pour t'en faire hommage au moment même. Tu n'es certainement pas fait pour devenir misérable, mais si cela arrivait, sois sûre que je me trouverais fort heureuse de partager ta misère.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et l'amour nous fit éprouver toutes ses voluptés; cependant au milieu de ce bonheur, quelque chose de triste s'empara de nos âmes. L'amour langoureux semble redoubler ses forces, mais ce n'est

qu'une fiction : la tristesse l'épuise bien plus que la jouissance. C'est un jeune fou qui veut être nourri de jeux : toute autre nourriture lui donne la consomption.

Le lendemain, mon amie écrivit à Lebel dans le sens qu'elle avait décidé la veille, et moi je me crus obligé d'écrire à M. de Chavigni une lettre tissue d'amour, de sentiment et de philosophie. Je ne lui cachai pas que j'aimais éperdument la femme que Lebel convoitait, mais je lui disais qu'en honnête homme, je préférerais mourir que de priver ma charmante amie d'un bonheur solide.

Ma lettre fit grand plaisir à ma bonne, car elle était bien aise de savoir ce que l'ambassadeur pensait sur cette affaire qui, au fait, était bien de nature à faire réfléchir.

Ayant reçu le même jour les lettres de recommandation que j'avais demandées à madame d'Urfé, je me résolus à partir pour Lausanne, et ma chère Dubois en fut enchantée. Mais ici je dois remonter un peu plus haut.

Lorsqu'on est sincèrement épris d'un objet, on lui trouve tous les mérites, et l'esprit, dupe du sentiment, croit que tout le monde est jaloux de son bonheur.

Un monsieur de F., membre du conseil des deux-cents, dont j'avais fait la connaissance chez madame de la Saone, était devenu mon ami. Étant venu me voir, je lui avais présenté ma chère Du-

bois, et il la traitait avec la même distinction que si elle avait été ma femme. Il nous avait présenté son épouse à la promenade et il était venu nous voir plusieurs fois avec elle et sa fille Sara. Sara n'avait que treize ans, mais elle était très-avancée pour son âge; belle brune, pleine d'esprit, elle se plaisait à dire mille naïvetés gentilles dont elle sentait toute l'étendue, quoiqu'à la voir, on eût pu la croire parfaitement ignorante. Elle excellait dans l'art de se faire croire innocente par son père et sa mère, ce qui lui donnait beaucoup de liberté.

Sara avait déclaré qu'elle était amoureuse de ma bonne, et comme ses parens en riaient, elle lui faisait toutes sortes de caresses. Elle venait souvent déjeûner avec nous, et quand elle nous trouvait au lit, elle venait embrasser mon amie, qu'elle appelait sa femme, passait sa main sous la couverture pour la chatouiller, et lui disait qu'elle était son petit mari et qu'elle voulait lui faire un enfant. Ma bonne riait et la laissait faire.

Un jour, riant aussi de ses gentillesses, je lui dis qu'elle me rendait jaloux, que réellement je la croyais un petit homme et que je voulais m'en assurer. En disant cela, je la saisis et je fis semblant de vouloir effectuer ma recherche. La petite matoise me disait en riant que je me trompais, mais sa main semblait plutôt guider la mienne que m'opposer de la résistance. Cela me rendit curieux, et je pus bientôt me convaincre qu'elle

ne cachait pas son sexe. M'apercevant que j'étais sa dupe, puisque cet éclaircissement était précisément ce qu'elle désirait, je retirai ma main, et je fis part de mes soupçons à ma bonne qui me dit que je ne me trompais pas. Cependant comme cette petite ne m'inspirait rien, je ne poussai pas la chose plus loin.

Deux ou trois jours après, cette jeune fille étant entrée au moment où je me levais, me dit avec sa naïveté ordinaire : Maintenant que vous savez, que je ne suis pas un homme, vous ne pouvez pas être jaloux et vous ne pouvez pas trouver mauvais que je prenne votre place auprès de ma petite femme, si elle me le permet. Ma bonne, qui avait envie de rire, lui dit : Viens. En un clin d'œil la voilà déshabillée et dans les bras de sa petite femme qu'elle se mit à traiter en époux amoureux. Ma bonne riait, et Sara, dans ses ébats, ayant trouvé le secret de se défaire de sa chemise et de se débarrasser de la couverture, se montrait à mes yeux sans le moindre voile, en même temps qu'elle découvrait toutes les beautés de mon amie. Ce spectacle m'enflamma, j'allai fermer la porte et je rendis la jeune friponne témoin de mon ardeur avec ma Dubois. Sara se tint tranquille et attentive jusqu'à la fin, jouant parfaitement l'étonnée ; mais quand j'eus achevé, elle me dit de l'air le plus naïf : Faites-le-lui encore.

— Je ne puis pas, ma chère, car tu vois bien que je suis mort.

— C'est bien drôle, s'écria-t-elle ; et d'un air d'innocence parfaite, elle vint d'elle-même entreprendre ma résurrection.

Quand elle eut réussi à me rendre dans l'état où elle me voulait : Eh bien! allez à présent, me dit-elle, et sans doute je lui aurais obéi ; mais ma bonne lui dit : Non, ma chère, puisque tu l'as ressuscité, c'est à toi à le faire mourir de nouveau. Je le voudrais bien, dit-elle, mais je n'aurai pas assez de place ; et en disant cela, elle se mit en posture de me faire voir qu'elle disait vrai, et que si elle ne me faisait pas mourir ce ne serait pas sa faute.

Imitant son air niais, je m'approche comme quelqu'un qui veut bien avoir une complaisance, et sans intention d'aller plus loin ; mais ne trouvant aucune résistance, j'accomplis l'acte dans toutes les formes sans qu'elle donnât le moindre signe de douleur, sans aucun des accidens d'une première épreuve, et donnant au contraire toutes les marques d'une complète jouissance.

Quoique je fusse persuadé du contraire, je me possédai assez pour dire à ma bonne que Sara m'avait donné ce qu'on ne donne pas deux fois, et elle eut l'air de le croire.

Quand l'opération fut finie, nous eûmes une autre scène qui nous fit pouffer de rire. Sara nous pria en grâce de ne rien dire à papa ni à maman, car ils la gronderaient comme ils l'avaient gron-

dée de s'être fait percer les oreilles sans leur permission.

Sara savait que nous n'étions pas dupes de sa feinte simplicité, mais elle faisait semblant de l'ignorer, afin d'en tirer parti. Qui pouvait l'avoir instruite dans cet art? Personne. Esprit naturel, moins rare dans l'enfance que dans la jeunesse, mais toujours rare et étonnant. Sa mère appelait ses naïvetés les avant-coureurs de l'esprit, et son père le signe de la sottise. Mais si Sara avait été sotte, nos éclats de rire l'auraient déconcertée et elle se serait tue, tandis qu'elle ne se montrait jamais plus contente que lorsque son père déplorait sa stupidité; elle affectait de l'étonnement, et comme pour remédier à une bêtise, elle la corroborait par une autre plus forte. Elle nous faisait tour à tour des questions auxquelles il nous était impossible de répondre, et nous prenions le parti d'en rire, quoiqu'en y réfléchissant on pût aisément découvrir que pour faire ces questions, elle devait en elle-même raisonner fort juste. Elle aurait pu renforcer l'argument et nous prouver que la bêtise était de notre côté; mais elle aurait trahi son rôle.

Lebel ne répondit pas à mon amie, mais M. de Chavigni m'écrivit une lettre de quatre pages. Il me parlait en sage philosophe et en homme du monde mûri par une longue expérience. Il me démontrait que si j'avais été vieux comme lui et en état d'assurer après ma mort un sort heureux et

indépendant à mon amie, je ne devrais la céder à aucun prix, surtout puisqu'il y avait entre nous conformité de vœux et sympathie parfaite; mais qu'étant jeune et n'ayant pas l'intention de me lier par des liens indissolubles, je devais non-seulement consentir à une union qui lui promettait le bonheur, mais encore qu'en ma qualité d'honnête homme, je devais employer mon ascendant sur elle pour la décider à y consentir. Vous devez, avec votre expérience, me disait cet aimable vieillard, vous devez sentir que le temps ne peut manquer de venir où vous vous repentirez l'un et l'autre d'avoir laissé échapper cette occasion; car il est impossible que votre amour satisfait ne devienne de l'amitié, et vous jugez qu'alors un autre amour viendra se mettre à la place de celui qui maintenant vous semble solide comme le dieu Terme; car votre charmante Dubois, en qualité de votre amie, ne peut qu'augmenter votre liberté, et votre repentir vous rendra malheureux. Lebel, ajoutait-il, m'a communiqué son projet, et bien loin de ne pas l'approuver, je l'ai encouragé, car votre charmante amie a captivé toute mon amitié dans les cinq ou six fois que j'ai eu le plaisir de la voir chez vous. Je serais donc bien heureux de la voir chez moi, où, sans blesser en rien les bienséances, je pourrais jouir de son aimable conversation. Cependant vous sentirez qu'à mon âge, je ne puis être assez fou pour avoir conçu quelque espérance, qu'au reste je ne pour-

rais réaliser quand même je trouverais docile l'objet de ma convoitise. Il finissait par me dire que Lebel n'était pas devenu amoureux en jeune homme ; que sa résolution avait été réfléchie, et que par conséquent il ne la presserait pas, comme elle le verrait dans la réponse qu'il était occupé à lui faire. Un mariage ne doit jamais se faire que de sang-froid.

Je remis cette lettre à ma bonne qui la lut avec attention et qui me la rendit avec une complète indifférence.

— Qu'en penses-tu, ma chère amie?

— Je pense à suivre les conseils de l'ambassadeur: il dit que nous n'avons pas besoin de nous presser, c'est tout ce que nous voulons. Aimons-nous et ne pensons qu'à cela. Cette lettre est écrite avec beaucoup de sagesse, mais je ne puis me figurer que nous puissions nous devenir indifférens, quoique je sache fort bien que la chose est possible.

— Indifférens, jamais! tu te trompes.

— Eh bien! amis, ce qui n'est guère mieux après avoir été amans.

— Mais l'amitié, mon cœur, n'est jamais indifférente. L'amour, il est vrai, peut être de la partie ; nous le savons, parce qu'il en est ainsi depuis le commencement du monde.

— Ainsi l'ambassadeur a raison. Le repentir peut venir tourmenter nos âmes et nous rendre malheureux, quand l'amour aura fait place à la trop paisible amitié.

— Si tu crois cela possible, femme adorable, épousons-nous demain, et punissons ainsi les vices de la nature humaine.

— Oui, nous nous épouserons, mon bon ami, mais ne nous pressons pas; crainte que l'hymen n'accélère le départ de l'amour, jouissons de notre bonheur tel qu'il est.

— Tu es admirable, mon ange, et digne du sort le plus heureux.

— Je ne voudrais pas d'un plus grand bonheur que celui que tu me procures.

Nous allâmes nous coucher en continuant notre dialogue, et quand nous fûmes dans les bras l'un de l'autre, nous fîmes un arrangement que nous trouvâmes fort beau et très-sage. Lausanne, me dit-elle, est une petite ville où je pense que tu seras beaucoup fêté, et pendant quinze jours au moins tu n'auras que le temps de faire des visites et de courir les soupers et les soirées où tu seras convié de toutes parts. J'y suis connue de toute la noblesse, et le duc de Rosburi qui m'a fatiguée de son amour y est encore. Mon apparition avec toi va faire la conversation de toutes les assemblées, et cela sera aussi ennuyeux pour toi que pour moi.

Ma bonne mère y est; elle ne dira rien, mais au fond, elle ne sera pas fort satisfaite de me savoir en qualité de gouvernante avec un homme comme toi, car le sens commun suffit pour démontrer à tout le monde que je ne puis être que ta maîtresse.

Je trouvai qu'elle avait raison et qu'il fallait décemment respecter les convenances. Nous décidâmes donc qu'elle partirait seule pour Lausanne, qu'elle irait loger chez sa mère, que deux ou trois jours après je m'y rendrais aussi et que j'y séjournerais seul tout le temps que je voudrais, pouvant sans contrainte la voir chez sa mère aussi souvent que cela me ferait plaisir. Quand tu quitteras Lausanne, me dit-elle, j'irai te rejoindre à Genève, et de là nous irons voyager partout où tu voudras et aussi long-temps que nous nous aimerons.

Le surlendemain elle partit de bonne heure, certaine de ma constance et se félicitant d'exécuter un projet très-sage. Je fus fort triste de son départ, mais les visites de congé me servirent à distraire ma douleur. Désirant connaître le célèbre M. Haller, avant de quitter la Suisse, l'avoyer de Muralt me donna pour lui une lettre qui me fit grand plaisir. M. Haller était bailli à Roche.

Lorsque j'allai prendre congé de madame de la Saone, je la trouvai au lit et je fus obligé de passer avec elle un quart d'heure tête-à-tête. Ne parlant, comme de raison, que de sa maladie, elle sut diriger la conversation de manière à pouvoir, en toute convenance, me faire voir que le mal qui la défigurait avait respecté tout son corps. Cette vue me convainquit que Mignard avait besoin de moins de bravoure que je ne l'avais sup-

posé, car j'étais bien près de lui rendre le même service. On pouvait à la rigueur ne la regarder que là, et il serait difficile de trouver quelque chose de plus joli.

Je prévois que plus d'une bégueule, que plus d'un rigoriste ne manqueront pas un jour, si jamais on lit ces Mémoires, de crier au scandale sur cette pauvre dame; mais en se montrant avec autant de facilité, elle se vengeait du mal que lui faisait la nature en la défigurant. Peut-être aussi que par bonté de cœur et sachant ce que la politesse avait à souffrir de voir sa figure, voulait-elle dédommager l'honnête homme qui contraignait sa répugnance, en lui montrant ce que la nature lui avait prodigué de beau. Je suis sûr, mesdames, que la plus prude, même la plus vertueuse d'entre vous, si vous aviez toutes le malheur d'être des monstres quant au visage, ne verrait aucune difficulté d'introduire la mode de cacher la laideur et de faire parade des beautés que l'habitude vous fait dérober à nos regards. Sans doute aussi que madame de la Saone aurait été plus avare de la beauté de son corps, si comme vous elle avait pu séduire par sa figure.

Le jour de mon départ, je dînai chez M. F., où la gentille Sara me fit beaucoup de reproches d'avoir fait partir sa petite femme avant moi. On verra comment je la trouvai à Londres trois ans après. Le Duc était encore dans les remèdes et très-faible; cependant je le fis partir avec moi, car

j'avais beaucoup d'effets et je ne pouvais me fier qu'à lui.

Je quittai Berne avec une impression de tristesse bien naturelle. J'avais été heureux dans cette ville et je n'y pense jamais sans un sentiment de plaisir.

Je devais consulter le docteur Herrenschwand pour madame d'Urfé, ce qui fit que je m'arrêtai à Morat, où il était domicilié, et qui n'est qu'à quatre lieues de Berne. Le docteur m'engagea à dîner pour me faire juger de l'excellence du poisson du lac, qu'effectivement je trouvai délicieux. J'avais l'intention de repartir de suite après le dîner, mais en rentrant à mon auberge, je me décidai à y passer le reste de la journée par une curiosité que le lecteur me permettra de lui faire connaître.

Le docteur Herrenschwand, après avoir reçu deux louis pour une consultation par écrit qu'il me donna sur le ver solitaire, m'engagea à faire un tour de promenade sur le chemin d'Avanches, et nous allâmes jusqu'au fameux ossuaire de Morat.

Cet ossuaire, me dit le docteur, a été construit avec une partie des os des Bourguignons qui périrent ici lors de la fameuse bataille que perdit Charles-le-Téméraire. L'inscription latine me fit rire. Cette inscription, lui dis-je, contient une plaisanterie insultante et qui devient burlesque ; car la gravité d'une inscription ne permet pas à une nation de faire rire ceux qui la lisent. Le doc-

teur, en bon Suisse, ne voulut pas en convenir, mais je pense que c'était par mauvaise honte. Voici cette inscription; le lecteur impartial pourra en juger.

Deo. Opt. Max. Caroli, inclyti et fortissimi Burgundiæ ducis, exercitus Muratum obsidens, ab Helvetiis cæsus, hoc sui monumentum reliquit anno MCDLXXVI.

J'avais eu jusqu'alors de Morat une idée magnifique. Sa réputation de sept siècles, trois grands siéges soutenus et repoussés, tout m'avait inspiré une idée sublime : je m'attendais à trouver quelque chose et je ne vis rien. Morat, dis-je au docteur, a donc été détruit, rasé?

— Point du tout; il est ce qu'il a toujours été, ou à peu près.

Je jugeai que l'homme qui veut s'instruire doit lire d'abord, et puis voyager pour rectifier ce qu'il a appris. Savoir mal est pire qu'ignorer, et Montaigne dit qu'il faut bien savoir.

Mais voici l'aventure burlesque qui me fit passer la nuit à Morat.

Je trouvai à l'auberge une jeune fille de service qui parlait roman. Elle me frappa par son extrême ressemblance avec ma belle marchande de bas de Paris. Elle s'appelait Raton, nom que fort heureusement je retins en mémoire. Je lui offris six francs pour prix d'une complaisance, mais elle les refusa avec une sorte de fierté, en me disant

que je m'adressais mal et qu'elle était honnête fille. Cela est possible, lui dis-je, et j'ordonnai qu'on mît les chevaux. Quand l'honnête Raton me vit prêt à partir, elle me dit d'un air à la fois riant et timide qu'elle avait besoin de deux louis, que si je voulais les lui donner et rester la nuit, je serais content.

— Je reste, mais souviens-toi d'être douce.

— Je le serai.

Quand tout le monde fut couché, elle vint dans ma chambre avec un petit air effaré tout propre à redoubler mon ardeur ; mais par un bonheur singulier, me sentant pressé d'un besoin, je prends la lumière, et je cours au lieu où je pouvais le satisfaire. Pendant mon occupation, je m'amusais à lire les mille sottises qu'on trouve d'ordinaire en pareil lieu, quand mes regards s'arrêtèrent sur ces mots : « *Ce* 10 *Août* 1760, *l'indigne Raton m'a donné quinte et quatorze : avis au lecteur.* »

Je fus presque tenté de croire aux miracles, car je ne pouvais pas me figurer qu'il y eût deux Raton dans cette maison. Je retourne dans ma chambre d'un air fort gai et je trouve la belle déjà couchée et sans chemise. Je vais à la ruelle où elle l'avait jetée et lorsqu'elle s'aperçut que je la ramassais, elle me supplia avec effroi de ne pas la toucher, parce qu'elle n'était pas propre. Elle avait raison, car elle portait de nombreux stigmates du mal qui la dévorait. On peut bien croire

que je sentis mon ardeur refroidie et que je la chassai à l'instant; mais je me sentais en même temps une grande reconnaissance pour ce qu'on appelle le hasard, car jamais je ne me serais avisé de soumettre au moindre examen une jeune fille qui s'annonçait par un teint de lis et de roses et qui comptait au plus dix-huit printemps.

Le lendemain je me rendis à Roche pour y voir le célèbre Haller.

CHAPITRE IX.

M. Haller. — Mon séjour à Lausanne. — Lord Rosburi. — La jeune Saconai. — Dissertation sur la beauté. — La jeune théologienne.

M. Haller était un homme de six pieds, gros en proportion et d'une belle figure : c'était une espèce de colosse au physique comme à l'intellectuel. Il me reçut avec politesse, et lorsqu'il eut lu la lettre de M. de Muralt, il fut de la plus grande affabilité, ce qui me prouva qu'une bonne recommandation n'est jamais de trop. Ce savant m'ouvrit tous les trésors de ses sciences, répon-

dant à toutes mes questions avec précision, et surtout avec une rare modestie, qui me parut presque outrée, car en même temps qu'il me développait les choses les plus ardues, il avait l'air d'un écolier qui cherche à s'instruire; mais en revanche, lorsqu'il m'adressait des questions scientifiques, c'était avec un art si délicat, si je puis parler ainsi, qu'il me forçait à trouver la réponse la plus exacte.

M. Haller était grand physiologiste, grand médecin et grand anatomiste. Il appelait Morgagni son maître, quoique, ainsi que lui, il eût fait de nombreuses découvertes dans le microcosme. Pendant mon séjour chez lui, il me montra une quantité de lettres de Morgagni et de Pontedera, professeur de botanique, science que Haller possédait au plus haut degré. M'entendant parler de ces grands hommes, dont j'avais sucé le lait, il se plaignit de Pontedera, dont les lettres étaient presque indéchiffrables et d'une latinité très-obscure. Il m'en montra une d'un académicien de Berlin dont j'ai oublié le nom, et qui lui disait que depuis que le roi avait lu sa lettre, il ne pensait plus à supprimer la langue latine. Haller avait écrit à Frédéric-le-Grand qu'un souverain qui réussirait dans la malheureuse entreprise de proscrire de la république des lettres la langue de Cicéron et de Virgile, élèverait un monument immortel à sa propre ignorance. Si les gens de lettres doivent avoir une langue commune pour

s'entre-communiquer leurs lumières, la plus propre entre les langues mortes est certainement la latine, car la grecque et l'arabe sont loin de s'adapter comme elle au génie des peuples modernes.

Haller était bon poète pindarique; ses vers respiraient la force et le génie; il était aussi excellent politique, et il rendit de grands services à sa patrie. Il était de mœurs irréprochables, et je me souviens qu'il me dit que le seul bon moyen de donner des préceptes, c'est de les publier par l'exemple. Étant bon citoyen, il devait être excellent père de famille, car quel plus sûr moyen de prouver son amour à son pays que celui de lui donner, dans ses enfans, des sujets capables et vertueux, ce qui ne peut résulter que d'une bonne éducation! Sa femme, qu'il avait épousée en secondes noces, était jeune encore, et portait sur son beau visage l'empreinte de la bienveillance et de la sagesse. Il avait une fille charmante d'environ dix-huit ans, d'une tournure modeste et qui n'ouvrit la bouche à table que pour parler quelquefois à voix basse à un jeune homme qui était assis à côté d'elle. Après dîner, me trouvant seul avec M. Haller, je lui demandai qui était ce jeune homme. Il me dit que c'était le précepteur de sa fille.

— Un pareil précepteur et une élève aussi jolie pourraient facilement devenir deux amans.

— Plût à Dieu!

Cette réponse socratique me fit sentir combien ma réflexion avait été déplacée, et j'en éprouvai quelque confusion. Trouvant un livre sous ma main, je l'ouvris pour me remettre. C'était un volume in-octavo de ses ouvrages, et j'y lus : *Utrum memoria post mortem dubito* (1). Vous ne croyez donc pas, lui dis-je, que la mémoire soit une partie essentielle de l'âme? Que répondre à cela? M. Haller biaisa, car il avait ses raisons pour ne pas faire douter de son orthodoxie.

Pendant le dîner, je lui demandai si M. de Voltaire allait souvent le voir. Pour toute réponse, il me répéta ces vers du poète de la raison :

. . . . . . *Vetabo qui Cereris sacrum*
Vulgarit arcanum sub iisdem
Sit trasibus. . . . . (2).

Je passai trois jours chez cet homme célèbre, mais je crus ne pas devoir lui faire la moindre question sur la religion, quelque bonne envie que j'en eusse, car il m'aurait été agréable de connaître sur un point aussi délicat le jugement de son esprit; mais je crus en savoir assez pour croire que M. Haller ne jugeait en pareille matière que par le cœur. Je lui dis cependant que je me faisais une fête d'aller voir M. de Voltaire, et il me répondit que j'avais raison. Il ajouta sans la

(1) Je doute de la mémoire après la mort.

(2) J'empêcherai que celui qui a dévoilé les mystères sacrés de Cérès, ne vive sous le même toit.

moindre aigreur : M. de Voltaire est un homme qui mérite d'être connu, quoique, malgré les lois de la phýsique, bien des gens l'aient trouvé plus grand de loin que de près.

La table de M. Haller était bonne et abondante, quoiqu'il fût très-sobre, car il ne buvait que de l'eau. Seulement au dessert, il se permettait un petit verre de liqueur noyé dans un grand verre d'eau. Il me parla beaucoup de Boerhaave dont il avait été l'élève favori. Il me dit qu'après Hippocrate, Boerhaave avait été le plus grand des médecins, et le plus grand chimiste qui eût existé.

— Comment se fait-il, lui dis-je, qu'il n'ait pu parvenir à la maturité?

— Parce que contre la mort, il n'y a point de remède. Boerhaave était né médecin comme Homère était né poète; sans cela ce grand homme serait mort avant l'âge de quatorze ans d'un ulcère venimeux qui avait résisté à tous les traitemens des meilleurs médecins d'alors. Il se guérit lui-même en se frottant souvent avec une dose de sel qu'il délayait dans son urine.

— On m'a dit qu'il avait la pierre philosophale.

— On l'a dit, mais je n'en crois rien.

— La croyez-vous possible?

— Je travaille depuis trente ans pour acquérir la conviction du contraire; je n'y suis pas encore parvenu, mais je suis persuadé que nul ne peut être bon chimiste, s'il ne reconnaît pour physique la possibilité du grand-œuvre.

Lorsque je pris congé, il me pria de lui écrire mon jugement sur le grand Voltaire, et ce fut là le commencement de notre correspondance en français. J'ai vingt-deux lettres de cet homme justement célèbre, et la dernière fut écrite six mois avant sa mort trop prématurée. Plus je vieillis, plus je regrette mes papiers. C'est le vrai trésor qui m'attache à la vie et qui me rend la mort plus haïssable.

Je venais de lire à Berne l'Héloïse de Rousseau, et je voulus savoir ce que M. Haller pensait de cette production. Il me dit que le peu qu'il avait lu de ce roman pour satisfaire un ami l'avait mis à même de juger de tout l'ouvrage. C'est le plus mauvais des romans, parce qu'il en est le plus éloquent. Vous verrez le pays de Vaud, mais ne vous attendez pas à voir les originaux des brillans portraits qu'a peints Jean-Jacques. Il a cru que dans un roman il était permis de mentir; et il a abusé du privilége. Pétrarque fut un savant, et n'a point menti en parlant de son amour pour l'honnête Laure qu'il aimait comme tout homme aime la femme dont il est amoureux, et si Laure n'avait pas rendu son illustre amant heureux, il ne l'aurait pas célébrée.

C'est ainsi que Haller me parla de Pétrarque, biaisant sur Rousseau dont il n'aimait pas même l'éloquence, parce que, disait-il, il ne la rendait brillante que par l'antithèse et le paradoxe. Haller était un savant de premier ordre, mais il ne l'é-

tait ni par ostentation, ni en famille, ni lorsqu'il se trouvait en société de personnes qui, pour s'amuser, n'ont pas besoin de propos scientifiques. Personne ne savait mieux que lui se mettre à la portée de chacun, il était aimable avec tout le monde et ne déplaisait à personne. Mais qu'avait-il pour plaire ainsi à tout le monde? Je n'en sais rien, et il serait plus aisé de dire ce qu'il n'avait pas que ce qu'il avait. Il n'avait ni morgue, ni suffisance, ni ton de supériorité, enfin aucun de ces défauts que l'on reproche communément avec raison à ceux qu'on appelle doctes et gens d'esprit.

Ses vertus étaient austères, mais il avait soin d'en cacher l'austérité, qui disparaissait sous un voile de bienveillance réelle qu'il avait pour tous. Sans doute il estimait peu les ignorans qui veulent parler de tout à tort et à travers, au lieu de se renfermer dans la misère que leur prescrit leur état, et qui ne savent au fond que tourner en dérision ceux qui savent quelque chose; mais il n'exprimait son mépris que par le silence. Il savait que l'ignorant méprisé est un ennemi, et Haller voulait être aimé. Du reste, il ne faisait pas mystère de son esprit, mais sans s'en prévaloir; il lui laissait la liberté de couler à peu près comme un ruisseau limpide qui coule dans la plaine au milieu des gazons qui le dérobent parfois sans jamais arrêter son cours. Il parlait bien, disait d'excellentes choses et ne s'emparait jamais exclusivement

de la conversation. Jamais, avec lui, il n'était question de ses ouvrages, et quand on lui en parlait, il détournait le propos dès qu'il le pouvait sans affectation. Il ne contredisait qu'à regret le sentiment des personnes qui causaient avec lui.

Arrivé à Lausanne, maître de garder l'incognito au moins pendant un jour, je donnai, comme de raison, la préférence à mon cœur. Je me rendis directement chez mon amie, sans avoir besoin de m'informer de sa demeure, tant elle m'avait bien dessiné les rues par lesquelles il fallait passer pour aller chez elle. Je la trouvai avec sa mère, mais je ne fus pas peu surpris de voir Lebel avec elles. Cependant il fut impossible que l'on s'en aperçût, car ma bonne s'étant levée de son siége en poussant un cri de bonheur, me sauta au cou, et après m'avoir embrassé avec tendresse, me présenta à sa bonne femme de mère qui me fit l'accueil le plus amical. Je demandai à Lebel comment se portait l'ambassadeur et depuis quand il était à Lausanne.

Ce brave homme, d'un air amical et très-poli, me dit que son maître se portait fort bien, qu'il n'était à Lausanne que depuis quelques heures, qu'il y était venu pour affaires, et qu'ayant voulu présenter ses civilités à la mère de madame Dubois, il avait été agréablement surpris de trouver sa fille avec elle. Vous savez, ajouta-t-il, quelles sont mes intentions; je dois repartir demain, et lorsque vous serez déterminés, si vous me l'écri-

vez, je viendrai la prendre pour la conduire à Soleure, où je l'épouserai.

Cette explication ne pouvait être ni plus claire ni plus honnête. Je lui dis que je ne m'opposerais jamais aux volontés de mon amie, et ma Dubois, m'interrompant à ce propos, s'écria qu'à son tour, elle ne me quitterait jamais que je ne lui donnasse son congé.

Lebel, trouvant mes réponses trop vagues, me dit avec la plus noble franchise qu'il était nécessaire que nous lui fissions une réponse définitive, parce qu'en pareille besogne, l'incertitude gâte tout. Bien décidé dans cet instant à rejeter entièrement ses propositions, je lui dis que dans une dixaine de jours je lui écrirais notre résolution favorable ou défavorable. Il nous quitta satisfait.

Après son départ, la mère de mon amie, à qui le bon sens tenait lieu d'esprit, nous parla raison d'un style convenable à l'état de notre cœur; car, amoureux comme nous l'étions, il nous paraissait impossible de songer à nous séparer. Je convins en attendant avec ma bonne, qu'elle m'attendrait tous les jours jusqu'à minuit, et qu'à tête reposée, nous nous déciderions pour répondre au prétendant.

Ma Dubois avait sa chambre séparée de celle de sa mère, un bon lit, et fort joliment meublée. Elle me donna un excellent souper, et nous passâmes une nuit délicieuse. Le matin, plus amoureux que jamais, nous ne nous trouvâmes pas du

tout disposés de répondre à l'attente de Lebel. Un incident néanmoins amena un entretien sérieux.

Le lecteur se rappellera que mon amie m'avait promis de me pardonner mes infidélités, à condition que je lui en fisse l'aveu. Je ne pouvais me confesser d'aucune; mais, en causant, je lui contai l'histoire de Raton.

— Nous devons, mon ami, nous estimer bien heureux, me dit-elle, car, sans une série de hasards, nous serions maintenant dans un bel état.

— Oui, et j'en serais au désespoir.

— Je n'en doute pas, et tu en serais d'autant plus malheureux, que je ne m'en plaindrais point.

— Je ne vois qu'un remède pour nous mettre à l'abri de ce danger. Lorsque je t'aurai fait une infidélité, je m'en punirai, en me privant du plaisir de te témoigner ma tendresse jusqu'à ce que je sois certain de le pouvoir sans danger.

— Et c'est moi, mon ami, que tu puniras de tes fautes! Si tu m'aimais comme je t'aime, crois-moi, tu connaîtrais un meilleur remède que celui-là.

— Et quel est-il?

— Tu ne me ferais plus aucune infidélité.

— Tu as parfaitement raison. Je suis confus de ne m'être pas avisé le premier de ce moyen que je te promets d'employer à l'avenir.

— Ne promets pas, dit-elle avec un soupir; il te serait trop difficile de tenir parole.

L'amour seul peut inspirer de semblables colloques, mais malheureusement il n'y gagne rien.

Le lendemain matin, au moment où je me préparais à sortir pour aller porter mes lettres, je vis entrer le baron de Bercei, oncle de mon ami Bavois.

Je sais, me dit-il, que mon neveu vous doit sa fortune; il est à la veille d'être nommé général, et toute la famille sera enchantée comme moi de l'honneur de faire votre connaissance. Je suis venu, monsieur, vous offrir mes services et vous prier de me faire l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui même, et ensuite quand vous voudrez, quand vous n'aurez rien de mieux à faire, vous considérant comme de la famille.

En même temps, je vous supplie d'ajouter à tout ce que nous vous devons, la bonté de ne dire à personne que mon neveu s'est fait catholique, car, d'après les préjugés du pays, c'est là une faute déshonorante qui rejaillirait sur toute la famille. Je lui promis de ne jamais parler de cette circonstance et j'acceptai son invitation.

J'allai remettre mes lettres de recommandation, et j'eus le plaisir de recevoir partout l'accueil le plus distingué. Madame de Gentil-Langalerie me parut la plus aimable de toutes ces dames, mais je n'eus pas le loisir de faire une cour plus assidue aux unes qu'aux autres. Tous les jours des dîners, des soupers, des bals, des réunions où la politesse me forçait d'aller; j'étais gêné outre me-

sure, et je me trouvais dans le cas de dire : Qu'il est ennuyeux d'être si bien accueilli ! Je passai quinze jours dans cette petite ville où l'on se pique de jouir d'une pleine liberté, et de ma vie je n'ai éprouvé un pareil esclavage, car je n'y eus pas un instant à moi. Je ne pus passer qu'une seule nuit avec ma bonne, et il me tardait de pouvoir partir avec elle pour Genève. Tout le monde voulait me donner des lettres pour M. de Voltaire, et à cet empressement, on aurait pu croire ce grand homme chéri de chacun, tandis qu'il était détesté de tous, à cause de son humeur satirique. Comment, mesdames, leur disais-je, M. de Voltaire n'est pas aimable, doux, galant et affable envers vous qui avez eu la complaisance de jouer ses pièces avec lui ?

— Non, pas le moins du monde. Quand il nous faisait répéter nos rôles, il nous grondait sans cesse. Nous ne disions jamais une chose comme il le voulait ; ici c'était un mot mal prononcé, là une intonation qui ne rendait pas l'esprit de la passion ; tantôt une inflexion de voix trop douce, tantôt une chute trop forte ; et c'était encore bien pis quand nous jouions ! Quel vacarme pour une syllabe ajoutée ou pour une négligée qui avait gâté un de ses vers ! Il nous faisait peur. Celle-ci avait mal ri ; celle-là, dans Alzire, n'avait fait que semblant de pleurer !

— Voulait-il que vous pleurassiez tout de bon ?

— Bien certainement. Il voulait des larmes véritables. Il soutenait qu'un acteur, pour arracher des larmes, devait en répandre lui-même.

— Je crois que, sur ce point, il n'avait pas tort ; mais il aurait dû ne pas employer tant de rigueur avec des amateurs, et surtout avec des actrices de commande aussi aimables que vous. On ne peut exiger cette perfection que des personnes qui font métier de la scène ; mais c'est là le faible de tous les auteurs. Ils ne trouvent jamais que l'acteur ait donné à leurs paroles la force nécessaire pour rendre le sens qu'ils y attachent.

— Je lui dis un jour que ce n'était pas ma faute si ses paroles n'avaient pas la force qu'elles devaient avoir.

— Je suis sûr qu'il ne fit qu'en rire.

— Rire ? non, ricaner, car il est brutal et même impertinent.

— Mais vous lui passiez certainement tous ces défauts.

— Pas du tout ; nous l'avons chassé.

— Chassé ?

— Oui, ni plus ni moins. Il quitta brusquement les maisons qu'il avait louées, et se retira où vous le trouverez. Il ne vient plus chez nous, même lorsque nous l'invitons.

— Vous l'invitez donc, quoique vous l'ayez chassé ?

— Nous ne pouvons pas nous priver du plaisir d'admirer son talent, et si nous l'avons fait endè-

ver, ce n'a été que pour nous venger et pour lui apprendre à vivre.

— Vous avez donné une leçon à un grand maître !

— C'est vrai ; mais quand vous le verrez, parlez-lui de Lausanne, et vous verrez ce qu'il vous dira de nous. Mais il vous le dira en riant ; c'est sa manière.

Pendant mon séjour, je me trouvai souvent avec lord Rosburi, qui avait vainement courtisé ma charmante Dubois. Je n'ai jamais connu un jeune homme plus taciturne. On m'avait dit qu'il avait de l'esprit, qu'il était fort instruit et que même il avait de la gaîté ; mais il ne pouvait point dominer sa timidité qui lui donnait un air de bêtise indéfinissable. Au bal, dans les assemblées, partout enfin, sa politesse consistait en une foule de révérences. Quand on lui adressait la parole, il répondait en bon français, mais avec le moins de mots possible, et sa contenance timide annonçait visiblement que toutes les questions le gênaient. Un jour, dînant chez lui, je lui fis une question touchant sa patrie, et qui demandait cinq ou six petites phrases. Il me répondit très-bien, mais en rougissant comme une jeune fille qui paraît pour la première fois dans le monde. Le célèbre Fox, qui avait alors une vingtaine d'années, et qui se trouvait au même dîner, parvint à le faire rire, mais ce fut en lui parlant anglais dont je ne comprenais pas un mot. Huit mois après, je retrouvai

ce duc à Turin; il était alors amoureux de la femme d'un banquier qui eut le talent de lui délier la langue.

Je vis à Lausanne une jeune fille de onze à douze ans dont la beauté me frappa vivement. Elle était fille de madame de Saconai que j'avais connue à Berne. J'ignore quel a été son sort, mais l'impression qu'elle me fit ne s'est jamais effacée. Rien dans la nature n'a jamais exercé sur moi un pouvoir comparable à celui d'une belle figure de femme, même enfant. Le *beau*, m'a-t-on dit, est doué de cette puissance, et je veux le croire, puisque ce qui m'attire est nécessairement beau à mes yeux; mais l'est-il en réalité? J'en doute, puisque ce qui m'attire n'a pas toujours l'assentiment général. La beauté universelle, je veux dire le beauté parfaite, n'existe pas, ou elle n'est pas douée de cette force. Tous ceux qui se sont occupés de la beauté ont biaisé, ce qu'ils n'auraient pas fait s'ils s'en étaient tenus au mot *forme*, adopté par nos maîtres les Grecs et les Latins. La *beauté* n'est et ne peut être, selon moi, que la forme par excellence, car ce qui n'est pas *beau*, à proprement parler, n'a pas de forme, et ce *déforme* ou *informe* est le contraire de *pulchrum* ou *formosum*.

Nous avons raison de chercher la définitive des choses, mais quand nous l'avons dans les noms, qu'avons-nous besoin de la chercher ailleurs? Si le mot forme, *forma*, est latin, allons voir l'acception latine, et non la française, qui cependant dit

souvent *déforme* ou *difforme* au lieu de *laid*, sans s'apercevoir que son contraire doit être un mot qui exprime l'existence de la forme, qui ne peut être que *la beauté.* Observons qu'informe, en français comme en latin, signifie *sans figure :* c'est un corps qui n'a l'apparence de rien.

Disons donc que ce qui a constamment exercé sur moi un empire irrésistible, c'est la beauté animée d'une femme, mais cette beauté dont le siége est la figure. C'est là qu'est le prestige, et cela est si vrai que les Sphinx que l'on voit à Rome et à Versailles rendent presque amoureux, quoiqu'ils soient difformes dans toute la force du mot. En contemplant les belles proportions de leur visage, nous oublions la difformité de leur corps. Qu'est-ce donc que la beauté? Nous n'en savons rien, et quand nous nous avisons de vouloir la soumettre à des lois, ou de déterminer les proportions qui la constituent, nous imitons Socrate: nous biaisons. La seule chose que notre esprit puisse saisir est l'effet de ce charme qui ne réside qu'à la superficie, et ce qui me charme, qui me ravit et me rend amoureux, est ce que j'appelle beauté. C'est un objet de la vue, c'est pour elle que je parle. Si ma vue pouvait parler, elle en parlerait mieux que moi, mais probablement dans le même sens.

Aucun peintre n'a surpassé Raphaël dans la beauté des figures qu'a produites son divin pinceau; mais si l'on avait demandé à ce grand peintre ce que c'est que la *beauté*, il aurait répondu, sans

doute, qu'il n'en savait rien, qu'il la savait par cœur, qu'il croyait l'avoir reproduite quand il la voyait, mais qu'il ignorait en quoi elle consistait. Cette figure me plaît, devait-il dire, donc elle est belle. Il devait remercier Dieu d'être né avec un goût exquis pour la beauté, mais *omne pulchrum difficile*.

Les peintres justement estimés, tous ceux dont les ouvrages nous rappellent le génie, ont excellé dans le *beau*; mais leur nombre est si petit, comparé à cette foule de peintres qui se sont évertués à faire du beau et qui n'ont guère pu s'élever que jusqu'au médiocre!

Si l'on voulait dispenser un peintre de l'obligation de donner à ses ouvrages le caractère de la beauté, tout homme pourrait devenir peintre, car rien n'est plus facile que de faire du laid, et on peut faire aller le pinceau sur la toile comme la truelle sur le mortier.

Quoique le portrait soit la partie la plus matérielle de l'art, il est digne de remarque combien les peintres qui ont excellé dans ce genre sont en petit nombre. Il y a trois espèces de portraits: ceux qui ressemblent en laidissant, ceux qui rendent la ressemblance dans toute sa perfection, sans plus ni moins que la nature, et ceux qui à une ressemblance parfaite ajoutent un caractère imperceptible de beauté. Les premiers ne sont dignes que de mépris et ceux qui les font mériteraient d'être lapidés, car ils ajoutent l'impertinence au

défaut de talent et de goût, et ne conviennent jamais de leur tort; on ne saurait, sans injustice, refuser un mérite réel aux seconds; mais la palme appartient aux derniers, qui malheureusement sont extrêmement rares, et leurs auteurs méritent la brillante fortune qu'ils font. Tel a été le célèbre Notier de Paris que j'ai connu dans cette capitale en 1750. Ce grand artiste avait alors quatre-vingts ans, et malgré son grand âge, son beau talent semblait être encore dans toute sa fraîcheur. Il faisait le portrait d'une femme laide, il la peignait avec une ressemblance parlante, et malgré cela, les personnes qui ne voyaient que son portrait la trouvaient belle. Cependant l'examen le plus scrupuleux ne laissait découvrir dans le portrait aucune infidélité; mais quelque chose d'imperceptible donnait à l'ensemble une beauté réelle et indéfinissable. D'où lui venait cette magie? Un jour qu'il venait de peindre les laides Mesdames de France, qui sur la toile avaient l'air de deux Aspasies, je lui fis cette question. Il me répondit : C'est une magie que le dieu du goût fait passer de mon esprit au bout de mes pinceaux. C'est la divinité de la *Beauté* que tout le monde adore et que personne ne peut définir, parce que nul ne sait en quoi elle consiste. Cela démontre combien est imperceptible la nuance qui existe entre la laideur et la beauté, et cette nuance, cependant, paraît si grande à ceux qui n'ont aucune connaissance de notre art.

Les peintres grecs se plurent à faire louche Vénus, déesse de la beauté, et cette bizarre idée a trouvé des louangeurs; mais les commentateurs ont beau dire, ces peintres eurent tort. Deux yeux louches peuvent être beaux, mais moins beaux certainement que s'ils ne louchaient pas, car la beauté qu'ils peuvent avoir ne saurait être l'effet d'un défaut.

Après cette longue digression dont le lecteur ne me saura peut-être aucun gré, il est temps que je revienne à mon amie.

Le dixième jour de mon séjour à Lausanne, j'allai souper et coucher chez ma bonne, et cette nuit fut la plus heureuse que je me rappelle. Le matin, en prenant le café avec elle et sa mère, je lui dis que nous ne tarderions pas à partir. A ce propos, la mère, qui ne disait pas grand'chose, prit la parole avec douceur et dignité et me dit que par un sentiment de délicatesse, je devais désabuser Lebel avant mon départ; en même temps elle me remit une lettre qu'elle en avait reçue la veille. Cet honnête homme la suppliait de me faire observer que si je ne pouvais pas me résoudre à me séparer de sa fille avant de quitter Lausanne, il me deviendrait bien plus difficile de le faire lorsque j'en serais à une grande distance, surtout si, comme il était probable, elle venait à me donner un gage vivant de son amour. Il lui disait qu'il ne pensait nullement à retirer sa parole, mais qu'il se croirait heureux

de pouvoir dire qu'il avait reçu sa femme des mains mêmes de sa mère.

Quand j'eus achevé à haute voix la lecture de cette lettre, la bonne mère se leva en pleurant et nous laissa seuls. Il se fit entre nous un moment de silence, et puis, en poussant un soupir qui exprimait l'effort qu'elle se faisait, ma chère Dubois eut le courage de me dire qu'il fallait à l'instant même écrire à Lebel de ne plus penser à elle ou de venir la prendre de suite.

— Si je lui écris de ne plus penser à toi, il faut que je t'épouse.

— Non.

En prononçant ce *non*, elle se leva et me laissa seul. Je réfléchis pendant un quart d'heure; je pesai le pour ou le contre, et toujours mon amour se refusait au sacrifice. Enfin considérant que ma bonne ne trouverait jamais une fortune pareille, que je n'avais pas la certitude de pouvoir la rendre constamment heureuse, saisissant un mouvement généreux, je pris la résolution d'écrire à Lebel que la veuve Dubois, maîtresse d'elle-même, s'était décidée à devenir sa femme; que je n'avais aucun droit de m'opposer à sa résolution et que je devais me borner à le féliciter d'un bonheur que je lui enviais. Je le priais de partir de suite de Soleure pour venir la recevoir en ma présence des mains de sa respectable mère.

Ayant signé ma lettre, j'allai la porter à ma

bonne qui était dans la chambre de sa mère. Tenez, ma chère, lisez cette lettre, et si vous l'approuvez, mettez votre signature à côté de la mienne. Elle la lut à plusieurs reprises pendant que sa bonne mère fondait en larmes, puis elle me fixa d'un air tendre et douloureux, et prenant la plume, elle signa. Je priai la mère de trouver dans l'instant une personne sûre pour l'envoyer à sa destination avant que ma résolution ne fût ébranlée par le repentir.

Le messager vint et dès qu'il fut parti : Adieu, dis-je à ma bonne en l'embrassant et les yeux humides de larmes, adieu, nous nous reverrons aussitôt que Lebel sera arrivé. Je rentrai à mon auberge dévoré de chagrin. Ce sacrifice avait donné un nouvel élan à mon amour pour cette ravissante créature, et j'éprouvais une sorte de spasme qui me faisait craindre de tomber malade. Je m'enfermai dans ma chambre et j'ordonnai de dire qu'étant indisposé, je ne pouvais recevoir personne.

Le soir du quatrième jour, Lebel se fit annoncer, je le reçus, il m'embrassa en me disant qu'il allait me devoir son bonheur; puis il me quitta en me disant qu'il allait m'attendre chez sa future. Dispensez-m'en pour aujourd'hui, mon cher, lui dis-je, mais je dînerai demain avec vous deux. Aussitôt qu'il fut sorti, j'ordonnai à le Duc de faire tous les préparatifs pour partir le lendemain aussitôt que j'aurais dîné.

Le lendemain je sortis de bonne heure pour aller prendre congé de tout le monde, et à midi Lebel vint me prendre pour me mener à ce cruel dîner, qui, sans être gai, fut pourtant moins triste que je ne l'avais craint.

Au moment de les quitter, je priai la future madame Lebel de me rendre la bague que je lui avais donnée, et je lui présentai, comme nous en étions convenus, un rouleau de cent louis qu'elle reçut d'un air fort triste.

— Je ne l'aurais jamais vendue, me dit-elle, car je n'ai pas besoin d'argent.

— Dans ce cas je vous la rends, mais promettez-moi de ne jamais vous en séparer, et gardez les cent louis comme une faible récompense des services que vous m'avez rendus.

Elle me serra tendrement la main, me mit au doigt l'anneau de son premier mariage, et me quitta pour me dérober son chagrin. Après avoir essuyé mes larmes, vous allez, dis-je à Lebel, vous mettre en possession d'un trésor que je ne saurais trop vous recommander. Vous êtes honnête homme, vous apprécierez ses excellentes qualités et vous saurez la rendre heureuse. Elle vous aimera uniquement, veillera soigneusement à votre économie et n'aura pour vous aucun secret. Elle est remplie d'esprit et d'une gaîté charmante; elle dissipera facilement la moindre ombre de mauvaise humeur que vous pourrez avoir.

Étant entré avant lui dans la chambre de la mère

pour prendre congé, madame Dubois me pria de différer mon départ jusqu'à ce qu'elle eût eu le bonheur de souper encore une fois avec moi. Je lui fis observer que les chevaux étant attelés à ma porte, ce délai prêterait matière à la glose; mais que si elle voulait j'allais l'attendre avec son futur et sa mère à une auberge qui était à deux lieues sur la route de Genève, où nous pourrions rester tant que nous voudrions. Lebel ayant trouvé cette partie de plaisir de son goût, ma proposition fut acceptée.

De retour à l'auberge, trouvant ma voiture prête, j'y montai et je me rendis au rendez-vous, où je commandai un bon souper pour quatre, et une heure après mes convives arrivèrent.

L'air libre, gai, et même heureux de la nouvelle fiancée me frappa, mais ce qui mit le comble à ma surprise fut l'aisance avec laquelle, dès qu'elle m'aperçut, elle vint se jeter dans mes bras. J'en fus tout décontenancé; mais elle avait plus d'esprit que moi. J'eus cependant la force de me contraindre et de me conformer à son humeur, mais il me semblait que si elle m'avait réellement aimé, il lui aurait été impossible de passer aussi subitement de l'amour à la simple amitié. Néanmoins je l'imitai et ne me refusai pas aux démonstrations qu'on permet à l'amitié et qu'on prétend exemptes des sensations qui dépassent ses limites.

Pendant le souper, je crus découvrir que Lebel était plus transporté du bonheur de posséder une

pareille femme que du droit qu'il acquérait d'en jouir pour satisfaire une passion violente. Cela me calma. Je ne pouvais pas être jaloux d'un homme qui pensait ainsi. Je m'aperçus aussi que l'enjouement de mon amie était moins vrai que de commande ; elle désirait me le communiquer pour me rendre notre séparation moins amère et pour tranquilliser son futur époux sur la nature de nos sentimens. Au reste, lorsque la raison et le temps eurent rendu le calme à mon cœur, je ne pus que trouver fort naturel le plaisir que devait lui causer l'assurance d'être désormais indépendante et de jouir d'une jolie fortune.

Nous fîmes un excellent souper que nous arrosâmes copieusement, de sorte qu'à la fin, la gaîté simulée finit par devenir passablement réelle. Je regardais avec complaisance cette délicieuse Dubois, je la contemplais comme un trésor qui m'avait appartenu, et qui, après avoir fait mon bonheur, allait, de mon plein consentement, faire celui d'un autre. Il me semblait que je lui donnais magnanimement la récompense qu'elle méritait, comme un musulman généreux donne la liberté à un esclave chéri en récompense de sa fidélité. Ses saillies me faisaient rire et me rappelaient les momens heureux que j'avais passés auprès d'elle ; mais l'idée de la savoir heureuse m'empêchait de regretter les droits que j'avais cédés à un autre.

Lebel devant absolument retourner à Lausanne

pour être le surlendemain à Soleure, il fallait nous séparer. Je l'embrassai en lui demandant la continuation de son amitié, qu'il me promit jusqu'à la mort avec une effusion de cœur véritable. En descendant l'escalier, ma charmante amie me dit avec sa candeur enchanteresse : Je ne suis pas gaie, mon ami, mais je m'efforce de le paraître. Je ne serai heureuse que lorsque la plaie de mon cœur sera cicatrisée. Lebel ne peut aspirer qu'à mon estime, mais je serai toute à lui, quoique mon amour soit tout à toi. Quand nous nous reverrons, comme tu me le fais espérer, nous serons en état de nous voir en amis véritables, et nous nous féliciterons peut-être alors du sage parti que nous avons pris. Quant à toi, sans que tu perdes mon souvenir, je suis sûre qu'avant longtemps un objet plus ou moins digne occupera ma place et dissipera ton ennui. Je le désire. Sois heureux. Il est possible que je sois enceinte, et si cela est, tu seras satisfait des soins que je donnerai à ton enfant que tu retireras quand tu voudras. Nous prîmes hier un arrangement sur cet article. Nous sommes convenus de ne consommer le mariage que dans deux mois; de cette manière nous serons certains si l'enfant t'appartient, et nous laisserons croire au monde que l'enfant est le fruit légitime de notre hymen. C'est Lebel qui a conçu ce sage projet, afin d'avoir l'esprit en repos sur la prétendue force du sang, à laquelle il m'a assuré qu'il ne croyait pas plus que moi. Au

reste, il m'a promis d'aimer ton enfant comme s'il en était le père. Si tu m'écris, je te tiendrai au courant de tout, et si j'ai le bonheur de te donner un enfant, il me sera bien plus cher que ta bague. Mais nous pleurons et Lebel rit en nous regardant.

Je ne pus lui répondre qu'en la serrant entre mes bras, et je la tenais encore embrassée en la remettant à son futur époux, qui me dit, en montant en voiture, que notre long colloque lui avait fait le plus grand plaisir.

J'allai me coucher assez tristement. Le lendemain à mon réveil, un pasteur de l'église de Genève vint me demander si je voulais lui accorder une place dans ma voiture; j'y consentis et je n'en fus point fâché.

Ce prêtre était un homme éloquent; théologien de son métier, il répondait aux questions les plus épineuses que je pouvais lui faire en matière de religion. Il n'y avait point de mystère pour lui; tout était raison. Je n'ai jamais trouvé de prêtre plus commodément chrétien que ce brave homme dont les mœurs, comme je l'appris plus tard à Genève, étaient parfaitement pures. Mais j'eus occasion de me convaincre que sa façon d'être chrétien ne lui était pas particulière, sa doctrine étant commune à tous ses coréligionnaires.

Voulant le convaincre qu'il n'était calviniste que de nom, puisqu'il ne croyait pas Jésus-Christ consubstantiel à Dieu le père, il me répondit que

Calvin ne s'était jamais donné pour infaillible que lorsqu'il décidait *ex cathedra*, et je le rendis muet en lui citant l'Évangile. Il rougit quand je lui reprochai que Calvin croyait que le pape était l'antechrist de l'Apocalypse. Il est, me dit-il, impossible de détruire ce préjugé à Genève aussi long-temps que le gouvernement n'ordonnera pas d'effacer sur la porte de l'église une inscription que tout le monde lit, et dans laquelle le chef de l'église romaine est caractérisé ainsi.

Le peuple, ajouta-t-il, est ignorant partout, mais j'ai une nièce de vingt ans qui n'est pas peuple sous ce rapport. J'aurai l'honneur de vous la faire connaître, elle est théologienne et jolie.

— Je la verrai avec plaisir, monsieur, mais que Dieu me préserve de raisonner avec elle.

— Elle vous fera raisonner par force, et je crois pouvoir vous assurer d'avance que vous n'en serez pas fâché.

— Nous verrons, mais vous aurez la bonté de me donner votre adresse.

— Non, monsieur, mais j'aurai l'honneur d'aller vous prendre à votre auberge, et je vous servirai de guide.

Je descendis aux Balances où je fus fort bien logé. C'était le 20 août 1760. En m'approchant de la fenêtre, mes yeux se fixèrent sur un carreau de vitre sur lequel je lus ces mots, écrits avec la pointe d'un diamant : *Tu oublieras Henriette*. Me rappelant à l'instant le moment où Henriette m'a-

vait écrit ces paroles treize ans plus tôt, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Nous avions logé dans cette chambre lorsqu'elle se sépara de moi pour retourner en France. Accablé, je me jetai sur un fauteuil où je m'abandonnai à mille réflexions. Noble et tendre Henriette que j'avais tant aimée! où était-elle alors? Je n'avais jamais su de ses nouvelles, et je n'en avais jamais demandé à personne. Me comparant à moi-même, je fus forcé de me trouver moins digne de la posséder que je ne l'étais alors. Je savais encore aimer, mais je ne trouvais plus en moi la délicatesse que j'avais dans ce temps-là, ni les sentimens qui justifient l'égarement des sens, ni la douceurs des mœurs, ni enfin une certaine probité qui relève jusqu'aux faiblesses mêmes; mais ce qui m'épouvantait, c'est que je ne me trouvais pas la même vigueur. Il me semblait cependant que le seul souvenir d'Henriette me rendait ma première vigueur. N'ayant plus ma bonne, qui me laissait un grand vide, je me sentis saisi d'un si grand enthousiasme, que, si j'avais su où trouver Henriette, je serais parti à l'instant même pour aller la chercher, bien que je n'eusse pas oublié sa défense.

Le lendemain, de bonne heure, je me rendis chez le banquier Tronchin qui avait tout mon argent. Après m'avoir fait voir mon compte, il me donna une lettre de crédit sur Marseille, Gênes, Florence et Rome; je ne pris en argent comptant

que douze mille francs. Je n'avais plus guère que cinquante mille écus, trois cent mille francs de France; mais cela pouvait me mener loin. Dès que j'eus remis mes lettres, je rentrai aux Balances, impatient de voir M. de Voltaire.

Je trouvai mon compagnon de voyage dans ma chambre. Il me pria à dîner, en me disant que j'aurais pour compagnon M. Vilars-Chaudieu qui, après le dîner, me conduirait chez M. de Voltaire où l'on m'attendait depuis plusieurs jours. Je suivis ce galant homme et je trouvai chez lui une société choisie, et la jeune théologienne que l'oncle ne fit parler qu'au dessert.

Je vais rapporter aussi fidèlement que possible les propos de cette jeune personne.

— A quoi, ma chère nièce, vous êtes-vous occupée ce matin?

— J'ai lu saint Augustin que j'ai trouvé absurde; je crois l'avoir réfuté en peu de mots.

— De quoi s'agit-il?

— De la mère du Sauveur.

— Qu'en dit saint Augustin?

— Ce que vous n'aurez peut-être pas remarqué, mon oncle. Il dit que la vierge Marie conçut Jésus-Christ par les oreilles.

— Et vous ne l'avez pas cru?

— Non certainement, et pour trois bonnes raisons. D'abord parce que Dieu n'étant pas matière ne saurait avoir besoin d'un trou pour entrer ou pour sortir; ensuite parce que les trompes de l'ouïe

n'ont aucune communication avec le siége d'un enfant dans le sein de la mère, et enfin parce que si Marie avait conçu par l'oreille, c'est aussi par le même canal qu'elle aurait dû accoucher. Cela serait très-bon pour les catholiques, dit-elle en me regardant, car alors ils auraient raison de la considérer comme vierge avant d'avoir conçu, pendant sa grossesse et après son enfantement.

Ma surprise était extrême, mais elle était partagée par tous les convives. L'esprit divin de la théologie sait se rendre supérieur à toute sensation charnelle, et d'après ce que nous venions d'entendre, il fallait lui supposer ce privilége, ou prendre la jeune théologienne pour une dévergondée. La savante nièce ne craignit pas d'abuser de ce privilége, car elle me demanda ce que j'en pensais.

— Si j'étais théologien et que je me permisse un examen raisonné sur les miracles, il est possible, mademoiselle, que je fusse de votre avis; mais comme ce n'est nullement le cas, je me borne, en vous admirant, de condamner saint Augustin d'avoir voulu analyser le mystère de l'Annonciation. Ce que je trouve de certain, c'est que si la Vierge avait été sourde, saint Augustin aurait dit une balourdise palpable, puisque l'incarnation aurait été impossible, puisque les trois paires de nerfs qui animent l'ouïe n'ayant aucune communication avec la matrice, on ne pourrait concevoir comment la chose aurait eu lieu; mais l'incarnation, mademoiselle, est un miracle.

Elle me répondit avec beaucoup de gentillesse que je me montrais dans ma réponse beaucoup plus grand théologien qu'elle, et son oncle me remercia d'avoir donné une leçon à sa nièce. On la fit causer sur différens sujets, mais elle ne brilla pas. Son fait était le Nouveau-Testament. J'aurai occasion de parler de cette jeune personne à mon retour à Genève.

Après dîner nous nous rendîmes chez Voltaire, qui sortait de table lorsque nous entrâmes. Il était comme au milieu d'une cour de seigneurs et de dames, ce qui rendit ma présentation solennelle; mais il s'en fallait bien que chez ce grand homme cette solennité pût m'être favorable.

CHAPITRE X.

M. de Voltaire; mes discussions avec ce grand homme. — Une scène chez lui à l'occasion de l'Arioste. — Le duc de Villars. — Le syndic et ses trois belles. — Dispute chez Voltaire. — — Aix en Savoie. — Le marquis Desarmoises.

— Voici, monsieur de Voltaire, lui dis-je, le plus beau moment de ma vie. Il y a vingt ans que je suis votre élève, et mon cœur est plein de joie du bonheur que j'ai de voir mon maître.

— Monsieur, honorez-moi encore pendant vingt ans, et promettez-moi au bout de ce temps de m'apporter mes honoraires.

— Bien volontiers, pourvu que vous me promettiez de m'attendre.

Cette saillie voltairienne fit éclater de rire tous les auditeurs; c'était dans l'ordre, car les rieurs sont faits pour tenir en haleine l'une des deux parties aux dépens de l'autre, et celle qui a les rieurs pour elle est toujours sûre de gagner : c'est la cabale de la bonne compagnie.

Je ne fus pas au reste pris au dépourvu; je m'y attendais, et j'espérais prendre ma revanche.

Dans ces entrefaites, on vint lui présenter deux Anglais nouvellement arrivés. Ces messieurs sont Anglais, dit Voltaire, je voudrais bien l'être. Je trouvai le compliment faux et déplacé, car c'était forcer ces messieurs à lui répondre, par politesse, qu'ils voudraient bien être Français; or, s'ils n'avaient pas envie de mentir, ils devaient être confus de dire la vérité. Je crois qu'il est permis à l'homme d'honneur de mettre sa nation au premier rang, en fait de choix.

L'instant d'après, Voltaire m'adressa de nouveau la parole en me disant que, puisque j'étais Vénitien, je devais connaître le comte Algarotti.

— Je le connais, non pas en qualité de Vénitien, car les sept huitièmes de mes chers compatriotes ignorent qu'il existe.

— J'aurais dû dire en qualité d'homme de lettres.

— Je le connais pour avoir passé avec lui deux mois à Padoue, il y a sept ans de cela, et ce qui lui attira particulièrement mon attention, c'est l'admiration qu'il professait pour M. de Voltaire.

— C'est flatteur pour moi, mais il n'a besoin d'être l'admirateur de personne pour mériter l'estime de tous.

— S'il n'avait pas commencé par admirer, Algarotti ne se serait jamais fait un nom. Admirateur de Newton, il a su mettre les dames en état de parler de la lumière.

— A-t-il réussi ?

— Pas aussi bien que M. de Fontenelle dans sa Pluralité des mondes ; malgré cela on peut dire qu'il a réussi.

— C'est vrai. Si vous le voyez à Bologne, je vous prie de lui dire que j'attends ses lettres sur la Russie. Il peut les adresser à Milan à mon banquier Bianchi qui me les fera passer.

— Je ne manquerai pas si je le vois.

— On m'a dit que les Italiens ne sont pas contens de sa langue.

— Je le crois ; dans tout ce qu'il a écrit, sa langue fourmille de gallicismes. Son style est pitoyable.

— Mais est-ce que les tournures françaises ne rendent pas votre langue plus belle ?

— Elles la rendent insoutenable, comme le serait la française lardée d'italien ou d'allemand, quand bien même ce serait M. de Voltaire qui l'eût écrite.

— Vous avez raison ; il faut écrire purement une langue quelconque. On a critiqué Tite-Live ; on a dit que son latin sentait la patavinité.

— Lorsque je commençais à m'approprier cette langue, l'abbé Lazzarini m'a dit qu'il préférait Tite-Live à Saluste.

— L'abbé Lazzarini, auteur de la tragédie : *Ulisse il giovine.* Vous deviez être bien jeune alors, et je voudrais bien l'avoir connu. En revanche j'ai beaucoup connu l'abbé Conti qui avait été ami de Newton, et dont les quatre tragédies embrassent toute l'histoire romaine.

— Je l'ai aussi connu et admiré. J'étais jeune, mais je m'en félicitais quand je me voyais admis dans la société de ces grands hommes. Il me semble que c'est d'hier, quoiqu'il y ait bien des années, et maintenant en votre présence, mon infériorité ne m'humilie pas, je voudrais être le cadet de tout le genre humain.

— Vous seriez sans doute plus heureux que d'en être le doyen. Oserai-je vous demander à quelle espèce de littérature vous vous êtes adonné?

— A aucune, mais cela viendra peut-être. En attendant je lis tant que je puis et je me plais à étudier l'homme en voyageant.

— C'est le moyen de le connaître; mais le livre est trop grand. On y parvient plus facilement en lisant l'histoire.

— Oui, si elle ne mentait pas. On n'est pas sûr des faits, elle ennuie, et l'étude du monde en courant m'amuse. Horace, que je sais par cœur, est mon itinéraire, et je le trouve partout.

— Algarotti aussi a tout Horace dans sa tête. Vous aimez certainement la poésie.

— C'est ma passion.

— Avez-vous fait beaucoup de sonnets?

— Dix à douze que j'aime, et deux ou trois mille que, peut-être, je n'ai pas relus.

— L'Italie a la fureur des sonnets.

— Oui, si cependant on peut appeler fureur l'inclination à donner à une pensée une mesure harmonieuse qui puisse la faire ressortir. Le sonnet est difficile, parce qu'il n'est permis ni d'allonger ni de raccourcir la pensée pour atteindre les quatorze vers.

— C'est le lit de Procuste, et c'est pour cela que vous en avez si peu de bons. Quant à nous, nous n'en avons pas un seul, mais c'est la faute de notre langue.

— Et du génie français; car on s'imagine qu'une pensée dilatée doit perdre toute sa force et son éclat.

— Et vous n'êtes pas de cet avis?

— Pardonnez-moi. Il ne s'agit que d'examiner la pensée. Un bon mot, par exemple, ne suffit pas à un sonnet; il est en italien comme en français du domaine de l'épigramme.

— Quel est le poète italien que vous aimez le plus?

— L'Arioste; mais je ne puis pas dire que je l'aime plus que les autres, car c'est le seul que j'aime.

— Vous connaissez cependant les autres?

— Je crois les avoir tous lus, mais tous pâlissent devant l'Arioste. Lorsqu'il y a quinze ans, je lus tout le mal que vous en avez dit, je dis que vous vous rétracteriez quand vous l'auriez lu.

— Je vous remercie d'avoir cru que je ne l'avais pas lu. Je l'avais lu, mais j'étais jeune, je possédais superficiellement votre langue; prévenu par des savans italiens qui adoraient le Tasse, j'eus le malheur de publier un jugement que je croyais le mien, tandis qu'il n'était que l'écho de la prévention irréfléchie de ceux qui m'avaient influencé. J'adore votre Arioste.

— Ah! monsieur de Voltaire, je respire. Mais de grâce, faites donc excommunier l'ouvrage où vous avez tourné ce grand homme en ridicule.

— A quoi bon! mes livres sont tous excommuniés; mais je vais vous donner un bon essai de ma rétractation.

Je demeurai ébahi! Ce grand homme se mit à me réciter par cœur les deux grands morceaux du trente-quatrième et du trente-cinquième chant où ce divin poète parle de la conversation qu'Astolphe eut avec l'apôtre saint Jean, et il le fit sans manquer un seul vers, sans faire la plus petite faute contre la prosodie. Ensuite il en releva les beautés avec toute la sagacité qui lui était naturelle, et toute la justesse du génie d'un grand homme. Il aurait été injuste de s'attendre à quelque chose de mieux de la part des glossateurs les plus habiles de

l'Italie. Je l'écoutais avec toute l'attention possible, respirant à peine, et désirant le trouver en défaut sur un seul point; j'y perdis ma peine. Je me tournai vers la société, en m'écriant que j'étais excédé de surprise, et que j'informerais toute l'Italie de ma juste admiration. Et moi, monsieur, reprit le grand homme, j'informerai toute l'Europe de la réparation que je dois au plus grand génie qu'elle ait produit.

Insatiable d'éloges, qu'il méritait à tant de titres, Voltaire me donna le lendemain la traduction qu'il avait faite de la stance que l'Ariote commence par ces vers : —

Quindi avvien che tra principi e signori.....

La voici : —

Les papes, les Césars, apaisant leur querelle,
Jurent sur l'Évangile une paix éternelle;
Vous les voyez l'un de l'autre ennemis;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis :
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils attestaient, ils bravaient le courroux :
L'intérêt est le dieu qui les gouverne tous.

A la fin du récit, qui valut à M. de Voltaire les applaudissemens de tous les assistans, quoiqu'aucun d'eux ne comprit l'italien, madame Denis, sa nièce, me demanda si je croyais que le morceau

que son oncle venait de déclamer fût un des plus beaux du grand poète.

— Oui, madame, mais il n'est pas le plus beau.

— Il fallait bien, car sans cela on n'aurait pas fait l'apothéose du signor Ludovico.

— On l'a donc sanctifié? je ne le savais pas.

A ces mots les rieurs, et Voltaire à leur tête, furent pour madame Denis. Tout le monde riait, excepté moi qui gardais le plus grand sérieux.

Voltaire, piqué de ce que je ne riais pas comme les autres, m'en demanda la raison. Vous pensez, me dit-il, que c'est en vertu d'un morceau plus qu'humain qu'il a été qualifié de divin?

— Oui, certainement.

— Et quel est ce morceau?

— Ce sont les trente-six dernières stances du vingt-troisième chant dans lesquelles le poète décrit mécaniquement comment Roland devint fou. Depuis que le monde existe, personne n'a jamais su comment on devient fou, si ce n'est l'Arioste qui le devint vers la fin de ses jours. Ces stances font horreur, monsieur de Voltaire, et je suis sûr qu'elles vous ont fait trembler.

— Oui, je me les rappelle; elles rendent l'amour épouvantable. Il me tarde de les relire.

— Monsieur aura peut-être la complaisance de nous les réciter, dit madame Denis en jetant à son oncle un coup d'œil à la dérobée.

— Bien volontiers, madame, lui dis-je, si vous avez la bonté de les écouter.

— Vous vous êtes donc donné la peine de les apprendre par cœur? me dit Voltaire.

— Dites le plaisir, car je n'ai pris aucune peine. Depuis l'âge de seize ans, je n'ai point passé d'année sans lire l'Arioste deux ou trois fois; c'est ma passion, et il s'est tout naturellement colloqué dans ma mémoire, sans que je me sois donné la moindre peine. Je le sais tout, à l'exception de ses longues généalogies et de ses tirades historiques qui fatiguent l'esprit sans intéresser le cœur. Il n'y a qu'Horace dont tous les vers soient gravés dans mon âme, malgré la tournure souvent trop prosaïque de ses épîtres qui sont loin de valoir celles de Boileau.

— Boileau est souvent trop louangeur, monsieur de Casanova, passe pour Horace, j'en fais aussi mes délices, mais pour Arioste, quarante grands chants, c'est trop.

— C'est cinquante-un, monsieur de Voltaire.

Le grand homme resta muet, mais madame Denis était là. Voyons, voyons, dit-elle, les trente-six stances qui font frémir et qui ont mérité à leur auteur le titre de divin.

Je commençai aussitôt, d'un ton assuré, mais non en les déclamant avec le ton monotone adopté par les Italiens et que les Français nous reprochent avec raison. Les Français seraient les meilleurs déclamateurs, s'ils n'étaient contraints par la rime, car ils sont de tous les peuples ceux qui sentent le plus justement ce qu'ils disent. Ils

n'ont ni le ton passionné et monotone de mes compatriotes, ni le ton sentimental et outré des Allemands, ni la manière fatigante des Anglais : ils donnent à chaque période le ton et le son de voix qui convient le mieux à la nature du sentiment qu'ils ont à rendre ; mais le retour obligé des mêmes sons leur fait perdre une partie de ces avantages. Je récitai les beaux vers de l'Arioste comme une belle prose cadencée que j'animai du son de la voix, du mouvement des yeux, et en modulant mes intonations, selon le sentiment que je voulais inspirer à mes auditeurs. On voyait, on sentait la violence que je me faisais pour retenir mes larmes, et les pleurs étaient dans tous les yeux ; mais lorsque j'en fus à cette stance :

Poiche allargare il freno al dolor puote,
Che resta solo senza altrui rispetto,
Giù dagli occhi rigando per le gote
Sparge un fiume de lacrime sul petto.

mes larmes s'échappèrent avec tant d'abondance que tous mes auditeurs se mirent à sangloter. M. de Voltaire et madame Denis me sautèrent au cou ; mais leurs embrassemens ne purent m'interrompre, car Roland, pour devenir fou, avait besoin de remarquer qu'il était dans le même lit où naguère Angélique s'était trouvée entre les bras du trop heureux Médor, et il fallait que j'arrivasse à la stance suivante. A ma voix plaintive et lugubre, je fis succéder celle de la terreur qui naît

naturellement de la fureur avec laquelle sa force prodigieuse lui fit exercer des ravages pareils à ceux que pourrait produire une horrible tempête ou un volcan accompagné d'un tremblement de terre.

Quand j'eus achevé, je reçus d'un air triste les félicitations de toute la société. Voltaire s'écria : Je l'ai toujours dit : le secret de faire pleurer est de pleurer soi-même ; mais il faut des larmes véritables, et pour en verser, il faut que l'âme soit profondément émue. Je vous remercie, monsieur, ajouta-t-il en m'embrassant, et je vous promets de vous réciter demain les mêmes stances et de pleurer comme vous. Il tint parole.

— Il est étonnant, dit madame Denis, que l'intolérante Rome n'ait jamais mis à l'index le chantre de Roland.

— Bien loin de là, dit Voltaire, Léon X a pris les devans en excommuniant quiconque oserait le condamner. Les deux grandes familles d'Este et de Médicis étaient intéressées à le soutenir. Sans cette protection, il est probable que le seul vers sur la donation de Rome faite par Constantin à Silvestre, où le poète dit *puzza forte*, aurait suffi pour faire mettre tout le poème en interdit. Je crois, dis-je, que le vers qui a excité le plus de rumeur est celui où l'Arioste met en doute la résurrection du genre humain et la fin du monde. L'Arioste, ajoutai-je, en parlant de l'ermite qui voulait empêcher Rodomond de s'emparer d'Isa-

belle, veuve de Zerbin, peint l'Africain qui, ennuyé de ses sermons, se saisit de lui et le lance si loin qu'il va s'écraser contre un rocher, contre lequel il reste mort comme endormi, de façon *che al novissimo dì forse fia desto*.

Ce *forse*, que peut-être le poète ne plaça là que comme une fleur de rhétorique, ou comme une cheville pour compléter le vers, fit beaucoup crier, et sans doute cela aurait beaucoup fait rire le poète s'il en avait eu le temps.

— Il est dommage, dit madame Denis, que l'Arioste n'ait pas été plus sobre de ces sortes d'hyperboles.

— Taisez-vous, ma nièce; elles sont toutes plèines d'esprit et de sel. Elles sont toutes des grains de beauté que le meilleur goût a répandus dans l'ouvrage.

Nous causâmes ensuite de mille choses toutes littéraires, et enfin on mit sur le tapis l'Écossaise que nous avions jouée à Soleure.

On savait tout.

M. de Voltaire me dit que si je voulais jouer chez lui, il écrirait à M. de Chavigni d'engager ma Lindane à venir me seconder et que lui, il ferait le rôle de Monrose. Je m'excusai en lui disant que madame de *** était à Bâle et que j'étais moi-même obligé de partir le lendemain. A ces mots, il se mit à jeter les hauts crits, souleva toute la société contre moi et finit par me dire que ma visite serait insultante pour lui, si je ne lui faisais

pas le sacrifice au moins d'une semaine tout entière. Monsieur, lui dis-je, je ne suis venu à Genève que pour avoir l'honneur de vous voir; maintenant que j'ai obtenu cette faveur, je n'ai plus rien à y faire.

— Êtes-vous venu pour me parler ou pour que je vous parle?

— Pour vous parler, sans doute, mais beaucoup plus pour que vous me parliez.

— Restez donc ici au moins trois jours; venez dîner chez moi tous les jours, et nous nous parlerons.

L'invitation était si pressante et si flatteuse que j'aurais eu mauvaise grâce à refuser. J'acceptai donc, ensuite je me retirai pour aller écrire.

Je n'étais pas rentré depuis un quart d'heure quand un syndic de la ville, homme aimable que je ne nommerai pas et que j'avais vu chez M. de Voltaire, vint me prier de lui permettre de souper avec moi. J'ai assisté, me dit-il, à votre conflit avec le grand homme et je n'ai pas ouvert la bouche; mais je souhaite vivement de passer une heure tête-à-tête avec vous. Pour toute réponse, je l'embrassai en lui demandant pardon s'il me trouvait en robe de chambre, et je lui dis que je verrais avec plaisir qu'il passât avec moi toute la nuit.

Cet aimable homme passa deux heures avec moi, sans parler un seul instant de littérature, mais il n'en avait pas besoin pour me plaire, car

étant élève d'Épicure et de Socrate, la soirée se passa en fines historiettes, en éclats de rire, en récits sur tous les genres de plaisirs qu'on pouvait se procurer à Genève. Avant de me quitter, il me pria à souper pour le lendemain, en me promettant que l'ennui ne serait pas de la partie.

— Je vous attendrai, lui dis-je.

— Bien, mais ne parlez à personne de notre partie.

Je le lui promis.

Le lendemain matin, le jeune Fox vint me voir avec les deux Anglais que j'avais vus chez M. de Voltaire. Ils me proposèrent une partie au quinze, j'acceptai et après avoir perdu une cinquantaine de louis, je quittai et nous allâmes courir la ville jusqu'à l'heure du dîner.

Nous trouvâmes aux Délices le duc de Villars; il venait d'y arriver pour consulter le docteur Tronchin qui, depuis dix ans, le faisait vivre par artifice.

Je fus silencieux pendant le repas, mais au dessert, M. de Voltaire, sachant que je n'avais pas lieu d'être content du gouvernement de Venise, m'engagea sur ce sujet; mais je trompai son attente, car je tâchai de démontrer qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse jouir d'une liberté plus complète. Oui, me dit-il, pourvu qu'on se résigne au rôle de muet; et voyant que le sujet ne me plaisait pas, il me prit par le bras et me mena

dans son jardin dont il me dit être le créateur. La grande allée aboutit à une belle eau courante. C'est, me dit-il, le Rhône que j'envoie en France.

— C'est une expédition que vous faites à peu de frais.

Il sourit agréablement, puis il me montra la belle rue de Genève et la Dent-Blanche, qui est la pointe la plus élevée des Alpes.

Ramenant ensuite la conversation sur la littérature italienne, il commença à déraisonner avec esprit, beaucoup d'érudition, mais finissant toujours par un faux jugement. Je le laissai dire. Il me parla d'Homère, du Dante, de Pétrarque, et tout le monde sait ce qu'il pensait de ces grands génies; mais il s'est fait du tort en écrivant ce qu'il en pensait. Je me contentai de lui dire que si ces grands hommes ne méritaient pas l'estime de tous ceux qui les étudient, il y a long-temps qu'ils seraient descendus du haut rang où l'approbation des siècles les a placés.

Le duc de Villars et le fameux médecin Tronchin vinrent nous joindre. Le docteur, grand, bien fait, beau de figure, poli, éloquent sans être parleur, savant physicien, homme d'esprit, élève de Boerhaave qui le chérissait, n'ayant ni le jargon, ni le charlatanisme, ni la suffisance des suppôts de la faculté, m'enchanta. Sa médecine était basée sur le régime, et pour l'ordonner, il avait besoin d'être philosophe. On m'a assuré, ce que

j'ai de la peine à croire, qu'il guérit un pulmonique d'une maladie secrète au moyen du lait d'une ânesse qu'il avait soumise à trente fortes frictions de mercure administrées par quatre porte-faix vigoureux.

Quant à Villars, il attira toute mon attention, mais d'une manière tout opposée à Tronchin. En examinant sa figure et son maintien, je crus voir une femme septuagénaire habillée en homme, maigre, décharnée, ayant des prétentions, et qui dans sa jeunesse pouvait avoir été belle. Il avait les joues couperosées, plâtrées de fard, les lèvres couvertes de carmin, les sourcils teints en noir, des dents postiches, une énorme perruque d'où s'exhalait une forte odeur d'ambre et à la boutonnière un fagot de fleurs qui lui montaient jusqu'au menton. Il affectait le gracieux dans ses gestes et il parlait avec une voix douce qui empêchait souvent d'entendre ce qu'il disait. Du reste, très-poli, affable et maniéré dans le goût des temps de la régence. C'était en tout un être souverainement ridicule. On m'a dit que dans sa jeunesse et dans sa virilité, il avait aimé le beau sexe, mais que lorsqu'il ne fut plus bon à rien, il prit le modeste parti de se faire femme, et qu'il tenait quatre beaux mignons à ses gages, ayant chacun à son tour le dégoûtant bonheur de réchauffer la nuit sa vieille carcasse.

Villars était gouverneur de Provence et avait le dos rongé par le cancer. Selon l'ordre de la na-

ture, il aurait dû être enterré depuis dix ans; mais à force de régime, Tronchin le faisait vivre en nourrissant ses plaies avec des tranches de veau. Sans cet aliment, le cancer serait mort en emportant son cadavre. Voilà ce qui peut s'appeler vivre par artifice.

J'accompagnai M. de Voltaire dans sa chambre à coucher, où il changea de perruque et mit un autre bonnet, car il en portait toujours un pour se garantir des rhumes auxquels il était très-sujet. Je vis sur une table la *Summa* de saint Thomas, et entre plusieurs poètes italiens *la Secchia rapita* de Tassoni. Voilà, me dit Voltaire, le seul poème tragi-comique que l'Italie possède. Tassoni fut moine, bel-esprit et savant génie en tant que poète.

— En qualité de poète, passe, mais non en qualité de savant; car en se moquant du système de Copernic, il dit qu'en le suivant on ne pourrait donner ni la théorie des lunaisons ni celle des éclipses.

— Où a-t-il dit cette sottise?

— Dans ses discours académiques.

— Je ne les ai pas, mais je me les procurerai.

Il prit une plume pour écrire une note là-dessus et me dit : Mais Tassoni a critiqué Pétrarque avec beaucoup d'esprit.

— Oui, mais par là il a déshonoré son goût et sa littérature, ainsi que Muratori.

— Le voici. Convenez que son érudition est immense.

— *Est ubi peccat* (1).

Voltaire ouvrit une porte et je vis une centaine de grosses liasses. C'est, me dit-il, ma correspondance. Vous voyez à peu près cinquante mille lettres auxquelles j'ai répondu.

— Avez-vous la copie de vos réponses ?

— D'une bonne partie. C'est l'affaire d'un valet qui n'a que cela à faire.

— Je connais bien des libraires qui donneraient beaucoup d'argent pour devenir maîtres de ce trésor.

— Oui ; mais gardez-vous des libraires quand vous donnerez quelque chose au public, si vous n'avez pas déjà commencé ; ce sont des forbans plus redoutables que ceux de Maroc.

— Je n'aurai affaire à ces messieurs que quand je serai vieux.

— Alors ils seront la plaie de votre vieillesse.

A ce propos je lui citai un vers macaronique de Merlin Cocci.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est un vers d'un poème célèbre en vingt-quatre chants.

— Célèbre ?

— Oui, et qui plus est, digne de l'être ; mais

(1) C'est par où il pèche.

pour l'apprécier, il faut connaître le dialecte de Mantoue.

— Je le comprendrai, si vous pouvez me le procurer.

— J'aurai l'honneur de vous l'offrir demain.

— Vous m'obligerez outre mesure.

On vint nous tirer de là, et nous passâmes au milieu de la société deux heures en propos de tous genres. Voltaire y déploya toutes les ressources de son esprit brillant et fertile, et fit le charme de tous, malgré ses traits caustiques qui n'épargnaient pas même les personnes présentes; mais il avait un art inimitable à lancer le sarcasme de manière à ne pas blesser. Quand le grand homme accompagnait ses traits d'un sourire plein de grâce, les rieurs ne lui manquaient jamais.

Il tenait sa maison on ne peut pas plus noblement et on faisait bonne chère chez le poète; circonstance fort rare chez ses confrères en Apollon, qui sont rarement comme lui les favoris de Plutus. Il avait alors soixante-six ans et cent vingt mille livres de rente. On a dit méchamment que ce grand homme s'était enrichi en trompant ses libraires; le fait est qu'il n'a pas été, sous ce rapport, plus favorisé que le dernier des auteurs, et que loin d'avoir dupé ses libraires, il a souvent été leur dupe. Il faut en excepter les Cramer, dont il a fait la fortune. Voltaire avait su s'enrichir autrement que par sa plume, et comme il était avide de réputation, il donnait souvent ses ouvrages,

sous la seule condition d'être imprimés et répandus. Pendant le peu de temps que j'ai passé auprès de lui, je fus témoin d'une de ces générosités; il fit présent de la Princesse de Babylone, conte charmant qu'il écrivit en trois jours.

Exact au rendez-vous, mon syndic épicurien vint me prendre aux Balances, comme il me l'avait promis, et me conduisit dans une maison peu éloignée, où il me présenta à trois demoiselles qui, sans être des beautés dans toute la force du mot, étaient ravissantes. Deux d'entre elles étaient sœurs. Accueil aisé et gracieux, physionomie spirituelle, ton de gaîté véritable, je jugeai de prime abord que la soirée serait délicieuse; je ne me trompai pas. La demi-heure avant le souper se passa en discours décens, mais sans gêne, et pendant le souper, le syndic m'ayant donné le ton, je prévis ce qui arriverait après le dessert.

Il faisait chaud, et sous le prétexte honnête de jouir de la fraîcheur, certains de n'être importunés par aucune visite, nous nous mîmes presqu'en état de nature. Quelle orgie! Je regrette d'être obligé d'en voiler le côté le plus saillant. Montés sur le ton de la plus licencieuse gaîté, échauffés par l'amour, le Champagne et les propos les plus irritans, je me mis à leur réciter l'Y grec de Grécourt. Quand j'eus achevé ce voluptueux morceau digne de la plume d'un abbé, voyant les yeux des trois belles plus brillans que les flammes : Mesdames, je m'offre de vous démontrer à toutes

trois, l'une après l'autre, par quelle raison fut prononcée la sentence : *Gaudeant benè nati,* et sans attendre leur réponse, je les pris à tour de rôle, et sans aller au fond de l'affaire, je les rendis heureuses. Mon syndic était rayonnant ; il jouissait de m'avoir fait un présent de mon goût, et je pus juger que l'extraordinaire ne déplaisait pas aux trois Grâces que le Sybarite tenait à un maigre régime, car il n'avait de puissance que dans les désirs. Ces jeunes personnes me firent des remercîmens sans fin, tandis que je m'évertuais à leur témoigner ma reconnaissance ; mais elles sautèrent de plaisir quand elles entendirent le syndic m'inviter pour le lendemain.

En me reconduisant à l'auberge, je lui exprimai tout le plaisir qu'il m'avait procuré, et il me dit qu'il avait le mérite d'avoir élevé seul ces trois bijoux. Vous êtes, ajouta-t-il, après moi, le seul homme qu'elles connaissent. Vous les reverrez, mais, je vous en supplie, prenez garde de leur laisser des souvenirs, car, dans cette ville à préjugés, ce serait un malheur irréparable et pour elles et pour moi.

— Vous êtes donc toujours mesuré ? lui dis-je.

— Il n'y a malheureusement aucun mérite de ma part. Né pour l'amour, Vénus m'a puni de bonne heure de lui avoir rendu un culte trop précoce.

Après avoir passé une nuit délicieuse, m'étant réveillé dispos, je me mis à écrire à M. de Vol-

taire une lettre en vers blancs qui me coûtèrent quatre fois plus que si je les avais rimés. Je la lui envoyai avec le poème de Théophile Falengue, mais je fis mal, car j'aurais pu prévoir qu'il n'aurait pas goûté ce poème; car on ne peut bien apprécier que ce que l'on comprend bien. Je descendis ensuite chez M. Fox où je trouvai les deux Anglais qui m'offrirent ma revanche. Je perdis cent louis, et je les vis avec plaisir partir pour Lausanne.

Le syndic m'avait dit que les trois demoiselles appartenaient à d'honnêtes familles, mais qu'elles n'étaient pas riches; je me creusai la tête pour trouver un moyen de leur faire un présent utile, sans les humilier, et je m'arrêtai à celui-ci en concevant la plus folle des supercheries, comme on le verra. Je me rendis chez un orfèvre auquel je remis six quadruples, et je le chargeai de me faire de suite trois boules d'or de deux onces chacune.

A midi je me rendis chez M. de Voltaire; il n'était pas visible, mais madame Denis me dédommagea. Elle avait beaucoup d'esprit, de raison et de goût, de l'érudition sans prétention, et beaucoup de haine pour le roi de Prusse qu'elle appelait un vilain. Elle me demanda des nouvelles de ma belle gouvernante, et me félicita de l'avoir mariée à un honnête homme. Quoique je reconnaisse aujourd'hui qu'elle avait parfaitement raison, j'étais loin alors d'être de son avis, car l'impression était encore trop vive. Madame De-

nis me pria de lui raconter comment je m'étais évadé des Plombs, mais le récit étant un peu long, je lui promis de la satisfaire une autre fois.

M. de Voltaire ne dîna pas avec nous ; il ne parut qu'à cinq heures tenant une lettre à la main. Connaissez-vous, me dit-il, le marquis Albergati Capacelli, sénateur bolonais, et le comte Paradisi ?

— Je ne connais pas Paradisi, mais je connais de vue et de réputation M. Albergati, qui n'est pas sénateur, mais bien un des quarante, et à Bologne les quarante sont cinquante.

— Miséricorde ! Voilà une énigme difficile à deviner.

— Le connaissez-vous ?

— Non, mais il m'a envoyé le Théâtre de Goldoni, des saucissons de Bologne, la traduction de mon Tancrède, et il viendra me voir.

— Il ne viendra pas : il n'est pas assez sot.

— Comment, sot ? Y aurait-il de la sottise à venir me voir ?

— Non pas pour vous, assurément, mais pour lui, sans aucun doute.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— Il sait qu'il y perdrait trop, car il jouit de l'idée que vous semblez avoir de lui, et s'il venait, vous verriez sa nullité, et adieu l'illusion. Du reste, c'est un bon gentilhomme qui a six mille sequins de revenu, et il a la théâtromanie. Il est assez bon acteur, il a fait quelques comédies en

prose, mais elles ne supportent ni la lecture ni la représentation.

— Vous lui donnez, ma foi, un habit qui ne le grossit pas.

— Je puis vous assurer qu'il ne le rabaisse pas tout-à-fait à sa taille.

— Mais dites-moi comment il est quarante et cinquante ?

— Comme on a à Bâle midi à onze heures.

— J'entends; comme votre conseil des dix est de dix-sept.

— Précisément; mais les maudits quarante de Bologne sont autre chose.

— Pourquoi maudits ?

— Parce qu'ils ne sont pas sujets au fisc, et que par cette licence, ils commettent tous les crimes qu'ils veulent avec une entière impunité; ils en sont quittes pour aller demeurer hors de l'état, où ils vivent à leur gré de leur revenu.

— C'est une bénédiction, et non une malédiction; mais poursuivons. Le marquis Albergati est sans doute homme de lettres.

— Il écrit bien dans sa langue; mais il s'écoute, est prolixe, et n'a pas grand'chose dans la tête.

— Il est acteur, avez-vous dit ?

— Et très-bon, surtout dans ses propres pièces, quand il joue le rôle d'amoureux.

— Est-il beau ?

— Oui, sur la scène; mais pas ailleurs, car sa figure est sans expression.

— Cependant ses pièces plaisent?

—Non pas aux connaisseurs, car on les sifflerait si on les comprenait.

— Et de Goldoni, qu'en dites-vous?

— Tout ce qu'on peut en dire. Goldoni est le Molière de l'Italie.

— Pourquoi s'intitule-t-il poète du duc de Parme?

— Pour prouver sans doute qu'un homme d'esprit a son côté faible tout comme un sot; le duc n'en sait probablement rien. Il s'intitule aussi avocat, quoiqu'il ne le soit qu'en imagination. Goldoni est un bon auteur de comédies, et rien de plus. Tout Venise me connaît pour son ami; je puis donc en parler savamment : il ne brille pas en société, et malgré le sarcasme si finement répandu dans ses écrits, il est d'une extrême douceur de caractère.

— C'est ce qu'on m'a dit. Il est pauvre et on m'a assuré qu'il veut quitter Venise. Cela déplaira aux entrepreneurs des théâtres où l'on joue ses pièces.

— On a parlé de lui assurer une pension, mais le projet est allé à vau-l'eau, car on a pensé que dès qu'il aurait une pension il cesserait d'écrire.

— Cumes a refusé une pension à Homère, parce qu'on eut peur que tous les aveugles en demandassent une.

Nous passâmes la journée très-agréablement et il me remercia avec effusion de cœur du *Macca-*

ronicon qu'il me promit de lire. Il me présenta un jésuite qu'il avait à sa solde et qui s'appelait Adam, et il ajouta après son nom, ce n'est pas Adam le premier des hommes. On m'a dit ensuite qu'il s'amusait à jouer au tric-trac avec lui, et que lorsqu'il perdait il lui jetait au nez les dés et le cornet. Si l'on traitait partout les jésuites avec aussi peu de considération, on finirait peut-être par n'avoir que des jésuites inoffensifs; mais nous sommes encore loin de cet heureux temps.

Le soir, à peine rentré à mon auberge, je reçus mes trois balles d'or, et dès que mon syndic fut venu, nous partîmes pour renouveler notre voluptueuse orgie. Chemin faisant, il causa sur la pudeur et me dit : Ce sentiment, qui nous empêche de laisser voir les parties que dès l'enfance on nous a appris à tenir couvertes, peut provenir souvent d'un penchant à la vertu, mais il est plus faible que la force de l'éducation, car il ne résiste pas à l'attaque quand l'agresseur sait s'y prendre. Le moyen le plus facile de vaincre la pudeur, c'est, je crois, de ne pas la supposer dans l'objet qu'on veut attaquer, de la tourner en ridicule, et surtout de la brusquer en sautant à pieds joints par dessus une sotte honte. La victoire est certaine. L'effronterie de l'assaillant subjugue l'assailli qui, d'ordinaire, ne demande qu'à être vaincu, et qui presque toujours finit par vous remercier de votre victoire. Clément d'Alexandrie, ajouta-t-il, savant et philosophe, a dit que la pudeur, qui paraît avoir

de si fortes racines dans l'esprit des femmes, ne résidait au fond que dans le lin qui les couvre, et qu'on n'en voit bientôt plus de trace quand on parvient à le leur enlever.

Nous trouvâmes nos trois demoiselles légèrement vêtues d'une robe de fine toile, assises sur un grand sopha, et nous nous assîmes sur des siéges vis-à-vis et tout près d'elles. De jolis propos et mille baisers amoureux occupèrent la demi-heure qui s'écoula jusqu'au souper, et nos ébats ne commencèrent qu'après un repas délicieux et au milieu des fumées du Champagne.

Certains de n'être pas interrompus par la fille de service, nous nous mîmes à notre aise, et nos caresses devinrent plus vives et plus ardentes. Le syndic, en homme soigneux, tira de sa poche un paquet de fines redingotes anglaises et se mit à faire un long éloge de cet admirable préservatif contre un accident qui pouvait faire naître un repentir affreux et inutile. Ces belles le connaissaient et paraissaient fort contentes de la précaution; elles éclataient de rire en voyant la forme que prenaient ces fourreaux quand on les remplissait de vent. Mais après leur avoir laissé quelques instans cet innocent badinage, je leur dis : Mes aimables demoiselles, j'estime votre honneur plus que votre beauté; mais ne vous attendez pas à me voir consentir à m'enfermer dans un morceau de peau de mort pour avoir le bonheur de vous prouver que je suis parfaitement en vie. Voici,

ajoutai-je en tirant de ma poche les trois balles d'or, un moyen plus sûr et moins désagréable de vous mettre à l'abri de tout fâcheux accident. Après une expérience de quinze ans, je suis en état de vous certifier que, moyennant ces balles d'or, vous pouvez donner et recevoir le bonheur sans courir le moindre risque. A l'avenir, quand vous en aurez fait l'expérience, vous n'aurez plus besoin de ces humilians fourreaux. Accordez-moi une entière confiance, et acceptez ce petit présent d'un Vénitien qui vous adore.

— Nous vous sommes bien reconnaissantes, dit l'aînée des deux sœurs, mais comment fait-on usage de cette jolie balle pour se préserver du funeste embonpoint.

— Il suffit que la balle soit au fond du temple de l'amour pendant que le couple amoureux opère le sacrifice. La force antipathique communiquée à ce métal par une dissolution alcaline dans laquelle il a été plongée pendant un certain temps, empêche toute fécondité.

— Mais, dit la cousine, il peut bien se faire qu'avant la fin de la libation, le mouvement fasse sortir la balle.

— C'est un accident qui n'est pas à craindre, pourvu qu'on se tienne bien.

— Faites-nous donc voir cela, dit le syndic en prenant une bougie pour m'éclairer quand je placerais la boule.

La charmante cousine en avait trop dit pour

oser reculer; il fallut qu'elle permît à ses cousines de se convaincre. Je la plaçai de façon qu'il était impossible que la balle tombât avant que je l'eusse dûment enfoncée. Elle tomba cependant vers la fin, c'est-à-dire que nous sortîmes ensemble. La jolie victime s'aperçut bien que je l'avais frustrée, mais comme pour son propre compte elle n'y perdait rien, elle dissimula, recueillit la balle et défia les deux sœurs à se soumettre à la douce expérience, à quoi elles se prêtèrent avec l'air du plus vif intérêt; mais le syndic, qui n'avait aucune foi dans la vertu du métal, se borna au rôle de spectateur, et n'eut pas lieu de s'en plaindre. Après une demi-heure de relâche, je recommençai la fête, sans balles, en leur assurant que j'éviterais tout accident : et je leur tins parole, sans les frustrer de la moindre partie du plaisir qu'elles auraient pu avoir agissant en toute liberté.

Quand il fallut songer à nous séparer, ces jeunes personnes, qui n'avaient jusqu'alors vécu que de privations, se jetèrent sur moi, me comblant de caresses et croyant me devoir beaucoup de reconnaissance. Le syndic leur ayant dit que je voulais partir le surlendemain, leur suggéra de m'engager à rester à Genève un jour de plus, et je leur fis ce sacrifice avec joie. Le bon syndic était engagé pour le jour suivant, et moi, j'avais le plus grand besoin d'un jour de repos. Il me reconduisit à mon auberge en me faisant des remer-

cîmens presque aussi vifs que ses charmantes nymphes.

Après avoir dormi pendant dix heures d'un sommeil doux et rafraîchissant, je pris un bain fortifiant, et m'étant habillé, je me sentis en état d'aller jouir de l'agréable société de M. de Voltaire. Je me rendis chez lui, mais je fus trompé dans mon attente, car il plut au grand homme d'être ce jour-là frondeur, railleur, goguenard et caustique. Il savait que je devais partir le lendemain.

Il commença à table par me dire qu'il me remerciait du présent que je lui avais fait de Merlin Cocci. Vous me l'avez offert certes avec bonne intention, dit-il, mais je ne vous remercie pas de l'éloge que vous m'avez fait du poème, car vous êtes cause que j'ai perdu quatre heures à lire des bêtises.

Je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête ; mais je me maîtrisai, et lui répondis d'un ton assez calme qu'une autre fois peut-être il se trouverait lui-même obligé d'en faire un éloge plus beau que le mien. Je lui citai plusieurs exemples de l'insuffisance d'une première lecture.

— Cela est vrai, dit-il, mais pour votre Merlin, je vous l'abandonne. Je l'ai mis à côté de la Pucelle de Chapelain.

— Qui plaît à tous les connaisseurs, malgré sa mauvaise versification, car c'est un bon poème, et Chapelain était poète, quoiqu'il

fît de mauvais vers. Son génie ne m'a pas échappé.

Ma franchise dut le choquer, et j'aurais dû le deviner, puisqu'il m'avait dit qu'il mettrait le Macaronicon à côté de la Pucelle. Je savais aussi qu'un seul poème de même nom qui courait le monde passait pour être de lui; mais je savais qu'il le désavouait, et je comptais par cela qu'il dissimulerait la peine que mon explication devait lui causer. Il n'en fut pas ainsi; il me réfuta avec aigreur, et je me montai à l'unisson. Chapelain, lui dis-je, a eu le mérite de rendre son sujet agréable sans briguer le suffrage de ses lecteurs au moyen de choses qui blessent la pudeur ou la piété. C'est le sentiment de mon maître Crébillon.

— Crébillon! vous me citez là un grand juge. Mais en quoi, je vous prie, mon confrère Crébillon est-il votre maître?

— Il m'a appris, en moins de deux ans, à parler le français, et pour lui donner une marque de ma reconnaissance, j'ai traduit son Radamiste en vers alexandrins italiens. Je suis le premier Italien qui ait osé adapter ce mètre à notre langue.

— Le premier? je vous demande pardon, car cet honneur appartient à mon ami Pierre-Jacques Martelli.

— Je suis fâché de devoir vous dire que vous êtes dans l'erreur.

— Parbleu! j'ai dans ma chambre ses œuvres imprimées à Bologne.

— Je ne vous conteste point cela, je ne vous conteste que le mètre employé par Martelli. Vous ne pouvez avoir lu de lui que des vers de quatorze syllabes, sans alternative de rimes masculines et féminines. Cependant j'avoue qu'il a cru sottement avoir imité vos alexandrins, et sa préface m'a fait pouffer de rire. Vous ne l'avez pas lue, peut-être?

— Lue, monsieur? j'ai la rage des préfaces, et Martelli y prouve que ses vers font sur des oreilles italiennes l'effet que nos alexandrins font sur les nôtres.

— Eh! voilà précisément ce qu'il y a de risible. Le bon homme s'est grossièrement trompé, et je ne veux que vous pour juge de ce que j'avance. Votre vers masculin n'a que douze syllabes poétiques, et le féminin treize. Tous les vers de Martelli en ont quatorze, excepté ceux qui finissent par une voyelle longue qui, à la fin du vers, en vaut toujours deux. Veuillez observer que le premier hémistiche de Martelli est constamment de sept syllabes, tandis qu'en français il n'est jamais que de six. Ou votre ami Pierres-Jacques était sourd, ou il avait l'oreille louche.

— Vous suivez donc rigoureusement la théorie de notre versification?

— Rigoureusement, malgré la difficulté, car presque tous nos mots finissent par une brève.

— Et quel effet a produit votre innovation?

— Elle n'a pas plu, parce que personne n'a su

réciter mes vers ; mais j'espère triompher lorsque je les débiterai moi-même dans nos coteries littéraires.

— Vous souvenez-vous de quelque morceau de votre Radamiste ?

— Je me le rappelle tout entier.

— Mémoire prodigieuse ! je vous écouterai volontiers.

Je me mis à réciter la même scène que j'avais récitée à Crébillon dix ans auparavant, et il me parut que M. de Voltaire m'écoutait avec plaisir. On ne s'aperçoit pas, me dit-il, de la moindre difficulté. C'était ce qu'il pouvait me dire de plus agréable. A son tour, le grand homme me récita un morceau de son Tancrède qu'il n'avait pas encore publié, je crois, et que dans la suite on trouva, avec raison, un chef-d'œuvre.

Nous aurions bien fini, si nous en étions restés là ; mais ayant cité un vers d'Horace pour louer une de ses pièces, il me dit qu'Horace avait été un grand maître en fait de théâtre, qu'il avait donné des préceptes qui ne vieilliraient jamais. Sur quoi je lui répondis qu'il n'en violait qu'un seul, mais en grand homme.

— Quel est-il ?

— Vous n'écrivez pas *contentus paucis lectoribus.*

— Si Horace avait eu à combattre l'hydre de la superstition, il aurait, comme moi, écrit pour tout le monde.

— Vous pourriez, ce me semble, vous épargner de combattre ce que vous ne parviendrez pas à détruire.

— Ce que je ne pourrai pas achever, d'autres l'achèveront, et j'aurai toujours la gloire de l'avoir commencé.

— C'est fort bon; mais supposé que vous parvinssiez à détruire la superstition, avec quoi la remplaceriez-vous?

— J'aime bien cela! Quand je délivre le genre humain d'une bête féroce qui le dévore, peut-on me demander ce que je mettrai à la place?

— Elle ne le dévore pas; elle est au contraire nécessaire à son existence.

— Nécessaire à son existence! horrible blasphème, dont l'avenir fera justice. J'aime le genre humain, je voudrais le voir comme moi libre et heureux, et la superstition ne saurait se combiner avec la liberté. Où trouvez-vous que la servitude puisse faire le bonheur du peuple?

— Vous voudriez donc la souveraineté du peuple?

— Dieu m'en préserve! il faut un souverain pour gouverner les masses.

— Dans ce cas, la superstition est donc nécessaire; car, sans cela, le peuple n'obéira jamais à un homme revêtu du nom de monarque.

— Point de monarque, car ce mot exprime le despotisme que je hais comme la servitude.

— Que voulez-vous donc? Si vous voulez que

celui qui gouverne soit seul, je ne puis le considérer que comme un monarque.

— Je veux que le souverain commande à un peuple libre, qu'il en soit le chef au moyen d'un pacte qui les lie réciproquement, et qui l'empêche de jamais tourner à l'arbitraire.

— Addisson vous dit que ce souverain, ce chef, n'est pas dans les existences possibles. Je suis pour Hobbes. Entre deux maux, il faut choisir le moindre. Un peuple sans superstition serait philosophe, et les philosophes ne veulent pas obéir. Le peuple ne peut être heureux qu'autant qu'il est écrasé, foulé et tenu à la chaîne.

— C'est horrible ! et vous êtes peuple ! Si vous m'avez lu, vous avez dû voir comment je démontre que la superstition est l'ennemie des rois.

— Si je vous ai lu ? Lu et relu, et surtout quand je ne suis pas de votre avis. Votre passion dominante est l'amour de l'humanité. *Et ibi peccas.* Cet amour vous aveugle. Aimez l'humanité, mais aimez-la telle qu'elle est. Elle n'est pas susceptible des bienfaits que vous voulez lui prodiguer, et qui la rendraient plus malheureuse et plus perverse. Laissez-lui la bête qui la dévore : cette bête lui est chère. Je n'ai jamais tant ri qu'en voyant don Quichotte très-embarrassé à se défendre des galériens auxquels, par grandeur d'âme, il venait de rendre la liberté.

— Je suis fâché de vous voir une si mauvaise

idée de vos semblables. Mais à propos, dites-moi, vous trouvez-vous bien libre à Venise?

— Autant qu'on peut l'être sous un gouvernement aristocratique. La liberté dont nous jouissons n'est pas aussi grande que celle dont on jouit en Angleterre, mais nous sommes contens.

— Et même sous les Plombs?

— Ma détention fut un grand acte de despotisme; mais, persuadé que j'avais abusé sciemment de la liberté, je trouvais parfois que le gouvernement avait eu raison de me faire enfermer sans les formalités ordinaires.

— Cependant vous vous êtes échappé.

— J'usai de mon droit comme ils avaient usé du leur.

— Admirable! Mais, de cette manière, personne à Venise ne peut se dire libre.

— Cela se peut; mais convenez que pour être libre il suffit de se croire tel.

— C'est ce dont je ne conviendrai pas facilement. Nous voyons vous et moi la liberté sous un point de vue fort différent. Les aristocrates, les membres même du gouvernement ne sont pas libres chez vous; car, par exemple, ils ne peuvent pas même voyager sans permission.

— C'est vrai, mais c'est une loi qu'ils se sont volontairement imposée pour conserver leur souveraineté. Direz-vous qu'un Bernois n'est pas libre, parce qu'il est sujet aux lois somptuaires, quand c'est lui-même qui est son législateur.

— Eh bien! que partout les peuples fassent leurs lois.

Après cette vive répartie, et sans aucune transition, il me demanda d'où je venais. Je viens de Roche, lui dis-je. J'aurais été au désespoir de quitter la Suisse sans avoir vu le célèbre Haller. Dans mes courses, je rends hommage aux savans mes contemporains, et vous me laisserez la bonne bouche.

— M. Haller doit vous avoir plu.

— J'ai passé chez lui trois de mes beaux jours.

— Je vous en fais mon compliment. Il faut se mettre à genoux devant ce grand homme.

— Je le pense comme vous, et j'aime à vous entendre lui rendre cette justice; je le plains de n'être pas aussi équitable envers vous.

— Ah! ah! il est possible que nous nous trompions tous deux.

A cette réponse, dont la promptitude fait tout le mérite, tous les assistans partirent d'un éclat de rire et se mirent à applaudir.

On ne parla plus de littérature, et je devins un personnage muet jusqu'au moment où M. de Voltaire s'étant retiré, je m'approchai de madame Denis pour lui demander si elle avait quelque commission à me donner pour Rome. Je sortis ensuite assez content d'avoir, comme j'avais la sottise de le croire alors, mis dans ce dernier jour cet athlète à la raison; mais il me resta malheureusement contre ce grand homme une mauvaise

humeur qui me força dix années de suite de critiquer tout ce qui était sorti de sa plume immortelle.

Je m'en repens aujourd'hui, quoiqu'en relisant mes censures, je trouve que j'ai souvent eu raison. J'aurais dû me taire, le respecter et douter de mes jugemens. J'aurais dû réfléchir que sans ses railleries qui me le firent haïr le troisième jour, je l'aurais trouvé sublime en tout. Cette réflexion seule aurait dû m'imposer silence; mais un homme en colère croit toujours avoir raison. La postérité qui me lira me mettra au nombre des zoïles, et la très-humble réparation que je fais aujourd'hui à ce grand homme ne sera peut-être pas lue. Si nous nous retrouvons chez Pluton, dégagés peut-être de ce que notre nature a eu de trop mordant pendant notre séjour sur la terre, nous nous arrangerons à l'amiable; il recevra mes excuses sincères et nous serons, lui mon ami, moi son sincère admirateur.

Je passai une partie de la nuit et presque tout le jour suivant à écrire mes conversations avec Voltaire, je fis presque un volume, dont je ne confie ici qu'un faible abrégé. Vers le soir, mon syndic épicurien étant venu me prendre, nous allâmes souper avec les trois nymphes, et pendant cinq heures de temps, nous fîmes toutes les folies qu'il me fut possible d'inventer, et, dans ce genre, j'avais alors l'imagination extrêmement fertile. En les quittant, je leur promis de les revoir à mon

retour de Rome, et je leur tins parole. Je partis le lendemain après avoir dîné avec mon cher syndic qui m'accompagna jusqu'à Annecy où je passai la nuit. Le jour suivant je dînai à Aix en Savoie, avec l'intention d'aller coucher à Chambéry; mais la fortune en ordonna autrement.

Aix en Savoie est un vilain endroit où les eaux minérales attirent le beau monde vers la fin de l'été, circonstance que j'ignorais alors. Je dînais tranquillement à la hâte, voulant partir de suite pour Chambéry, lorsqu'une foule de gens fort gais entrèrent dans la salle où le couvert était mis. Je regardai tout le monde sans bouger, rendant par une inclination de tête la révérence que quelques-uns me faisaient. A leurs propos, je sus bientôt que tous étaient là pour prendre les eaux. Un homme d'une présence noble et imposante s'étant approché de moi d'un air très-poli, me demanda si j'allais à Turin; je lui répondis que je me rendais à Marseille.

On servit; chacun se mit à table. Je vis plusieurs femmes très-aimables et des cavaliers faits pour être ou leurs époux ou leurs amans. Je jugeai qu'il y avait de quoi se divertir, car tout le monde parlait français avec cette aisance de bonne société qui a quelque chose de si attrayant, et je sentis que pour peu qu'on voulût me prier de rester il me serait difficile de ne pas me rendre, au moins pour ce jour-là.

Ayant fini de dîner avant que la société fût à la

fin du premier service, et mon cocher ne pouvant partir que dans une heure, je m'approchai d'une jolie femme en lui faisant compliment sur le bien que les eaux d'Aix paraissaient lui faire, car son appétit réveillait celui de tous ceux qui la regardaient.

— Je vous défie, monsieur, me dit-elle d'un ton sémillant et avec le plus aimable sourire, de me prouver que vous dites vrai.

Je m'assieds auprès d'elle, et elle me passe un beau morceau de rôti qu'on venait de lui servir. Je mangeai comme si j'avais été à jeun.

Pendant que je causais avec la belle, tout en expédiant les morceaux qu'elle me passait, j'entendis une voix qui disait que j'occupais la place de l'abbé, et une autre voix répondre qu'il y avait une demi-heure qu'il était parti. Pourquoi parti? dit une troisième voix; il avait annoncé qu'il resterait ici encore huit jours. Là-dessus on chuchotte, on parle bas; mais le départ d'un abbé n'avait rien qui pût m'intéresser, et je continuai à manger et à causer. Je dis à le Duc, qui était derrière ma chaise, de me faire servir du Champagne. J'en offre à ma dame, elle me fait raison, et tout le monde demande du Champagne. Voyant ma voisine montée en gaîté, je me mets à lui conter fleurette, et je lui demandai si elle était toujours aussi prompte à défier tous ceux qui devaient lui faire leur cour. Mais dans le nombre, me répondit-elle, il y en a tant qui n'en valent pas la

peine. Jolie et de l'esprit, je me sens du goût pour elle, et je cherche un prétexte plausible pour différer mon départ; le hasard vint me servir à souhait.

— Voilà, dit une dame à la belle qui buvait avec moi, une place vide bien à propos.

— Très à propos, car mon voisin m'ennuyait.

— Manquait-il d'appétit? lui dis-je.

— Bah! les joueurs n'en ont que pour l'argent.

— Ordinairement; mais vous avez un pouvoir extraordinaire; car je n'ai jamais avant ce jour dîné deux fois dans la même journée.

— C'est par pique, car je suis sûre que vous ne souperez pas.

— Parions.

— Je le veux bien; parions le souper.

— Ça va.

Voilà tous les convives à claquer des mains, et ma belle rougit de plaisir. Je dis à le Duc de prévenir le voiturier que je ne partirais que le lendemain.

— C'est à moi, me dit la dame, à commander le souper.

— Oui, c'est dans l'ordre, car qui paie ordonne. Mon devoir est de vous tenir tête, et si je mange autant que vous, j'aurai gagné.

— C'est juste.

A la fin du dîner, l'individu qui m'avait d'abord

adressé la parole demanda des cartes et fit une petite banque de pharaon. Je m'y attendais. Il mit devant lui vingt-cinq pistoles de Piémont et de l'argent blanc pour amuser les dames. C'était une banque de quarante louis à peu près. Je demeurai spectateur pendant la première taille et je me convainquis que le banquier jouait très-noblement.

Tandis qu'il préparait la seconde taille, la belle me demanda pourquoi je ne jouais pas. Je lui dis à l'oreille qu'elle m'avait fait perdre l'appétit de l'argent. Elle paya ce compliment d'un sourire plein de charme.

Après cette déclaration, me croyant en droit de jouer, je tirai quarante louis et je les perdis en deux tailles. Je me levai, et le banquier m'ayant dit très-poliment qu'il était peiné de mon malheur, je lui dis que c'était peu de chose, mais que j'avais pour principe de ne jamais risquer une somme supérieure à celle de la banque. Quelqu'un me demanda alors si je connaissais un certain abbé Gilbert. J'en ai connu, dis-je, un de ce nom à Paris; il était Lyonnais, il me doit ses oreilles et je les lui couperai partout où je le rencontrerai. L'interrogateur ne répliqua point et tout le monde garda le silence comme si rien n'avait été dit. Cela me fit juger que le dit abbé devait être le même que celui dont j'avais occupé la place à table. Il m'avait sans doute vu à mon arrivée, et il avait pris le large. Cet abbé était un fripon que

j'avais reçu à la petite Pologne et auquel j'avais confié une bague qui m'avait coûté cinq mille florins en Hollande; le lendemain du dépôt, le drôle avait disparu.

Tout le monde étant sorti de table, je demandai à le Duc si j'étais bien logé. Non, me dit-il; voulez-vous voir vos appartemens? Il me mena à cent pas de l'auberge dans une grande chambre ornée de ses quatre vieux murs : toutes les autres pièces de la maison étaient occupées. Je me plaignis vainement à l'aubergiste qui me dit : C'est tout ce que j'ai, mais j'y ferai porter un bon lit, une table et des siéges. Il fallut bien que je m'en accommodasse, faute de mieux.

— Tu coucheras dans ma chambre, dis-je à le Duc, aie soin de te munir d'un lit et fais-y porter mon bagage.

— Que pensez-vous de Gilbert, monsieur? me dit mon Espagnol; je ne l'ai reconnu qu'au moment où il partait, et j'ai eu bonne envie de le prendre au collet.

— C'est une envie que tu aurais bien fait de suivre.

— Une autre fois.

En sortant de cette grande chambre, je fus abordé par un homme qui me salua très-poliment, en disant qu'il se félicitait d'être mon voisin et qui m'offrit de m'accompagner, si je voulais aller voir la fontaine. J'acceptai son offre. C'était un homme taillé en perche, d'une cinquantaine d'an-

nées, blond, qui devait avoir été beau, et dont la politesse trop aisée aurait dû m'être suspecte; mais j'avais besoin de quelqu'un pour jaser et me procurer, sans affectation, des renseignemens que je me croyais nécessaires. Chemin faisant, il m'informa des qualités des personnes que j'avais vues, et je sus qu'aucune d'elles n'était à Aix pour faire usage des eaux. Je suis, dit-il, le seul qui les prenne par besoin, car je suis poitrinaire, je maigris de jour en jour, et si je ne trouve pas remède à mon mal, je sens que je n'irai pas loin.

—Ainsi tous ces messieurs ne sont venus ici que pour s'amuser?

— Et pour jouer, monsieur, car ils sont joueurs de profession.

— Sont-ils Français?

—Ils sont tous Piémontais ou Savoyards, je suis le seul Français ici.

— De quelle partie de la France êtes-vous?

— Je suis Lorrain; mon père, qui a quatre-vingts ans, est le marquis Desarmoises. Il vit pour me faire enrager, car m'étant marié contre son gré, il m'a déshérité. Cependant comme je suis fils unique, si je lui survis, à sa mort je serai son héritier malgré lui. J'ai ma maison à Lyon; mais je n'y vais jamais à cause de ma fille aînée, dont j'ai le malheur d'être amoureux, et ma femme nous surveille de manière à m'ôter tout espoir.

— C'est fort plaisant; et sans cette surveillance, vous croyez qu'elle aurait pitié de son père amoureux?

— Cela pourrait être, car elle m'aime beaucoup et elle a un excellent cœur.

CHAPITRE XI.

Mes aventures à Aix en Savoie. — Ma seconde M. M. — Madame Zeroli.

Cet homme, qui, sans me connaître, me parlait de la meilleure foi du monde, loin de croire qu'il me fît horreur par sa scélératesse, pensait probablement me faire beaucoup d'honneur. Tout en l'écoutant, je réfléchissais qu'il pouvait y avoir de la bonhomie dans sa dépravation, et que sa faiblesse pouvait avoir un côté, sinon excusable, au moins digne d'indulgence. Cependant, désirant le connaître mieux, je lui dis : Mais malgré

la rigueur de votre père, vous vivez pourtant assez à votre aise.

— Je vis très-mal, au contraire. J'ai une pension du département des affaires étrangères, en qualité de courrier retiré du service, que je laisse en entier à ma femme. Quant à moi, je me tire d'affaires en voyageant. Je joue parfaitement au tric-trac et à tous les jeux de commerce; je gagne plus souvent que je ne perds, et je vis de cela.

— Mais ce que vous me dites là est-il connu de tous ceux qui sont ici?

— Personne ne l'ignore; et pourquoi me cacherais-je? Je suis homme d'honneur; je ne fais de tort à personne, et puis j'ai une épée dangereuse.

— Je crois tout cela; mais permettez-moi de vous demander si vous permettriez que mademoiselle votre fille eût un amant?

— Je ne m'y opposerais pas, mais ma femme est dévote.

— Votre fille est-elle jolie?

— Fort jolie; si vous allez à Lyon, vous pourrez la voir; je vous donnerai une lettre pour elle.

— Je vous remercie; je vais en Italie. Pourriez-vous me dire qui est le monsieur qui a fait la banque?

— C'est le fameux Parcalier, marquis de Prié depuis la mort de son père que vous aurez pu connaître à Venise où il était ambassadeur. Celui qui vous a demandé si vous connaissiez l'abbé

Gilbert est le chevalier Zeroli, mari de la dame qui vous a engagé à souper. Les autres sont des comtes, des marquis, des barons comme on en trouve partout, les uns Piémontais, les autres Savoyards. Deux ou trois sont fils de négocians, et les dames sont toutes parentes ou amies de quelqu'un d'eux. Au reste tous sont joueurs de profession, et gens très-fins. Quand un étranger passe par ici, ils savent l'emmieller, et s'il joue, il est difficile qu'il leur échappe, car ils sont d'accord comme filous en foire. Ils pensent vous tenir, prenez garde à vous.

Nous retournâmes à l'auberge sur le soir et nous trouvâmes tous les joueurs occupés à des jeux de commerce, et mon compagnon de promenade fit une partie de toutes tables avec un comte de Scarnafisch. N'ayant accepté aucune partie, le chevalier Zeroli vint m'offrir un pharaon, tête-à-tête, à une taille chacun, pour la mort de quarante sequins. J'acceptai et je finissais de perdre cette somme quand on servit. Ma perte ne m'avait pas affecté, et la dame m'ayant trouvé aussi bien d'appétit que de gaîté, paya la gageure de bonne grâce. Pendant le souper, je surpris furtivement quelques œillades qui me firent deviner qu'elle voulait me duper; je me crus dès lors en garde contre l'amour, mais je devais redouter la fortune toujours amie des banquiers de pharaon, d'autant plus qu'elle m'avait déjà été défavorable. J'aurais dû partir, mais je n'en eus pas la

force. Tout ce que je pus faire, ce fut de me promettre beaucoup de prudence et de conduite. Possédant de fortes sommes en papier, et assez d'or comptant, un système de prudence ne m'était pas difficile.

Aussitôt après souper, le marquis de Prié fit une banque d'environ trois cents sequins. Cette mesquinerie me fit voir que je pouvais perdre beaucoup et gagner fort peu; car il était évident qu'il m'aurait fait une banque de mille sequins, s'il les avait eus. Je mis devant moi cinquante lisbonines, et j'annonçai modestement que lorsque je les aurais perdues, j'irais me coucher. A la moitié de la troisième taille, j'enlevai la banque. Je fais encore bon pour deux cents louis, me dit le marquis. J'accepterais volontiers, lui répondis-je, si je n'étais décidé à partir à la pointe du jour, et je sortis.

Au moment où j'allais me coucher, Desarmoises vint me prier de lui prêter douze louis. Je m'étais attendu à quelque chose de pareil, et je les lui comptai. Il m'embrassa avec reconnaissance, et me dit que madame Zeroli s'était engagée à me faire rester au moins un jour de plus. Je souris en appelant le Duc à qui je demandai si le voiturier était prévenu : il me répondit qu'à cinq heures il serait à ma porte. C'est bon, dit Desarmoises, mais je gagerais que vous ne partirez pas. Il sortit et je me couchai en me moquant du pronostic.

Le matin à cinq heures, voilà le voiturier qui vient m'annoncer que l'un de ses chevaux étant malade, il lui était impossible de se mettre en route. Je vis que Desarmoises avait deviné quelque machination, mais je ne fis qu'en rire. Je chasse rudement le voiturier, et j'envoie le Duc demander des chevaux de poste à l'auberge. L'aubergiste vient, me dit qu'il n'avait point de chevaux, et que pour en trouver, il avait besoin de toute la matinée, parce que le marquis de Prié ayant voulu partir à une heure après minuit, avait vidé son écurie. Je lui dis qu'ainsi je dînerais à Aix, mais que je comptais sur sa parole pour pouvoir partir à deux heures.

En sortant de ma chambre, j'allai à l'écurie et je vis le voiturier pleurant auprès l'un de ses chevaux étendu sur la litière. Je crus l'accident naturel, je consolai le pauvre diable et je le payai comme s'il avait achevé sa course, en lui disant que je n'avais plus besoin de lui. De là je m'acheminai vers la fontaine; mais je vais étonner mon lecteur par la rencontre la plus romanesque, et qui pourtant est de la plus rigoureuse vérité.

A quelques pas de la fontaine, j'aperçois deux nonnes qui en venaient. Elles étaient voilées, mais à leur taille et à leur démarche je jugeai l'une jeune et l'autre vieille. Il n'y avait là rien de merveilleux, mais leur habit me frappa, car c'était celui de ma chère M. M., que j'avais vue pour la dernière fois le 24 juillet 1755, il y avait alors

cinq ans. Cette apparence suffit, non pas pour me faire croire que la jeune religieuse était M. M., mais pour exciter ma curiosité. Elles se dirigeaient vers les champs; aussitôt je rebrousse chemin pour les couper, les voir en face et me faire voir d'elles. Quel fut mon trouble quand, en me retournant, j'aperçois la jeune qui marchait en avant et qui, ayant relevé son voile, offre à mes regards la vivante image de M. M.! Je ne pouvais pas douter que ce ne fût elle, et je m'achemine de son côté, quand, rabaissant son voile, elle prend un autre chemin pour m'éviter.

Je me figure à l'instant toutes les raisons qu'elle peut avoir d'en agir ainsi, et je retourne sur mes pas, sans la perdre de vue, la suivant de loin pour voir où elle s'arrêterait, quand à cinq cents pas de là je la vois entrer dans une maison isolée, de mince apparence. Cela me suffit. Je retourne à la fontaine pour prendre adroitement des informations.

Chemin faisant, je me perdais en conjectures. La malheureuse et trop charmante M. M., me disais-je, se sera échappée de son couvent, désespérée, peut-être folle; car pourquoi n'a-t-elle pas quitté l'habit de l'ordre? Peut-être est-elle venue prendre les eaux avec une permission de Rome, voilà pourquoi sans doute elle a une religieuse avec elle et pourquoi elle ne peut quitter son habit. Dans tous les cas ce voyage ne peut avoir été entrepris que sous un faux prétexte. Se serait-elle

laissée aller à quelque fatale passion dont la suite aurait été une grossesse? Elle est peut-être dans l'embarras, et elle doit se croire heureuse de m'avoir trouvé. Je ne tromperai pas son espérance; je suis prêt à tout faire pour la convaincre que j'étais digne de posséder son cœur.

Perdu dans ces pensées, j'arrivai, sans m'en apercevoir, à la fontaine où je trouvai toute la société des joueurs. Tout le monde m'entoure et se félicite de voir que je n'étais pas parti. Je demandai au chevalier Zeroli des nouvelles de son épouse, il me répondit qu'elle était au lit et que je ferais bien d'aller la faire lever. Je le quittais pour y aller, lorsque le médecin du lieu m'aborda en me disant que l'excellence des eaux d'Aix redoublerait ma santé. Préoccupé de mon idée, je lui demandai sans détour s'il était le médecin d'une jolie religieuse que j'avais vue.

— Elle prend les eaux, me dit-il, mais elle ne parle à personne.

— D'où vient-elle?

— Personne n'en sait rien; elle loge chez un paysan.

Je quittai le médecin, et au lieu de me diriger vers l'auberge où m'attendait sans doute la friponne Zeroli, je m'acheminai vers la maisonnette du paysan, maisonnette dont mon imagination faisait déjà le temple de la plus suave des divinités, bien décidé à me procurer avec prudence tous les renseignemens que je désirais. Mais comme si l'a-

mour était allé au-devant de mes vœux, lorsque je fus à cent pas de la chaumière, je vis la paysanne en sortir et venir à ma rencontre. Monsieur, me dit-elle en m'abordant, la jeune religieuse vous fait prier de venir ce soir à neuf heures ; la sœur converse dormira alors et elle pourra vous parler librement.

Il ne pouvait plus me rester le moindre doute. Mon cœur bondissait de joie. Je donnai un louis à la paysanne en lui promettant d'être chez elle à neuf heures précises.

Certain de revoir à neuf heures mon adorable M. M., je retournai à l'auberge, et m'étant fait indiquer la chambre de madame Zeroli, j'y entrai sans façon, en lui disant que son mari m'avait envoyé pour l'obliger à se lever.

— Je vous croyais parti.

— Je partirai à deux heures.

Je trouvai cette jeune femme bien plus ragoûtante au lit qu'à table. Je l'aidai à mettre son corset, et la vue de ses charmes m'enflamma ; mais elle opposa plus de résistance que je n'en aurais attendu. Je m'assis sur le pied du lit, je lui parlai de l'ardeur qu'elle m'avait inspirée, du malheur que j'éprouvais de ne pouvoir, avant mon départ, lui donner des marques certaines de mon amour.

— Mais, me dit-elle en riant, il ne tient qu'à vous de rester.

— Encouragez-moi à espérer vos faveurs, et je diffère mon départ jusqu'à demain.

— Vous êtes trop pressé ; je vous prie de vous tenir tranquille.

Assez content du peu qu'elle me permit, tout en faisant semblant, comme c'est l'usage, de ne céder qu'à la violence, je fus obligé de rappeler le calme à l'apparition du mari, qui, avant d'entrer, avait eu la précaution de faire assez de bruit pour être entendu. En le voyant, sa femme lui dit de l'air le moins embarrassé : J'ai persuadé monsieur de rester ici jusqu'après-demain. J'en suis ravi, ma chère, répondit le chevalier, d'autant plus que je lui dois une revanche.

En disant cela, il prend les cartes qui se trouvèrent sous sa main, comme si elles y eussent été placées à dessein, et s'asseyant au côté opposé de sa femme qu'il fit servir de table de jeu, il se mit à tailler.

Je ne pouvais pas reculer, et toujours distrait, je perdis jusqu'à ce qu'on vint nous avertir que le dîner était servi. Je n'ai pas le temps de m'habiller, dit la belle, je dînerai dans mon lit, si vous voulez, messieurs, me tenir compagnie. Comment refuser ! Le mari sortit pour aller commander le repas, et moi, autorisé par la nouvelle perte d'une vingtaine de louis, je dis à la friponne que si elle ne me promettait pas positivement de me rendre heureux dans l'après-midi, je partirais de suite après dîner.

— Je vous attendrai à déjeûner demain matin à neuf heures, nous serons seuls.

Là-dessus m'ayant laissé prendre d'assez bons gages de sa promesse, je promis de rester.

Nous dînâmes près du lit, et je fis dire à le Duc que je ne partirais que le lendemain après midi, ce qui rendit rayonnant le mari et la femme. Quand nous eûmes fini, madame ayant témoigné le désir de se lever, je sortis en lui promettant de revenir pour faire tête-à-tête un cent de piquet. J'allai remeubler ma bourse, et je trouvai Desarmoises qui me dit : J'ai découvert le pot-aux-roses; on a donné deux louis au voiturier pour mettre un cheval malade à la place du sien.

— Je ne puis, lui dis-je, gagner d'un côté sans perdre de l'autre. Je suis amoureux de la femme du chevalier, et je différerai mon départ jusqu'à ce que j'aie obtenu tout ce que je veux d'elle.

— Je crains que cette satisfaction ne vous coûte cher. Au reste je suis ici pour vous.

Je le remerciai en souriant, et je revins auprès de la belle que je quittai vers les huit heures, sous prétexte d'un grand mal de tête, après lui avoir payé une dixaine de parties que nous avions jouées à un louis chacune. En partant, je lui rappelai sa promesse pour le lendemain à neuf heures, et je la laissai en nombreuse compagnie.

Il faisait un beau clair de lune quand je m'acheminai seul vers la maison de la paysanne où je comptais trouver ma divine M. M. J'étais impatient du résultat de cette visite d'où pouvait dépendre ma destinée.

J'avais eu soin de me munir d'une paire de pistolets, et j'avais mon épée au côté, car je n'étais pas sans soupçon de quelque guet-apens dans un lieu où séjournaient tant de chevaliers d'industrie; mais à vingt pas de la maisonnette, je vis venir à moi la paysanne qui me dit que la religieuse ne pouvant pas descendre, je devais me contenter d'entrer par la fenêtre au moyen d'une échelle qu'elle avait disposée pour cela. Je m'approchai, et ne voyant pas de lumière, je ne me serais pas décidé à monter, si je n'avais entendu la voix que je croyais si bien connaître et qui m'engagea en me disant : Venez, ne craignez rien. D'ailleurs la fenêtre était peu élevée, et le danger ne pouvait pas être grand. Je montai et je me crus certain d'être entre les bras de ma chère M. M. quand j'inondai sa figure de mes ardens baisers.

Pourquoi, lui dis-je en vénitien, n'avez-vous pas une lumière? J'espère que vous allez m'informer sans retard d'un événement qui me semble un prodige : hâtez-vous, mon cœur, de satisfaire ma juste impatience.

Mais que le lecteur se figure ma surprise quand entendant sa voix de plus près, je reconnus que ce n'était pas celle de M. M.

Elle me dit qu'elle n'entendait pas le vénitien, et que je n'avais pas besoin de lumière pour lui dire ce que M. de Coudert avait décidé de faire pour la tirer de la fatale situation où elle se trouvait.

— Vous me surprenez, madame; je ne connais pas M. Coudert. Quoi! vous n'êtes pas Vénitienne? Vous n'êtes pas la religieuse que j'ai vue ce matin?

— Malheureuse! je me suis trompée. Je suis la religieuse que vous avez vue ce matin, mais je suis Française. Au nom de Dieu! monsieur, soyez discret, je vous en conjure, et allez vous-en, car je n'ai rien à vous dire. Parlez bas, car si ma converse venait à s'éveiller, je serais perdue.

— Ne doutez pas de ma discrétion, madame. Ce qui m'a trompé est votre parfaite ressemblance avec une religieuse de votre ordre qui me sera toujours chère, et si vous ne m'aviez pas laissé voir vos traits, je ne vous aurais pas suivie. Daignez me pardonner les marques de tendresse que je vous ai données et qui ont dû vous paraître audacieuses.

— Elles m'ont extrêmement étonnée, mais je n'en suis pas offensée. Hélas! que ne suis-je la religieuse à laquelle vous vous intéressez! Je me trouve au bord du plus affreux précipice.

— Si dix louis, madame, peuvent vous servir, vous m'honorerez de les accepter.

— Je vous remercie, je n'ai pas besoin d'argent. Permettez même que je vous rende le louis que vous m'avez envoyé ce matin.

— Madame, je ne vous aurais jamais manqué à ce point; c'est un louis que j'ai donné à la pay-

sanne. Mais vous augmentez ma surprise, et je vous prie de me dire quel est le malheur auquel l'argent ne puisse apporter remède.

— C'est peut-être Dieu qui vous a envoyé pour me secourir. Vous me donnerez peut-être un bon conseil. Écoutez-moi donc, je vous en supplie.

— Je suis tout à vous et c'est avec le plus grand intérêt que je vous écoute. Asseyons-nous.

— Hélas! il n'y a ici ni siége ni lit.

— Parlez et restons debout.

— Je suis de Grenoble. On m'a forcée à prendre le voile à Chambéry. Deux ans après ma profession, M. de Coudert a trouvé le moyen de me voir, je l'ai reçu dans le jardin du couvent, dans lequel il entrait la nuit en franchissant les murs, et j'ai eu le malheur de me trouver enceinte. L'idée d'accoucher au couvent était affreuse, car on m'aurait fait mourir dans une horrible prison: M. de Coudert pensa au moyen de me faire sortir. Un médecin qu'il gagna par une forte somme, déclara que je mourrais si je ne venais pas ici prendre les eaux, qu'il déclara être le seul remède qui pût me guérir. Une princesse de ses connaissances fut mise à part du fatal secret; elle obtint de l'évêque de Chambéry une permission de trois mois, et l'abbesse consentit à mon départ.

Ayant pris mes mesures, j'espérais être délivrée avant l'expiration des trois mois; mais je me suis sans doute trompée, car les trois mois

touchent à leur fin, et je ne sens point les approches de ma délivrance. Il faut absolument que je retourne au couvent, et vous sentez que je ne puis pas m'y résoudre. La sœur converse que l'abbesse m'a donnée pour surveillante est la plus acariâtre des créatures. Elle a ordre de ne me laisser parler à personne et d'empêcher que je me laisse voir. C'est elle qui m'a ordonné de rebrousser chemin quand elle a vu que vous retourniez sur vos pas. J'ai levé mon voile pour que vous vissiez que je suis celle que je croyais que vous cherchiez, heureusement que la cruelle ne s'en est point aperçue. Elle veut que nous partions dans trois jours pour retourner au couvent, car elle croit mon hydropisie incurable. Elle n'a pas voulu me permettre de parler au médecin, que j'aurais peut-être mis dans mes intérêts en lui confiant la vérité. Je n'ai que vingt-un ans, et je désire la mort comme un bienfait.

— Modérez vos pleurs, ma chère sœur, et dites-moi comment vous auriez pu accoucher ici sans que la converse s'en aperçût ?

— La bonne femme qui me loge est un ange de bonté. Je me suis confiée à elle, et elle m'a promis que dès que je commencerais à ressentir des douleurs, un soporifique qu'elle s'est procuré à Annecy nous délivrerait de toute crainte d'être entendues de cette méchante personne. C'est par la vertu de cette drogue qu'elle dort actuellement dans sa chambre qui est sous ce grenier.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas fait entrer par la porte?

— Pour vous dérober au frère de la paysanne qui est un rustre.

— Mais qui a pu vous faire croire que j'étais envoyé par M. Coudert?

— Il y a dix à douze jours que je lui ai écrit l'affreuse détresse où je me trouve. Je lui ai peint mon état avec des couleurs si vives, qu'il me paraît impossible qu'il ne cherche pas tous les moyens de m'en délivrer. Comme le malheureux s'attache à tout, je me suis figuré, en vous voyant me suivre, que vous étiez le sauveur qu'il m'envoyait.

— Êtes-vous sûre que votre lettre lui soit parvenue?

— C'est la paysanne qui l'a mise à la poste à Annecy.

— Il fallait écrire à la princesse.

— Je n'ai pas osé.

— J'irai la trouver moi-même; j'irai voir M. de Coudert. Enfin j'irai partout, même chez l'évêque, pour vous obtenir une prolongation de séjour; car vous ne pouvez pas retourner au couvent dans l'état où vous êtes. Décidez-vous, car je ne puis rien faire sans votre consentement. Voulez-vous vous confier à moi? je vous apporterai demain des habits d'homme, je vous conduirai en Italie, et tant que je vivrai, je vous jure d'avoir soin de vous.

Pour toute réponse, je n'entendis que de pro-

fonds sanglots qui me déchiraient le cœur, car je sentais vivement la triste situation de cette intéressante infortunée que le ciel avait créée pour être une bonne mère de famille, et que la barbarie des auteurs de ses jours avait condamnée à n'être qu'une inutile religieuse.

Ne sachant plus que lui dire, je lui pris la main et je lui promis de revenir le lendemain pour savoir quel parti elle aurait pris, car il fallait absolument qu'elle en prît un. Je sortis par l'échelle, et en donnant un second louis à la bonne paysanne, je lui dis que je serais chez elle le jour suivant à la même heure, mais que je désirais pouvoir entrer par la porte. Je la priai aussi de donner à la sœur converse une plus forte dose d'opium, pour n'avoir pas à craindre qu'elle s'éveillât pendant que je causerais avec la jeune religieuse.

J'allai me coucher très-satisfait au fond de m'être trompé dans l'idée que j'avais que cette nonne pouvait être ma chère M. M. Cependant son exacte ressemblance me faisait vivement désirer de la voir de plus près, et j'étais sûr qu'elle ne me refuserait pas le plaisir de la voir le lendemain à la lumière. Je riais des baisers que je lui avais donnés avec tant d'ardeur, mais je sentais aussi que je ne pourrais pas l'abandonner. Au reste je m'en félicitais, parce que j'étais persuadé que, pour faire une bonne action, je n'aurais pas besoin d'être stimulé par mes sens; car aussitôt que j'avais su que ce n'était point ma divine M. M. qui

avait reçu mes tendres baisers, je m'étais senti comme honteux de les avoir donnés. Je n'avais pas même pensé, en la quittant, à lui donner un embrassement d'amitié.

Le matin, Desarmoises me dit que toute la compagnie, ne m'ayant pas vu à souper, s'était évertuée en conjectures pour deviner où je pouvais être. Madame Zeroli avait grandement fait mon éloge, recevant en héroïne les railleries des deux autres dames et se vantant de pouvoir me fixer à Aix aussi long-temps qu'elle y resterait. Le fait est que j'en étais devenu non pas amoureux, mais curieux, et j'aurais été fâché de quitter cet endroit sans l'avoir possédée complètement au moins une fois.

Exact au rendez-vous, j'entrai dans sa chambre à neuf heures; je la trouvai habillée, et comme je lui en fis des reproches, elle me dit que cela devait m'être indifférent. Fâché, je prends avec elle une tasse de chocolat sans lui adresser la parole. Quand j'eus déjeûné, elle m'offrit ma revanche au piquet; mais je la remerciai, en lui disant que de l'humeur dont elle m'avait mis, je jouerais mieux qu'elle et que je n'aimais pas à gagner de l'argent aux dames. En prononçant ces mots, je me levai pour sortir.

— Ayez au moins la bonté de m'accompagner à la fontaine.

— Pas plus l'un que l'autre. Si vous me prenez pour un novice, vous êtes dans l'erreur, et je ne

me soucie nullement de donner à croire que je suis satisfait quand je ne le suis pas. Vous pouvez vous faire accompagner à la fontaine par qui vous voudrez, quant à moi, votre serviteur. Adieu, madame. En disant ces mots je sortis, sans faire attention à ce qu'elle me disait pour me retenir.

Ayant trouvé l'aubergiste à la porte, je lui dis que je voulais partir à trois heures sans faute. La belle qui était à sa fenêtre put m'entendre. J'allai droit à la fontaine où le chevalier me demanda des nouvelles de sa femme; je lui répondis que je l'avais laissée dans sa chambre en parfaite santé. Une demi-heure après nous la vîmes venir avec un étranger auquel M. de Saint-Maurice fit bon accueil. Madame Zeroli, comme si de rien n'était, le quitta et vint se pendre à mon bras. Je ne pouvais pas la rebuter sans m'exposer aux plus fâcheuses conséquences, mais je fus froid. Après s'être plainte de mon procédé, elle me dit qu'elle avait voulu me mettre à l'épreuve, que si je l'aimais je différerais encore mon départ, et que j'irais déjeûner le lendemain avec elle à huit heures. Je répondis d'un ton calme que j'y penserais. Je fus sérieux pendant tout le dîner, ayant dit deux ou trois fois que je partirais sans faute à trois heures; mais au fait ne voulant que trouver un prétexte pour rester, puisque je devais voir la religieuse le même soir, je me laissai engager à faire une banque de pharaon.

J'allai prendre tout l'or que j'avais, et je vis

tout le monde joyeux quand on me vit mettre devant moi environ quatre cents louis en or, et environ six cents francs en argent. Messieurs, leur dis-je, à huit heures précises, je quitterai. Le nouveau venu dit en souriant qu'il se pouvait que la banque n'eût pas une si longue vie. Je fis semblant de ne pas avoir compris. Il était trois heures. Je priai Desarmoises de me servir de croupier, et je commencai à tailler avec toute la lenteur nécessaire, ayant dix-huit à vingt pontes, tous joueurs de profession. A chaque taille, je prenais des cartes neuves.

Vers les cinq heures, j'étais en perte, quand le bruit d'une voiture se fit entendre à la porte. On dit que c'étaient trois Anglais qui venaient de Genève et qui changeaient de chevaux pour aller à Chambéry. Un moment après je les vois entrer et je leur fis des politesses. C'étaient M. Fox et ses deux amis qui avaient fait avec moi la partie de quinze. Mon croupier leur présente un livret à chacun; ils le prennent avec plaisir, et se mettent à ponter dix louis, jouant sur deux et trois cartes, faisant paroli, sept et le va ainsi que le quinze, de sorte que ma banque était en danger de sauter. Je faisais cependant bonne contenance et même je les encourageais; car Dieu étant neutre, la chance était pour moi. Il le fut, et à la troisième taille, les Anglais avaient fait bourse nette, et leurs chevaux étaient attelés.

Tandis que je mêlais un nouveau jeu de cartes,

le plus jeune tire de son porte-feuille un papier qu'il montre à ses deux compagnons. C'est une lettre de change. Voulez-vous, me dit-il, tenir sur une carte la valeur de cette lettre, sans savoir de combien elle est?

— Oui, lui répondis-je, pourvu que vous me disiez sur qui elle est tirée, et que la somme ne dépasse pas la valeur de ma banque.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'or que j'avais devant moi : Ma lettre n'est pas aussi forte que votre banque, me dit-il, et elle est à vue sur Zappata à Turin. J'acquiesce, il coupe et met la traite sur un as, ses deux amis s'étant engagés de moitié. Je tire, je tire, point d'as. Je n'avais plus qu'une douzaine de cartes à la main. Monsieur, dis-je au ponte de l'air le plus calme, vous êtes le maître de vous retirer.

— Non, continuez.

Je tire encore deux mains, point d'as, et je n'avais plus que huit cartes. Mylord, lui dis-je, il y a deux contre un à parier que l'as est ici : je je vous le répète, vous êtes le maître de vous retirer.

— Non, vous êtes trop généreux, tirez.

Je tire, je gagne et je mets ma lettre de change dans ma poche sans l'ouvrir. Les Anglais me touchent la main et partent en riant. Je jouissais de l'effet que ce coup hardi avait fait sur la compagnie, quand le jeune Fox rentra, me priant, en éclatant de rire, de lui prêter cinquante louis. Je

lés lui comptai avec le plus grand plaisir. Il me les a rendus à Londres trois ans après.

Tout le monde était curieux de connaître la valeur de la lettre de change, mais je n'eus point la complaisance de satisfaire leur curiosité. Elle était de huit mille francs de Piémont, comme je le vis dès que je fus seul.

Ces chers Anglais m'avaient porté bonheur, car après leur départ la fortune se déclara pour ma banque. A huit heures, je quittai, n'ayant plus que les trois dames qui avaient gagné quelques louis : tous les autres avaient été mis à sec. J'avais gagné plus de mille louis, et j'en donnai vingt-cinq à Desarmoises qui en sauta de joie. Je ne pris que le temps d'enfermer mon argent, et ayant mis mes pistolets dans ma poche, je m'acheminai vers le lieu du rendez-vous.

La bonne paysanne me fit entrer par la porte, en me disant que tout le monde dormait, et qu'elle n'avait pas eu besoin de renouveler la dose pour faire dormir la converse, car elle ne s'était point réveillée.

J'en fus effrayé.

Je monte, et à la lueur d'une chandelle, je vois la pauvre religieuse, la figure couverte d'un voile, assise sur un sac de paille que la bonne paysanne avait placé le long du mur en guise de canapé. La chandelle qui éclairait ce triste réduit était fichée dans une bouteille. Qu'avez-vous décidé, madame? lui dis-je.

— Rien, car il nous arrive un accident qui nous désole. La sœur converse dort depuis vingt-huit heures.

— Elle mourra dans les convulsions ou d'un coup d'apoplexie cette nuit, si vous n'appelez pas un médecin qui, avec du castoreum, la rappellera peut-être à la vie.

— Nous y avons pensé ; mais nous n'avons pas osé faire cette démarche dans la crainte des conséquences ; car, qu'il la guérisse ou non, il dira que nous l'avons empoisonnée.

— Grand Dieu ! que je vous plains. Je crois au reste qu'il est trop tard pour lui donner des soins, et un médecin ne serait appelé qu'en pure perte. Toute réflexion faite, il faut se soumettre aux lois de la prudence et la laisser mourir. Sa mort paraîtra naturelle à son âge. Le mal est fait, je n'y vois pas de remède.

— Il faut au moins penser à son salut et appeler un prêtre.

— Un prêtre lui est parfaitement inutile, puisqu'elle est en léthargie, et son salut ne court aucun danger. Au reste, un prêtre ignorant voudrait faire l'entendu, et dévoilerait tout par sottise ou par malice. Il sera temps de l'appeler quand elle ne respirera plus. Vous lui direz qu'elle est morte subitement ; vous pleurerez beaucoup, vous lui donnerez à boire et il ne pensera qu'à calmer vos douleurs, sans s'occuper de la morte.

— Il faut donc la laisser mourir ?

— Il faut l'abandonner à la nature.

— Si elle meurt, j'enverrai un exprès à l'abbesse, qui m'enverra une autre converse.

— Oui, et cela vous fera gagner une dixaine de jours. Pendant ce temps vous serez peut-être délivrée, et vous pourrez dire à quelque chose malheur est bon. Ne vous désolez pas, madame, et sachons nous soumettre à la volonté de Dieu. Permettez que la paysanne monte, car il faut que je lui insinue la manière de se conduire dans une circonstance aussi délicate d'où peut dépendre notre honneur et notre vie à tous trois ; car si l'on venait à découvrir que je suis venu ici, on me prendrait pour l'empoisonneur.

La paysanne vint, je lui fis sentir combien il était nécessaire qu'elle fût prudente et discrète. Elle me comprit fort bien, sentit son propre danger, et me promit qu'elle n'irait chercher le prêtre que lorsqu'elle aurait la certitude de la mort de la sœur. Je l'obligeai ensuite à prendre dix louis pour s'en servir en tout ce qui pourrait être utile dans le cas affreux où nous nous trouvions.

Se voyant devenue riche par mes libéralités, elle me baisa les mains, se mit à genoux en versant des larmes, et me promit de suivre mes conseils avec beaucoup de prudence.

Quand elle nous eut quittés, la religieuse pleura amèrement, se faisant les plus grands reproches, et s'accusant du meurtre de la converse : elle voyait l'enfer ouvert sous ses pieds. Je cherche

vainement à la calmer, l'angoisse augmente, elle s'évanouit et tombe derrière le sac de paille. J'étais fort embarrassé, et ne sachant à quel saint me vouer, j'appelle la paysanne en lui disant d'apporter du vinaigre, car je n'avais aucune essence sur moi. Tout-à-coup je me rappelle le fameux sternutatoire qui m'avait si bien servi avec madame de ***, je prends la petite boîte et je lui en insinue une forte prise dans les narines. L'effet commença au moment où la paysanne apporta le vinaigre. Frottez-lui les tempes, lui dis-je. Elle se met en devoir de la décoiffer, et sa noire chevelure put seule me dissuader que ce n'était pas ma chère Vénitienne. Le sternutatoire l'ayant fait revenir, elle ouvrit ses grands yeux noirs, et dès cet instant j'en devins éperdument amoureux. La paysanne la voyant revenue et hors de danger, s'en alla, et moi, la prenant entre mes bras, je l'inondai de baisers de flamme, malgré ses éternels éternumens.

— Permettez, je vous supplie, me dit-elle, que je remette mon voile, car sans cela je serai excommuniée.

Riant de sa crainte, je continue à lui prodiguer mes brûlantes caresses.

—Vous ne me croyez pas, je le vois; mais je vous jure que l'abbesse a fulminé l'excommunication contre moi, si je me laissais voir par aucun homme.

— Cessez de craindre ses foudres, ma belle amie, elles sont impuissantes.

Mais l'éternument devenant plus violent, et craignant que ses efforts ne la fissent accoucher, j'appelai de nouveau la paysanne aux soins de laquelle je la remis, après leur avoir promis de reparaître le lendemain à la même heure.

Il n'était pas dans ma nature d'abandonner cette intéressante personne, mais je n'avais plus aucun mérite à lui être dévoué, car j'étais devenu éperdument amoureux de cette nouvelle M. M. aux yeux noirs, et l'amour rend parfaitement égoïste, puisque tous les sacrifices que l'on fait à l'objet de sa passion se rapportent toujours à nous-mêmes.

J'étais donc déterminé à tout faire pour elle, et bien certainement à ne pas la laisser retourner au couvent dans l'état où elle était. Il me semblait qu'en la sauvant, je faisais une action agréable à Dieu, puisque Dieu seul avait pu déterminer cette parfaite ressemblance avec une personne qui m'était si chère, et que Dieu avait voulu que je gagnasse beaucoup d'argent, que je trouvasse à point nommé la Zeroli pour dérouter les curieux qui auraient pu vouloir épier mes démarches, et deviner les motifs qui m'arrêtaient dans cet endroit. Les esprits forts, les mystiques peut-être me taxeront de folie; mais que m'importe! J'ai toujours trouvé un singulier plaisir à rapporter à Dieu les événemens de ma vie, et pourtant que de vulgaires penseurs m'ont accusé d'athéisme!

Le lendemain, je n'avais pas oublié l'aimable Zeroli, et m'étant rendu chez elle à huit heures,

je la trouvai endormie. Sa femme de chambre me pria d'entrer très-doucement pour ne pas la réveiller, et me laissant seul, elle ferma la porte sur elle. Je compris le fait, car je me rappelai à l'instant que, vingt ans auparavant, une Vénitienne dont j'avais sottement respecté le sommeil, s'était moquée de moi et m'avait éconduit. J'agis donc en conséquence, et l'ayant découverte tout doucement, je me livrai avec délicatesse à ces préliminaires de l'amour qui augmentent si fort le plaisir du dénoûment. La Zeroli fit bien de son mieux pour dormir en apparence ; mais vaincue par la force du sentiment, elle se livra à mes caresses avec une ardeur qui surpassait la mienne et qui la força de rire de son stratagème. Elle me dit que son mari était parti pour Genève où il devait lui acheter une montre à répétition, qu'il ne reviendrait que le lendemain et qu'elle pourrait passer la nuit avec moi.

— Pourquoi la nuit, ma chère, quand nous avons le jour si propice ? la nuit est faite pour dormir, et le jour double la jouissance, puisque sa clarté permet d'occuper tous les sens à la fois. Si vous n'attendez personne, je passerai toute la matinée avec vous.

— Soit, car personne ne viendra.

Je fus bientôt dans ses bras, et pendant quatre heures nous nous livrâmes à toutes les voluptés, nous trichant réciproquement pour mieux nous témoigner notre ardeur, et riant avec plaisir quand

nous pouvions nous en convaincre. Après le dernier assaut, elle me demanda, pour prix de sa tendresse, de passer encore trois jours à Aix.

— Je vous promets, lui dis-je, de rester ici aussi long-temps que vous me donnerez des marques de votre amour pareilles à celles de ce matin.

— Levons-nous donc, et allons dîner.

— En compagnie, ma chère? Si tu voyais tes yeux !

— Tant mieux ; on devinera et les deux comtesses en crèveront de dépit. Je veux que personne ne puisse douter que c'est pour moi seule que tu restes à Aix.

— Je n'en vaux pas la peine, mon ange, mais soit; je te contente avec plaisir, quand bien même il m'ariverait dans ces trois jours de perdre tout mon argent.

— Je serais au désespoir que tu perdisses; mais si tu t'abstiens de ponter, tu ne perdras pas, quoique tu te laisses voler.

— Crois que j'y vois et que je ne me laisse voler que par les dames. Tu m'as fait aussi quelques parolis de campagne.

— C'est vrai, mais beaucoup moins que les comtesses; et j'en suis fâchée, car elles pensent sans doute que tu n'as souffert leur commerce que parce que tu les aimes.

— Elles se trompent de tout, les chères dames, car ni l'une ni l'autre ne m'aurait retenu un jour ici.

— J'en suis ravie. Mais que je te dise les propos que tint hier sur toi le marquis de Saint-Maurice.

— Dis ; j'espère qu'il ne s'est rien permis d'offensant.

— Non ; il a dit que tu n'aurais jamais dû offrir à l'Anglais de se retirer à huit cartes, car tu avais la chance pour toi, et s'il avait gagné, il aurait pu croire que tu connaissais la carte.

— A la bonne heure; mais dis au marquis qu'un homme d'honneur est incapable d'un tel soupçon, et qu'au surplus le caractère du jeune lord m'étant connu, j'étais presque certain qu'il n'accepterait pas mon offre.

Quand nous parûmes dans la salle à manger, on nous reçut en claquant des mains. La belle Zeroli avait l'air de me tenir par la bride et j'affectais la contenance la plus modeste. Après dîner, personne n'osa me proposer de faire une banque : les bourses étaient à sec; on se contenta d'un trente-quarante qui dura toute la journée et qui me coûta une vingtaine de louis.

Je m'évadai comme à l'ordinaire vers le soir, et après avoir été enjoindre à le Duc de ne pas quitter un instant ma chambre pendant tout mon séjour à Aix, je m'acheminai vers la maisonnette où l'infortunée religieuse devait être impatiente de me voir paraître. Bientôt, malgré l'obscurité, je crus m'apercevoir qu'on me suivait. Je m'arrête, on me dépasse. Deux minutes après je continue mon che-

min, et je vois les mêmes personnes que je n'aurais pu rejoindre, si elles n'avaient pas ralenti leur marche. Cela cependant pouvait être naturel, mais je crus devoir m'en assurer. Je quittai mon chemin sans me désorienter, sûr de me retrouver quand je ne serais plus suivi ; mais j'acquis bientôt la certitude qu'on m'épiait, car je vis les mêmes fantômes à peu de distance. Je double le pas, et me cachant derrière un arbre, dès que j'aperçus mes espions, je tire un coup de pistolet en l'air et j'attends. Une minute après, ne voyant plus personne, je me rendis au rendez-vous.

Je monte et je trouve ma religieuse au lit avec deux bougies sur une table.

— Êtes-vous malade, madame?

— Je l'ai été un moment, mais je me porte, Dieu merci! fort bien après avoir accouché d'un gros garçon à deux heures du matin.

— Et où est l'enfant?

— Hélas! je n'ai eu le bonheur de l'embrasser qu'une seule fois, ensuite ma bonne hôtesse l'a porté je ne sais où. La sainte Vierge a exaucé mes prières ; je n'ai eu qu'une forte douleur de quelques instans, et un quart d'heure après ma délivrance, j'éternuais encore. Dites-moi si vous êtes un ange ou un homme, car j'ai peur de pécher en vous adorant.

— Vous me donnez une nouvelle qui me comble de joie. Et la converse?

— Elle respire encore, mais nous n'espérons pas

qu'elle puisse en échapper. Elle est entièrement défigurée. Nous avons commis un grand crime, et Dieu m'en punira.

— Non, ma chère, Dieu vous pardonnera, car le plus pur des êtres ne peut punir que l'intention, et vous n'en avez pas eu de mauvaise. Adorez la Providence divine qui fait tout pour le mieux.

— Vous êtes consolant. Ma paysanne assure que vous êtes un ange, car c'est votre poudre qui m'a délivrée. Je ne vous oublierai jamais, sans cependant savoir qui vous êtes.

La paysanne étant survenue, je la remerciai des soins qu'elle avait donnés à la malade en l'aidant à se débarrasser de son lourd fardeau. Je lui recommandai de nouveau la prudence et surtout de bien traiter le prêtre qu'elle choisirait quand a converse aurait cessé de vivre, afin de l'empêcher de faire des observations qui pourraient devenir funestes. Tout ira bien, me dit-elle, car personne ne sait si la converse est malade, ni pourquoi madame n'est pas sortie du lit.

— Qu'avez-vous fait de l'enfant?

— Je l'ai porté moi-même à Annecy, où j'ai acheté tout ce qui peut être nécessaire à l'état présent de madame et à la mort de l'autre.

— Votre frère ne sait-il rien?

— Que Dieu m'en préserve! Au reste, il est parti depuis hier et il ne reviendra que dans huit jours. Nous n'avons rien à craindre.

Je lui remis encore dix louis, en la priant d'acheter quelques meubles et de me procurer quelque chose à manger pour le lendemain. Elle me dit qu'il lui restait encore beaucoup d'or, et je la crus devenue folle, quand je lui eus dit que tout ce qui lui restait était pour elle. Croyant que la malade avait besoin de repos, je la quittai en lui promettant d'être exact le lendemain.

Il me tardait de me voir débarrassé de cette épineuse affaire, et je ne pouvais chanter victoire que lorsque la pauvre converse serait enterrée. J'étais dans les transes, car le prêtre, à moins d'être imbécille, devait découvrir que cette femme était morte de poison.

Le lendemain matin j'allai voir ma belle Zeroli et je la trouvai avec son mari examinant la montre qu'il lui avait achetée. Il vint à moi, me présenta la main et me dit qu'il se félicitait que sa femme eût eu le pouvoir de me retenir à Aix. Je lui dis que cela ne lui avait pas été difficile, et un bravo ! fut tout ce qu'il répondit.

Ce chevalier était un de ces hommes qui préfèrent passer pour maris débonnaires que pour sots. Sa femme ayant pris mon bras, nous le laissâmes dans sa chambre et nous prîmes le chemin de la fontaine. Chemin faisant, elle me dit qu'elle serait seule le lendemain, et qu'elle n'aurait plus la curiosité d'épier mes courses nocturnes.

— Ah ! c'est donc vous qui m'avez fait suivre ?

— Non, c'est moi qui vous ai suivi, mais pour

rire, car il n'y a là que des montagnes. Cependant je ne vous aurais pas cru si méchant. Tu m'as fait une belle peur! Sais-tu bien que tu aurais pu me tuer? Heureusement, monsieur, que votre coup a manqué.

— A dessein, ma chère amie, car sans soupçonner que ce fût toi, j'ai tiré en l'air, certain que cela suffirait pour écarter les curieux.

— Aussi ne te suivront-ils plus.

— S'ils me suivent, je les laisserai faire peut-être, car ma promenade est fort innocente. Je suis toujours chez moi à dix heures.

Nous étions encore à table lorsque nous vîmes arriver une berline à six chevaux. C'était le marquis de Prié avec un chevalier de St-Louis et deux charmantes dames dont l'une, ainsi que ma belle s'empressa de me l'apprendre, était maîtresse du marquis. On mit quatre couverts et en attendant qu'on servît les nouveaux venus, on conta l'histoire de la banque que j'avais faite aux Anglais. Le marquis me fit compliment, en me disant qu'il ne s'était pas flatté de l'honneur de me retrouver à Aix, et madame Zeroli prenant aussitôt la parole dit que, sans elle, il ne m'aurait pas retrouvé. Accoutumé à ses étourderies, je n'avais rien de mieux à faire que d'en convenir de bonne grâce, et cela parut lui faire un plaisir extrême, quoique son mari fût présent, mais il partageait son triomphe.

Le marquis me dit qu'il aurait l'honneur de me

faire lui-même une petite banque après le dîner, et la politesse m'ayant obligé d'accepter, je perdis une centaine de louis en fort peu de temps. Je rentrai chez moi pour écrire plusieurs lettres, et dès que le crépuscule parut, je me rendis auprès de ma religieuse.

— Qu'avons-nous de nouveau?

— La converse est morte, on l'enterrera demain, et demain était le jour où nous devions retourner au couvent. Voilà la lettre que j'écris à l'abbesse. Elle m'enverra une autre converse, à moins qu'elle n'ordonne que je me fasse reconduire au couvent par ma paysanne.

— Qu'a dit le prêtre?

— Il a dit que la converse est morte d'une léthargie cérébrale qui lui a causé un coup d'apoplexie.

— C'est fort heureux.

— Je voudrais lui faire dire quinze messes, me le permettez-vous?

— Bien volontiers, ma chère; elles seront la récompense du prêtre, ou plutôt de son heureuse ignorance.

J'appelai la paysanne, en lui donnant l'ordre de faire dire les messes, je lui dis de dire au prêtre que les messes devaient être dans l'intention de la personne qui en faisait les frais. Elle me dit que la morte était affreuse à voir, et qu'elle la faisait garder par deux femmes qui l'aspergeaient d'eau bénite pour que les sorcières, sous la forme de

chats, ne vinssent pas lui enlever quelque membre. Loin de rire de ses craintes, je lui dis qu'elle faisait fort bien, et je lui demandai ensuite où elle avait acheté le laudanum.

— Celle qui me l'a vendu est une très-honnête sage-femme que je connais depuis long-temps. Nous en avions besoin pour endormir la malheureuse converse quand les douleurs de l'enfantement seraient arrivées.

— Quand vous avez remis l'enfant à l'hôpital, avez-vous été connue?

— Je n'ai été vue de personne quand je l'ai mis dans la roue, et j'ai indiqué dans un billet que l'enfant n'était pas baptisé.

— Qui a écrit ce billet?

— Moi-même.

— Vous aurez soin de bien payer l'enterrement.

— Il ne coûtera que six francs et le curé les prendra sur deux louis qu'on a trouvés sur la morte; le reste servira aussi à dire des messes, ce qui lui fera pardonner d'avoir eu de l'argent.

— Comment! est-ce qu'en bonne conscience elle ne pouvait pas avoir deux louis?

— Non, me dit la religieuse; nous ne pouvons rien avoir à l'insu de l'abbesse, sans encourir l'excommunication.

— Et que vous a-t-on donné pour venir ici?

— Dix sous de Savoie par jour. Maintenant je suis entretenue comme une princesse, et vous le verrez à souper, car quoique cette bonne femme

sache que l'argent que vous lui avez donné lui appartient, elle le prodigue pour moi.

— Elle sait, ma sœur, que telle est mon intention, et voilà encore de quoi continuer. En disant cela, je tirai dix autres louis de ma bourse, et j'encourageai la paysanne à ne rien épargner pour soulager la malade. Je jouissais du bonheur de cette bonne femme qui me baisait les mains, en me disant que j'avais fait sa fortune et qu'elle achèterait des vaches.

Resté seul avec cette charmante figure qui me rappelait vivement les instans de bonheur que j'avais passés avec ma divine M. M., mon imagination s'échauffant, je me rapprochai d'elle, et lui parlant de son séducteur, je lui dis que j'étais fort surpris qu'il ne lui eût pas procuré tous les secours qui lui étaient nécessaires dans le cruel embarras où il l'avait mise. Elle me répondit qu'elle n'aurait pu accepter le moindre argent, à cause de son vœu de pauvreté et d'obéissance, et qu'elle rendrait à l'abbesse le louis qui lui était resté des aumônes que lui avait procurées l'évêque. Quant à l'espèce d'abandon où je me suis trouvée lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, je dois croire qu'il n'a point reçu ma lettre.

— C'est possible; mais est-il riche, est-il beau?

— Riche, oui; mais beau, non. Au contraire, il est fort laid, bossu, et il a bien cinquante ans.

— Comment est-il possible que vous ayez pu vous amouracher d'un magot?

— Je ne l'ai jamais aimé, mais il a su intéresser ma pitié. Il voulait se tuer, je le crus, et je lui promis de me rendre au jardin pendant la nuit où il m'avait dit qu'il y serait ; mais je n'y allai que dans l'intention de le prier de s'en aller, et il s'en alla, mais après avoir rempli son mauvais dessein.

— Il vous a donc fait violence ?

— Non, car il n'aurait pas réussi ; mais il pleura, se jeta à genoux, me pria si instamment que je le laissai faire, à condition qu'il ne se tuerait pas et qu'il ne reviendrait plus dans le jardin.

— Et vous n'avez pas craint les suites de votre complaisance ?

— Je n'y comprends rien, car j'avais toujours cru que pour concevoir, il fallait au moins trois fois.

— Malheureuse ignorance ! que de maux elle cause dans le monde. Il ne vous a donc plus tourmentée pour obtenir de nouveaux rendez-vous ?

— Il m'en a souvent priée, mais je n'ai plus cédé, parce que notre confesseur me fit promettre de ne plus rien lui accorder, si je voulais mon absolution.

— Avez-vous nommé votre séducteur?

— Non, certainement, et le bon confesseur ne me l'aurait pas permis, car j'aurais commis un grand péché.

— Avez-vous déclaré votre état au confesseur?

— Non plus, mais il se le sera imaginé. C'est

un bien digne vieillard qui sans doute a prié Dieu pour moi, et votre précieuse connaissance est peut-être le fruit de ses prières.

J'étais profondément ému et je gardai le silence près d'un quart d'heure, absorbé dans mes réflexions. Je voyais que le malheur de cette intéressante fille ne provenait que de son ignorance, de sa candeur, de sa parfaite innocence et d'une pitié mal entendue, qui lui fit accorder à ce monstre lubrique une chose dont elle faisait peu de cas, parce qu'elle n'en sentait pas l'importance, n'ayant jamais été amoureuse. Elle avait de la religion, mais c'était une religion d'habitude, point réfléchie et par conséquent très-faible. Elle abhorrait le péché, parce qu'elle devait s'en purger par la confession, sous peine de damnation éternelle, et elle ne voulait pas être damnée. Elle avait beaucoup de bon sens naturel, peu d'esprit, parce qu'elle n'avait jamais été dans le cas de l'exercer, et du reste toute l'ignorance que l'on ne peut pardonner qu'à une religieuse. En pesant tout cela, je prévoyais que je la trouverais très-difficile à m'accorder les faveurs qu'elle n'avait pas su refuser à Coudert; elle s'en était trop repentie pour s'exposer de nouveau au même péril.

La paysanne étant revenue, mit deux couverts sur une petite table et nous servit à souper. Tout était neuf, serviettes, assiettes, verres, cuillères, couteaux, etc., et tout ragoûtant de propreté. Les

vins étaient très-bons et les mets délicieux, parce que rien n'était travaillé : du gibier rôti, du poisson, du fromage à la crême, de très-bons fruits. Je passai une heure et demie à savourer tout cela, buvant deux bouteilles de vin en causant avec ma religieuse, qui mangea fort peu. J'étais en feu, et la paysanne, enchantée de mes éloges, me promit de me traiter tous les soirs de la même façon.

Quand je fus seul avec ma religieuse dont la figure enchanteresse me rappelait de si brûlans souvenirs, je lui parlai de sa santé, et surtout des maux qui suivent la délivrance d'un fardeau de neuf mois. Elle me dit qu'elle se portait très-bien et qu'elle pourrait retourner à Chambéry à pied. La seule chose qui m'incommode, ce sont mes seins, mais la paysanne m'a assuré que mon lait se détournera demain, et qu'ils reprendront leur forme naturelle.

— Permettez-moi de les examiner, je m'y connais.

— Voyez.

Elle se découvre, loin de croire que cela pût m'être agréable, mais voulant être polie et ne me supposant point la moindre arrière-pensée. Je palpai deux globes d'une blancheur et d'une forme à rendre la vie à un Lazare. J'avais soin de ménager sa pudeur, mais de l'air le plus calme possible, je lui demandai comment elle se trouvait un peu plus bas; et, en faisant cette question, j'allongeai

doucement la main ; mais elle me retint avec douceur, me disant de ne pas aller là, parce qu'elle était encore un peu incommodée. Je lui demandai pardon, en lui disant que j'espérais la trouver tout-à-fait bien le lendemain. La beauté de votre sein, ajoutai-je, augmente encore l'intérêt que vous m'avez inspiré. En prononçant ces mots, je collai ma bouche sur la sienne et je sentis un baiser s'échapper comme involontairement de ses lèvres. Ce baiser pénétra dans toutes mes veines ; je me sentis égaré, et je vis que si je ne voulais pas courir le risque de perdre toute sa confiance, je devais me hâter de fuir. En effet, je partis en la saluant du tendre nom de chère fille.

Il pleuvait à verse, et je fus transpercé avant d'arriver au logis. C'était, au reste, un bain fort à propos pour abattre mon ardeur, mais il fut cause que je me levai tard.

Je pris les deux portraits que j'avais de M. M., l'un en religieuse et l'autre en Vénus naturelle ; j'étais certain qu'ils me serviraient auprès de ma nouvelle nonne.

N'ayant point trouvé la belle Zeroli chez elle, je me rendis à la fontaine, où elle me fit de tendres reproches que je pris pour de la monnaie courante, et nous nous réconciliâmes en nous promenant. Quand nous eûmes dîné, le marquis de Prié fit une banque ; mais ne voyant qu'une centaine de louis, je compris qu'il aspirait à gagner beaucoup et qu'il ne voulait s'exposer à perdre que peu.

Je mis cent louis devant moi, et comme il me dit que, voulant nous divertir, je ne devais pas jouer sur une seule carte, je lui répondis que je mettrais un louis sur chacune des treize.

— Vous perdrez.

— Nous verrons. Voilà tout mon livret sur la table et chaque carte couverte d'un louis.

Selon les probabilités, il est certain que j'aurais dû perdre, mais le sort en décida autrement, car je gagnai quatre-vingts louis. A huit heures je saluai la compagnie, et je m'acheminai, comme de coutume, vers la demeure de mes nouvelles amours. Je trouvai la malade ravissante. Elle me dit qu'elle avait eu une petite fièvre de lait, et que le lendemain elle serait tout-à-fait guérie et qu'elle se lèverait. Ayant alors allongé ma main pour relever la couverture, elle la saisit et la baisa, me disant qu'elle avait besoin de me donner cette marque de sa tendresse filiale. Elle avait vingt-un ans et j'en avais trente-cinq. Quelle fille pour un tel père! aussi, ce que j'éprouvai pour elle était quelque chose qui ne ressembla pas au sentiment paternel. Cependant je lui dis que la confiance qu'elle me témoignait, en me recevant toute déshabillée dans son lit, augmentait ma tendresse pour elle, et que je serais triste le lendemain, si je la trouvais vêtue en religieuse. Vous me trouverez donc au lit, me répondit-elle, et bien volontiers; car, par la chaleur qu'il fait, mon habit de laine m'incommode beaucoup; mais je croyais

vous plaire davantage, si j'étais plus décemment vêtue; puisque cela vous est égal, vous serez satisfait.

La paysanne étant venue dans ce moment, lui remit la lettre de l'abbesse, que son neveu venait de rapporter de Chambéry. Après l'avoir lue, elle me la donna. L'abbesse lui disait qu'elle lui enverrait deux converses qui la reconduiraient au couvent, et que, puisqu'elle avait recouvré sa santé, elle pourrait faire ce petit voyage à pied, épargnant ainsi l'argent qu'on emploierait à un meilleur usage. Elle ajoutait que l'évêque était à la campagne, et que ne pouvant envoyer les sœurs converses sans sa permission, elles ne pourraient partir que dans huit ou dix jours. Elle lui ordonnait, sous peine d'excommunication majeure, de ne sortir jamais de sa chambre, de ne parler à aucun homme, pas même au maître de la maison, et de n'avoir aucun rapport qu'avec la femme. Elle finissait par lui annoncer qu'elle allait faire célébrer une messe pour le repos de l'âme de la défunte.

— Je vous remercie, madame, de m'avoir communiqué cette lettre; mais dites-moi, je vous prie, si je puis venir vous rendre mes devoirs pendant ces huit ou dix jours, sans préjudicier à votre conscience; car je dois vous faire remarquer que je suis homme. Je ne me suis arrêté ici que parce que vous m'avez inspiré le plus vif intérêt; mais si vous avez la moindre répugnance à me recevoir, à cause de la singulière excommunication dont

vous menace votre vieille supérieure, je partirai demain. Parlez.

— Monsieur, notre abbesse est prodigue de ses foudres, et cette excommunication dont elle me menace, je l'ai déjà encourue; mais j'espère que Dieu ne la confirmera pas, puisqu'au lieu de me rendre misérable, elle m'a rendue heureuse. Je vous dirai donc sincèrement que vos visites font maintenant le bonheur de ma vie, et je m'estimerai doublement heureuse, si vous me les faites avec plaisir. Mais je désire, si vous pouvez me satisfaire sans indiscrétion, que vous me disiez pour qui vous m'avez prise la première fois que vous m'avez approchée à l'obscur; car vous ne sauriez vous figurer ni ma surprise ni la peur que j'ai eue. Je n'avais pas l'idée de baisers pareils à ceux dont vous m'avez couvert la figure; mais ils n'ont pu aggraver mon excommunication, car je n'y étais pas consentante, et vous m'avez dit vous-même depuis que c'était à une autre que vous comptiez faire ce présent.

— Madame, je vais vous satisfaire. Je le puis maintenant que vous savez que nous sommes humains, que la chair est faible ou plus forte souvent que l'esprit, et qu'elle réduit les âmes les plus fortes à commettre des fautes contre la raison. Vous allez entendre toutes les vicissitudes d'un amour de deux ans avec la plus belle et la plus sage, sous le rapport de l'esprit, de toutes les religieuses de ma patrie.

— Monsieur, dites-moi tout. Étant tombée dans la même faute, je serais injuste et inhumaine si je me scandalisais de quelque circonstance, car vous n'avez sûrement pas plus fait avec elle que Coudert n'a fait avec moi.

— J'ai fait beaucoup plus, madame, et beaucoup moins que votre bossu, car je ne lui ai point fait d'enfant. Si j'avais eu ce malheur, je l'aurais enlevée pour la mener à Rome, où le saint-père nous voyant à ses pieds, l'aurait relevée de ses vœux, et ma chère M. M. serait aujourd'hui mon épouse.

— Grand Dieu! M. M. est mon nom.

Cette circonstance, qui dans le fond n'était rien, rendait pourtant notre rencontre merveilleuse et ne m'étonna pas moins qu'elle. Hasard singulier et frivole, mais qui opère avec force sur des esprits prévenus et a souvent les plus grands résultats.

Après quelques minutes de silence, je lui contai tout ce qui s'était passé entre la belle Vénitienne et moi. La peinture de nos ébats amoureux était vive et naturelle; car outre le souvenir encore si présent à mon esprit, j'avais son image vivante sous les yeux, et je pouvais suivre sur ses traits les effets que mon récit produisait. A la fin, elle me dit : Mais est-il vrai que votre M. M. me ressemble au point de pouvoir s'y méprendre!

Tirant de mon porte-feuille le portrait où elle

était représentée en religieuse, je lui répondis : Jugez-en.

— C'est vrai, c'est mon portrait aux yeux près. C'est mon habit, ma figure : c'est un prodige ! Quelle combinaison ! C'est à cette ressemblance que je dois tout mon bonheur. Que Dieu soit loué de ce que vous ne m'aimez pas comme vous avez aimé celle que je trouve du plaisir à nommer ma sœur ! Voici en effet les deux M. M. ! Impénétrable Providence, tes moindres voies sont adorables, et nous ne sommes que des mortels fragiles, ignorans et orgueilleux.

La bonne paysanne monta et nous servit un souper supérieur à celui de la veille. La malade ne mangea qu'une soupe, mais elle me promit de me tenir tête le lendemain.

Je passai encore une heure avec elle après que son hôtesse eut enlevé le couvert, et par ma conduite réservée, je la convainquis d'une erreur, c'est-à-dire que je n'avais pour elle que l'amour d'un père. De son propre mouvement, elle me fit voir que sa gorge reprenait son état naturel. Je m'en assurai longuement par mes mains, sans qu'elle s'y opposât le moins du monde, ne concevant pas que cela pût me faire la plus petite impression. Elle attribuait à la tendre amitié qu'elle me supposait tous les baisers que je lui prodiguais sur les yeux et sur les lèvres. Elle me dit en souriant qu'elle remerciait Dieu de n'être pas blonde comme sa sœur, et je souris de sa naïveté.

Mais ce jeu n'était pas long-temps tenable, et je devais agir avec circonspection. Ainsi, dès que je sentis que le sentiment allait dominer ma raison, je lui donnai un dernier baiser et je me hâtai de sortir. Quand je fus chez moi, le Duc me remit un billet de madame Zeroli dans lequel elle me disait que nous nous verrions à la fontaine, parce qu'elle était invitée à déjeûner avec la maîtresse du marquis.

Je dormis bien, mais mon imagination me retraça pendant tout mon sommeil les charmes de ma nouvelle M. M. Le matin à la fontaine, madame Zeroli me dit que toute la compagnie soutenait qu'en jouant sur treize cartes à la fois je devais perdre, car il était faux qu'il y eût dans chaque taille une carte qui gagnât quatre fois, mais que le marquis, tout en convenant du fait, avait dit que, malgré cela, il ne me permettrait plus de jouer de même.

— Il n'y aurait qu'une petite difficulté, si je le voulais, c'est qu'il ne pourrait s'y opposer qu'en pliant bagage.

— Sa maîtresse s'est engagée à vous faire jouer comme à l'ordinaire.

Je souris en la remerciant.

De retour à l'auberge, je fis un quinze avec le marquis et je perdis cinquante louis; ensuite je me laissai persuader de faire une banque. J'allai prendre cinq cents louis, et me voilà à défier la fortune. Je pris Desarmoises pour croupier, pré-

venant que je ne tiendrai pas les cartes qui ne seraient point couvertes de leur mise et que je quitterais à sept heures et demie. J'étais assis entre les deux belles. Je mis mes cinq cents louis devant moi et je me fis donner par l'aubergiste cent écus de six francs pour amuser les dames. Mais voici le contre-temps.

Ne voyant devant moi que des cartes dépaquetées, j'en demandai de neuves. Le maître de la salle me dit qu'il avait envoyé à Chambéry pour en acheter cent jeux et que le messager ne pouvait pas tarder à revenir. En attendant, me dit-il, vous pouvez tailler avec ces jeux-là qui sont comme neufs.

— Je ne les veux pas comme neufs, mais tout neufs. J'ai des préjugés, mon ami, et ils sont si forts que personne ne saurait les vaincre. En attendant votre homme, je serai spectateur, et je suis vraiment fâché d'être forcé de faire attendre ces dames.

Personne n'osa faire la moindre observation, et je quittai la place après avoir remis mon argent dans mes poches. Le marquis de Prié fit la banque et joua très-noblement. Je restai à côté de madame Zeroli qui me prit de moitié dans son petit jeu et qui le lendemain me donna cinq ou six louis. Le messager qui ne devait pas tarder à revenir de Chambéry ne revint qu'à minuit, et je crus l'avoir échappé belle; car dans ce pays-là et surtout parmi les joueurs de profession, il y a des

gens qui ont des yeux bien supérieurs à ceux du lynx. Ayant remis mon argent dans ma cassette, je pris le chemin des champs.

Trouvant ma belle religieuse au lit, je lui dis : Comment vous portez-vous aujourd'hui, madame?

— Dites-donc ma fille ; car ce nom est si doux que je voudrais que vous fussiez mon père pour pouvoir vous serrer dans mes bras sans aucune crainte.

— Eh bien! ma chère fille, ne crains rien, et ouvre-moi tes bras.

— Oui, embrassons-nous.

— Mes enfans sont plus jolis qu'hier, donne-les-moi, que je les suce.

— Quelle folie! Mais, cher papa, tu avales, je crois, le lait de ta pauvre fille!

— Il est si doux, mon cœur, et le peu que j'en ai avalé me rend si heureux! Tu ne peux pas être fâchée de m'avoir accordé ce plaisir si innocent.

— Non sûrement, je n'en suis pas fâchée, car tu m'as fait grand plaisir. Au lieu de t'appeler mon papa, je te nommerai mon poupon.

— Que j'aime à te trouver de si bonne humeur ce soir!

— C'est que tu m'as rendue heureuse. Je ne crains plus rien, et je sens que la paix est rentrée dans mon âme. La paysanne m'a dit que dans peu de jours je me trouverai comme j'étais avant d'avoir connu Condert.

— Ce ne sera pas tout-à-fait vrai, car, par exemple, le ventre......

— Tais-toi. Il est impossible d'y rien connaître, et j'en suis tout étonnée moi-même.

— Laisse-moi voir.

— Oh non! pas voir, mon ami, mais touche.

— C'est vrai.

— Oh! ne vas donc pas là, je t'en prie.

— Et pourquoi pas? Tu ne dois pas être faite autrement que ta sœur, qui peut maintenant avoir trente ans. Je veux te montrer son portrait toute nue.

— L'as-tu? Que je le verrais avec plaisir!

Je le tire de ma poche et je le lui donne. Elle l'admire, le baise et me demande si tout était d'après nature.

— Bien certainement, lui dis-je, elle savait que cela me ferait plaisir.

— Comme il est beau! Il me ressemble plus que l'autre. Mais c'est pour te plaire aussi que le peintre lui a fait de si longs cheveux.

— Point du tout. Les religieuses chez nous n'ont d'autre devoir que de ne pas les laisser voir aux hommes.

— Nous avons le même privilége. On nous les coupe une fois, ensuite nous les laissons croître comme nous voulons.

— Tu as donc les cheveux longs?

— Comme ceux-là; mais ils ne te plairont pas, car ils sont noirs.

— Que dis-tu ! c'est ma couleur favorite. Au nom de Dieu, fais-les-moi voir.

— C'est au nom de Dieu que tu me demandes un crime, car je vais encourir une autre excommunication ; mais je ne puis rien te refuser. Tu les verras après souper, car je ne veux pas scandaliser la paysanne.

— Tu as raison, ma chère amie, et je te trouve la plus délicieuse des créatures. Je mourrai de douleur quand tu quitteras cette chaumière pour retourner dans ta triste prison.

— Il faut bien que j'y retourne pour faire pénitence de mes péchés.

— J'espère que tu auras le bon esprit de rire des sottes excommunications de l'abbesse.

— Je commence à ne plus tant les redouter.

Je nageais dans la joie, car je prévoyais que je serais complètement heureux après souper.

La paysanne était montée, je lui donnai encore dix louis ; mais à son extrême surprise, je compris qu'il était possible qu'elle me crût fou. Pour la désabuser, je lui dis que j'étais fort riche, et que je désirais qu'elle fût convaincue que je ne croyais pas assez faire pour lui témoigner ma reconnaissance des tendres soins qu'elle donnait à cette digne religieuse. Elle pleura, me baisa les mains et nous servit un délicieux souper. La religieuse mangea bien, but passablement ; mais moi, l'âme trop satisfaite et le cœur plein d'appétit tout brûlant, je ne pus l'imiter, il me tardait

trop de voir les beaux cheveux noirs de cette victime de la bonté de son âme. Cet appétit ne laissait place à aucun autre.

Dès que nous fûmes débarrassés de la présence de la paysanne, elle ôta son béguin et laissa tomber sur ses épaules d'albâtre une épaisse chevelure d'ébène qui en relevait la blancheur et qui produisait un effet ravissant. Elle mit le portrait devant elle et se plut à disposer ses longs cheveux comme l'étaient ceux de ma première M. M. Tu me parais plus belle que ta sœur, lui dis-je, mais je crois qu'elle était plus tendre que toi.

— Plus tendre, c'est possible, mais non pas plus bonne.

— Ses désirs amoureux étaient bien plus vifs que les tiens.

— Je le crois, car je n'ai jamais aimé.

— C'est surprenant; mais la nature, l'impulsion des sens ?

— Ce sont des choses, mon ami, que nous apaisons facilement au couvent. Nous nous en accusons à notre confesseur, car nous savons que c'est un péché; mais il le traite d'enfantillage et nous absout sans nous imposer aucune pénitence.

— Il connaît la nature humaine et il apprécie votre triste situation.

— C'est un vieux prêtre savant, très-sage et de mœurs austères; mais il est tout indulgence. Ce sera un jour de deuil quand nous le perdrons.

— Mais dans tes ébats amoureux avec une autre

religieuse, ne sens-tu pas que tu l'aimerais mieux, si dans le moment du bonheur elle pouvait se changer en homme ?

— Tu me fais rire. Il est vrai que si mon amie devenait homme cela ne me déplairait pas; mais crois que nous ne nous amusons pas à désirer ce miracle.

— Ce n'est peut-être que par défaut de tempérament. En cela ta sœur te surpassait, car elle me préférait de beaucoup à C. C., et toi tu ne me préférerais pas à l'amie que tu as laissée au couvent.

— Non, certainement, car avec toi je violerais mon vœu de chasteté, et je m'exposerais à des conséquences qui maintenant me font trembler toutes les fois que j'y pense.

— Tu ne m'aimes donc pas ?

— Qu'oses-tu dire? je t'adore et je suis bien fâchée que tu ne sois pas une femme.

— Je t'aime aussi, mais ton désir me fait rire, car je ne voudrais pas devenir femme pour te plaire, d'autant plus que si je l'étais, je suis sûr que je ne te trouverais pas si belle. Mets-toi mieux sur ton séant, ma complaisante amie, et laisse-moi voir comment tes beaux cheveux couvrent la moitié de ton beau corps.

— Mais alors il faut que je laisse tomber ma chemise ?

— Certainement. Bien! Que tu es belle comme cela! Que je suce tes jolies mamelles, puisque je suis ton poupon.

Après m'avoir accordé cette jouissance, me regardant de l'air de la plus grande complaisance, se laissant presser toute nue dans mes bras et ignorant, ou faisant semblant d'ignorer la vivacité du plaisir que j'éprouvais, elle me dit : Si l'on peut accorder de pareilles satisfactions à l'amitié, elle est préférable à l'amour ; car je n'ai jamais éprouvé de ma vie une plus douce jouissance que celle que tu m'as procurée en tenant tes lèvres attachées à mon sein. Permets-moi de t'en faire autant.

— Je le veux bien, mon cœur, mais tu n'y trouveras rien.

— N'importe, nous rirons.

Après qu'elle eut contenté son envie, nous passâmes un quart d'heure à nous embrasser, et j'étais dans un état insoutenable. Dis-moi la vérité, lui dis-je, dans l'ardeur de nos baisers, dans ces transports que nous voulons appeler enfantins, ne sens-tu pas des désirs beaucoup plus grands?

— Oui, je te l'avoue, mais ils sont criminels ; et persuadée que tes désirs ne sont pas moins vifs que les miens, nous ferons bien de cesser nos agréables badinages ; car, mon cher papa, notre amitié devient un amour ardent. N'est-ce pas?

— Oui, ma fille, amour et amour invincible.

— Je le sens bien.

— Si tu le sens, rendons-lui hommage par le plus doux des sacrifices.

— Non, mon ami, non ; finissons au contraire, et soyons plus prudens à l'avenir, sans nous expo-

ser à devenir ses victimes. Si tu m'aimes, tu dois penser comme moi.

En achevant ces mots, elle se dégagea doucement de mes bras, remit ses beaux cheveux sous son bonnet, puis l'ayant aidée à relever sa chemise, d'une grosse toile qui me fit horreur, je lui dis qu'elle pouvait être tranquille. Lui ayant témoigné ma peine de voir son beau corps macéré par une toile si rude, elle me dit qu'elle y était habituée et que toutes les religieuses de son couvent portaient des chemises pareilles.

Je me sentais consterné, car la contrainte que je m'imposais me semblait infiniment plus grande que le plaisir que m'aurait procuré une parfaite satisfaction. Cependant je ne pensais pas à passer outre non plus qu'à me désister ; mais j'avais besoin d'être sûr de ne pas rencontrer la moindre résistance. Une feuille de rose pliée gâtait le plaisir du fameux Smindyride qui aimait la douceur de son lit. Je préférai donc de m'en aller avant que de m'exposer à trouver la feuille de rose qui incommodait le voluptueux Sybarite. Je partis donc amoureux et malheureux, et m'étant couché à deux heures après minuit, je dormis jusqu'à midi.

A mon réveil, le Duc me remit un billet qu'il aurait dû me remettre avant de me coucher. Il l'avait oublié, et je ne lui en voulus pas. Le billet était de madame Zeroli, qui m'attendait à neuf heures dans sa chambre, où elle devait être seule. Elle me disait qu'elle donnait à souper, qu'elle

était sûre que j'en serais, et que devant partir ensuite, elle comptait que je partirais avec elle, ou qu'au moins je l'accompagnerais jusqu'à Chambéry. Quoique je l'aimasse encore, chacune de ses prétentions me fit sourire. Il n'était plus temps d'aller la trouver à neuf heures ; je ne pouvais pas m'engager à souper, à cause de ma belle nonne, que je n'aurais pas quittée dans ce moment pour tout le sérail du Grand-Turc, et il m'était impossible de m'engager de l'accompagner à Chambéry, car il aurait été possible qu'à mon retour je n'eusse plus trouvé le seul objet qui m'attachait à Aix.

Cependant, dès que j'eus fait ma toilette, je passai chez elle et je la trouvai furieuse. Je m'excusai en lui disant qu'il n'y avait pas une heure que j'avais reçu sa missive ; mais elle descendit sans m'écouter davantage, sans me donner le temps de lui dire que je ne pouvais lui promettre ni de souper avec elle ni de lui faire ma cour jusqu'à Chambéry. A table, elle me bouda, et quand le dîner fut fini, le marquis de Prié me dit qu'il y avait des cartes neuves, et que toute la société désirait me voir faire une banque. La société était nombreuse, car il y avait des messieurs et des dames venus le matin de Genève. J'allai prendre de l'argent et je fis une banque de cinq cents louis. A sept heures, j'avais perdu plus de la moitié de la somme ; cela ne m'arrêta pas, et remettant le reste dans ma bourse, je partis.

Après avoir donné un triste coup d'œil à madame Zeroli, je me rendis à la chaumière, où je trouvai mon ange dans un grand lit tout neuf, à côté duquel se trouvait un autre joli petit lit à la romaine, qui m'était destiné. Je ris du désaccord de ces meubles avec le taudis où nous étions ; mais, pour remercier notre prévenante paysanne, je tirai cinquante louis de ma bourse, et je les lui donnai, en lui disant que c'était pour le reste du temps que madame demeurerait chez elle, et j'ajoutai que je lui défendais de faire encore la moindre petite dépense en meubles.

Tel est, je crois, le caractère des joueurs en général. J'avais perdu près de trois cents louis, mais j'en avais exposé plus de cinq cents, et ce que j'avais remporté me semblait un pur bénéfice. Si j'avais gagné autant que perdu, il est probable que je me serais contenté de donner dix louis, mais, en en donnant cinquante, je m'imaginais que je les perdais sur une carte. J'ai toujours aimé la dépense, mais je n'ai été prodigue que lorsque je me suis trouvé dans le courant du jeu.

FIN DU TOME SIXIÈME.

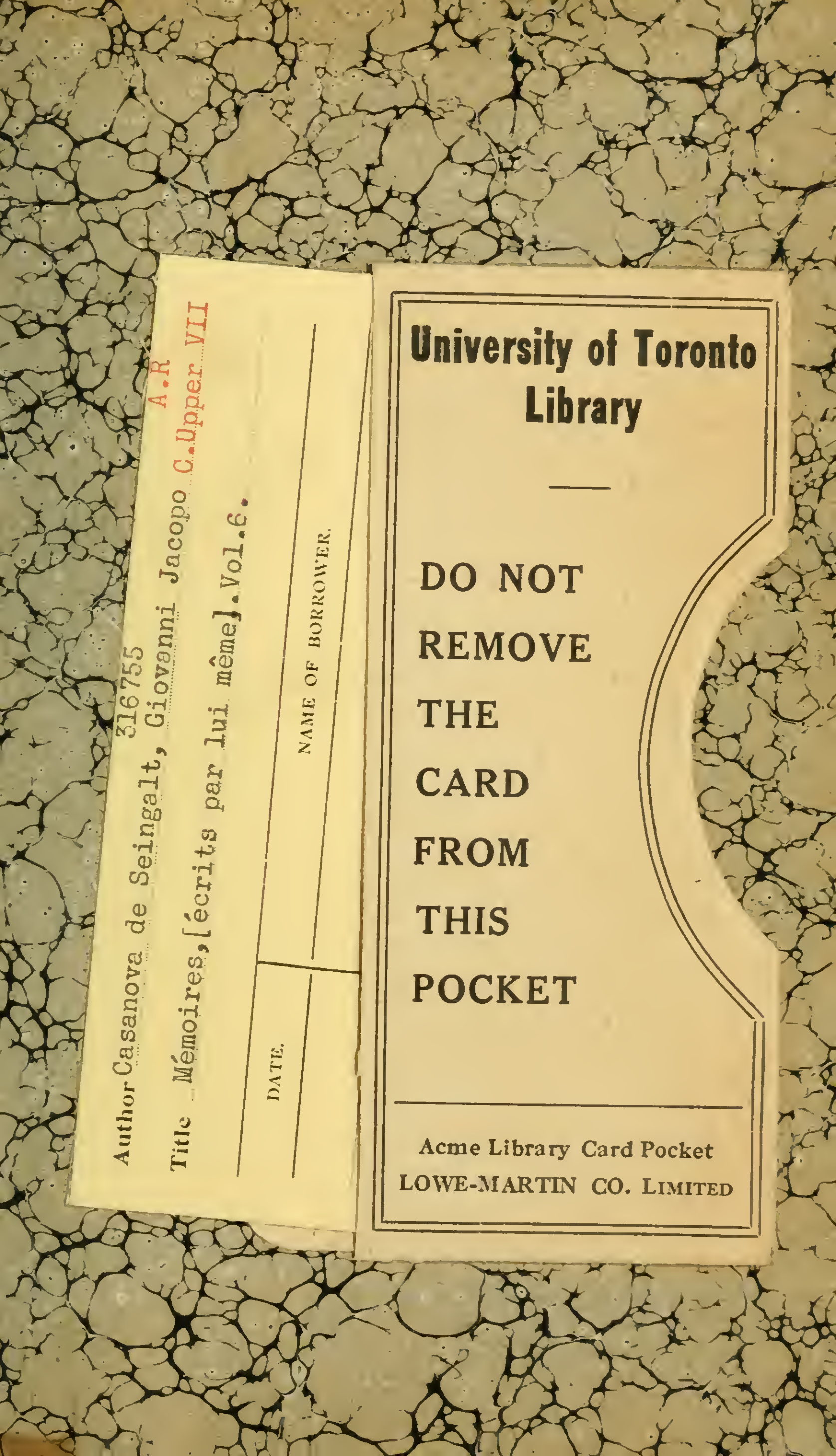
TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME.

PAGES

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.




Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo
316755
A.R C.Upper VII
Title Mémoires,[écrits par lui même].Vol.6.
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

